

B. Prov

III

1345

512983

ANALYSE GRAMMATICALE
DU
TEXTE DÉMOTIQUE

DU DÉCRET DE ROSETTE,

PAR F. DE SAULCY,

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

TOME PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.



PARIS,
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1845.





A MON AMI

EUGÈNE BURNOUF.

N'attendez pas, cher ami, que je vous adresse une dédicace pompeuse ; j'aime beaucoup mieux vous dire en quelques mots partant du cœur, que c'est à vous que revient de droit l'hommage de mon travail, parce que c'est vous qui m'avez fourni le seul modèle à suivre, et l'instrument essentiel sans lequel j'eusse infailliblement fait fausse route ; je veux dire la critique philologique, qui marche avec d'autant plus de sûreté qu'elle a plus de réserve. J'ai foi dans les résultats que je soumets aujourd'hui au monde savant ; j'y ai foi surtout, parce que vous avez approuvé la méthode que j'ai suivie pour les atteindre ; c'est donc un devoir de reconnaissance que j'accomplis en vous offrant ce livre. Puissiez-vous ne pas le regarder comme indigne de votre amitié.

A vous de cœur,

F. DE SAULCY.

64

DU DÉCRET DE ROSETTE.

LIGNE 1 — 1^{re} PHRASE.

W. 575 p. 253.

Αἰγυπτίων δὲ Μαγὰς ἐκτοκιδεύατε.

$\frac{1}{2} \times \frac{1}{2} = \frac{1}{4}$

Voyons maintenant si l'analyse justifie cette transcription et la traduction qui en découle.

$$\mathcal{C} \rightarrow \mathcal{M} \rightarrow \bar{\mathcal{U}}$$

Digitized by Google

texte, comme celui d'Arsinoë, ⲁⲣⲥⲓⲛⲟⲩ , ARSINE, d'Areia, ⲁⲣⲓⲁ , ARIA, d'Alexandre, ⲁⲗⲗⲁⲛⲁⲛⲧⲣⲟⲩ , ALKSANTRS, d'Aetus, ⲁⲓⲉⲧⲟⲩ , AIETOS, de Pyrra, ⲡⲓⲣⲁ , PRA, nous donne la valeur de tous les signes qui composent le nom de Ptolémée, sauf le cinquième. Nous avons ainsi PRLO—IOS; il est donc bien certain que le cinquième signe indéterminé est et ne peut être que l'équivalent de la lettre ⲙ . Ce signe démotique doit donc être pris, une fois pour toutes, pour l'image de l'articulation ⲙ (1). On pourrait à la rigueur chercher l'origine du caractère ⲙ dans l'hiéroglyphe ⲙ devenu le signe hiératique ⲙ (Gram. Ég., n° 112); mais j'avoue que cette analogie ne me paraît pas évidente.

Passons à la détermination du sens du mot composé de la seule lettre ⲙ . Maint passage du texte égyptien du décret de Rosette prouve jusqu'à l'évidence que le mot ⲙ est une préposition identique avec le *in* latin. Je ne citerai que quelques exemples de l'emploi de ce mot, dont le sens doit surabondamment ressortir de l'étude détaillée du texte. Ainsi, ligne 31, nous lisons les mots ⲙⲟⲩⲁⲛⲧⲣⲟⲩ , MNKMER, qui se traduisent par : les habitants de l'Égypte, et littéralement *ci iv, ceux dans de l'Égypte*. Ligne 32, nous avons pour représenter les mots : ce qui est légal, le groupe ⲙⲟⲩⲁⲛⲧⲣⲟⲩ , MNHPR, *ci iv, le dans de la loi*; en effet, le premier exemple se scinde en quatre mots : ⲙ , article pluriel des deux genres (ⲙⲟⲩ), ⲙ , préposition *dans* (ⲙ), ⲙ , particule de flexion *de* (ⲙ), KMER, nom propre de l'Égypte (ⲙⲟⲩ , ⲙⲟⲩ); le second se traduit : ⲙ , article singulier masculin (ⲙⲟⲩ), ⲙ , préposition *dans* (ⲙ), ⲙ , particule de flexion *de* (ⲙ), HPR, substantif signifiant la loi, (ⲙⲟⲩ avec le ⲙ paragogique, ne changeant aucunement le sens des radicaux, ou plutôt avec la con-

(1) Chemin faisant, je discuterai la valeur de tous les signes démotiques à mesure qu'ils se présenteront; mais une fois un caractère bien déterminé, je me dispenserai de justifier sa transcription lorsqu'il se rencontrera de nouveau dans un mot quelconque du texte égyptien. Ainsi, par exemple, j'admettrai partout que le signe ⲙ est un M, sans m'arrêter à le prouver une seconde fois.

sonne finale *q* que le temps a fait disparaître). Il est clair que dans ces exemples la particule *κ* signifie *dans* ; et, je le répète, le sens de cette particule égyptienne ressortira pleinement de l'analyse de tous les passages du décret de Rosette, où elle se rencontre.

Voyons maintenant si le copte a conservé quelque trace de l'emploi de cette antique préposition. Souvent des dérivés coptes se forment d'un radical en ajoutant en affixe à ce radical la lettre *u* ou *ou*. Cette lettre ajoutée ne serait-elle pas la préposition égyptienne *κ*, *dans* ? Ainsi, de *son* (*σω*), *spargere*, répandre, ou être répandu, vient *sořen* (*σωρεν*), *vagari*, errer, qui ne serait alors que : être répandu dans, se répandre dans. Je livre cette hypothèse au lecteur pour ce qu'elle vaut. Voici du reste qui est plus décisif. En copte, suivant Champollion (Gramm., p. 450) et Salvolini, *hēn* ou *hēn* (*zu* ou *zēn*) signifiant *dans*, est quelquefois remplacé par *zu*, *zēn*, et l'on voit qu'il n'y a de différence entre l'antique préposition et la moderne, que l'aspiration que comporte celle-ci. Or Salvolini (Analyse de quelques textes anciens égyptiens, p. 144), après avoir, d'après Champollion (Gramm., p. 450), admis l'existence de la même préposition *κ*, *dans*, *pour*, *in*, *ad*, qui se rencontre à chaque instant dans les textes sacrés ou hiéroglyphiques, remarque que souvent dans les rituels funéraires on trouve la préposition douce *em* remplacée par la préposition aspirée *hem*, qui est identique avec la particule copte *zu*.

Le même Salvolini, pour donner un exemple de l'emploi récent de la préposition primitive, cite l'adverbe copte *unuro*, *enpmto*, en présence de, comme formée de *em*, *dans*, *pmto*, la présence. Cet exemple me semble peu concluant, parce que la préposition moderne *em* pour *hēn*, *dans* (*u*), se change en *em*, à cause de l'influence de la lettre *p* qui suit. Il y a en effet une règle générale qui veut que la particule *κ* (*u*) se change en *κ* (*u*) devant le *p* (*n*).

Revenons au sens de la préposition antique *κ* devenue le *hēn* (*zu*) des Coptes. Champollion (Gramm., p. 451), et Salvolini (Analyse, p. 145), citent d'excellents exemples qui prouvent que dans l'idiome sacré la préposition *κ* placée devant un verbe, prenait le sens de

ad, *pour*, et constituait ainsi une espèce de gérondif en *dum*.

Je n'hésite pas à admettre que le jeu de cette particule était exactement le même dans l'idiome vulgaire, et que lorsqu'on rencontre π suivi d'un infinitif, il faut le traduire comme on traduirait le gérondif en *dum* du verbe latin qui représente l'action exprimée par le radical égyptien. Nous allons voir que c'est précisément le cas qui se présente dans la phrase que nous analysons.

En résumé, le signe $\curvearrowright$, lorsqu'il faut le détacher du groupe qui le précède, et de celui qui le suit, doit se transcrire invariablement π (u), et se traduire : *dans*, à moins que le mot qui le suit ne soit un verbe, auquel cas il faut alors le traduire : *pour*, comme l'on ferait du *ad* latin placé devant un gérondif en *dum*.

Phrase 1 — 2.

$\curvearrowright$ — τ — τ .

Commençons par établir la valeur de ce caractère. Un groupe très-fréquent dans le texte démotique du décret de Rosette est le mot $\curvearrowright\pi$ qui se trouve tantôt isolé et représentant le *qui* relatif, tantôt mis en préfixe aux verbes radicaux, pour former des participes. Or, ce mot, par suite du double rôle qu'il joue, ne peut être que le mot copte $\pi\tau$ ($\sigma\tau$), qui signifie *qui*, *quæ*, *quod*, et qui se place devant les verbes radicaux pour former les participes. D'un autre côté, nous trouvons plusieurs fois le caractère π isolé, et indiquant le temps présent. C'est donc le π copte (σ) qui a cette signification, et par suite le signe $\curvearrowright$ doit être un τ . La légitimité de cette double transcription est d'ailleurs constatée par le Papyrus de Leyde, dans lequel les deux signes $\curvearrowright$ et π sont constamment rendus par le tau et l'épsilon ou l'éta grecs. Nous avons donc à nous rendre compte du radical égyptien, composé de la seule lettre τ . Je dis que ce mot se compose d'une seule lettre, parce que celle qui le précède est, à n'en pas douter, la préposition anti-

que π ($\bar{u}$), dans, et que le groupe qui le suit se trouvant employé plusieurs fois dans le texte, pour représenter l'idée *mois*, doit, par conséquent, se lire isolément. Qu'est-ce dès lors que le mot τ ? Précisément le radical copte τ , qui entre en composition dans une foule de mots, comme TSABE (TCABE, TCABO. T. M.), instruire, de τ et SABE (CABE), prudent, sage, instruit; THEBBIO (ΘΕΒΒΙΟ. T. ΘΕΒΙΟ. M. ΘΕΒΙΑ. B.), humilier, de τ et HOBE (ZOBE), humble, humilié; TADJRE (ΤΑΧΡΕ, T. M.), rendre ferme, solidifier, de τ et de DJOR (ΧΩΡ), fort, ferme, solide. Ici le τ ne pouvant se prononcer devant la lettre dj (x), on a dû intercaler entre les deux consonnes la voyelle a , comme prise de son.

Des exemples qui précèdent, que résulte-t-il? Que le verbe qui forme tous ces composés ne peut avoir qu'un sens, celui de *faire*.

Ce radical τ a été constamment confondu jusqu'ici avec le radical τ_1 (+), donner. Nous verrons, en avançant dans l'étude de l'idiome démotique, que c'est à très-grand tort, et que les Égyptiens savaient parfaitement distinguer le radical τ , faire, du radical τ_1 ou τ_1 (+, τ_{11}), donner, dont l'orthographe était nettement différente, puisque la voyelle était radicale dans le second mot.

Chacun des deux premiers signes conservés du texte démotique du décret de Rosette représente donc un mot, et ces deux mots π τ ($\bar{u}$ τ) signifiaient : *pour faire*. Si l'on n'admettait pas la distinction nécessaire que je viens d'établir entre les radicaux égyptiens τ et τ_1 , qui, plus tard, ont été confondus en un seul τ_1 , donner, on aurait un sens plus simple encore, puisqu'on trouverait les mots *pour donner*, au lieu de *pour faire*. Quelque envie que je puisse avoir de préférer ici le sens donner au sens faire, pour le verbe $\mathcal{S}$, je maintiens le dernier, parce que les nombreux passages où chacun de ces deux radicaux égyptiens est constamment employé avec une justesse absolue, démontrent qu'il serait imprudent, pour améliorer le sens d'un seul de ces passages, de renoncer à une règle qui me paraît très-fondée, sur la nature et l'emploi des deux mots primitifs τ

et 71. Quant au signe démotique 𐤊 , je ne lui connais pas d'analogue dans les alphabets de l'idiome sacré.

Phrase 1—3.

$$\begin{array}{c} \text{𐤊} \quad \text{𐤏} \quad \text{𐤎} \\ \text{𐤐} \quad \text{𐤓} \quad \text{𐤏} \end{array}$$

Le groupe dont nous allons nous occuper se rencontre trois fois dans le décret : à la 1^{re} ligne, à la 28^e et à la 29^e. Chaque fois on doit reconnaître *à priori* qu'il représente l'idée mois, et tous ceux qui se sont occupés du texte démotique du décret de Rosette, sont d'accord sur ce point. Reste à lire et à transcrire ce mot; c'est ce que personne n'a fait jusqu'ici, et ce qui, je l'avoue, me paraît bien difficile à faire. Néanmoins j'essayerai de rendre compte de ce groupe, après avoir fait observer que lorsqu'il s'agit de représenter une idée très-fréquente et très-simple, l'emploi d'une abréviation conventionnelle n'aurait pas lieu de nous étonner, s'il pouvait être démontré que ce groupe est une abréviation plutôt encore qu'un groupe symbolique. J'ai peu de propension, on le sait, à chercher des symboles dans une écriture destinée aux usages les plus vulgaires d'un peuple dont le langage était aussi simple que logique; j'aime donc mieux établir la valeur des signes qui entrent dans ce groupe, sauf à ne rien affirmer, si les résultats auxquels je parviens ne me paraissent pas suffisamment précis. Voyons d'abord si la forme des caractères qui constituent ce groupe, est constante et invariable. La première fois (ligne 1) il se présente écrit 𐤊 ; la 2^e et la 3^e (lignes 28 et 29) 𐤊 . On voit que le signe circulaire inférieur est, dans les deux derniers passages, remplacé par un gros point rond qu'il devient difficile alors de prendre pour une lettre (1).

Maintenant, n'est-il pas plus naturel d'admettre que s'il y a quelque

(1) A la ligne 28, le groupe mois 𐤊 est suivi d'un groupe de deux signes $\text{𐤊} \cdot \text{𐤐}$.

part une in correction de gravure, relativement au tracé du groupe démotique *mois*, c'est dans les deux derniers passages, et non dans le premier, qu'on doit s'attendre à rencontrer cette in correction? Sans doute, la première ligne a été gravée avec plus de soin que les dernières: l'artiste ayant, comme cela arrive toujours, singulièrement négligé le travail de son ciseau, à mesure que la fatigue est survenue. Un fait que présente cette même première ligne, semble légitimer l'opinion qui, du signe circulaire inférieur, fait un simple point abrégatif; le dernier groupe de cette ligne est le nom symbolique du soleil; cela est indubitable; il se compose de l'initiale σ , π , (p), du nom $\pi\alpha$ (pa), d'un signe circulaire, et du signe symbolique qui termine tous les noms démotiques abrégés des divinités égyptiennes. Ce nom se retrouve un peu plus loin (ligne 2), et, comme dans le groupe *mois*, le signe circulaire y est remplacé par un simple point abrégatif; donc, le graveur, en commençant son travail, a tracé élégamment un cercle, où plus tard il n'a plus mis qu'un point. C'est qu'apparemment il s'est fatigué de ce luxe de gravure, et que le point nécessaire a seul été tracé par lui, pour que sa besogne devint plus expéditive.

Ceci posé, quel est le signe supérieur du groupe de notre première ligne? C'est le signe initial du nom Ptolémée; c'est donc un ρ , et, en définitive, le groupe pourrait se lire ρ .

Examinons cette première hypothèse, puis nous passerons à celle qui, du signe circulaire, ferait une lettre. Nous avons donc le groupe ρ , c'est-à-dire, un ρ suivi d'un point seulement, pour représenter l'idée *mois*. En copte, un mois se dit $\alpha\beta\sigma\tau$, $\epsilon\beta\sigma\tau$ ($\alpha\beta\sigma\tau$. κ . $\epsilon\beta\sigma\tau$. τ .); et comme on sait que la lettre π , dans les textes coptes, est quelquefois remplacée par ses congénères ϕ , q , n , il n'y aurait rien de bien étonnant à ce que la consonne dure d'un mot primitif $\alpha\beta\sigma\tau$, se fût adoucie avec le temps pour donner $\alpha\beta\sigma\tau$, $\epsilon\beta\sigma\tau$.

Rappelons-nous maintenant que, suivant le témoignage d'Horapol-

qui ne peuvent en aucune façon se relier à la partie du texte qui les suit, et qui à eux seuls constituent un mot que, plus tard, il nous faudra étudier à part et avec soin.

lon, le symbole par lequel les Égyptiens représentaient un mois, était une pousse de palmier, et que la raison pour laquelle ils avaient adopté ce symbole, était le mode de végétation de cet arbre qui jette douze pousses par année, c'est-à-dire, une pousse chaque mois. Le savant abbé Peyron, frappé de cette assertion, se demande (Lexique, page 32, v^o. esor) si le nom esor du mois chez les Coptes, ne viendrait pas du mot smr, par lequel, dans les dialectes thébain et memphitique, on désigne la pousse du palmier (au pluriel memphitique, on dit zambati). Je n'hésite pas à admettre que M. Peyron a eu parfaitement raison, et qu'il a deviné l'origine du mot copte esor, mois. Enlevez à ce mot la voyelle initiale dont il aura été affublé à une époque assez récente, et vous retombez smr un mot sor, dont notre texte égyptien nous présenterait l'abréviation la plus naturelle, celle qui consiste à n'écrire que l'initiale du mot à abréger. Bien que cette lecture soit peut-être la plus naturelle, parce qu'elle est la plus simple, je vais actuellement examiner la seconde hypothèse, qui, du cercle inférieur, ferait un disque solaire, image de l'articulation s, initiale du mot sa, soleil. D'ailleurs, il est impossible de négliger cette hypothèse, puisque, dans cette même première ligne, ce cercle est indubitablement employé avec la valeur s, dans le mot staroi, les diadèmes.

Nous aurions, dans ce cas, le groupe ra à expliquer. En copte, l'idée mois se trouve exprimée par le mot oon (oon), lune, aussi bien que par esor (esor). Or on trouve, pour rendre le mot *lunaticus*, PERMOU (περμου. μ.), qui se décompose peut-être en per, lune, et mou, splendeur. D'un autre côté, un des mois égyptiens porte le nom PARMOUTE (παρμουτε, φαρμουτοι), et à ce mois présidait la déesse Rannou, à laquelle appartenait la protection des fruits de la terre. Le nom du mois égyptien pourrait donc se décomposer en par, lune, et MOUTE, mère, mois de la mère; l'article féminin du radical mou (uar), mère, étant, suivant la coutume égyptienne, rejeté à la fin du mot, comme Plutarque nous l'apprend en citant précisément le mot uoro, par lequel les Égyptiens rendaient

l'idée *mère*. Enfin, le septième mois de l'année égyptienne, PHAMENOTH, dont le nom copte est $\Phi\alpha\upsilon\mu\iota\theta$ ou $\eta\alpha\pi\upsilon\theta\omicron\tau$, est écrit برمهات, BERMAHAT, par les Arabes d'Égypte; ce nom pourrait donc bien n'être autre chose qu'un composé du même mot $\eta\alpha\pi$, et d'un autre radical, comme $\eta\omicron\varsigma$, ardeur, *arsio*, *accensio*, par exemple. Ce mot étant féminin, nous aurions encore, en plaçant l'article féminin après le substantif qu'il accompagne, pour le nom du mois Phamenoth, le sens *Lune de la chaleur*, et l'on remarquera que Phamenoth était sous la protection de la divinité nommée ΡΟΚΗ-ΚΟΥΙ , la petite chaleur. Le mot PER, PAR, PHAR, pourrait donc bien avoir eu primitivement la signification de *lune*, et, par extension, de *mois*, et dès lors le groupe démotique en question se lirait PAR. Quelle est maintenant la véritable lecture du groupe démotique *mois*? C'est ce que je ne me permettrai pas de décider; quelque hasard heureux nous le fera peut-être connaître un jour, mais jusque-là contentons-nous de savoir ce que signifie ce groupe.

Champollion (*Mémoires de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*, tome XV, 1^{re} partie, p. 84) voit dans ce groupe « les formes abrégées du croissant lunaire et du caractère soleil. » Il n'y a donc ici pour lui qu'un symbole binaire, qu'il assimile au groupe hiéroglyphique correspondant $\text{☾} \cdot \text{☼}$ (1). Mais est-ce bien la forme abrégée du croissant lunaire qui forme le premier signe du groupe démotique? Je n'en crois rien, et je reconnais ce signe pour ce qu'il est réellement, c'est-à-dire pour la lettre P, la plus ordinaire, celle même qui sert d'initiale au nom démotique de Ptolémée.

(1) A propos de la valeur certaine de ce groupe, il ajoute : « On lit, en effet, dans les *Hiéroglyphiques d'Hérophollon* (liv. I^{er}, chap. iv) : $\text{Μῆνα δὲ γράφοντες, βῆν ζωγραφῶσιν, ἢ σελήνην ἐπιστραμμένην εἰς τὸ κάτω}$. Pour écrire mois, les Égyptiens peignent une palme, ou bien la lune tournée en bas. »

Phrase 1—4.

— — N — N̄.

Ce signe représente l'articulation π ; ceci est démontré par l'orthographe du nom d'Alexandre, ⲁⲗⲁⲛⲁⲛⲁⲣⲟⲩ , $\text{AL}^{\text{KAT}}_{\text{NIN}}$, et par les transcriptions grecques du manuscrit de Leyde.

Cette lettre isolée se trouve comprise entre deux groupes dont le sens est indubitable *à priori*, et auxquels il n'est pas possible de la rattacher; il faut donc trouver la valeur essentielle qu'elle comporte à elle seule. Or, si nous ouvrons une grammaire ou un lexique copte quelconque, nous trouvons que la particule π (μ) n'est autre chose qu'une particule de flexion, servant à établir la corrélation entre un sujet et un régime, et devant s'interpréter suivant les cas: *de*, *à*, *par*, *en* ou *dans*. C'est ce dernier sens que comporte le contexte de la phrase analysée, ainsi que nous allons le reconnaître.

Phrase 1—5.

p — H — z.

Ce signe se présente plusieurs fois dans le décret démotique, soit droit, soit penché, et je me hâte de faire observer que, dans la plupart des cas, l'inclinaison plus ou moins grande d'un signe démotique n'en change pas la valeur; l'étude la plus superficielle du texte du décret de Rosette le démontre du reste. Or, ce signe se trouve placé en initiale du nom d'Irène, ⲓⲣⲉⲛⲉ , HRENE (ligne 4). On serait donc tenté de le prendre pour un π , si le protocole du papyrus n. 1, publié par M. Champollion-Figeac dans le journal asiatique de Paris, année 1823, ne nous donnait, pour le nom de la même prêtresse, la variante ⲓⲣⲉⲛⲉ , HRENE... Le premier

caractère est donc bien une simple aspiration, c'est-à-dire, l'équivalent de la lettre copte *Hori*, ϣ.

Ceci d'ailleurs est démontré par les transcriptions grecques du manuscrit de Leyde, qui représentent les lettres doubles ϣ, ϣ̣, ϣ̥, de certains mots étrangers entrant dans les formules cabalistiques, par les lettres grecques aspirées θ, φ, χ. Or, de ces lettres doubles démotiques, les signes supérieurs seuls diffèrent, le signe inférieur restant invariable; et puisque les signes supérieurs sont les lettres τ, ϖ et κ, il faut bien que ce soit une aspiration η, représentée par le caractère démotique ϣ, qui par son adjonction assimile ces trois groupes bilittères aux aspirées grecques θ, φ, χ. Le mot dont nous avons à trouver le sens est donc bien composé de la seule radicale ϣ, que peut suivre une voyelle quelconque.

Si maintenant nous ouvrons le lexique copte, nous trouvons immédiatement le mot féminin ηε (ϣε. τ. η.), qui signifie *modus*, *ratio*, d'où se forment οο ḡ, *sicut* (pour τϣε ḡ), κατὰ οο, *sicut*, et enfin ḡ οο ḡ, *sicuti*. C'est là précisément ce que nous trouvons en reliant au radical en question la particule ḡ de flexion que nous avons déterminée tout à l'heure. Seulement l'article féminin, qui dans le mot copte accompagne le substantif ϣε, ne paraît pas dans l'exemple égyptien, non plus que la particule de flexion qui s'interpose dans le copte régulièrement écrit, entre le mot ḡοο et le nom de la chose avec laquelle on établit une comparaison. Or, puisque les articles et la particule de flexion surtout sont le plus souvent supprimés dans l'écriture démotique, il n'y a pas de ma part la moindre hardiesse à affirmer que nos deux mots égyptiens ϣ- ; ηη, ḡϣε, sont les équivalents des mots coptes ḡ οο ḡ, à la manière de, comme, *sicuti*.

Phrase 1—6.

ⲛⲓⲛⲁ — KMER — KMER.

Ce groupe revient tant de fois dans le texte démotique du décret de Rosette, qu'il n'est pas possible de se refuser à y voir le nom de l'Égypte. Reste à prononcer ce nom.

Le premier caractère est incontestablement l'image de l'articulation κ . En effet, le papyrus de Berlin n. 51 nous donne le nom de Cléopâtre, ⲛⲓⲛⲁⲓⲛⲁⲓⲛⲁⲓⲛⲁⲓ , KLOPTRA, tandis que les deux papyrus publiés en 1823 par M. Champollion-Figeac, dans le journal asiatique, nous présentent le nom d'Alexandre écrit ⲛⲓⲛⲁⲓⲛⲁⲓⲛⲁⲓⲛⲁⲓ ^{AL^{EX}ANDRS}. La comparaison de ces deux noms propres suffit pour établir la valeur du signe ⲛⲓⲛⲁ , quand bien même les transcriptions grecques du manuscrit de Leyde ne constateraient pas cent fois pour une la légitimité de cette lecture. Le premier signe est donc bien un κ ; le deuxième nous est déjà connu, c'est un μ ; le troisième, formé de deux barres verticales, entre dans le pronom relatif ⲛⲓⲛⲁ , ET, ⲛⲓⲛⲁ , dont nous nous sommes servis pour trouver la valeur du signe ⲛⲓⲛⲁ ; c'est donc l'image de la voyelle e, et ainsi que je l'ai déjà dit, cette valeur se vérifie nombre de fois dans le manuscrit de Leyde. Reste enfin le dernier signe semi-lunaire. Or, dans le nom démotique du soleil, ce signe est le premier du groupe; il y a donc une forte présomption en faveur de la valeur α donnée à ce signe, puisqu'en égyptien le nom du soleil est α , α (α , α); dans l'écriture hiératique, le cercle, qui n'est autre chose que l'abrégi du disque solaire, ayant la valeur α dans les textes hiéroglyphiques, a précisément la même valeur. Or ce signe, par cela seul qu'il était l'image de l'astre du jour, était un de ceux qui pouvaient le plus naturellement entrer à la fois dans les deux systèmes graphiques égyptiens, c'est-à-dire dans celui qui était la peinture de l'idiome sacré, et dans celui qui servait à tracer les mots de l'idiome vulgaire. Pour ce signe donc, j'admets assez volontiers

que du cercle hiératique on est venu au demi-cercle ouvert par le haut, de l'écriture démotique. Nous verrons, du reste, cette valeur se confirmer partout. Mais ici je me hâte d'énoncer une restriction qui paraîtra sans doute bien étrange, et qu'une étude obstinée a pu seule me faire admettre. Ce signe semi-lunaire, ouvert par le haut, a bien la valeur *α*, mais il ne l'a que dans les radicaux égyptiens, car c'est précisément le même signe, sans aucune différence, qui représente l'article singulier masculin. Je n'essayerai pas d'expliquer ce fait, devant l'autorité duquel je m'incline; il est certain que le même signe, suivant la place qu'il occupe dans un radical ou devant ce radical, doit être pris pour l'articulation *α* ou pour l'article copte *ϣ*, singulier masculin. Ceci, je le démontrerai chemin faisant par des centaines d'exemples⁽¹⁾.

Au reste, l'écriture démotique ne présente pas cette seule anomalie; elle en offre une seconde tout aussi bizarre, tout aussi inexplicable, mais tout aussi constante. C'est que le même signe *λ*, qui dans les radicaux représente une voyelle vague, telle que *α*, *ε*, *ο*, devient, lorsqu'il est placé devant un radical, l'article pluriel des deux genres, *ν* (*ν*, *νθ*). Hâtons-nous d'ajouter que ces complications de valeur n'amènent aucune incertitude de lecture, et qu'on se familiarise très-promptement avec l'emploi double des deux signes qui jouent le rôle d'articles, avec une consonnance toute différente de celle qu'ils comportent lorsqu'ils ne fonctionnent plus comme articles déterminatifs.

Je reviens au sixième mot de la première ligne. Nous venons de voir qu'il se transcrit *κμερ* (*κμερ*), et à l'a final près, c'est préci-

(1) Champollion, dans son *Mémoire sur les notations du temps*, lit le mot *ϣρρρ*, *ρρρρ*, *ρρρρ* (au lieu de *ρρρρ*, qu'il y a réellement). Il n'en résulte pas moins que, pour lui, le signe *ϣ* joue ici le rôle de l'article singulier masculin, et qu'il en comporte le son. Salvolini a copié ce passage du *Mémoire* de Champollion (*Des principales expressions*, etc., etc., I, 21). Donc il admettait aussi que le signe *ϣ* pouvait représenter l'article copte *ν*, *νθ*.

sément le nom égyptien de l'Égypte, que les Coptes écrivaient $\kappa\eta\upsilon\sigma.\tau.\kappa\eta\upsilon\iota.\beta.$ (1). Ce nom vient probablement de $\kappa\epsilon\mu$ ($\kappa\eta\mu$), *niger esse*, d'où $\kappa\alpha\upsilon\sigma$, *niger*. Le nom national de l'Égypte signifiait donc *la noire*, ainsi qu'on l'a reconnu depuis longtemps. Mais ce qu'on ignorait, c'était que ce nom fût, dans l'idiome vulgaire, terminé par la consonne κ qui est tombée, de telle sorte que de $\kappa\eta\upsilon\sigma\kappa$, qui était primitivement ce nom, il n'est plus resté que $\kappa\eta\upsilon\sigma$. Les textes coptes nous offrent parfois une syllabe paragogique $\sigma\kappa$ à la fin des radicaux, et dans les dialectes thébain et memphitique, la syllabe $\rho\sigma$ paragogique peut aussi se placer en suffixe à la fin des mots, sans en changer aucunement la valeur, de sorte que $\mu\alpha$, $\mu\sigma$, $\chi\sigma$, deviennent $\mu\alpha\rho\sigma$, $\mu\sigma\rho\sigma$, $\chi\rho\sigma$. Peut-être le κ final de notre mot $\kappa\eta\mu$ n'est-il autre chose que cette syllabe $\sigma\kappa$ ou $\rho\sigma$ paragogique. Je ne sais quelle valeur Champollion accordait à ce dernier signe semi-circulaire, dans le cas où il termine le nom démotique de l'Égypte; je suppose qu'il y reconnaissait une dégénérescence du caractère ciculaire $\oplus$, image, suivant lui, d'un pain consacré (2) qui accompagne très-souvent les noms hiéroglyphiques de villes et de contrées. C'est là un point que je ne saurais admettre, par la raison que dans l'écriture démotique, qui devait nécessairement être la plus simple possible, le même signe ne pouvait être à la fois le disque solaire et le signe déterminatif des noms de lieux. J'aime beaucoup mieux n'y voir qu'une simple consonne, et toujours la même (3).

(1) Cette dénomination a été transcrite par les Hébreux $\kappa\eta\upsilon\iota$, et par Plutarque, $\chi\eta\upsilon\iota\sigma$, ainsi que M. Quatremère l'a fait voir.

(2) Plus probablement, c'est le plan d'une ville, munie d'une enceinte.

(3) Champollion étudiait trop bien les textes hiéroglyphiques pour que l'existence de ces consonnes finales, qui sont tombées avec le temps, pût lui échapper. Aussi lisons-nous dans sa Grammaire (pag. 63, § 81) :

« Nous devons ajouter aussi que l'étude des inscriptions hiéroglyphiques a démontré que certains mots terminés par l'articulation ρ (a), selon l'orthographe antique, ont perdu cette désinence en passant à la forme copte : nous citerons pour exemples les mots égypte

En résumé, l'Égypte était appelée KÈMER ou KÈMIA par le peuple, au moment où le décret de Rosette fut rédigé ; cela ne me semble pas douteux. Ainsi que je l'ai fait remarquer déjà en m'occupant de la transcription du mot qui précède celui-ci, il faudrait, pour rétablir une analogie complète entre les expressions coptes et les expressions égyptiennes que nous venons de passer en revue, intercaler la particule de flexion *u* entre les mots *p* — , *nh*, (*ure*) et le mot *u* *u* *u* , *kmer*, (*khuro*), pour avoir le sens rigoureux *à la manière de l'Égypte*. Cette particule, qui peut-être se prononçait toujours en pareil cas, s'omettait si souvent dans la langue écrite, que je ne crois pas permis d'affirmer que, bien qu'elle ne parût pas, il fallait en tenir compte en lisant un texte égyptien à haute voix ; très-probablement on lisait ce qui était écrit, et l'on ne lisait rien de plus. Quant à l'article féminin que l'écriture rejetait à la queue des substantifs, je ne crois pas non plus que le lecteur fût obligé de le rétablir de-

« tiens *h* *h* (*zkr*), la faim, *h* *h* (*utr*), dieu, *h* *h* (*htr*), déesse, et *h* *h* (*ztr*), cheval, qu'on trouve simplement écrits : *zkrw*, *htrw* ou *htr*, et *ztr*, dans les livres coptes, où l'on rencontre cependant aussi les formes primitives *zkrp* et *ztrwp*. »

Il est indispensable de remarquer ici, que la transcription des groupes *h* *h* et *h* *h*, donnée dans le passage précité, est probablement inexacte. Le signe initial est l'image de la hache, adoptée comme symbole de la divinité, parce que cet instrument portait le nom *trp*, *trws*, et que *un dieu*, dans la langue égyptienne, s'appelait *trp*, comme l'a démontré Peyron. Salvolini (*Camp. de Rhamsès*, pag. 95, 96) reproche à Rosellini la même faute de lecture ; et pour prouver que ce symbole ne saurait représenter l'articulation *u* du mot moderne *htrw*, qui s'est substitué à la forme antique *htrwtrp*, il cite (pl. II. n. 63) le groupe *h* *h*, qui se rencontre dans les inscriptions du tombeau de Rhamsès V, et qui se lit en toutes lettres *swa* pour *hswa*, d'où est venu enfin *houte*, par la chute de l'a final. Quant à la présence de l'*h* initial de ce mot *htr* équivalent du mot *trp*, il est fort difficile, je crois, de s'en rendre compte d'une manière satisfaisante. Nous avons bien, il est vrai, des exemples d'une dentale *h* entraînant la nasale *u*, comme dans le nom Darius, qui est écrit par les Égyptiens *hralios*, et comme dans une foule de mots à transcriptions grecques du manuscrit de Leyde ; mais rien n'autorise à affirmer que c'est un fait du même genre qui se présente ici.

pondant est aussi un 𐤀 , tandis que le groupe démotique correspondant doit se lire na , parce que le premier signe est l'articulation n du nom d'Arsinoé, 𐤀𐤓𐤍𐤏𐤓𐤏 , ARSINO , et le dernier l' n que nous avons reconnu pour initiale du nom na du soleil (1).

Champollion, en tenant compte de la valeur phonétique des noms hiéroglyphiques et hiératiques de cette tétraménie, en fait la tétraménie de la végétation, à cause des mots che (𐤀𐤎), bois, ou chen (𐤀𐤎𐤎 , 𐤀𐤎), plante, arbre, arbuste, végétal. Enfin, il voit de même la lettre z dans le groupe démotique correspondant.

Les noms sacrés de la deuxième tétraménie se lisent na , et il est bon d'observer que l' n est rendu par le signe *bouche*, et non par le signe *disque solaire*. Quant au nom démotique, Champollion coupe la première lettre en deux pour en faire le même mot na , et il rejette le demi-cercle ouvert par le haut, comme un symbole déterminatif de toute expression du temps. Le fait est que le premier signe, dédoublé à tort, je crois, par Champollion, est une *Hori* (𐤏), et le second l' a démotique équivalent de la bouche (en copte paw), employé dans le groupe hiéroglyphique. Pour la deuxième tétraménie donc, le nom sacré et le nom vulgaire sont identiques.

Enfin, pour la troisième tétraménie, le nom hiéroglyphique se compose du bassin dont la valeur phonétique est z , et du symbole ordinaire de l'eau. Le nom hiératique se compose du bassin image

(1) Champollion (Mémoire précité, pag. 93) s'exprime ainsi, à propos du groupe démotique offrant le nom de la première tétraménie :

« Le texte démotique (fig. 29) offre signe pour signe la transcription exacte de ce groupe « (𐤀𐤎𐤎 𐤀). On y trouve, en effet, la forme démotique du chiffre na , suivi d'une des formes démotiques de l'articulation z . Ce groupe se termine par le caractère déterminatif *solaire*, particularité déjà notée dans le nom démotique du mois *Méché*. »

Je ne crois pas que cette lecture soit bonne, parce que jamais le signe 𐤀 n'est autre chose qu'un n . D'ailleurs, le tracé du groupe, tel qu'il est donné dans le passage que je viens de transcrire, n'est pas très-exact; et en recourant au texte même du décret démotique (fig. 29), on trouve en réalité le groupe 𐤀𐤎 , qu'il faut absolument lire comme je viens de le faire (1) na , [(1) na pa].

du $\mathfrak{A}$, et d'un second signe dans lequel Champollion (Grammaire, p. 168) reconnaît le signe caractéristique du pluriel et l'équivalent du signe hiéroglyphique $\begin{smallmatrix} \text{I} \\ \text{I} \end{smallmatrix}$. Quant au groupe démotique correspondant, Champollion y reconnaît la dégénérescence du signe hiératique le bassin, ayant la valeur phonétique $\mathfrak{A}$. Je ne sais sur quelle preuve ce fait est avancé, et jusqu'à ce que j'aie reconnu bien positivement le contraire, j'admettrai que ce signe est complexe et formé de deux lettres $\mathfrak{A}$, $\mathfrak{I}$, qui nous donnent le mot $\mathfrak{H}$ ($\mathfrak{A}$), dont je discuterai plus loin la valeur. Je passe actuellement à ce que je crois une détermination plus rigoureuse de ces noms des tétraménies égyptiennes. La première se nommait dans l'idiome sacré $\mathfrak{C}$ ou $\mathfrak{C}$ ($\mathfrak{A}$); dans l'idiome vulgaire, $\mathfrak{N}$, $\mathfrak{N}$ ($\mathfrak{A}$). Il y a donc là une première discordance bien claire et bien précise entre les deux dialectes des prêtres et du peuple. Voyons ce que signifient ces mots. Je trouve dans le lexique de Peyron $\mathfrak{C}$ ($\mathfrak{A}$), *ire, venire*; $\mathfrak{C}$ ($\mathfrak{A}$), *nasci, oriri, de sole dicitur*; $\mathfrak{C}$ ($\mathfrak{A}$), *ortus solis*; en composition, ce mot désigne le commencement, le principe.

$\mathfrak{N}$ ($\mathfrak{A}$, T. M.), *ire, venire*, d'où $\mathfrak{N}$ $\mathfrak{C}$ $\mathfrak{N}$. *ascendere, ascendere in altum*, $\mathfrak{N}$ $\mathfrak{C}$ $\mathfrak{N}$. *ascendere, inire oriri*. T. *ascendere, oriri, de sole dicitur*.

Maintenant, étudions les deux mots $\mathfrak{A}$ et $\mathfrak{A}$ seulement; tous les deux signifient : aller, venir. Admettra-t-on qu'une langue mathématique et sévère comme la langue égyptienne ait eu deux radicaux essentiellement distincts, pour représenter identiquement la même idée? Ou plutôt, en voyant l'un de ces mots employé dans l'écriture hiéroglyphique et l'autre dans l'écriture démotique, pour peindre exactement la même chose, ne faudra-t-il pas admettre que c'est là une première preuve de l'existence simultanée d'un idiome sacré et d'un idiome vulgaire en Égypte? Pour moi, ce fait ne saurait être douteux, et j'espère dans le cours de cette analyse avoir beaucoup d'autres exemples semblables à citer à l'appui de mon opinion.

Je reviens au nom démotique de la première tétraménie. Ce nom se termine par $\mathfrak{A}$, et on pourrait à la rigueur faire de cet $\mathfrak{A}$ l'initiale

avec autant de facilité qu'une date quelconque écrite en chiffres romains ou arabes. Toutefois le tableau V annexé au mémoire de Champollion présente quelques légères incorrections de détail, sur lesquelles il est bon de revenir ici. D'ailleurs je me suis imposé la tâche de débrouiller de mon mieux l'écriture démotique des Égyptiens; je ne dois donc absolument rien négliger, pas même ce qui a été examiné et éclairci déjà par Champollion; ainsi je vais donner d'après lui, le plus brièvement possible, la théorie de la notation des mois de l'année égyptienne, puis je chercherai à interpréter les groupes qui servent de nom à ces mois.

L'année égyptienne se composait des douze mois suivants : Thoout, Paôpi, Hathôr, Khoiak, Tôbi, Mekhyr, Phamenoith, Pharmouthi, Pachons, Paôni, Épip, Mesori.

Les noms de ces douze mois n'étaient jamais écrits en toutes lettres dans les textes égyptiens; aussi ces noms ne sont-ils parvenus jusqu'à nous que par les livres coptes et par la tradition orale.

Trois tétrades de mois, ou tétraménies, constituaient l'année égyptienne. La première comprenait les quatre premiers mois; la deuxième les mois Tôbi jusqu'à Pharmouthi; enfin la troisième, les quatre derniers mois. Un nom spécial et caractéristique étant appliqué à chacune des trois tétraménies, il n'y avait plus qu'à faire précéder le nom de tétraménie du chiffre 1, 2, 3 ou 4, pour désigner fort nettement le premier, le deuxième, le troisième ou le quatrième mois de cette tétraménie. Tel est tout le mécanisme de la notation des mois égyptiens, et l'on voit que pour les écrire tous, il suffisait de savoir écrire trois mots, et les chiffres de 1 à 4.

Ceci était applicable exactement de la même manière à l'écriture hiéroglyphique, à l'écriture hiératique et à l'écriture démotique. Les quatre chiffres qui servaient dans ce dernier système graphique à caractériser les mois de chaque tétraménie, étaient les suivants :

1, 2, 3, 4.

Quant aux noms démotiques de ces tétraménies, ils étaient : حور pour la première, مصر pour la seconde, et enfin نيل pour la troisième.

Ce serait peut-être ici le cas de s'étonner de ce que le signe hiéroglyphique le *croissant renversé*, que nous fait connaître Horapollon comme étant le symbole ou déterminatif de l'idée *mois*, symbole que les dates hiéroglyphiques nous présentent invariablement, ne se retrouve plus dans l'écriture démotique qui, à la place de la lune, aurait adopté le soleil pour déterminatif de l'idée *mois*.

N'est-il pas naturel de voir dans ce fait un argument de plus contre la filiation prétendue des écritures sacrées et de l'écriture vulgaire? J'en fais juge tout lecteur impartial.

Champollion assimile avec raison le nom hiéroglyphique de la deuxième tétraménie au mot  qui, comme on le voit, est affecté de l'article féminin, et se lit HRT (zpt) dans les exemples qu'il cite; ce mot signifie nourriture, aliment, et il est très-vraisemblablement l'équivalent du copte HRE, HRE (zpe, zph, nemphitique hph), qui est également féminin, et qui a la même signification.

Ceci posé, il établit, par la nature des déterminatifs, une *charrue* et des *grains*, que prend ce groupe dans une inscription du musée royal du Louvre, que la nourriture désignée par le groupe HA (zpe) ne devait s'entendre que des aliments ou de la nourriture tirée des grains ou des plantes céréales; puis il ajoute (Mém. précité, p. 104):

« Il y a plus : dans les temps anciens, le mot égyptien , zpe, « comme le mot grec σῖτος, étant pris dans un sens général, exprime l'idée nourriture, *alimentum, cibus*, et, employé dans un sens plus restreint, il signifiait réellement blé ou froment. C'est le monument de Rosette qui m'a dévoilé cette dernière particularité; « partout où le texte grec de cette triple inscription emploie les mots ΣΙΤΙΚΑΣ ΠΡΟΣΟΔΟΥΣ (lig. 11), ΣΥΝΤΑΞΕΙΣ ΣΙΤΙΚΑΣ (lig. 14), « ΔΑΠΑΝΑΣ ΣΙΤΙΚΑΣ (lig. 21), et ΣΙΤΟΥ (lig. 29), le texte démotique « de la même inscription, lignes 6, 8, 12 et 17, exprime le mot « grec σῖτος, blé ou froment, et l'adjectif σῖταρος, *frumentarius*, qui en « est formé, par un groupe de caractères  qui se lit constamment zp, transcription du groupe hiéroglyphique phonétique «  zpe, et qui ne diffère du groupe démotique exprimant le

« mois de Méchir (1), que par la seule absence du chiffre 2, lequel
 « précède le groupe lorsqu'il est employé comme nom du second
 « mois de la seconde tétraménie.

« Le texte hiéroglyphique n'a point rendu phonétiquement le
 « mot zpe ; son rédacteur s'est contenté d'exprimer l'idée blé on
 « froment zpe dans le texte démotique, et $\sigma\tau\alpha\varsigma$ dans le texte grec,
 « par un groupe figuratif formé d'un épi et de trois grains isolés
 « , et cette variante, qui dérive de l'extrême diversité de
 « ressources et de l'heureuse flexibilité du système d'écriture sa-
 « crée, qui pouvait user de trois méthodes diverses pour la notation
 « d'une seule et même idée; cette variante, disons-nous, lève toute
 « espèce de doute sur l'antique emploi du mot zpe dans le sens du
 « grec $\sigma\tau\alpha\varsigma$, blé, froment. Et comme c'est précisément ce même mot
 « zpe que les Égyptiens ont aussi employé pour caractériser la se-
 « conde tétraménie des mois de leur année, il reste démontré que
 « cette seconde tétraménie, composée des mois de Tôbi, Méchir,
 « Phaménouth et Pharmouthi, formait la division de l'année agri-
 « cole dans laquelle le blé en général ou les céréales parvenaient
 « à leur maturité complète: c'est donc la tétraménie des grains ou
 « des récoltes. »

Toute cette théorie, fort ingénieuse d'ailleurs, a besoin d'être
 plus solidement étayée, ainsi qu'on va le voir. Remarquons d'a-
 bord que Champollion reconnaît pour l'équivalent égyptien démo-
 tique du grec $\sigma\tau\alpha\varsigma$ et $\sigma\tau\alpha\tau\alpha\varsigma$, le groupe ⲉⲛ qui se lit constamment
 zp , suivant lui, et qui ne diffère du groupe démotique représentant
 le mot de Méchir que par la seule absence du chiffre 2.

Ceci implique de sa part une contradiction difficilement expli-
 cable. En effet, si le groupe qui représente le mois Méchir se com-
 pose du chiffre 2, d'un mot ⲉⲛ se lisant na (zpe) et du symbole
 soleil, que ferait ce symbole soleil dans le groupe ⲉⲛ , n'ayant

[1] Le texte porte Mesori; c'est une erreur d'impression ou une inadvertance.

du mot *RA*, soleil; mais je crois que c'est plutôt la syllabe paragogique *ep* ou *pe* des textes coptes. Il est difficile d'y voir le mot soleil, qui nous donnerait dès lors pour le nom démotique de la première tétraménie la venue ou la naissance du soleil, parce que dans ce cas le nom du soleil, toujours écrit 𐤠.𐤣 , serait privé de l'indice obligé de toutes les sigles ou abréviations (1).

Quant au nom hiéroglyphique, je le traduis aussi, la venue, la naissance; mais comme cette fois le nom du soleil ne paraît pas, il pourrait à la rigueur être question de la naissance des végétaux, comme la nature du signe employé le plus fréquemment l'a fait présumer à Champollion. Je dis le plus fréquemment, parce qu'il

(1) Kosegarten, il est vrai (*Comm.* I, pl. 15, dernière ligne), nous fournit à ce sujet un précieux document. Voici ce que j'y trouve :

Exordium Papyri Berolini 55, qui maxime nomina propria continere videtur.

27 𐤠 𐤠𐤠𐤠𐤠 𐤠𐤠
xxiii Choisk 16 anno :

Cette interprétation est fort juste; mais la transcription n'est pas rigoureuse, je crois. En effet, il faut lire : anno [16] [1] *𐤠𐤠 𐤠𐤠* [33], et alors le premier sens que je donnais au groupe 𐤠𐤠 , *𐤠𐤠* (*𐤠𐤠 𐤠𐤠*), venue du soleil, se trouverait confirmé; mais le groupe qui, dans le Papyrus 55 de Berlin, représente le nom de la tétraménie et du mois, aurait besoin d'être vérifié avec le plus grand soin. En effet, pour retrouver le groupe démotique ordinaire, il faut reconnaître dans le signe 𐤠 , 𐤠 qui est un π dans le manuscrit de Leyde, et dans une variante du nom d'Alexandre, tiré du Papyrus 46 de Berlin. D'un autre côté, le mot 𐤠𐤠 signifie *jusqu'à*, et se lit (296) *𐤠𐤠* dans le texte démotique du décret de Rosette; avec cette leçon nous retomberions sur la valeur exacte du groupe hiéroglyphique correspondant. Il faut donc, jusqu'à plus ample informé, conserver des doutes sur le vrai tracé du groupe en question, doutes qui d'ailleurs tiennent à l'incertitude que présentent toujours les textes démotiques manuscrits. Quoi qu'il en soit du sens à donner à cette première partie du nom de la tétraménie, il deviendrait très-probable, par le fait seul de l'existence du texte publié par Kosegarten, qu'il s'agissait réellement de représenter dans le dialecte démotique *la venue du soleil*. Mais l'observation que j'ai faite plus haut subsiste; l'indice qui accompagne d'ordinaire les sigles divines démotiques manque ici, et dès lors on serait conduit à établir une distinction entre le soleil considéré comme dieu, ou seulement comme astre, et cette distinction est assez subtile pour que je m'abstienne absolument de la proposer. Je préfère donc, jusqu'à plus ample informé, m'en tenir au sens simple du mot *𐤠𐤠* écrit pour *𐤠𐤠*, en tant qu'il s'agit du décret de Rosette.

plus que la valeur blé, nourriture, *cibus*, *alimentum*, et se lisant également **HA** (𐎲)? Le signe semi-circulaire ouvert par le haut, lequel est en réalité l'articulation **h** correspondant à la bouche  du groupe hiéroglyphique jouant le même rôle, est donc encore un symbole. Mais le symbole de quoi? A ceci la réponse serait facile; il serait en effet assez convenable que le mot nourriture eût pour déterminatif un pain consacré, le même qui sert de déterminatif aux noms géographiques, si cette double valeur accordée à un seul et même déterminatif, n'en devait forcément exclure une.

Cherchons donc à préciser nettement le sens du groupe $\omega\lambda$, $\omega\lambda$, à l'aide des textes égyptiens du décret de Rosette.

Plusieurs passages de ce décret parlent des taxes payées en argent et en blé; je vais les citer avec la contre-partie grecque.

1° Ligne 6. $0 \leq x_1, x_2, \dots, x_n \leq 1$ (1)

Ἀνατιθεῖσθαι εἰς τὰ ἱερὰ ἀργυρικῆς τε καὶ σιτικῆς προσόδου.

Il a attribué, il a imputé aux temples des revenus en argent et en blé.

2° Ligne 8. $\frac{1}{x^2} = -\frac{1}{x^2}$

Καὶ τὰς δίδομένας εἰς αὐτὰ (τὰ ἱερά) κατ' ἐνικυτὸν συντάξεις σιτικὰς τε καὶ ἀργυρικὰς.

Et les impôts donnés chaque année aux temples, en blé et en argent.

3^o Ligne 12. ... $\overline{m}z$ $\overline{1} \ll \overline{K} [\overline{u}, \overline{v}] \overline{m} \overline{Z} \overline{u} \overline{v} \overline{Z}$

Ἰπομείνας δαπάνης ἀργυρικᾶς τε καὶ σιτικᾶς μεγάλας...

Ayant supporté des dépenses en argent et en blé très-considérables.

4° Ligne 14. [2/3] - mZ

Χρημάτων πλῆθος οὐκ ὀλίγον.

Des sommes non médiocres, considérables.

5° Ligne 17. $\pi \mathbb{Z}[\sqrt{2}] \subset \mathbb{Z}[\sqrt{2}] \subset \mathbb{Z}[\sqrt{2}] \subset \mathbb{Z}[\sqrt{2}] \dots$

ὄντα εἰς σίτου τε καὶ ἀργυρίου πλῆθος οὐκ ὀλίγον.

Formant en blé et en argent une somme considérable.

(1) Je ne transcris pas en lettres latines ou copies les membres de phrase démonstratifs cités dans ce passage, parce que les transcriptions que j'en donnerais ne doivent ni ne peuvent être acceptées qu'après que ces passages auront subi à leur tour une analyse sérieuse. Il me suffit ici de reproduire les textes, en interceptant entre guillemets les groupes sur lesquels porte mon argumentation.

6^e Ligne 19. mZ [u/λ] v ʔ y ʔ

Χορηγήσας εἰς αὐτὸ χρυσίου τε καὶ ἀργυρίου καὶ λίθων πολυτελέων πλῆθος οὐκ ὀλίγον. Lui ayant fourni en or, en argent et en pierres précieuses une somme considérable.

Voyons maintenant ce que l'examen de ces différents passages nous apprend. D'abord, toutes les fois qu'il est simultanément question de blé et d'argent dans le texte démotique, les deux groupes v et u/λ, qui représentent ces idées, sont classés dans le même ordre; cela a lieu cinq fois, lignes 6, 8, 12, 17, 19; au contraire, dans le texte grec, dans quatre des cinq passages correspondants, l'argent passe deux fois avant le blé et deux fois après; dans le cinquième, il n'est pas question de blé. Il n'y a donc, dans l'explication mécanique du texte démotique, aucune raison de choisir l'un des deux groupes plutôt que l'autre, pour l'appliquer au mot blé ou au mot argent; et pourtant Champollion s'est servi de ces passages pour attribuer au groupe u/λ, le sens *blé, denrée*.

Mais un autre passage dont il n'a pas tenu compte semble ne pouvoir mentionner que de l'argent, et ce passage est celui que je viens d'extraire de la ligne 14. Dès lors, il semble qu'il n'y ait point de doute possible et que le groupe u/λ, qui paraît y signifier l'argent, doive conserver le même sens dans les autres passages précités. Heureusement cette fois le texte hiéroglyphique vient à notre secours, et c'est lui seul qui peut prouver que le groupe démotique u/λ a le sens du grec εἶτος, c'est-à-dire de *denrée récoltée*, plutôt que le sens restreint de *froment*. En effet, dans le passage grec qui mentionne les dons faits à Apis par Épiphanes, nous lisons χορηγήσας εἰς αὐτὸ (τὸ ἅπτεον) χρυσίου τε καὶ ἀργυρίου καὶ λίθων πολυτελέων πλῆθος οὐκ ὀλίγον, tandis que le texte démotique porte: mZ u/λ v ʔ y ʔ, il a donné or, argent, denrées beaucoup, et le texte hiéroglyphique (lig. 1 de Salvolini)



... argent et denrées, en grand nombre.

Il est donc question de présents en denrées dans les deux textes égyptiens, bien que le texte grec n'en dise absolument rien. Dès lors, rien ne s'oppose à ce que le sens εἶδος, denrées, soit attribué au groupe . Quant au texte de la ligne 14,                           

L'arrive enfin à la troisième et dernière tétraménie.

Ainsi que je l'ai déjà dit, le groupe hiéroglyphique comporte le signe phonétique le bassin, qui est un , et le symbole de l'eau. Le groupe hiératique offre le même signe le bassin, image de l'articulation *ḥ*, et un second caractère qui, suivant Champollion (Grammaire, page 99), est tantôt l'équivalent hiératique du signe hiéroglyphique , symbole de l'eau, tantôt le chiffre 3, qui est un des signes hiératiques du pluriel (Grammaire, page 168) le plus fréquemment employés. Quant au groupe démotique que Champollion regarde comme un tracé plus expéditif du bassin, et que par conséquent il lit également *ch* (*ḥ*), je le crois plutôt composé de deux caractères , , qui forment le mot *hi* (*ḥi*), et cela parce que jamais je n'ai rencontré ailleurs le caractère qui résulterait de la ligature de ces deux signes. Voyons s'il est possible d'expliquer ces différents groupes.

Le groupe hiéroglyphique se lit *ch* (*ḥ*), et nous avons vu que le radical , , signifie *ire*, *venir*, *ascendere*, *nasci*, *oriri*; ce radical se représenterait donc peut-être ici avec le même sens que nous lui avons trouvé dans le nom de la première tétraménie; mais comme il s'agit cette fois de la venue des eaux que désignent les trois traits ondulés, ce radical aurait été représenté par une figure en relation évidente et directe avec l'eau, c'est-à-dire par un bassin au lieu du jardin orné de fleurs qui représentait la même articulation *ḥ*, lorsqu'il s'agissait de la première tétraménie, celle de la végétation, comme l'a pensé Champollion.

Le mot copte *chêi* (*ḥm*) signifiant un puits, et probablement un réservoir, un bassin, une citerne, un canal, son initiale aura naturellement été représentée par l'objet que ce mot désignait, de même que le jardin aura représenté la même articulation servant d'initiale au mot *chêi* (*ḥm* ou *ḥn*), jardin. On peut donc à la rigueur traduire ce groupe hiéroglyphique par *venue des eaux*. Le groupe hiératique se compose aussi d'un *chêi* (*ḥ*), qui est la reproduction de celui du groupe hiéroglyphique, et d'un second signe qui rem-

place le symbole de l'eau (1). Sa signification est donc la même. Or, en copte CHEI (Ⲭⲉⲓ), signifie fluctuation, CHEI (Ⲭⲉⲓ. T. M.), canal, et CHOVO (Ⲭⲟⲩⲟ. T. M.), *fluere, defluere, effundere se*. Il semblerait assez probable que CHEI (Ⲭⲉⲓ), qui veut dire fluctuation, ou quelque mot tout à fait voisin, et ne différant de celui-là que par une modification des voyelles attachées à l'articulation radicale Ⲭ, CH, eût signifié dans la langue égyptienne *les flots*, et, par extension, l'inondation. Nous aurions donc, dans cette seconde hypothèse, pour le nom sacré de la troisième tétraménie, celui de tétraménie des flots, des canaux, et, par extension, de l'inondation. Nous allons voir que le sens du groupe démotique correspondant justifie complètement cette seconde hypothèse, et nous force d'abandonner celle qui du signe sacré Ⲭ ferait le verbe Ⲭⲁ, Ⲭⲉ, venir, aller.

Voyons donc ce que nous apprend le groupe démotique. Si Champollion a eu raison de le considérer comme n'étant autre chose qu'un tracé négligé du bassin hiéroglyphique et hiératique, ce signe doit encore se lire Ⲭ et se rendre par *venue*; mais alors, puisque le déterminatif manque, de quelle venue s'agit-il? Il faudrait donc, pour tirer ce premier sens du groupe en question, admettre que le signe bassin, image de l'idée venir, impliquait forcément l'idée de l'eau. Certes il ne faudrait pas être difficile pour adopter sans scrupule cette explication; mais si, comme je le crois, l'existence des symboles ne doit être admise dans l'écriture démotique qu'en désespoir de cause, on est amené à décomposer le nom de la troisième tétraménie en deux lettres Ⲭ, ⲓ, qui nous donnent le mot NI (ⲛⲓ), dans lequel des voyelles peuvent venir s'intercaler. Or, si mainte-

(1) Le second signe, suivant Champollion, peut être aussi le signe caractéristique du pluriel, et s'il en était ainsi, il faudrait nécessairement que le radical Ⲭ, représenté par le bassin, fût un substantif. De là résulterait la nécessité de ne point donner au groupe , forme des trois lignes ondulées du nom hiéroglyphique, un autre rôle que celui de déterminatif d'espèce et de nombre du mot Ⲭ, qu'il s'agirait alors d'expliquer.

nant nous avons recours aux lexiques coptes, nous trouvons les mots
HÔOUE (ⲫⲟⲟⲩⲉ. ⲧ.), *fluctus aquarum*.

HOI (ⲫⲟⲟⲩ. ⲧ.), *aqueductus, canalis*, d'où est venu le mot REPHIOI
(ⲣⲉⲫⲓⲟⲩ), *irrigator*.

Personne, je le crois, ne contestera que ces mots sont en relation toute naturelle avec le mot égyptien démotique HI (ⲫⲓ), qui peut être lu 201 comme ⲫⲟⲟⲩⲉ, et qui représente le nom de la troisième tétraménie égyptienne. Donc probablement, 201, dans l'idiome vulgaire, était l'équivalent du mot 201 de l'idiome sacré.

En résumé, les trois tétraménies s'appelaient :

En langue sacrée.

La 1^{re} : tétraménie de la naissance, de la venue des végétaux, suivant Champollion.

La 2^e : tétraménie des récoltes ou des denrées.

La 3^e : tétraménie des eaux, des flots, de l'inondation.

En langue vulgaire.

De la naissance, de la venue du soleil, si le p final n'est pas paragogique.

Idem.

Idem.

De plus, sur les trois noms, un seul, celui de la deuxième tétraménie, était représenté par le même mot dans le dialecte sacré et dans le dialecte vulgaire, les deux autres l'étant par des mots totalement différents, et propres à chaque dialecte.

Nous sommes tout à fait en mesure maintenant de nous rendre un compte satisfaisant du septième mot de la première phrase de la première ligne. Ce mot se transcrit (2) H ([2] 2p), c'est-à-dire la deuxième des denrées, des moissons.

Quant à la valeur du signe ⲫ, elle nous est donnée par les mots ⲫⲓⲧⲓ, EPAN (enaz), après, (copte enazor), ⲫⲓⲧⲓ, MPH (miz), devant, en face de, (copte unzo), etc.

D'ailleurs, dans le manuscrit de Leyde, les deux signes ⲫ, ϩ, sont tous les deux représentés par l'ⲫⲓⲟⲩ grec, surmonté de l'esprit

rude; et comme le second est bien certainement le 20¹ copte, le premier doit également représenter cette lettre.

Phrase 1—8.

Ⲛⲕ / . — 10. 4. 4. — 18.

Champollion a bien constaté, et Young a constaté de même, que le signe / représente notre chiffre 10, et le signe Ⲛ notre chiffre 4, dans l'écriture des dates de jour; de sorte que le groupe qui se présente ici se composant de 10+4+4, nous donne précisément le 18, date qui coïncide avec celle que nous offre le texte grec.

Récapitulons maintenant ce que notre analyse nous a fait reconnaître. La première phrase démotique du décret de Rosette se transcrit :

Μ Τ Ρ . Ν Η Κ Μ Ε Ρ 2. Η Ρ 10+4+4.

Transcrivant de nouveau cette phrase en lettres coptes, et rétablissant les voyelles supprimées, nous trouvons :

ⲙ ⲧ ⲣ ⲟ ⲩ ⲥ (pour ⲟⲩⲟⲧ ?) ⲙ ⲁⲩ ⲕⲏⲙⲉⲣⲉ 2 ⲁⲩⲣⲁ 18.

Enfin, en rétablissant les articles et les particules de flexion supprimées, nous avons ⲙ ⲧ ⲁⲩⲟⲧ ? ⲙⲟⲩ ⲙ ⲕⲏⲙⲉⲣⲉ (2) ⲙ ⲁⲩⲣⲁ 18.

De là à du copte, il y a certainement bien près.

Champollion (Mémoire sur les notations du temps, p. 89) s'exprime ainsi au sujet de cette même phrase : « Les premiers mots « encore subsistant, d'après la valeur incontestable de chaque signe, « soit phonétique, soit symbolique, reconnue et prouvée par une « longue et minutieuse comparaison des trois textes du monument, « répondent aux mots égyptiens ou coptes ... ⲙⲧⲁⲩⲟⲧ ⲙⲟⲩ ⲙⲉⲣⲏⲕⲏⲙⲉⲣⲉ ⲁⲩⲣⲁ ⲙⲟⲩ ⲁⲩⲣⲁ ⲙⲉⲣⲏⲕⲏⲙⲉⲣⲉ, qui est le mois des Égyptiens « Méchir, le jour XVIII. »

Ceci n'est évidemment pas une transcription de la phrase démo-

tique; ce n'est, ainsi que l'a déclaré le savant A. Peyron, qu'une traduction copte du texte grec faite par Champollion, et ajustée le mieux possible au sens qu'exigeait la décomposition du texte démotique en groupes significatifs déterminés par le tâtonnement.

En effet, le texte démotique nous offre le nom de l'Égypte, tandis que le texte grec nous donne l'Ethnique *Αἰγυπτίων*, que représente bien l'Ethnique *ⲙⲉⲣⲓⲛⲓⲕⲏⲙⲟ*. D'ailleurs, on chercherait vainement dans le texte démotique les mots égyptiens représentés par les mots coptes *ⲙⲧⲟ*, *ⲡ* ou *ⲟⲓⲣⲉ*, *ⲙⲉⲣⲓ*, *ⲙⲉⲣⲓ*, *ⲉⲟⲩ* *ⲙⲓⲧⲣⲏⲙⲓ*; ce sont autant de mots nécessaires à la construction d'une phrase copte équivalente de la phrase grecque, et que la phrase égyptienne ne contient pas.

LIGNE I. — II^e PHRASE.

Texte égyptien :

ⲉⲧⲉⲓⲛⲓⲕⲏⲙⲟ ⲙⲧⲟ ⲙⲉⲣⲓⲛⲓⲕⲏⲙⲟ ⲙⲧⲟ ⲙⲉⲣⲓⲛⲓⲕⲏⲙⲟ ⲙⲧⲟ ⲙⲉⲣⲓⲛⲓⲕⲏⲙⲟ

Texte grec :

Βασιλεύοντος τοῦ νέου, καὶ παραλαβόντος τὴν βασιλείαν παρὰ τοῦ πατρὸς, κυρίου βασιλεῶν μεγαλοδύξου.

Cette phrase se scinde en groupes de la manière suivante, ⲙⲧⲟⲓⲛⲓⲕⲏⲙⲟ

ⲉⲧⲉⲓⲛⲓⲕⲏⲙⲟ ⲙⲧⲟ ⲙⲉⲣⲓⲛⲓⲕⲏⲙⲟ ⲙⲧⲟ ⲙⲉⲣⲓⲛⲓⲕⲏⲙⲟ ⲙⲧⲟ ⲙⲉⲣⲓⲛⲓⲕⲏⲙⲟ
et se traduit mot à mot : sous la majesté ou étant roi l'enfant illustre, majesté ou roi après son père, seigneur des diadèmes, resplendissant par sa présence.

Procédons à l'analyse de chacun des mots de cette phrase égyptienne.

Phrase 2—1.

ⲙⲧⲟⲓⲛⲓⲕⲏⲙⲟ. — ΜΑΤΩΑΗ. — ΜΑΤΩΑΡ.

Longtemps j'ai considéré ce groupe comme symbolique, et j'ai pensé qu'il me faudrait renoncer à en obtenir la transcription; puis,

en me laissant guider par les lettres elles-mêmes, et en dépouillant toute idée préconçue, je suis arrivé à une transcription qui, ne dépendant pas de mon caprice, m'a fourni, comme on va le voir, un mot tout à fait convenable. Mais procédons méthodiquement.

Ce groupe se présentait tant de fois dans le texte du décret de Rosette, et toujours aux points où devaient nécessairement se trouver exprimées les idées roi ou royauté, qu'il n'était pas possible de se méprendre sur son véritable sens; mais comme il restait invariable, soit qu'il eût à représenter l'idée roi, soit que ce fût l'idée abstraite royauté qu'il fût chargé d'offrir au lecteur, j'avais été conduit à penser qu'il y aurait chance d'erreur à y chercher un mot ayant la signification absolue *roi*; en cela, je me trompais.

Tous ceux qui se sont occupés de l'écriture démotique ont été d'accord sur le sens général de ce groupe; mais sa décomposition en éléments n'avait conduit à aucun résultat bien positif. Champollion avait cru y retrouver le mot *soutan* (σωτῶν), signifiant guide, directeur, rectificateur, plutôt que roi, car le verbe σωτῶν a le sens *dirigere, tendere, dirigi, rectus esse, extendere, porrigere, offerre, extendi, extendere, erigere se*, et σωτῶν le sens de *rectitudo, directio, æquitas*, tandis que jamais ces mots ne sont pris dans le sens de *regnare, de gubernare*. Salvolini (camp de Ramsès, p. 19) lisait également ce groupe démotique στῶν. Enfin, avant Champollion, on y avait cherché les éléments des mots coptes *orpo*, roi, *oporpo*, régner, *uororpo*, royaume, en lisant *unorpo* ou *uoporpo* (1). Mais tout cela, je le répète, ne

(1) Champollion ayant trouvé, dans les manuscrits de Turin, les groupes ⲉⲩⲟ , ⲉⲩⲟⲩ , que Young (*Elem. of a dict.*, etc., pag. 6 et 7) rapporte d'après lui, et ayant publié antérieurement un groupe ⲉⲩⲟ , qu'il a placé sous le n° 269 de son Précis, avec cette désignation : Forme hiératique des groupes ⲉⲩⲟ ou ⲉⲩⲟⲩ ; Champollion, dis-je, lit ce mot σωτῶν. Kosegarten, qui rapporte cette opinion, déclare ne pas la partager; il penche plutôt pour la lecture *mporh* ou *mporh* de Young; mais cependant il doute encore de la possibilité d'attribuer au signe ⲉⲩⲟ la valeur *α* ou *π*. Je crois, pour ma part, que le groupe n° 269 du Précis est incomplet, et qu'il y manque un *α* initial et un *α* final; quant aux deux premiers groupes, leur incorrection, à mon avis, est due tout entière à l'écrivain, et ces groupes

donnait rien de précis, rien de positif, ou pour mieux dire rien de convaincant. Voyons, à notre tour, si nous serons plus heureux ; cherchons donc quelles sont les lettres qui composent le mot, et quand nous les aurons bien reconnues et transcrites, il ne nous restera plus qu'à trouver ce que signifie le groupe en question.

Dans le décret même de Rosette, ce mot est écrit de plusieurs façons ; et l'inspection seule des variantes que ce décret nous offre, nous amène à penser que la ligature qui commence le groupe doit être décomposée en trois caractères distincts $\Sigma, 1, \text{J}$. Ceci, du reste, est bien mieux prouvé encore par les variantes suivantes du même groupe, que j'extraits du livre posthume de Young, intitulé : *Rudiments of an Egyptian Dictionary in the ancient enchorial character*, page 49.

H. 82. L. 6. Unpublished tablet. Br. ms. $\text{J} \text{J} \text{J} \text{J} \text{J}$

H. 26. XXIV. Queen. $\text{J} \text{J} \text{J} \text{J} \text{J}$

H. 34. B. 13. $\text{J} \text{J} \text{J} \text{J} \text{J}$

- Il serait inutile de multiplier ces exemples, et tout le monde, je l'espère, sera convaincu de la réalité de ce que j'ai avancé sur la ligature qui commence le groupe dont je cherche la transcription.

Ceci posé, quels sont les éléments qui composent ce groupe ?

Le premier signe nous est bien connu déjà ; c'est l'image la plus ordinaire de l'articulation M . Le second, formé d'une barre verticale

doivent encore se lire $\text{M} \text{A} \text{O} \text{A} \text{N}$, ayant été écrits d'une façon expéditive par des hommes qui ne cherchaient pas à mouler leurs caractères. Revenons, dans la lettre à M. Letronne sur les manuscrits du musée de Leyde, cite le groupe $\text{J} \text{J} \text{J} \text{J} \text{J}$ qu'il a trouvé sur l'un d'eux, et de la présence duquel il conclut que le groupe démotique Roi est réellement composé des seuls caractères $\text{J} \text{J} \text{J} \text{J} \text{J}$, les autres signes étant les parties antérieures et postérieures d'un cartouche royal. Je doute fort que cette opinion soit juste ; jamais, en effet, le titre Roi n'est environné d'un cartouche dans l'écriture hiéroglyphique, et l'on ne voit pas trop pourquoi cela eût eu lieu dans l'écriture démotique. Si d'ailleurs ce fait était une fois bien reconnu, ce que je ne crois pas, le groupe liaible deviendrait STWHP , et signifierait : étant chef, étant grand, puissant.

isolée, est l'initiale du nom Ἄ, AP (AN) d'Apis, dieu : c'est donc un A; d'un autre côté, c'est la finale de tous les pluriels, c'est donc aussi un I. Cela tient à ce que les voyelles vagues égyptiennes comportaient indifféremment le son A, E, I. Nous avons à choisir entre ces trois valeurs. Nous remarquerons, du reste, que comme dans l'écriture hiéroglyphique une plume isolée se prononce A, et deux plumes E, la même chose avait lieu dans l'écriture démotique, où les plumes étaient simplement remplacées par des traits verticaux.

Le troisième caractère est un T; ceci est constaté par la lecture des mots : ἸΣΙΙΣ, NITI (ΝΙΤΙ), les devins, les voyants; ΖΗΞΙ, FTIK (ΦΟΤΙΚ), extermination; ἸΣΙ, ETO, ATO (ΕΤΟ, ΑΤΟ), père.

Le quatrième est un O qui nous est donné par le nom même de Ptolémée.

Le cinquième est le trait vertical isolé, valant A, E OU I.

Enfin, le sixième est le demi-cercle ouvert par le haut, ayant la valeur A.

En résumé, donc, nous devons lire le groupe en question ΜΑΤΩΑΡ, ΜΕΤΩΗΡ ou ΜΕΤΩΕΡ (ΜΑΤΩΑΡ, ΜΕΤΩΗΡ.)

Cherchons maintenant ce que signifie ce mot.

Toute idée de traduction mise à part, il me paraît évident qu'il doit se décomposer en deux parties distinctes. La première pourrait être la particule abstractive ΜΕΤ (ΜΕΤ), à l'aide de laquelle, dans la langue copte, les radicaux sont transformés en noms abstraits; et la seconde est certainement un radical ΟΑΡ, ΟΕΡ, qui, dans la langue primitive, devait signifier *grand, puissant, chef*.

La langue copte nous a conservé des traces de l'existence de ce mot; car le mot ΟΥΕΡ (ΟΥΗΡ. Τ. Μ.), signifie *quantus*, combien, combien grand! ΑΥΕΡ (ΑΥΗΡ. Μ.), signifie *quantus*, et ΝΟΥΕΡ (ΝΟΥΗΡ, ΜΑΟΥΗΡ. Τ.), *quantum*.

Dans cette première hypothèse, notre mot ΜΕΤΩΗΡ ou ΜΕΤΩΗΡ, pourrait bien signifier grandeur, et ce serait alors une expression

concordant merveilleusement avec notre propre expression Majesté, que nous employons pour désigner les personnes royales. Mais il est une seconde décomposition de ce groupe, pour laquelle j'ai une préférence marquée; la voici: Si l' α initial est pris pour la préposition *dans*, il nous reste les mots $\alpha\tau$, $\alpha\tau\omicron$ ($\alpha\tau\omicron$), multitude, et $\omicron\upsilon\alpha$ ($\omicron\upsilon\alpha\mu$), grand, souverain, chef; de sorte que le mot entier signifierait à la lettre, grand, puissant, chef suprême dans la multitude. De là à l'idée *Roi* il y a bien près, on en conviendra. J'avoue que je tiens à cette analyse, d'autant plus que le mot $\iota\zeta\alpha$, multitude, que nous trouverons dans le groupe $\epsilon\alpha\iota\zeta\alpha$, demeure de multitude, ville, offre précisément la même forme orthographique.

Je ne puis me dispenser de rappeler à mon tour, après tant d'autres, l'existence des mots coptes $\omicron\rho\omicron$. μ ., roi; $\omicron\rho\omega$, reine; $\omicron\rho\alpha\epsilon$. τ ., diadème; $\epsilon\rho\omicron\rho$. μ ., régner; $\mu\epsilon\tau\omicron\rho$, royaume ou royauté.

Certes, ce dernier mot est bien voisin du mot égyptien que nous venons de lire. Quelle est maintenant la véritable origine de tous ces mots? Ne découle-t-elle pas assez naturellement de l'existence d'un radical primitif $\omicron\upsilon\alpha\mu$, signifiant: chef, puissant, grand? Je crois ceci fort probable (1).

(1) Ici se présente naturellement un fait qui est digne d'appréciation, et sur lequel on n'a encore proposé aucune explication. Kosegarten, en publiant une assez grande série de protocoles extraits de papyrus démotiques du musée de Berlin, a bien reconnu que les noms démotiques des personnes royales offraient constamment à leur suite une série de signes qu'il ne se hasarde pas à prononcer, et dont il fait connaître toutes les variantes qu'il a pu recueillir; mais il n'a pas fait une remarque intéressante, et qui établit une analogie très-grande entre la forme du groupe démotique *Roi* et celle des noms démotiques manuscrits des personnages royaux. Je me hâte de dire que cette analogie disparaît entièrement dans le texte du décret de Rosette.

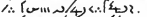
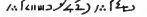
Voici en quoi consiste cette remarque: dans tous les contrats démotiques, c'est précisément le groupe final du mot roi $\omega\iota\kappa$, qui clôt les noms de roi et de reine; de telle sorte que si ce mot, qui se lit $\omicron\upsilon\alpha\mu$, signifie grand, puissant, chef, à chacun des noms propres royaux on accolait cette même épithète dans l'écriture courante. Voici maintenant un fait

On a quelquefois pensé que tout l'arsenal des mots qui, en copte, ont trait à la royauté, se rattachait au nom du serpent sacré, au nom de l'Uraeus, qui était l'insigne royal par excellence chez les Égyptiens; mais je crois qu'on a commis une véritable méprise, et que ce serpent ne s'est appelé *Uraeus* que parce qu'il était l'insigne de l'Ouro, comme il s'est appelé βασιλικός, du mot βασιλεύς, roi. Ce qui le prouve, c'est que le véritable nom copte du basilic ou serpent royal, est SIT (CIT. T.), le nom générique du serpent étant HOF (204. T. M., 208. T.).

Quant à l'existence du radical ouËA ayant la signification de chef, de puissant et de grand, elle résulte de l'analyse d'une énorme quantité de textes hiéroglyphiques où se présente le groupe  du dictionnaire de Champollion (pages 150, 151), groupe que ce savant lisait ouhp, ouhp, oup (1).

Si ce mot existait dans la langue sacrée, il pouvait fort bien aussi, il devait même, à cause de la nature de l'idée dont il était l'image, se retrouver dans l'idiome vulgaire. Nous admettrons donc,

qui constate que les scribes avaient l'intention formelle de reproduire à la fin des noms propres des personnages royaux le groupe par lequel ils terminaient le mot roi.

Dans tous les contrats de Berlin, les noms propres et le mot roi sont terminés par , ou , qu'il faut bien lire ouhp; mais dans le contrat 43, a, je trouve les groupes } . MNATO : T (BERNICE ouËA) 
. MNATO : A (PTOLMIS ouËA) 

Il n'est pas possible de nier qu'ici le scribe ait voulu terminer le mot roi par le même groupe que celui par lequel il prétendait clore les noms de Bérénice et de Ptolémée. Donc, il en était de même dans les autres contrats; et de même qu'on devait lire MATOUËA le groupe Roi, il fallait lire MNATOUËA, Bérénice la grande, la puissante, reine, et PTOLMIS ouËA, Ptolémée le grand, le puissant, roi. Je dois me borner à constater ce fait, sur lequel j'aurai certainement à revenir quand j'aurai coulé à fond le texte démotique du décret de Rosette, et qu'il me sera permis alors d'entreprendre le déchiffrement des contrats démotiques que contiennent les différents musées de l'Europe.

(1) Cette dernière leçon me paraît étrange; en effet, en copte oup veut dire nouveau, jeune, et ce mot ne peut en aucune façon être rapproché du radical primitif ouhp, ouhp.

et je suis convaincu que nous ne serons pas éloignés de la vérité en le faisant, que le mot démotique que nous venons d'étudier, se prononçait MATOUËR ou METOUËR, et signifiait, grand, puissant dans la multitude, c'est-à-dire, roi, reine.

Phrase 2 — 2.

ⲛⲓⲟ — PRLO — ⲡⲣⲗⲟ.

Ce mot est un de ceux sur le sens desquels je conserve des doutes fort légitimes, et que je ne chercherai à dissimuler en aucune façon. La première lettre est mutilée, ainsi que j'ai pu le constater sur le plâtre qui existe à la Bibliothèque du Roi; toutefois, la gravure de ce texte précieux, publiée d'après l'original par la commission d'Égypte, et les traces que le plâtre m'a permis de saisir, ne me laissent presque pas d'incertitude sur la forme réelle du caractère en question. Très-probablement c'était le demi-cercle ouvert par le haut, dans lequel nous avons reconnu jusqu'ici l'image de l'articulation *ṛ*. Mais, ainsi que je l'ai déjà fait observer, ce même signe, dès qu'il ne fait plus partie intégrante d'un radical, et qu'il se trouve placé en préfixe devant lui, ce signe, dis-je, change de valeur et devient l'article singulier masculin. Or, par cela même que dans les trois dialectes coptes cet article a conservé la forme *ⲡ*, *ⲣ* (*ⲛ*, *ⲛ*) que nous reconnaissons à chaque pas dans les textes hiéroglyphiques, il devient probable, *à priori*, qu'il avait la même consonnance dans l'idiome vulgaire, et que le signe qui le représente devait se prononcer *ⲛ* ou *ⲛ*. L'article singulier masculin est extrêmement facile à déterminer dans le texte démotique du décret de Rosette, indépendamment de sa prononciation; et comme il est indubitable qu'il est représenté par le demi-cercle ouvert par le haut, signe qui est déjà pour nous l'image de l'articulation *ṛ*, il faut bien admettre que ce même signe pouvait avoir deux consonnances tout à fait dis-

tinctes l'une de l'autre : celle de l'*ῥ* dans les radicaux, et une autre qu'il s'agit maintenant de déterminer positivement, en procédant à sa recherche avec la présomption très-naturelle et très-plausible qu'elle devait être celle du *ρ*, article singulier masculin copte. Le manuscrit de Leyde nous offre bien en maint endroit l'article singulier masculin représenté par ce signe, et transcrit en grec par *η*. Mais il est bon d'ajouter que, dans ce cas, le demi-cercle est ordinairement accompagné d'un appendice tangent à la partie gauche, appendice qui est quelquefois si faible qu'il s'oblitére presque entièrement. Peut-être cet appendice qui paraît sur le manuscrit de Leyde, dont l'âge est de cinq siècles à peu près plus récent que celui du décret de Rosette, n'a-t-il été ajouté au demi-cercle que pour le distinguer dans le cas où il représentait l'article *ρ*, *ϖ* (*η*, *ηι*).

Heureusement les textes des papyrus démotiques déposés dans les musées de l'Europe, nous fournissent bon nombre de noms propres dont la transcription grecque force à reconnaître dans ce signe demi-circulaire initial, l'image de l'articulation *ρ*, et par suite de l'article singulier masculin *η*, *ηι*.

Il est facile de s'en assurer en examinant (pages 88 et 89 du Dictionnaire de Young) les noms propres que ce savant avait recueillis et interprétés, sans les transcrire ; par exemple :

PETEARPRES ϣⲓⲣⲉⲣⲥⲁⲓⲥ.
 PETEARPOCHRATES ϣⲓⲣⲉⲣⲥⲁⲓⲥⲁⲓⲥ.
 PETECHONSIS ϣⲓⲣⲉⲣⲥⲁⲓⲥⲁⲓⲥ.
 PETEMESTUS ϣⲓⲣⲉⲣⲥⲁⲓⲥⲁⲓⲥ.

Kosegarten, et Young lui-même (page 88), en examinant la structure de ces noms, ont reconnu que la syllabe démotique ϣⲓⲣⲉⲣⲥⲁⲓⲥ devait être la représentation de la syllabe *πρ* des mêmes noms grecisés, et effectivement cela n'est pas douteux. D'un autre côté, il est bien certain que dans l'écriture hiéroglyphique, un très-grand nombre de noms égyptiens se présentent avec cette particule pré-

fixe bien nettement écrite, comme les deux suivants que j'extrais, pour exemples, de la page 310 de la Grammaire de Champollion (1).

 — PTAMN. — Petamon. — (ΠΕΤΑΜΟΝ.)
 — PTECHNS. — Petechns. — (ΠΕΤΕΧΝΟΝ.)

Mais il me paraît tout à fait impossible d'admettre que la syllabe démotique *to* puisse se lire autrement que *PA*, *PE* ou *PI*; que devient alors le *τ*, si formellement exprimé dans les transcriptions grecques, ainsi que dans les textes hiéroglyphiques? Je l'ignore complètement, et je ne me charge pas d'expliquer cette étrange anomalie, qui, plus tard, s'éclaircira peut-être, mais qui, jusqu'à présent, me paraît présenter une difficulté réelle.

Il est fort possible, du reste, que cette particule *net* ou *nete* ait été composée de l'article possessif égyptien, identique avec le *na* copte, et d'une syllabe *τo*, qui signifie encore *être, étant*, dans les dialectes coptes, thébain et memphitique, et qui, bien que se construisant d'ordinaire avec le féminin, se trouve parfois aussi employé dans le même sens en construction avec le masculin. Peut-être l'emploi de *τo* au lieu de *ne* dans ce cas était-il motivé par la rencontre des deux syllabes identiques de forme *ne*, *ne*, signifiant, l'une *le de lui*, à *ne*, et la seconde, *étant, être*, et destiné à éviter une assonance fâcheuse. Il est donc possible qu'on ait, dans l'usage, substitué le *τo* féminin au *ne* masculin; mais je laisse à de plus habiles à discuter ce point de doctrine grammaticale.

Ce que je voulais, c'était constater l'emploi du signe , destiné à représenter l'article singulier masculin, et comportant dans ce cas le son *τ* ou *PI*.

J'espère que ce fait sera considéré par tout le monde comme

(1) Malheureusement, Champollion ne s'est pas expliqué sur l'origine et le vrai sens de cette particule hiéroglyphique.

constant, et les preuves à l'appui se présenteront d'ailleurs en si grand nombre dans le cours de cette analyse, que la plus légère incertitude sur ce point ne pourra persister dans l'esprit du lecteur.

Le second signe de notre mot, tel qu'il est tracé, est un π ; le troisième est l'articulation L , des noms de Ptolémée, d'Alexandre et de Philinos, et, dans les transcriptions grecques du manuscrit de Leyde, ce signe se reproduit sans cesse avec la même valeur.

Le dernier est la voyelle vague λ , e , o . En rassemblant ces valeurs, j'arrive à un mot $\pi\lambda\lambda o$, qui ne donne aucun sens.

Ce mot est donc en définitive un de ceux sur le compte desquels je ne puis affirmer qu'une seule chose, c'est que sa valeur précise ne m'est pas connue. Mais si je ne dois absolument rien avancer de certain, je puis au moins proposer les hypothèses plus ou moins admissibles que le contexte du passage grec correspondant m'a suggérées.

Le grec contient le mot fort significatif $\tau\omicron\upsilon\varsigma\ \nu\epsilon\lambda\omicron\upsilon$, qui ne peut avoir été mis là sans dessein, et dont l'emploi, suivant l'opinion tout à fait plausible de mon savant confrère M. Letronne, démontre qu'au moment où le décret de Rosette était rédigé dans le style le plus élégant et le plus pur de la chancellerie grecque, Ptolémée Épiphane était encore mineur. Que ce soit le texte grec qui ait eu l'honneur d'être composé le premier, que ce soit au contraire le texte égyptien, ou, ce qui est peut-être plus exact, que le même canevas ait été à la fois soumis aux trois rédacteurs du décret, il ne demeure pas moins fort probable que l'idée qui se rattache à l'expression remarquable $\tau\omicron\upsilon\varsigma\ \nu\epsilon\lambda\omicron\upsilon$ aura dû paraître aussi bien dans les textes égyptiens que dans le texte grec. La traduction hiéroglyphique nous manque; mais comme en ce point la traduction démotique est complète, il paraît assez naturel d'y chercher l'équivalent du $\tau\omicron\upsilon\varsigma\ \nu\epsilon\lambda\omicron\upsilon$ de la rédaction grecque. Dès lors, si cette idée n'est pas cachée sous le groupe démotique $\text{𓆎} \text{𓆏}$, je ne crains pas de le dire, elle n'est nulle part, ainsi que nous serons obligés de le reconnaître.

Si maintenant nous admettons que le mot égyptien signifie le jeune, l'enfant, le mineur, comme cela est d'ailleurs vraisemblable, deux solutions se présentent; mais toutes deux, hâtons-nous de le dire, ont le grave inconvénient de forcer à considérer ce mot démotique comme entaché d'une incorrection de gravure.

Il est bien vrai qu'en plusieurs passages il est facile de démontrer, ainsi que je le ferai plus tard, que le texte démotique comporte des incorrections de ce genre, ou, si l'on aime mieux, des fautes d'orthographe; mais l'admission d'une erreur de gravure est un trop mauvais auxiliaire pour que je veuille jamais m'en servir afin de me tirer d'embarras.

Je prie donc le lecteur de se bien pénétrer de l'idée qu'ici, comme en tous les points où je ne me croirai pas en mesure de lui présenter des explications tout à fait naturelles et découlant de la lettre elle-même, je ne lui offrirai que de simples hypothèses, auxquelles je n'attacherai pas la moindre importance, et dont il pourra faire justice à son gré.

En copte, l'idée enfant se trouve représentée par le mot *ALOU* (ⲁⲗⲟⲩ. T. M. B.), qui signifie *infans*, *puer*, *adolescens* (1). D'un autre côté, le thébain *LILOU* (ⲗⲓⲗⲟⲩ, *puer*, ⲗⲟⲗⲟⲩ, *puella*) a le même sens. Or, admettons que la première lettre du radical ait été inscrite par erreur à la place de l'un des deux signes *ⲟ*, *ⲡ* qui ont d'ailleurs une assez grande ressemblance avec le signe *ⲟ* que porte en réalité le texte, et nous retomberons sur les deux radicaux coptes que je viens de citer, et qui représentent l'idée enfant.

En effet, si nous examinons la première supposition, nous avons le groupe *PALO*, l'enfant, le jeune; si nous préférons la deuxième, nous avons *PRLO*, qui nous ramène immédiatement au mot *ⲗⲓⲗⲟⲩ*, puisque en copte les liquides *L* et *R* se permutent avec une extrême

(1) Peyron, dans son *Lexique*, constate l'emploi de ce mot pour désigner un enfant de douze ans et un jeune homme de vingt ans.

facilité, et que d'ailleurs nous reconnaltrons que les mots coptes modernes ALOLI raisin, (AAOAI. M. BAOAB. T. d'où IAZAAOAI, vigne); GLIL, holocauste (ΓΑΙΑ. T. M. B.) sont écrits en démotique (ligne 18-29), de telle façon que la première L est remplacée par une R.

Nous aurions donc ici, dans le mot ALO pour RILOU et LILOU, un fait entièrement analogue.

On voit que, dans l'une ou dans l'autre hypothèse, le mot égyptien en question nous offrirait l'équivalent rigoureux du grec τοῦ νέου; remarquons enfin que la présence de l'article ρ nous permet de croire qu'il s'agit ici d'un substantif; par conséquent on peut admettre que le mot ΜΑΤΩΑΒ qui précède et ce substantif, donnent le sens : étant roi l'enfant.

Phrase 2—3.

ⲓⲛⲓⲙ. — ETSTO. — STCTO.

Ce mot n'est pas un des moins embarrassants de tout le décret.

S'il n'eût été écrit qu'une seule fois, je ne crains pas d'affirmer qu'il eût été impossible d'en deviner la transcription. Nous allons voir cependant que cette transcription est certaine. Cherchons d'abord les différentes formes sous lesquelles ce mot se présente dans le texte démotique du décret de Rosette. Ici, ligne 1, il est précédé de la particule ⲓ que nous savons lire déjà, et sur le compte de laquelle nous allons avoir à nous expliquer.

Ligne 24 et ligne 29, nous le trouvons sous la forme ⲓⲛⲓⲙ, après le substantif pluriel qui doit désigner les cérémonies religieuses, les panégories. Dans la même ligne, et dans la ligne suivante, nous trouvons le groupe ⲓⲛⲓⲙⲓⲙ, auquel nous serons forcés d'attacher le sens, on célébrera, on solennisera, tandis que dans

cette même ligne 25, le mot 𐤀𐤁𐤏 se représente, mais débarrassé de la particule préfixe 𐤀𐤁 qui implique le sens impératif, ainsi que je le démontrerai en temps et lieu. Ligne 26, nous retrouvons 𐤀𐤁 . Enfin, ligne 28 et ligne 29, nous trouvons le mot isolé 𐤀𐤁 , après le substantif *panégyrie* écrit au singulier.

La comparaison des différentes formes de ce mot démontre d'une manière incontestable que le mot à étudier, c'est-à-dire le radical dont la valeur est à chercher, est tout entier dans le groupe

Une fois la valeur de ce radical reconnue, ainsi que sa consonnance, tout le reste en découlera, et il n'y aura pas une seule des formes différentes que je viens de signaler, qui ne s'explique facilement d'elle-même, dans le texte démotique du décret de Rosette.

Ce groupe curieux n'est pas toujours écrit avec soin en traits nets et biens définis; souvent les traits sont arrondis, mous et lâchés: vraisemblablement ce défaut d'uniformité tient à ce que la matière sur laquelle le graveur avait à exercer son talent, était fort dure, et par conséquent malaisément maniable. En examinant le spécimen de ce mot placé à la première ligne du texte, et par conséquent dans une position où je devais m'attendre à en trouver les linéaments plus rigoureux et plus précis, je fus de suite tenté de décomposer le premier signe en deux autres qui se trouvaient réunis en ligature, comme les trois premiers caractères du mot 𐤀𐤁𐤏 ; majesté, roi.

Ceci posé, il n'était plus difficile de procéder à la détermination de la valeur des éléments de cette ligature: le premier se présentant dans le nom d'Alexandre 𐤀𐤁𐤏 , entre la syllabe *AL* et la syllabe *ANTA*, devait de toute nécessité faire partie de l'articulation représentée par la lettre grecque Ξ , que ne connaissait pas l'idiome égyptien, et que, par conséquent, on devait à priori considérer comme devant être composée des éléments *x* et *s* réunis. Ceci s'est trouvé démontré sur-le-champ, grâce à la comparaison du nom

Alexandre avec le nom de Bérénice, $\text{Ⲛⲓⲕⲏ} / 4$, BRNIKE, tiré de la ligne 3 du même texte démotique.

Le κ ayant été reconnu ainsi dans le groupe de deux signes superposés Ⲛⲓ , qui représentaient forcément l'articulation Ξ, ⲕⲥ , il a bien fallu de toute nécessité attribuer au signe inférieur la valeur ⲥ , qu'il comporte encore à la fin du nom ⲁⲕⲗⲥⲁⲛⲧⲣⲓⲥ . Donc le signe cruciforme en question était une ⲥ , et dans la ligature initiale du groupe ⲥⲗ , le premier signe devait se lire ⲥ ; le second, qui nous est bien connu déjà, est un ⲧ ; le troisième nous est donné par le nom de Ptolémée, c'est un ⲟ . En définitive, nous devons forcément lire ⲥⲧⲟ , en admettant que le premier signe du groupe fût un signe composé de deux lettres.

Si cette hypothèse n'était appuyée sur aucun fait, j'avoue qu'elle pourrait, à bon droit, être regardée comme une de ces inventions plus ou moins adroites à l'aide desquelles on esquivait une difficulté.

Aussi, suis-je heureux de pouvoir annoncer que cette lecture est pleinement confirmée par l'existence d'un fait contre lequel il serait fort difficile d'argumenter. Un des noms que nous trouvons dans les papyrus démotiques dont la traduction grecque contemporaine nous est connue, est le nom ⲡⲉⲡⲓⲙⲁⲟⲩⲟⲩⲥ , que contient le papyrus Casati. Des transcriptions démotiques de ce nom se retrouvent, avec variantes, dans ce papyrus, dans le papyrus 36 de Berlin, publié par Kosegarten (pl. X), et dans le papyrus 42 du même musée. Young, qui avait recueilli les différentes formes de ce nom égyptien, les a publiées page 89 de son dictionnaire; les voici :

ⲥⲧⲟⲥⲧⲟⲩⲟⲩⲥ .
 ⲥⲧⲟⲥⲧⲟⲩⲟⲩⲥ .
 ⲥⲧⲟⲥⲧⲟⲩⲟⲩⲥ .
 ⲥⲧⲟⲥⲧⲟⲩⲟⲩⲥ .

Décomposons actuellement ce nom égyptien : il est clair que la première syllabe ⲥⲧ , qui nous a déjà occupé, étant mise à

cule égyptienne de flexion, mais bien l'un des éléments essentiels du radical SNT (ꜥꜣꜣꜣ), créateur, de SONT (ꜥꜣꜣꜣ), *create, efformare, invigilare* (1).

Pour nous décider, en connaissance de cause, entre ces deux explications, il faut absolument recourir aux textes. Or, les noms Amonrasonter et Amonsonto sont exprimés de la manière suivante dans l'écriture hiéroglyphique.



AMNRAS (NTER).



AMNRAS (NTER).

} Dict. de Champollion, p. 196.



AMNRASN (NTER).

} Précis du syst. hiér., 1^{re} édit., groupe 336.



AMNSNN (TO).

} Salvolini, Camp. de Ram. le Gr., pl. II, 71, d'après la légende d'une statue naophore du Musée de Turin.

Dans l'écriture démotique, les mêmes noms se présentent sous les formes suivantes :





} Amonrasonter

{ papyrus 36 de Berlin, Kosegarten, pl. XI.

{ Young, Hieroglyphics, pl. 35 (Dict., p. 80).

{ Young, Hieroglyphics, pl. 32 (Dict., p. 80).

(1) Aussi Salvolini (*Camp. de Rams.*, p. 100), pour expliquer les noms démotiques correspondants, fait-il du signe ꜣ l'équivalent de l'initiale ꜣ du mot ꜣꜣꜣ, créer, former, tandis que, dans un passage du manuscrit Sallier (*Camp. de Ramsès le Grand*, pl. II, n° 88), il admet que le signe hiératique ꜣ est précisément l'équivalent du groupe hiéroglyphique ꜣꜣ.

	}	Amonsonto.	{	Formes tirées du nom démotique, équivalent du grec <i>παραστρον</i> .
-------------------------------------	---	------------	---	---

D'abord les noms hiéroglyphiques ne nous donnent en aucune façon un radical analogue au mot *SNT* que Salvolini prétendait y retrouver. Champollion, en voyant entrer dans la composition de ce nom le signe , qui, pour lui, était constamment l'initiale du mot , *CTN*, qu'il assimilait au copte *corren*, et qu'il interprétait Roi au lieu de Rectificateur; Champollion, dis-je, a traduit le groupe hiéroglyphique équivalent du nom Amonrasonter, Amou-ra roi des dieux. Il est certain que les trois variantes doivent se lire

AMONRA S (NTER).

AMONRA ST (NTER).

AMONRA STN (NTER).

Quant au nom d'Amonsonto donné par Salvolini, s'il était bien copié, je n'hésiterais pas à le lire AMON-S-N-TO. en admettant que le substantif *TO* est ici au pluriel; mais je crois plutôt qu'il y a une faute dans la transcription donnée par Salvolini, et que le signe , placé au bas du groupe , s'y trouve mis par erreur à la place de , auquel cas nous aurions AMON-ST-N-TO.

La traduction donnée par Champollion pour le groupe *ST*, paraît tout à fait naturelle quand on examine l'immense quantité de textes hiéroglyphiques où ce groupe se trouve intercalé avec le sens indubitable roi; il faut donc lire avec lui ces deux noms hiéroglyphiques, Amonra roi des dieux, et Amon roi des mondes ou du monde.

Mais quelle est l'origine de ces mots *sr*, *sta*, roi, royauté? Je l'ignore. Y a-t-il eu une relation entre ces mots et le nom *sir* (سر) du serpent Basilic ou Uræus, que les rois d'Égypte portaient sur leur diadème comme insigne royal? Cela est possible, et dans tous les cas il ne serait pas plus extraordinaire, on en conviendra, de chercher une affinité entre les mots *sr*, roi, et *sir*, basilic, serpent royal, qu'entre ouro et uræus, βασιλεύς et βασιλικός, Rex et Regulus.

Il faudrait maintenant constater que les noms démotiques correspondant aux formes Amonrasonter et Amonsonto se prêtent à la même analyse; mais ici se présente une difficulté grave.

Les formes démotiques de ces mots ne nous sont connues que par des manuscrits dans lesquels chaque écrivain a dû contourner, comme il en avait l'habitude, les signes qui, sur la pierre, se fussent présentés avec des formes peut-être toutes différentes. En effet, il est bien certain que les scribes égyptiens auxquels nous devons les contrats démotiques que nous possédons, étaient loin

connus, et qui sont constamment précédés du titre royal  jamais le premier groupe ne se présente sous une forme autre que celle qui se lit simplement *sr*. Je persiste donc à croire, malgré l'autorité des exemples cités par Champollion (pag. 226 de son *Dictionnaire*), que la véritable forme radicale du mot sacré représentant l'idée Roi, était *sr* pour *srt*, *srt*, *srt* ou *srt*, et non *srt*. Quant à l'*n* qui paraît se rencontrer quelquefois à la fin de ce radical, c'est peut-être une lettre que le temps a fait disparaître du radical en question. Il est clair que l'étude de l'âge relatif des textes où les deux variantes se rencontrent pourrait seule trancher cette dernière question. Peut-être encore le nom de la déesse *Sat*, la Junon égyptienne, signifiait-il simplement *la reine*; en effet, *Sat* étant la forme féminine régulière du nom *srt*, et la déesse *Sat* étant dans la mythologie égyptienne la compagne d'Amou, qui, ainsi que nous venons de le voir, portait le nom de *Sat-n-ter*, roi des dieux, et de *Sat-n-to*, roi du monde, il n'y a évidemment rien que de très-naturel dans le choix de ce nom significatif. Remarquons de plus que l'emblème ordinaire de la déesse *Sat* est l'Uræus femelle, qui en egypte s'appelait *Sit* ou *Siti*. Voilà, je crois, des coïncidences qu'il serait difficile d'expliquer en ne les attribuant qu'au hasard. Je terminerais en faisant ici un singulier rapprochement, qui n'est peut-être que fortuit. Les éléments *srt* du mot qui représente l'idée Roi dans l'idiotisme sacré, sont précisément ceux du nom qui fut donné au chef des anges déchus, au roi de l'enfer, au serpent tentateur, à SATAN enfin, le שטן, l'adversaire, l'ennemi, l'audacieux, suivant les Hebreux, et le شیطان, l'homme superbe, opioiâtre, le démon, suivant les Arabes.

d'être des calligraphes. Ce qui le prouve, c'est l'énorme quantité de variantes que les mêmes noms propres, que les mêmes mots nous offrent dans leurs œuvres.

Il est donc toujours fort difficile de s'expliquer catégoriquement sur la véritable constitution d'un mot démotique dont nous n'avons qu'une copie manuelle. Dès qu'il s'agit d'une inscription lapidaire, au contraire, l'incertitude diminue énormément, et les traits que le ciseau n'a pu entamer que péniblement, doivent, par le fait même, avoir conservé des formes plus pures, plus régulières, puisque, dans ce cas, le graveur n'eût rien gagné à altérer les signes pour en accélérer le tracé; en un mot, il doit exister entre l'écriture démotique gravée sur pierre et l'écriture démotique manuelle, la même différence que l'on rencontre en comparant une écriture lapidaire quelconque à l'écriture cursive et manuelle qui est censée la reproduire. Un seul texte démotique lapidaire contenait le nom *Amonrasonter*, c'est l'inscription de la stèle bilingue du musée de Turin, et par une fatalité déplorable, le texte égyptien semble avoir été mutilé à plaisir, si bien qu'on n'en saurait extraire un seul mot avec certitude. Nous restons donc, en définitive, en face des variantes manuscrites que j'ai rapportées plus haut, d'après les publications de Young et de Kosegarten.

Ce dernier, qui coupe le nom Amonrasonter en Amon-raschomt-ter (1), Amon-ra *conditor universi* (Comm. I, p. 31-32), avoue qu'il ne sait comment la dernière partie du nom démo-

tique $\begin{array}{c} \text{𓂏𓂏𓂏𓂏} \\ \text{𓂏𓂏𓂏𓂏} \end{array}$ | peut représenter schomt-ter.

Il ne pouvait échapper à la sagacité de ce savant philologue qu'il existait une analogie frappante entre la fin de ce groupe et le

(1) Je présume que c'est le radical *QWMT* *creare*, que Kosegarten a transcrit Schomt par inadvertance, le mot *QWMT* n'étant qu'un équivalent thébain et memphitique du mot régulier *QWMT*, trois.

groupe $\mathfrak{Z}\mathfrak{f}\mathfrak{u}\mathfrak{z}$, qui, dans un papyrus de Berlin (n° 41 b.), représentait en maint passage l'idée *dieux*.

Aussi Kosegarten, après avoir constaté ce fait, rapporte-t-il la forme hiéroglyphique de ce nom tiré du Précis de Champollion (pl. 18, n° 368), et transcrit-il la traduction Amon-ra *princeps Deorum*, qui accompagne le groupe hiéroglyphique en question.

Cette remarque de Kosegarten était de toute justesse, et rien n'est plus fréquent dans tous les papyrus démotiques que la présence des groupes $\mathfrak{Z}\mathfrak{f}\mathfrak{u}\mathfrak{z}$ (pap. Berl., n° 36), $\mathfrak{Z}\mathfrak{f}\mathfrak{u}\mathfrak{z}$ (pap. Berl., 41, b.), $\mathfrak{f}\mathfrak{z}\mathfrak{f}\mathfrak{u}\mathfrak{z}$ (pap. de Paris, Journal asiatique de 1823, n° 1), $\mathfrak{f}\mathfrak{z}\mathfrak{f}\mathfrak{u}\mathfrak{z}$ (*Id.*, n° 2), etc., etc.; groupes dans lesquels le premier signe est certainement l'article pluriel initial $\mathfrak{u}$ ($\mathfrak{u}, \mathfrak{u}\mathfrak{e}$); en le retranchant, il ne nous reste que le groupe cursif $\mathfrak{Z}\mathfrak{f}\mathfrak{u}$ qui est sans doute un symbole représentatif de l'idée *dieux*, et l'équivalent du groupe démotique lapidaire $\mathfrak{Z}\mathfrak{f}\mathfrak{u}$ que nous fournit à chaque pas le texte démotique du décret de Rosette, abstraction faite de l'article pluriel initial $\mathfrak{z}$, $\mathfrak{u}$ ($\mathfrak{u}, \mathfrak{u}\mathfrak{e}$). Comme nous allons bientôt avoir à étudier à fond ce groupe intéressant, je dois me contenter d'indiquer ici la signification du groupe qui termine le nom démotique d'Amourasonter. Ainsi notre analyse nous a déjà conduit à distinguer dans ce nom les éléments abrégatifs et symboliques $\mathfrak{f}\mathfrak{z}$, Amon, $\mathfrak{f}\mathfrak{z}$, ra, $\mathfrak{Z}\mathfrak{f}\mathfrak{u}$ ou $\mathfrak{Z}\mathfrak{f}\mathfrak{u}$, dieux.

C'est encore à M. Peyron qu'appartient la démonstration de ce fait indubitable, qu'un dieu, dans l'idiome sacré, s'appelait $\tau\epsilon\mathfrak{r}$ ($\tau\eta\mathfrak{p}$), et que si cette idée était représentée dans les textes sacrés par un instrument assez semblable à une hache, c'est qu'un instrument de ce genre s'appelait dans la même langue $\tau\alpha\mathfrak{r}$, $\tau\omicron\mathfrak{r}\epsilon$, $\tau\omicron\mathfrak{r}\mathfrak{i}$ ($\tau\alpha\mathfrak{p}$, $\tau\omega\mathfrak{p}\mathfrak{o}$, $\tau\omega\mathfrak{p}\mathfrak{i}$), et que la consonnance l'avait fait choisir vraisemblablement pour représenter l'idée dieu (1). Nous pouvons donc enle-

(1) Salvolini (Camp. de Rams. le Grand, page 93) affirme que « la hache reçoit encore aujourd'hui le nom de $\tau\alpha\mathfrak{r}$ dans la langue des Nubiens. » J'ignore où il a puisé ce renseignement, et quelle confiance il est permis de lui accorder.

ver au groupe démotique qui représente le nom Amonrasonter, les groupes qui se prononçaient Amon, ra, ter.

Il nous reste alors à retrouver dans les seuls signes actuellement disponibles ⲉⲧ , ⲉⲩ , l'équivalent du mot que les Grecs ont représenté comme ils l'ont pu par la syllabe Σο.

L'analyse du même nom en écriture hiéroglyphique nous a forcément conduit à admettre l'existence dans ce nom du groupe SAT, SET, SOT ou SRT, signifiant roi; nous devons donc retrouver ce mot dans notre nom démotique : or, qu'arrive-t-il? que nous rencontrons précisément le signe dans lequel j'ai cru reconnaître une ligature équivalente à ST, en m'occupant de l'analyse du troisième mot de la deuxième phrase du texte démotique du décret de Rosette.

Le nom démotique d'Amonrasonter se décompose donc en quatre parties distinguées et terminées par un même signe final qui joue là le rôle d'indice chargé d'appeler l'attention du lecteur, rôle qu'il conserve perpétuellement dans le manuscrit de Leyde; en effet, dans ce manuscrit, tous les mots étrangers des formules cabalistiques sont terminés par ce même signe, qui paraît bien destiné à prévenir le lecteur que le mot qui le précède n'appartient pas au texte courant, mais qu'il doit être lu avec une attention particulière; nous avons donc pour ces quatre parties du nom démotique :

1° A. Abréviation du nom Amon, et recevant l'indice par cela même que c'est une abréviation.

2° R. Abréviation du nom Ra ou Rè, et se trouvant dans le même cas que la sigle d'Amon.

3° ST. Mot sacré représentant l'idée Roi, et recevant l'indice parce qu'il passe dans l'idionie vulgaire où l'idée Roi était rendue par le mot MATOUER.

4° TER. Groupe symbolique représentant l'idée Dieu, et accompagné de l'indice, précisément parce qu'il est symbolique.

En définitive, le groupe démotique nous offre exactement les

nièmes mots que le groupe hiéroglyphique, et il doit se lire comme lui Amon-ra-sat-ter (1).

J'aurais voulu pouvoir éviter toute cette longue digression; mais il n'importait d'établir d'une manière suffisante que le signe démotique  était une ligature composée des éléments bien connus  et , devant se lire st; j'espère y être parvenu, et je reviens au troisième mot de la deuxième phrase du décret de Rosette. Nous savons maintenant que le premier signe est une lettre double, et qu'il se lit st. Le troisième n'est autre chose que l'ô du nom propre       , ΠΤΟΛΕΜΙΟΣ, Ptolémée. Nous avons donc un radical sto, dont il s'agit actuellement de débrouiller l'origine et le sens.

Le texte grec, dans la partie correspondante, contient les expressions βασιλεύοντος τοῦ νέου, καὶ παραλαβόντος τὴν βασιλείαν παρὰ τοῦ πατρὸς, κυρίου βασιλευῖν μεγαλοῦ.

Il nous faut retrouver quelque part l'idée représentée par l'expression μεγαλοῦ, et cette idée, nous allons voir que très-probablement elle est renfermée en partie dans le groupe   , ETSTO.

En effet, abstraction faite encore de toute comparaison de ce mot avec un radical conservé dans la langue copte, voyons un peu si le sens, illustre, célèbre, qui conviendrait fort bien ici, conviendrait de même dans les autres passages du décret où nous avons reconnu la présence du même groupe.

A la ligne 24, ce mot, écrit au pluriel, suit le groupe pluriel qui, indépendamment de toute transcription, doit signifier les panégyries. Le sens panégyries *illustres, célèbres, pour solennelles*, est convenable.

(1) Quant à la prononciation grecque Amnorasonter, elle aura été formée en contractant les sons Amon-ra-sat-n-ter, trop durs pour l'organe délicat des Grecs; il en aura été exactement de même pour Amon-sal-n-to, devenu Amon-sonto, et signifiant Amon, roi du monde.

Ligne 25, il est évidemment question de célébrer, d'honorer Épiphanie, de lui rendre le même culte qu'aux dieux, et c'est l'impératif d'un verbe composé du radical π ($\bar{p}$), qui signifie faire, et du radical en question, qui deux fois de suite représente cette idée; donc, cette fois encore, *illustrer, honorer, célébrer*, est le sens propre. Ligne 26, il est question d'exalter la majesté du roi; c'est le même mot qui se présente. Lignes 28 et 29, c'est encore lui qui est employé pour rendre l'idée établir et accomplir une panégyrie solennelle, ou des panégyries solennelles.

Il serait donc impossible de trouver un rapport entre notre mot égyptien et un mot copte nous fournissant les sens que je viens d'énumérer, qu'il n'en faudrait pas moins attribuer au radical 𓂏 (cro), la signification louer, célébrer, illustrer (1). Heureusement cette analogie si désirable ne manque pas de se présenter, et elle corrobore toutes les conclusions que je viens d'adopter à priori.

Du radical sôt (cwt. t. m.), qui signifie étendre, est venu soit (cwt. m. cōbit. t.), *fama, laus, celebritas*. elsait (cācāit. b.), célèbre, fameux; ersōit (epcāit. m.), être loué, être célébré; ersōit (pcōbit. t.), devenir célèbre, s'illustrer; $\text{tisōit. tisoit. (tōwit. m. tcobit. t.)}$ louer, célébrer, devenir célèbre; et enfin ettisōit (ettōwit. m.), célèbre, fameux.

On me permettra, j'espère, d'avancer que notre mot égyptien sō n'a pas d'autre origine que tous les mots que je viens d'énumérer, et dans lesquels le rôle des voyelles est assez peu déterminé; en intercalant, en effet, la diphthongue ōi entre les deux premières radicales, nous obtenons un mot etsōito , qui est bien voisin du memphitique ettisōit . En résumé, le mot que nous venons d'ana-

(1) Je mentionne ici, pour mémoire seulement, l'existence du radical sanscrit stou , qui, par une coïncidence probablement fortuite, a précisément le même sens, louer, célébrer.

lyser doit se lire sôto, à en juger par les mots coptes dérivés du même radical, et il signifie illustre, célèbre, solennel.

Avant de passer au mot suivant, il faut maintenant que j'explique le jeu de la particule *St*, qui représente le pronom relatif *qui*. En copte, les adjectifs et les participes se forment en faisant précéder le radical du pronom relatif *ET* (*et*), qui est exactement celui que nous trouvons dans l'idiome démotique. Ce pronom relatif joue précisément ici le même rôle, et nous avons le verbe primitif *sto*, être illustre, illustrer, louer, célébrer ou être célèbre, qui, précédé du pronom relatif *et*, devient le participe *etsto*, loué, illustré, ou l'adjectif célèbre, illustre; de même qu'en copte, *etrisôrt* (participe de *trôrt. m. trôort. t.*), signifie célèbre, illustre, aussi bien que célébrant, illustrant. Quant à l'origine première de la forme *St* du pronom relatif, je ne sais jusqu'à quel point il serait audacieux de la chercher dans le radical *S*, faire, dont nous avons déjà reconnu l'existence, lequel, précédé du son *ji*, *e*, *o*, caractéristique du présent des participes coptes, serait exactement l'équivalent de notre mot faisant : de la sorte tout participe présent égyptien reviendrait à : *faisant* l'action désignée par le radical qui serait mis au participe. Quelque vraisemblable que soit cette analyse, elle paraîtra peut-être un peu subtile, et comme il n'y a pas d'inconvénient à la rejeter, je déclare n'y tenir en aucune façon.

Phrase 2 — 4.

u/šp — MATÔAR — MATWAP.

Je n'ai rien à ajouter à l'analyse de ce groupe qui comporte ici la même consonnance et la même valeur que plus haut (phrase 2 — 1).

Phrase 2 — 5.

ⲁⲓⲁⲓ — ⲉⲣⲁⲛ — ⲉⲛⲁⲓ.

La première lettre est la voyelle vague *α, ε, ο*, dont nous avons reconnu l'emploi dans les noms Ptolémée, Pyrrha et Bérénice, qui s'écrivaient ⲙⲁⲩⲏⲟⲩⲛⲓⲟⲩ, PTLÔMIOS; ⲓⲛⲁⲓ, PRA; ⲓⲛⲁⲓⲛⲓⲟⲩ, BRNIKE. La deuxième lettre est un *ϕ*, la troisième une voyelle vague *α, ε, ι*, et enfin la quatrième, l'aspiration *η*, le *ⲟⲩ* des Coptes. Le groupe en question se lit donc *EPAN*. Si maintenant nous cherchons les sens de ce mot dans les lexiques coptes, nous trouvons *EPANOU*, après, postérieurement, derrière (*ⲉⲛⲁⲓⲟⲩ, ⲉⲩⲁⲓⲟⲩ*), mot formé de la particule *ε (e)*, *in, ad*, et du mot *PANOU (ⲛⲁⲓⲟⲩ)*, *pars posterior*. Ce dernier mot, lui-même, doit se décomposer en *ϕ*, article singulier masculin (*n*), et *ANOU (ⲁⲓⲟⲩ. T. M. ⲉⲓⲟⲩ. B.)*, *pars posterior*.

Remarquons toutefois que l'usage a fini par réunir si bien en un tout concret l'article *ϕ* et le radical *ANOU*, que l'on trouve dans les textes coptes *PEPPANOU (ⲛⲉⲩⲛⲁⲓⲟⲩ)*, *pars ejus posterior*, au lieu de *PEFANOU (ⲛⲉⲩⲁⲓⲟⲩ)*, que l'on s'attendrait à trouver. Cette remarque est indispensable pour expliquer l'orthographe du mot égyptien ⲁⲓⲁⲓ, dans lequel l'article primitif est écrit *ⲁ* au lieu de *ⲟ*, forme constante de cet article. Il en faut conclure que la jonction des deux parties du mot *PANOU (ⲛⲁⲓⲟⲩ)* était déjà opérée à l'époque des Lagides, et que cette modification de langage ne peut pas être attribuée à une influence aussi moderne que l'immense majorité des détériorations que l'idiome égyptien a subies, pour constituer les trois patois dont se compose la langue copte. Il y a identité absolue entre l'*EPAN* démotique, qui peut également se lire *EPANOU*, et le mot copte *ⲉⲛⲁⲓⲟⲩ*, postérieurement, après. Nous pouvons donc adopter ce sens, sur le compte duquel l'analyse des deux groupes suivants ne permet pas de conserver le moindre doute.

comporte simplement l'idée de la possession, sans avoir rien de commun avec l'article, ou que le signe initial λ , caractéristique du pluriel, n'est pas un véritable article, mais seulement un indice de pluralité, comme le signe final I , qui constitue la désinence ordinaire du pluriel, le signe $\swarrow$, impliquant l'idée que représente l'article ordinaire. Je reviens à l'analyse de notre sixième groupe.

Le second signe de ce groupe est une voyelle vague, Λ , E , I , le troisième est le τ du mot MATOAR , et enfin le dernier un ϕ . Nous avons donc le groupe $\text{ET}\phi$ ($\text{ET}\phi$, ETOT); il s'agit maintenant d'analyser grammaticalement ce groupe, et d'en reconnaître la valeur. Il nous est facile d'abord de constater un premier fait : c'est que le premier signe doit être séparé des trois derniers, et que ceux-ci doivent à eux seuls constituer un radical. En effet, nous trouvons l'idée dieux Philopators, rendue à la ligne 2 et à la ligne 6 par les groupes $\swarrow\lambda\text{I}\Lambda\phi\tau\text{I}\phi\tau$, et à la ligne 3 par $\swarrow\lambda\text{I}\Lambda\phi\tau\text{I}\phi\tau$.

Ligne 4 et 16, Arsinoë est appelée Philopator, et, dans ce cas le groupe devient $\lambda\text{I}\Lambda\phi\tau$.

Ligne 5, les mots : après son père, sont rendus par $\swarrow\lambda\text{I}\Lambda\phi\tau$.

Ligne 6, la phrase : le vengeur de son père Osiris, est représentée par $\lambda\text{I}\Lambda\phi\tau\text{I}\phi\tau\text{I}\phi\tau$.

Ligne 9, deux fois de suite, l'idée : sous son père, est rendue par $\swarrow\lambda\text{I}\Lambda\phi\tau$.

Ligne 16, l'idée : vengeant la royauté et son père, est représentée par une phrase dont la fin est $\swarrow\lambda\text{I}\Lambda\phi\tau\text{I}\phi\tau\text{I}\phi\tau$.

Ligne 22, les mots : dieux Philopators, sont écrits $\lambda\text{I}\Lambda\phi\tau\text{I}\phi\tau$. (Je prouverai plus loin qu'ici le graveur a commis une faute grave).

Enfin, dans la même ligne 22, l'idée : ses ancêtres, est rendue par les mots : les pères de ses pères, et représentée par : $\swarrow\lambda\text{I}\Lambda\phi\tau$.

De l'examen de ces quatorze passages, il résulte 1° que le mot PÈRE était représenté dans l'idiome dénotique par le groupe λI ou $\swarrow\lambda\text{I}$, se lisant $\text{ET}\phi$, $\text{ET}\phi\text{E}$, ETOI , et faisant au pluriel $\swarrow\lambda\text{I}\Lambda$

ou $\text{I}^{\text{f}}\text{Z}^{\text{f}}\text{I}$, $\text{ET}^{\text{f}}\text{O}^{\text{f}}\text{I}$ ou ETOEI ; 2° que la particule ◀ comporte nécessairement le sens du pronom possessif de la troisième personne, son, sa ses. Ne serait-il pas possible que cette particule fût la simple particule de flexion ordinaire N , à laquelle le point souscrit attacherait le sens du pronom possessif de la troisième personne? Ce qui est certain, c'est que cette double signification est inhérente à la particule en question, indépendamment de toute prononciation. En un mot, lorsqu'il s'agit d'un pluriel par exemple, la particule ◀ est l'équivalent rigoureux de l'article possessif na des Coptes. Quant au mot ETO , ETOE ou ETOI , il doit avoir la même origine que les mots suivants, que l'on trouve dans le lexique copte $\text{E}^{\text{f}}\text{IOT}$, $\text{I}^{\text{f}}\text{OT}$, ($\text{E}^{\text{f}}\text{KOT}$, T . KOT , T . M . B .) père, d'où $\text{E}^{\text{f}}\text{IOTE}$, $\text{E}^{\text{f}}\text{IATE}$ ($\text{E}^{\text{f}}\text{IOTO}$, $\text{E}^{\text{f}}\text{IATO}$, T . IAT , $\text{E}^{\text{f}}\text{IAT}$, B . IOT , IOT^{f} , M .) pères, ancêtres.

La forme antique de ce mot est, on le voit, assez différente de la forme moderne; et cependant, comme il n'y a eu que des déplacements de voyelles, il n'est guère possible de se refuser à reconnaître qu'il y a une affinité réelle entre les mots égyptiens et coptes représentant l'idée père.

Quant à la prononciation du groupe père, elle était à très-peu près la même que la prononciation hiéroglyphique ou sacrée; car, dans cette écriture, le mot père est toujours représenté par le groupe ⲡⲉ , TPE , TOUE , qui ne diffère du mot démotique que par l'absence de la voyelle initiale. Nous avons trouvé précédemment le mot EPANOU , après; de sorte que les deux derniers groupes que nous venons d'analyser, nous représentent les mots: après son père, mots que nous devons nous attendre à rencontrer dans le texte démotique, puisque le texte grec nous en offre la contre-partie, παρὰ τοῦ πατρὸς . Ce que nous avons déjà transcrit et expliqué de la deuxième phrase nous donne donc: étant roi l'enfant illustre, roi après son père, et ces mots sont la traduction exacte des mots grecs $\text{βασιλεύοντος τοῦ νέου καὶ παραλαβόντος τὴν βασιλείαν παρὰ τοῦ πατρὸς... μεγάλου}$.

Nous allons voir que le reste du texte de cette phrase démotique

nous fournit la contre-partie du reste de la phrase grecque, c'est-à-dire, l'équivalent de l'idée κυρίου βασιλεύον.

Phrase 2 — 7.

𐤀 — NF — 𐤁𐤁.

J'ai longtemps hésité à considérer ce groupe comme devant être lu à part. Voyant que le mot égyptien représentant le mot père était écrit huit fois sur quatorze 𐤀𐤁, il était tout naturel de chercher ici la même forme, plutôt que la forme qui ne se présente que cinq fois, dont trois avec la désinence du pluriel. Comme de plus la lettre qui se rencontre ensuite était un q, pronom possessif masculin singulier de la troisième personne, la transcription, dans cette hypothèse, donnait MATÔAR EPAHOU N ETÔEF, roi après son père. J'avais donc adopté d'abord cette leçon, mais depuis j'y ai renoncé formellement, et voici les raisons qui m'ont conduit à le faire : Partout où la particule égyptienne 𐤀 se rencontre, elle implique si bien le sens possessif qu'elle comporterait le pronom possessif de la troisième personne lui-même, que le pronom affixe q ou c ne paraît jamais à sa suite. Je dis jamais, parce que le texte démotique du décret de Rosette, où cette particule possessive se rencontre à chaque instant, ne fournit pas un seul exemple de l'emploi du pronom personnel affixe concurremment avec cette particule.

Enfin, ce qui m'a tout à fait décidé à séparer le groupe 𐤀 du reste du texte, pour le lire à part, c'est la rencontre dans le manuscrit de Leyde, du mot 𐤀𐤁𐤁𐤀 qui est transcrit en caractères grecs HNEBBAI (Leemans, pl. x et xi) sur la ligne de jonction des portions xx et xxi du texte égyptien. Ce mot terminé par l'indiee faisant appel à l'attention qui, dans ce livre, se trouve placé à la suite de tous les mots cabalistiques sans exception, ce mot, dis-je,

est purement égyptien, et signifie le seigneur des âmes, comme l'a reconnu Leemans (texte, pag. 39). En effet, PNEB (𐎢𐎡𐎢), se traduit : le maître, le seigneur, et le mot BAI signifie âme, suivant l'assertion d'Horapollon (hiérog. l. 1, 7) (1). La partie transcrite est évidemment $\frac{\text{𐎢𐎡𐎢}}{\text{𐎢𐎡𐎢}}$, chacun des signes qui la composent ayant d'ailleurs une valeur bien fixée par une foule d'autres transcriptions; et si les signes placés à la fin du groupe ne sont pas transcrits, c'est que peut-être ils ne servaient qu'à marquer que le substantif précédent était écrit au pluriel. Quoi qu'il en soit, ce groupe transcrit entièrement se lit $\frac{\text{𐎢𐎡𐎢}}{\text{𐎢𐎡𐎢}}$, PNEB, et $\frac{\text{𐎢𐎡𐎢}}{\text{𐎢𐎡𐎢}}$, BAI, et il n'est pas possible de se méprendre sur la lecture grecque NEB du groupe $\frac{\text{𐎢𐎡𐎢}}{\text{𐎢𐎡𐎢}}$ qui est précisément celui que nous rencontrons dans le texte du décret de Rosette, en un point où doit se trouver produite l'idée $\kappa\upsilon\pi\iota\omicron\nu \beta\alpha\sigma\iota\lambda\epsilon\upsilon\sigma\iota\nu$, exprimée dans le texte grec (2). Voyons

(1) Champollion (*Précis*, première édition, page 8, note 2), pour rendre compte de l'assertion d'Horapollon, admet que le mot grec $\beta\alpha\iota$ représente le copte $\beta\alpha\iota$, la vie, et, par extension, l'âme (de $\tau\tau$ et de $\alpha\zeta\upsilon$, vie). Cette interprétation tombe d'elle-même devant le texte du manuscrit de Leyde, où le mot BAI est évidemment écrit $\frac{\text{𐎢𐎡𐎢}}{\text{𐎢𐎡𐎢}}$, ce qui ne permet pas de voir dans le corps du mot l'article masculin τ (1). D'ailleurs, ce mot est suivi d'une terminaison du pluriel qui convient à un substantif, tout en excluant l'emploi d'un article singulier.

(2) La lecture $\kappa\upsilon\pi\iota\omicron\nu \beta\alpha\iota$ du groupe démotique en question nous suggère quelques remarques qui ne sont pas dénuées d'intérêt : en étudiant les transcriptions grecques du manuscrit de Leyde, on remarque que tous les mots qui entrent dans les formules rabalistiques sont munis de voyelles; celui-ci, au contraire, se trouve dépourvu des voyelles intercalées dans la transcription grecque, car les seules lettres que nous présente le mot égyptien sont $\beta\alpha\iota$. Pour que ce mot soit devenu $\beta\alpha\iota$, il a donc fallu d'abord une double intercalation de voyelle, puis une mutation de la lettre égyptienne 𐎢 en β . Il me paraît vraisemblable que cette contraction du mot égyptien tient précisément à l'origine purement égyptienne du mot dont il s'agit. De là je conclus qu'à l'époque où le manuscrit de Leyde a été écrit, l'idiome égyptien n'était pas encore assez corrompu pour devenir du copte, et que celui qui faisait usage de ce livre ne pouvait se tromper, malgré l'absence des voyelles, sur le sens et la consonnance des mots d'origine égyptienne qu'il rencontrait dans ce livre, au milieu de mots étrangers à sa langue maternelle. Ce n'est pas tout : cette transcription était nécessairement destinée à faire connaître au lecteur du manuscrit la véritable prononciation du

maintenant ce que nous donne la lecture du mot démotique en question.

Le premier signe, la barre oblique et couchée de droite à gauche, se rencontre à chaque pas, tenant la place de la particule de flexion; c'est donc un *π*, comme nous le montre la transcription du mot *πνῆσαι*. La deuxième lettre nous est encore inconnue, et nous devons chercher sa valeur. Un des noms divins abrégés qui se rencontrent plusieurs fois dans le texte démotique du décret de Rosette, est celui de Phtah, l'Ἡρακλῆος des Grecs. Ce nom est représenté par *𐤀𐤓*, et de même que nous avons reconnu l'initiale du nom Amon dans la sigle *𐤀𐤓*, celle du nom Ré dans *𐤀𐤓*, nous pouvons déjà présumer que le premier signe de l'abréviation *𐤀𐤓* a la valeur du *ϕ* ou de notre *r*. D'un autre côté, cette même lettre est l'initiale des groupes représentant les idées canéphore et athlophore, lesquels commencent par le mot *αἰ*, qui étant commun aux deux titres, doit représenter leur partie commune, c'est-à-dire, l'idée que comporte la terminaison grecque *φορος*. Or, si nous admettons que le signe *𐤀* soit le *q* des Coptes, équivalent du *ϕ*, et de nos sons *ph* ou *r*, nous trouvons le mot *𐤀𐤓* (*qi*), qui signifie précisément *porter*. Voilà donc une bonne présomption de plus en faveur de cette lecture. Mais ce n'est pas tout; à chaque instant le signe *𐤀* ou *𐤀* dans le texte démotique du décret, doit nécessairement, à cause de la place qu'il occupe, représenter le pronom personnel affixe masculin singulier de la troisième personne; et comme en copte le même pronom est représenté par le *q*, nous pouvons, en toute sûreté, admettre que le signe égyptien avait précisément la valeur que le même signe, sans la moindre différence de tracé, a conservée dans l'alphabet copte, où il a probablement été con-

groupe qu'elle représentait; et puisqu'il en est ainsi, les Égyptiens disaient *𐤀𐤓𐤁𐤓𐤀𐤓*, et non *𐤀𐤓𐤁𐤓𐤀𐤓𐤁𐤓*. D'où enfin il faut conclure qu'ils prononçaient ce qui était écrit, et non ce qui aurait dû être écrit pour former du copte.

servé, parce que sa prononciation présentait une nuance qui le distinguait du ϕ grec, adopté par les Coptes. Ceci, du reste, n'est pas une pure hypothèse. Nous venons de trouver ce caractère transcrit α dans le manuscrit de Leyde. Dans nombre de mots nous serons obligés de le transcrire σ ; et enfin, le plus souvent il conservera la valeur du η copte. C'est à l'espèce de vague qui existait dans la prononciation égyptienne des mots où ce caractère entrait, qu'il faut probablement rapporter le fait de la permutation assez fréquente dans les textes coptes du α en σ , en ϕ , en η , et même quelquefois en α . Quoi qu'il en soit, lorsque le signe η ou γ se présentera, nous lui donnerons d'abord la valeur du ϕ copte, puis, à défaut d'un radical convenable à comparer au mot égyptien, cherché à l'aide de cette transcription, nous essayerons si la substitution au η primitif, d'un α , d'un η , d'un ϕ , ou enfin de la diphthongue σ qui, en copte même, sout des articulations congénères, nous procure un résultat plus heureux (1).

Ceci posé, nous devons naturellement chercher d'abord dans les lexiques, si le mot NEB , du manuscrit de Leyde, nous donne un sens convenable, puisque c'est là la transcription contemporaine. Or, c'est précisément ce qui arrive. Le mot NEB (neb , n.) signifie : seigneur, maître, et il entre en composition en changeant son n en e , dans les mots suivants, par exemple : NEBEI (nebi), maître de maison, père de famille, et NEBET pour NEBHET (nebet , nebzit), prudent, littéralement : maître de son cœur. On peut remarquer la forme de ces composés, qui, parce qu'ils sont probablement des mots antiques de la langue égyptienne, ont un sens bien net et bien précis, en vertu de la seule position relative de leurs éléments,

(1) Ce qui prouve encore que le signe η des Coptes représentait un son distinct du ϕ des Grecs, c'est que dans les transcriptions du manuscrit de Leyde, le η est toujours mis à la place du signe bilitère ⲛ , tandis que le signe η ou γ des mots transcrits est remplacé soit par un β , soit par un α .

et sans que les particules et les articles soient intervenus. Autre preuve, soit dit en passant, de ce fait que les articles et la particule de flexion n'ont été écrits et prononcés partout qu'à une époque assez récente.

Notre mot qui s'écrivait $\mu\eta$ et qui se prononçait rigoureusement *neē*, signifie donc maître, et c'est l'équivalent du mot $\kappa\alpha\pi\acute{\alpha}\iota\omicron\upsilon$ du texte grec. Je terminerai en faisant observer que Salvolini (Anal., p. 14, n° 43) cite l'orthographe Σ , *NEF* du même mot tiré du papyrus hiéroglyphique funéraire du défunt Pétamon, appartenant au Musée de Turin. L'orthographe hiéroglyphique et l'orthographe démotique de ce mot étaient donc identiques.

Phrase 2—8.

$\text{I} // \text{III} \delta \lambda - \text{NTR} \text{I} \text{I} \text{I} - \text{NTR} \text{I} \text{I} \text{I}.$

Commençons par établir la lecture matérielle de ce groupe. Le premier signe est bien celui dans lequel nous avons jusqu'ici reconnu une voyelle vague *Λ, Ε, Ο*, et cependant nous allons être obligés de renoncer à cette valeur. J'ai déjà dit qu'il faudrait absolument admettre que ce signe, placé isolément devant un substantif pluriel, avait la valeur de l'*η*, parce qu'il représentait alors l'article pluriel des deux genres *η, ηε, ηι (η, ηε, ηι)* des Coptes; en voici le premier exemple. Il est impossible, pour peu que l'on étudie avec quelque attention le texte démotique du décret de Rosette, de ne pas remarquer sur-le-champ que les pluriels y sont généralement caractérisés par l'adjonction de deux signes constants, l'un λ , placé avant le radical, l'autre I , après; de telle sorte que le radical se trouve comme encadré entre deux lettres qui annoncent immédiatement qu'il est employé au pluriel. Le premier signe qui, jusqu'à présent, a été pour nous une voyelle, contracte donc forcément alors une valeur toute différente, et que nous allons chercher. Le

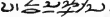
dernier signe nous est connu, c'est un ϵ ou un i . Voyons d'abord quelles sont les désinences du pluriel dans les dialectes coptes.

Dans le memphitique, ce sont i , τ , $\sigma\tau$, $\sigma\tau i$; dans le thébain, σ , $\sigma\tau$ ou $\eta\tau$, $\sigma\tau\sigma$ ou $\eta\tau\sigma$, $\sigma\tau$, $\sigma\tau\sigma$; dans le basclimoûrique, ce sont tantôt les désinences thébaines, tantôt les désinences memphitiques qui sont employées. Enfin, il y a des noms qui ne reçoivent pas ces désinences régulières, et qui constituent la classe des pluriels irréguliers. Il est bien permis, je crois, de conclure que notre signe final démotique i ou ϵ des noms au pluriel, est l'équivalent de l' i ou de l' σ final des pluriels coptes.

Passons maintenant au signe placé devant le radical. Nous venons de reconnaître que la désinence du pluriel démotique était la même que la désinence du pluriel copte; nous pourrions donc, par analogie, présumer aussi que le signe placé devant le substantif pour caractériser le pluriel, n'est autre chose que l' α , article pluriel copte (α , $\alpha\epsilon$, αi) des deux genres, et non l'une des voyelles α , ϵ , σ . Ce fait est condamné à demeurer sans démonstration, parce qu'on ne connaît jusqu'ici aucune transcription contemporaine d'un substantif employé au pluriel dans l'écriture démotique; mais ceci n'est pas une raison pour rejeter un système que des centaines d'exemples établissent. Les signes caractéristiques constants du pluriel sont en copte l' α placé devant le radical, et l' i à la fin de ce même radical: nous retrouvons exactement celui-ci dans l'écriture démotique, il n'est donc pas déraisonnable d'y chercher également l'autre. Nous avons eu le bonheur de pouvoir constater rigoureusement la double valeur du signe circulaire qui, dans les radicaux, est un α , tandis qu'il devient un ϵ , quand il représente l'article singulier masculin. Le fait que j'énonce ici est entièrement analogue, et n'a rien de plus étonnant.

Enfin, je ne hâte de dire que cette double valeur du signe α a été reconnue et admise sans difficulté par Champollion et par tous ceux qui se sont occupés de la question. Du reste, il n'est pas inutile, comme preuve à l'appui de l'opinion qui du signe α fait

un *n*, lorsqu'il représente la particule caractéristique du pluriel, de citer les formes hiéroglyphiques de cette même particule. On trouve dans les textes sacrés, pour caractériser les pluriels, les particules préfixes  — . , ou  . , qui se lisent rigoureusement *n*, et *nn*, et qui sont les équivalents des particules coptes *n*, *nn*, *nn* et *nnn*, que l'on retrouve dans le dialecte memphitique; les particules caractéristiques du pluriel étaient donc, dans l'idiome sacré, celles que nous trouvons dans le copte, et vraisemblablement celles-ci servaient également dans l'idiome vulgaire. D'ailleurs, on reconnaîtra, je crois, que le système grammatical ne variait pas d'un idiome égyptien à l'autre, mais seulement que les expressions étaient presque toujours différentes; de telle sorte que, du choix des expressions et de la différence d'écriture, dépendait principalement la distinction qui séparait l'idiome sacré de l'idiome vulgaire. En définitive, ici, comme toutes les fois que le même cas se présentera, je lirai *n* et *i*, les deux signes caractéristiques du pluriel des noms démotiques, et j'ai l'entière conviction que cette lecture est exacte.

Reprenons actuellement le groupe à analyser, en le débarrassant des signes caractéristiques du pluriel. Ce groupe se compose de quatre signes, le premier, qui nous est bien connu, est un *r*; le deuxième, qui est placé au-dessous, est un *n*. En effet, ce signe circulaire fermé, équivalent du cercle hiéroglyphique, est remplacé, ligue 27, dans le même mot, par le signe , la bouche que nous trouvons avec la même valeur *n* dans le nom d'Alexandre, , *AL⁵AS²*, dans le protocole du papyrus n° 1, publié, en 1823, par M. Champollion-Figeac, dans le *Journal asiatique*. Le troisième signe est un *i*, et le quatrième serait un *n*, s'il était bien copié, ce dont il est permis de douter, vu qu'en ce point la pierre est altérée. Nous aurions donc ainsi le mot *TRIE*, qui, avec les signes du pluriel, deviendrait *NTRIE*. Ce qui me fait supposer que le quatrième signe du radical est douteux, c'est que le mot en question ne se présente que cette seule fois écrit ainsi, tandis que

nous le retrouvons à la ligne 25, et deux fois à la ligne 27, sous la forme , et enfin, à la ligne 26, sous la forme . Il est donc fort probable que les deux traits douteux que l'on devrait lire ε, s'ils étaient bien reconnus, sont les deux traits verticaux du serpent que nous retrouvons dans les quatre autres passages.

Les deux dernières formes que je viens de citer n'en constituent réellement qu'une seule. Car l'exemple tiré de la ligne 26 ne diffère de ceux des lignes 25 et 27 que par l'addition du signe 1, qui est une des deux particules caractéristiques du pluriel que nous venons de déterminer. Mais une nouvelle lettre s'est introduite dans l'orthographe du mot, et, par le fait seul qu'elle a pu être omise une fois, il devient fort probable que cette lettre est une voyelle; ceci se trouve pleinement confirmé par les transcriptions grecques du manuscrit de Leyde, où le signe en question est constamment transcrit α, et devient o lorsqu'il est surmonté du signe , qui n'est autre chose que la voyelle o (Salvolini, *Anal. etc. alph.*, n° 27); de telle sorte que le double signe  , équivalent à αα, devient un ô long. Du reste, le signe α1 doit avoir été lui-même l'image d'une voyelle vague, puisqu'il se trouve dans des mots où il comporte les consonnances a, o, e, si nous en jugeons par les équivalents coptes, comme dans , 108, par exemple, qui signifie les rivières, les canaux, les fossés (1) (10p, 1000p, τ. 10p0, τ. 10p0, M. 1000p, N.). Ceci posé, nous avons les deux mots NTR1 (Uræus) 1, et NTR01 (Uræus) 1, qui représentent l'idée diadème, couronne, coiffure royale, comme il est facile de s'en convaincre, indépendamment de toute analogie grammaticale, et par le seul examen de la place

(1) Peyron distingue avec soin ce mot des suivants :

{	10p0. τ. 10p0. M. signifiant Œuvre, rivière, le Nil.
	1000p0. τ. 10p0.
	1000p0. N.

Il me semble pourtant que c'est bien le même radical, modifié seulement sous le rapport des voyelles.

que ces groupes tiennent dans le texte. Je pense, d'ailleurs, qu'il est permis d'admettre que l'uraeus ou serpent royal joue dans ce mot le rôle d'un symbole servant de déterminatif au mot *TRI* ou *TROI*, et montrant, par sa présence significative, que les coiffures dont il s'agit sont des coiffures ornées de l'uraeus, et par conséquent des coiffures royales. C'est là un des cas extrêmement rares, je me hâte de le dire, de l'emploi d'un déterminatif dans l'écriture démotique.

Voyons maintenant s'il nous sera possible de trouver pour les mots *TRI* et *TROI*, dans lesquels des voyelles peuvent venir s'intercaler, une identité d'origine avec quelque radical copte servant à exprimer la même idée.

Nous avons d'abord le mot thébain et memphitique *TAR* (ⲧⲁⲣ), qui signifie *vertex*, pointe, extrémité.

D'un autre côté, *TALO*, *TALE* (ⲧⲁⲟ ⲙ.), veut dire imposer (1), *TALO EHREI* (ⲧⲁⲟ ou ⲧⲁⲟ ⲉⲣⲙⲓ), imposer, poser dessus, d'où *TALA GHIDJ* (ⲧⲁⲁ ⲉⲩⲭ), imposition des mains.

Ces mots me semblent avoir une analogie frappante avec notre mot égyptien *TROI* ou *TAROI*, puisque l'a et l'z peuvent se remplacer sans inconvénient l'un par l'autre dans le copte, et que, d'ailleurs, dans le dialecte baschmourique, le p des dialectes thébain et memphitique se trouve très-souvent remplacé par le z. Notre groupe égyptien se lisait donc *TAROI*, et signifiait ce que l'on met sur la tête, c'est-à-dire une coiffure. De plus, la présence de l'uraeus à la suite de ce mot indiquait que la coiffure dont il s'agissait était une coiffure royale.

En résumé, le groupe qui précède celui que nous venons d'analyser, se lit *NEB*, et signifie maître, seigneur; celui-ci se lit *NTAROI*, et signifie coiffure royale, ou diadème. En intercalant la particule de flexion supprimée, nous aurions donc le membre de phrase *NEB*

(1) Peyron dérive ce mot de *r*, donner, et *TAO*, thébain, monter (ⲧⲁⲙⲓ. ⲙ.). Il serait bien possible que de ce mot égyptien fût venu le mot *tiare*, désignant une coiffure royale.

EN NTAROU (NHS N NOTAROI), seigneur des coiffures royales, ou des diadèmes, qui nous donne précisément l'équivalent du *kurîou basileiôn* du texte grec.

Phrase 2 — 9.

4 2 2 — MOOF — MOOTQ.

Le groupe dont nous avons à nous occuper actuellement est un peu mutilé, autant que j'en puis juger par le plâtre conservé à la Bibliothèque du roi; cependant, je ne vois pas qu'il soit possible de lui attribuer une autre transcription que celle que je lui donne. Le premier caractère est un M; le second, une voyelle vague A, E, O; le troisième n'est autre chose que la voyelle, vague aussi, que nous avons reconnue dans le groupe NTAROI, signifiant les coiffures royales; le quatrième enfin est le Q copte, pouvant se lire aussi, suivant les cas, E (comme dans le mot 4 2 2, NE pour NEB), OT, N. Nous avons donc un mot MAOF, MEOF ou MOOF, etc., etc., dont il s'agit de trouver le sens. S'il était isolé, il y aurait un très-grand embarras à décider quelle est la valeur convenable; mais il se trouve suivi d'un groupe qui signifie très-certainement *sa présence*. Il faut donc que le mot qui nous occupe représente une idée en rapport avec celle-là, et qui, surtout, soit en rapport avec le texte grec. Dans ce texte, après les mots *kurîou basileiôn*, se présente le mot *μεγαλοδόξου*, dont le texte égyptien nous a présenté déjà un équivalent 4 2 2 illustre, célèbre. Mais, pour qu'il y eût parité plus complète entre les deux textes du décret, il fallait que cette même idée, renfermée sous l'épithète *μεγαλοδόξου*, qui suit les mots *kurîou basileiôn* se présentât à la même place dans le protocole du décret égyptien. *Μεγαλοδόξος* signifie bien, il est vrai, à la grande renommée; il est par conséquent l'équivalent juste et précis du mot égyptien 4 2 2, ETARO. Il devenait difficile de le reproduire dans le texte égyptien, et dès lors le rédacteur a imaginé de lui substituer une autre idée, qui, du reste, a l'avantage de compléter le sens : illustre, glorieux.

Cette idée est la suivante : resplendissant par sa présence, ou à la présence resplendissante. Il s'agit donc ici d'une gloire matérielle, d'une splendeur qui frappe la vue, tandis que le premier mot employé ne désignait que la gloire morale, la renommée, l'illustration. Remarquons qu'après avoir iuscrit les mots seigneur des diadèmes, il y a quelque convenance à faire sentir que la gloire que la possession de ces diadèmes donne au jeune roi, est une gloire palpable, si j'ose m'exprimer ainsi, une gloire qui existe par le fait seul de la présence du monarque le front orné de ses diadèmes. Reste maintenant à justifier le sens : resplendissant, que je crois devoir donner au mot égyptien mouf .

En copte, le radical moue (uore , uoori , u.), signifie splendeur, et de ce radical s'est formé le mot ettimoue (ettuore), splendide, resplendissant, elmououi (elhououti , u.), resplendir.

Il est donc bien permis de considérer ces différents mots coptes comme ayant une origine commune avec le mot 𓆎𓅓𓏏𓏏 , meôf , meôou , de notre texte égyptien, et d'attribuer à celui-ci le sens *splendor*, *splendidus*, resplendissant. Quant à la lettre finale 𓆎 , je crois devoir la considérer comme le pronom affixe de la troisième personne masculin singulier. pronom que nous retrouvons, par exemple, dans le mot 𓆎𓅓𓏏𓏏 , mtr , qui remplace, à la ligne 12, le mot grec παράγενομενος . Remarquons qu'après les mots neb , ntaroï , seigneur des diadèmes, le mot mouu aurait pu donner quelque incertitude sous le rapport du sens général, si le rédacteur n'eût pris la précaution de le faire suivre d'un affixe qui pût indiquer clairement et nettement qu'il s'agissait de la splendeur du prince lui-même, et non de celle des diadèmes. Du reste, le copte présente de nombreux exemples d'adjectifs munis des pronoms affixes, comme neouu , neouu , neouot , beau, belle, beaux; nanou , nanou , nanet , bon, bonne, bons.

Phrase 2 — 10.

<ⲉⲓ — NMT — NHT.

Nous avons vu tout ce qu'il était possible de dire jusqu'à présent sur la particule possessive ⲉⲓ, dont le sens est bien déterminé, tandis que la transcription en est encore problématique. Nous ne devons donc nous occuper maintenant que du groupe <ⲉⲓ, dont il importe d'abord de reconnaître les éléments. Le premier caractère, à la position près, a une telle analogie avec le signe hiéroglyphique et hiératique Ⲑ (Précis n° 71), qui a la valeur de l'articulation *m*, qu'il est naturel d'admettre provisoirement cette même valeur pour le signe démotique <ⲉⲓ. Cette valeur étant confirmée par l'explication de tous les groupes dans lesquels entre le signe <ⲉⲓ, il est certain que cette valeur est rigoureuse; mais il n'est pas possible de le démontrer *a priori*. Le groupe que nous avons à étudier est donc composé des deux lettres *mt*, constituant un radical dont il nous importe maintenant de déterminer la signification.

Le copte nous offre deux mots qui ont certainement une grande analogie avec ce radical égyptien; ce sont : *môit* (ⲙⲟⲓⲧ, *m.*, pluriel *miutwoti*), chemin, route; *mœit* (ⲙⲟⲓⲧ, *t.*), d'où *xiuœit*, *t.*, et *siuœit*, *m.*, conduire, guider, indiquer le chemin.

Mto (ⲙⲧⲟ, *t.* *outo*, *m.* *uta*, *outa*, *n.*), présence, aspect; d'où vient l'adverbe composé *unuto*, *unouto*, plus souvent, *unuto* ⲉⲃⲟⲗ, *t.*, devant, en face, en présence.

C'est à ce second mot que je donne la préférence pour le comparer au mot égyptien <ⲉⲓ, qui n'est probablement que la transcription rigoureuse du substantif *uto*, présence. Voyons donc si cette signification est convenable dans les différents passages où ce radical se présente : d'abord, dans la phrase qui nous occupe, il est tout naturel de rencontrer l'idée : resplendissant par sa présence, pour, à la présence resplendissante. Ligne 4,

Le texte égyptien doit être scindé de la manière suivante :

ⲉⲗⲁⲓ ⲙⲁⲕⲁⲓ ⲛ ⲛⲟⲙⲁⲓ ⲛⲓ ⲛⲟⲙⲁⲓ ⲛⲓ ⲛⲟⲙⲁⲓ ⲛⲓ
ⲛⲓ ⲛⲟⲙⲁⲓ ⲛⲓ.

Il se transcrit en lettres coptes : ⲉⲗⲁⲓ ⲙⲁⲕⲁⲓ ⲛ ⲛⲟⲙⲁⲓ ⲛⲓ ⲛⲟⲙⲁⲓ ⲛⲓ ⲛⲟⲙⲁⲓ ⲛⲓ ⲛⲟⲙⲁⲓ ⲛⲓ, et se traduit : Le réparateur de l'Égypte, faisant sa sanctification par les largesses, donnant avec profusion..... ce qui (est) aux dieux.

Phrase 3. — 1.

ⲛⲓ ⲛⲟⲙⲁⲓ ⲛⲓ — ⲉⲗⲁⲓ ⲙⲁⲕⲁⲓ — ⲉⲗⲁⲓ ⲙⲁⲕⲁⲓ.

Tous les signes qui entrent dans ce groupe nous sont déjà connus, sauf le cinquième, que le mauvais état de la pierre ne permet pas de lire en ce point.

La première partie du mot dont nous nous occupons est le pronom relatif ⲛⲓ, ⲉⲗ, que nous avons déjà reconnu pour la particule formative des participes. Le sens intime du premier groupe est donc renfermé tout entier sous les quatre signes qui le terminent, et dont heureusement plusieurs autres passages du décret nous fournissent la forme complète et indubitable. Examinons rapidement ces différents passages pour constater d'abord que le sens d'établir, de rétablir, que tout le monde s'est accordé à donner au groupe en question, est réellement le sens qu'il comporte.

Dans la phrase où nous sommes actuellement arrivés, l'expression grecque correspondante, τοῦ τὴν Αἴγυπτον καταστήσαντος, et la présence du nom démotique de l'Égypte, ne peuvent nous laisser aucun doute; il s'agit bien du rétablissement, de la réparation de l'Égypte; car καθίσταμαι et κατήστημι signifient : arranger, régler, mettre dans un meilleur état, rétablir une chose dans son ancien état, l'affermir, la consolider.

Ligne 7, nous trouvons, pour correspondre au grec, ἐνεκα.... τὰ ἱερὰ καταστήσασθαι (pour rétablir les temples), les nuots égyptiens,

..... 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 , dont le dernier représente indubitablement l'idée des temples. Le premier est donc l'équivalent de καταστροφαι, comme il l'était tout à l'heure de καταστροφαιμένου, avec l'adjonction de la particule formative des participes

A la ligne 19, il s'agit du respect, de la confirmation des prérogatives des temples et de l'Égypte. Le grec porte διατηρήσαν, il a conservé, et la phrase démotique qui concerne ce même fait se termine par : 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 , c'est-à-dire : il a rétabli convenablement selon la justice. Le sens rétablir est donc bien encore celui qu'il faut donner au groupe 14 15 16 17.

A la ligne 21 doit se trouver le texte égyptien correspondant à la phrase grecque suivante : τῆς βασιλείας διαμενούσης αὐτῷ καὶ τοῖς τέκνοις εἰς τὸν ἅπαντα χρόνον, et nous lisons..... 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 , assurer la couronne à lui et à ses fils à toujours. Le sens assurer, établir, est bien celui qui convient.

Enfin, dans les lignes 27 et 28, le décret parle de la panégyrie célébrée le 30 de mesori, jour de naissance d'Épiphanie; le texte démotique porte : 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 , de mesori le 30, dans lequel est à célébrer le jour de naissance du roi, à cause de cela établir une panégyrie solennelle dans les temples. Ici encore notre groupe 14 15 16 17 comporte bien le sens établir.

Maintenant nous sommes à l'avance fixés sur le sens du mot, et nous ne le sommes pas moins sur son orthographe, qui nous eût échappé si le premier passage seul eût existé. Indubitablement ce groupe doit se lire FFSF ou FFCF (φφφφ), et dans le premier passage où il se présente, ETFFSF (ετφφφφ).

Si maintenant nous cherchions ce mot dans les lexiques coptes, nous ne le trouverions pas, et nous serions obligés de nous en tenir au sens que lui impose le contexte des passages qui le renferment.

Mais toutes nos ressources pour arriver à l'analyse intime de ce groupe ne sont pas épuisées, ainsi qu'on va le voir.

les faits philologiques qu'il nous est possible de constater à l'aide des lexiques coptes.

D'abord le mot *psr*, ou *pchr* (ⲡⲉⲕ, ⲡⲉⲕ), avec intercalation de voyelle ne s'y rencontre pas; mais si nous nous rappelons que l'on trouve dans les textes coptes une foule de radicaux auxquels on ajoute paragogiquement, et sans en changer la valeur, un *q* final, nous avons presque le droit d'admettre que ce fait, dont les grammairiens modernes ne peuvent pas se rendre compte (1), se présente dans notre mot ⲡⲉⲕⲓⲛⲁ, *pchr*; isolant alors le *q* final, il nous reste le mot *pch*, qui sur-le-champ s'explique à merveille.

En effet, *pōch* (ⲡⲱⲥ. ⲧ.) signifie *frangere, rumpere, dividere, dirumpere, divisio, fractio*, et personne, je l'espère, ne contestera que ce sens est parfaitement convenable. Il ne nous reste plus alors qu'à trouver l'explication du *q* initial pour avoir entièrement analysé notre groupe. Or ⲓⲧ. ⲧ. ⲃ. ⲙ. ⲃⲓ. ⲧ. ⲃ. ⲕⲁⲓ. ⲧ. ⲙ. ⲃⲁⲓ. ⲧ. ⲕⲉⲓ. ⲧ. signifient prendre, porter, enlever, ôter; ⲓⲧ. ⲧ. ablation, enlèvement. Tout s'explique donc de la manière la plus naturelle, et le sens que l'examen matériel du texte nous a suggéré est pleinement confirmé par l'analyse grammaticale.

En résumé, *pōchr* (ⲡⲱⲥⲕ) était l'orthographe et la prononciation primitive du mot moderne *pōch* (ⲡⲱⲥ), ayant le sens de rupture, fraction, destruction, division, et ce mot, précédé du radical *q*, signifiant ôter, enlever, donnait un composé *q̄pōchr* (ⲕⲓⲡⲱⲥⲕ), ayant le sens de rétablir, réparer, confirmer, assurer, établir. Enfin, dans le passage dont nous nous occupons actuellement, le mot ⲕⲁⲓⲛⲁⲕⲓⲛⲁ, *etpchr* (ⲉⲧⲕⲓⲡⲱⲥⲕ), est le participe rétablissant ou ayant rétabli, littéralement ayant ôté la destruction, la division.

(1) J'ai peine à croire à l'existence d'articulations ajoutées paragogiquement et sans raison à la fin d'un radical; il me semble beaucoup plus naturel de considérer les consonnes finales comme des articulations purement essentielles, et que des modifications de prononciation ont fait disparaître avec le temps.

Ce mot étant un de ceux sur lesquels Salvolini s'est expliqué fort catégoriquement, voyons si l'analyse qu'il en donne supporte un examen sérieux; et si nous parvenons à démontrer que cette analyse est absolument nulle et vaine, nous serons en droit de suspecter singulièrement la portée des assertions émises par Salvolini relativement à l'écriture démotique, soit que ces assertions proviennent de son fait, soit qu'il les ait empruntées à d'autres.

Je lis dans sa brochure intitulée : Campagne de Ramsès le Grand, page 74 : « Le texte démotique de l'inscription de Rosette, qui fait usage du même mot comme pour exprimer (lig. 19) le διατηρημεν « (*sic pro διατηρησαν*) soit (l. 7) le καταστήσασθαι (pl. II, 46) du texte grec, emploie comme déterminatif un signe (cf. le dernier du groupe démotique précité, n° 46) qui ne me paraît pas correspondre à notre caractère hiéroglyphique, mais qui paraît toujours à la suite soit du mot *uon*, *manere*, soit du mot *kaa*, « durer, etc., etc. Nous aurons bientôt occasion de revenir sur l'examen du mot comme, soit tel qu'il est employé dans le texte enchorial de Rosette, soit tel qu'on le rencontre dans les inscriptions hiéroglyphiques. »

Un peu plus loin, en effet, Salvolini tient sa promesse, et revient sur ce groupe démotique. Après avoir admis que le signe 𐤀 est, dans l'écriture démotique, l'équivalent de l'hiéroglyphe 𐤀, dont la forme hiératique est 𐤀, il avance que « ce signe démotique sert constamment, dans les textes populaires, à la formation du verbe transitif, telle que Champollion l'a indiquée pour les textes en caractères sacrés. Ainsi le mot *um*, *manere* (copte, *idem*, pl. II, n° 84) « 𐤀 𐤊 𐤏 2, qu'on rencontre soit à la ligne 9, soit à la ligne 27, etc. (1),

(1) Que signifie cet *et cetera*, puisque ce sont là les deux seuls passages où ce mot se présente? Ce n'est pas tout : c'est ligne 17, et non ligne 27, que se retrouve ce même groupe et l'assertion de Salvolini est tout à fait erronée, quand il dit que ce mot 𐤀 𐤊 𐤏 2 est traduit dans le grec par μένειν. En effet, dans le passage grec correspondant au passage démotique de la ligne 9, qui contient le mot 𐤀 𐤊 𐤏 2 pour la première fois, on lit bien (lignes 15 et 16) *ἡποστάτε δὲ... , etc. καὶ τῶν ὀδῶν τῶν ἐκαστῶν τοῖς θεοῖς ἐπὶ τοῦ πρυθέ νύκτωρ, μένειν δὲ*

« et que le grec traduit par μένιν, prend la forme transitive **ου** « (ib., n° 86) **4<//21**, lorsqu'il doit exprimer l'idée de consti-
 « tuer, καταστήσασθαι, καταστησάμενος, etc., du texte grec, aux lignes 1,
 « 19, 7, etc.; de même, le mot **κα**, ou **kô** (copte, *idem*), placer, de-
 « vient **ска**, faire placer, soit à la ligne 6 du texte hiéroglyphique,
 « soit à la ligne 26 du texte démotique (1), et toujours par le moyen
 « du même signe *préformatif*. »

Voyons actuellement quelle est la série des conséquences pure-
 ment relatives à l'écriture démotique, et qui découlent forcément
 de ces deux passages, tout courts qu'ils sont : 1° **4<//21** se lit
smen (**смен**), le dernier signe étant un déterminatif sur le compte
 duquel Salvolini oublie de s'expliquer ; 2° **4<//2** se lit **men**
 (**мен**), le dernier signe étant encore le même déterminatif.

Donc, 1° le signe **4** est un **s**, et dans le même mot un signe im-
 prononçable.

χώρας. Il s'agit donc ici dans le grec de faire rester, de maintenir ces impôts dans leur con-
 dition première, προσέταξέ μένιν ἐνὶ χώρας; c'est vrai. Mais le passage grec correspondant
 à la ligne 17 du texte démotique se trouve, lignes 28 et 29, conçu d'une façon toute diffé-
 rente. Ἀρῆκαν δὲ καὶ τὰ ἐν τοῖς λαοῖς β. τ. λ. ὁσούτως δὲ καὶ τὰς τιμὰς τῶν μὴ συντελεσμένων
 εἰς τὸ βασιλικὸν βυσσόνιον θδονίων, καὶ τῶν συντελεσμένων τὰ πρὸς τὸν δειγματῶν διάφορα εὖς
 τῶν αὐτῶν χρόνων.

Voilà certes deux sens bien distincts : une fois, il s'agit de maintenir des impôts dans leur
 condition antérieure ; l'autre fois, il s'agit de les supprimer. Parce que ces deux idées sont
 rendues par la même expression égyptienne, il en faut nécessairement conclure que le mot
 égyptien ne peut être qu'une seule fois la représentation fidèle de l'expression grecque. Dès
 lors, choisir sans motif l'une des deux expressions différentes plutôt que l'autre devient
 imprudent. pour ne pas dire plus, et affirmer que le mot **4<//2** est rendu les deux fois
 par le grec μένιν, devient inexact.

(1) J'ai vainement fait tous mes efforts pour retrouver à la ligne 26 le groupe démotique
ска, qui, suivant Salvolini, doit s'y rencontrer, ayant pour initiale le signe **4**. Il eût été
 plus naturel de faire figurer ce groupe sur la planche annexée à la brochure dans laquelle
 il est cité en exemple, que de se contenter d'une citation faite de façon qu'on ne puisse la
 vérifier. En suivant une semblable méthode d'argumentation, on peut encourir des repro-
 ches très-graves que je m'abstiens de formuler.

2° Le signe  , qui est un *r* dans le nom de Ptolémée, devient ici un *m* (1).

3° Le prétendu signe  est un *n*.

Et maintenant, quand il s'agira de lire le groupe indubitable  qui nous représente le nom abrégé démotique du dieu Phtah, il faudra bien se décider à retrouver dans le signe  , le *qet* des Coptes, de sorte que le même signe  remplira, dans le même texte, trois rôles distincts : celui d'un *s*, celui d'un *r*, et enfin celui d'un déterminatif imprononçable.

De plus, le signe  sera tantôt un *r*, tantôt un *m*.

De plus, le signe  qui est un *s* dans les noms de Ptolémée, d'Arsinoé, de Philinus, d'Aietus, de Diogènes, pourra, devra même se décomposer ailleurs en deux lettres, *r*, *n*.

Je le demande, avec de pareilles conditions, quel est le lecteur égyptien qui eût pu se tirer, même avec du temps, de la lecture d'un grimoire aussi inextricablement embrouillé ?

Je dois ici m'attendre à une objection qui est plus sérieuse en apparence qu'en réalité : mais, me dira-t-on, pourquoi vous refusez-vous à admettre une double, une triple valeur pour un seul et même signe, quand vous-même vous avez admis deux faits de ce genre ? A cela je répondrai que les faits que j'ai été forcé d'admettre, loin d'être semblables, sont tout à fait différents ; car, dans la structure des mots, des radicaux, jamais un même signe ne change de valeur ; mais, quand il s'agit des articles, que la connaissance de la langue devait faire sauter immédiatement aux yeux du lecteur égyptien, par cela même que ces articles ne pouvaient se confondre avec les mots qui les précédaient ou qui les suivaient, il a été possible de les représenter sans inconvénient par

(1) Il est vrai que toutes les fois qu'il faut en faire un *m* au lieu d'un *r*, pour plus de commodité, l'auteur le modifie de telle sorte qu'ayant réellement la forme  , ce signe devient  , caractère analogue des lors à un signe hiératique équivalent de l'hieroglyphe  . C'est encore là un procédé d'explication que je m'abstiens de qualifier.

des signes déjà utilisés avec une autre valeur dans la peinture des radicaux. Voilà seulement ce que j'admets comme possible, je dirai plus, comme réel.

Hors de cette exception, qui d'ailleurs n'a rien de choquant, je maintiens qu'un même signe doit conserver partout et toujours une même valeur.

Je puis maintenant continuer mon analyse du texte démotique du décret de Rosette, et passer au mot qui suit le participe $\epsilon\tau\tau\epsilon\chi\epsilon\iota$ ($\sigma\tau\epsilon\phi\alpha\omega\sigma\alpha$), ayant rétabli.

Phrase 3—2.

01024 — KMER — KUOR.

La lecture de ce groupe et sa signification constante nous sont bien connues déjà; il nous offre le mot **κμερ**, nom de l'Égypte. Si donc nous unissons ce mot à celui qui le précède, nous avons le membre de phrase **ετφρρη κμερ**, qui, avec les voyelles supprimées, nous donne les mots coptes (ετφρρη κμερ), le réparateur de l'Égypte, τοῦ τὴν Αἴγυπτον κατεστραμμένου, littéralement : celui qui a fait disparaître, qui a ôté la destruction, la division de l'Égypte. La légitimité de cette traduction n'ayant pas besoin d'être démontrée plus amplement, je passe outre.

Phrase 3—3.

^Jl — ER — ep.

Le premier signe étant déjà bien connu pour l'équivalent de la voyelle *e*, cherchons la valeur du second. Ici, je l'avoue avec un

véritable déplaisir, j'ai été obligé de deviner; mais, si la valeur que j'assigne au caractère $\wedge$ se trouve toujours bonne et convenable sans aucune exception, j'espère que l'on me pardonnera d'avoir adopté une lecture que l'instinct seul a pu me suggérer. Je crois fermement que le signe $\wedge$ est constamment la reproduction du signe hiéroglyphique l'œil , en tant que celui-ci représente l'idée *faire*, parce que le nom égyptien de l'œil, suivant Plutarque, était IPI (IPI), et que ce mot signifiait aussi faire, comme le verbe moderne *eipa* des textes coptes (1); j'attribue donc au signe $\wedge$ la valeur A , ER (p , ep , pour *eipa*). Voyons maintenant si les nombreux passages du décret de Rosette où ce signe se présente, se prêtent à cette explication, ou plutôt s'ils la confirment pleinement, comme je le crois.

D'abord, dans la même ligne 1, je trouve les deux groupes $\text{IPI} \wedge \text{IPI}$ et $\text{IPI} \wedge \text{IPI}$, qui ne diffèrent que par la présence du signe IPI dans le second. D'un autre côté, il est bien certain que la particule IPI est le pronom relatif ET préformatif des adjectifs et des participes; il y a donc un verbe radical caché dans le mot $\text{IPI} \wedge$. Nous allons voir que ce radical est nécessairement représenté tout entier par le signe $\wedge$.

Nous venons d'étudier le radical $\text{IPI} \wedge$ ($\text{IPI} \wedge$), qui signifie abolition, suppression, à propos du mot établir, rétablir, $\text{IPI} \wedge \text{IPI}$ ($\text{IPI} \wedge \text{IPI}$). Or, ligne 9, nous lisons : $\text{IPI} \wedge \text{IPI} \wedge \dots \text{IPI} \wedge$, $\text{IPI} \wedge \dots \text{IPI} \wedge \text{IPI} \wedge \text{IPI}$ ($\text{IPI} \wedge \dots \text{IPI} \wedge \text{IPI} \wedge \text{IPI}$), il a ordonné de faire l'abolition du paiement, de supprimer le paiement. Le sens faire pour le signe $\wedge$ est donc le seul sens convenable. Ligne 11, nous trouvons $\text{IPI} \wedge \text{IPI} \wedge \text{IPI} \wedge$, $\text{IPI} \wedge \text{IPI} \wedge \text{IPI} \wedge$ ($\text{IPI} \wedge \text{IPI} \wedge \text{IPI} \wedge$) :

(1) Je lis dans Salvolini (*Camp. de Ramsès le Grand*, pag. 77, note) : « Il est curieux de comparer cet emploi de l'œil pour exprimer le verbe *ipi* avec le mot égyptien que Plutarque (*de Is. et Os.*, 355) nous apprend avoir eu la signification de *œil* : au reste, une variante du *Rituel funéraire de Turin* m'a offert le mot *ipi*, employé aussi pour exprimer l'idée *œil*. »

en faisant donation de la justice. Ligne 12, l'idée envoyer est rendue par $\angle \epsilon \wedge$; le mot MTO , $\angle \epsilon$, que nous connaissons déjà, signifie présence, et EMTO , faire la présence : c'est évidemment l'équivalent d'envoyer.

Un exemple décisif, qui prouve que le caractère $\wedge$ constitue à lui seul un radical, est celui que l'on rencontre ligne 18, où le groupe $\wedge \text{J}$ (ER) est suivi d'un substantif composé, et accompagné des indices du pluriel $\text{I} \epsilon \text{J} \rho \text{O} \text{Z}$; ce groupe joue donc cette fois le rôle du participe présent : faisant. Ligne 22, le verbe grec $\text{ima} \zeta \text{aw}$ est rendu par $\text{I} \text{Z} \text{III} \angle \wedge$. Ce groupe se transcrit EROIAI , et signifie littéralement faire augmentation.

Enfin, ligne 24, nous trouvons le groupe $\text{I} \text{Z} \wedge \text{I} \text{Z}$, MOIERSTO ($\text{uoi} \rho \epsilon \omega \epsilon \text{iro}$), qui doit comporter le sens : on illustrera, on célébrera, on honorera ; et, en effet, il se décompose en MOI (uoi), particule désidérative, ER ($\epsilon \rho \rho \epsilon$), faire, et CTO ($\omega \epsilon \text{iro}$), illustration, honneur, louange.

Je ne multiplierai pas les exemples de l'emploi de ce signe $\wedge$ avec le sens faire ; et toutes les fois qu'il se présentera isolé, je lui conserverai ce même sens, qu'il ne me paraît pas possible de révoquer en doute. Quant à la transcription ER , j'ai dit que le signe démotique était une dégénérescence de l'hieroglyphe l'œil, qui se prononçait ER , m , i , et qui représentait l'idée faire. J'adopte donc sans hésitation cette même transcription pour notre signe démotique, et nous verrons que nulle part cette transcription ne donnera lieu à la moindre difficulté.

Ceci posé, il est clair que notre groupe doit se lire ER , et doit se rendre par faisant.

Phrase 3 — 4.

γ υ χ ι — ο ν ι ρ — ο τ ο χ ρ ο υ .

Commençons par fixer la lecture de ce groupe. La première lettre est une voyelle vague, la deuxième se montre ici pour la première fois : cherchons donc à la déterminer d'une manière précise. Trois noms propres nous offrent cette lettre : ce sont le nom de Cléopâtre, , tiré du papyrus 38. a. de Berlin ; celui de Bérénice, , tiré d'un papyrus de Turin (Young, Dict., p. 32), et enfin celui d'Antimachus, , tiré du papyrus Casati.

Jusqu'ici donc la lettre en question représente le kappa et le chi des Grecs. Le nom Petechonsis, qui signifie évidemment celui qui appartient au dieu Chons, est écrit  et Psenchonsis, ou le fils de Chons, est écrit . Il n'est pas douteux que la sigle qui représentait le nom du dieu Chons est . C'est l'analogue des sigles  d'Amon,  de Ra,  de Phtah. Le signe  est donc l'initiale du nom démotique du dieu Chons. Or, si nous cherchons la signification de ce nom, nous trouvons dans le copte les mots *konc* (ⲕⲟⲛϥ. τ. ϣⲟⲛϥ. ⲙ.), *confodere, mactare, immolare; violentia, vis, injuria*; le dieu Chons, l'Hercule égyptien, et le fils aîné d'Amon, était donc le dieu de la violence.

Nous n'avons pas encore de raison pour lire la lettre démotique , *κ*, plutôt que *η* (1); mais si maintenant nous remarquons (ce que l'analyse nous démontre de reste) que toujours le *κ* copte est représenté par la lettre démotique , dans le texte du décret de Rosette, comme dans les mots , *κερδι*, les bienfaits répandus, de *νεϣ* ou *φεϣ*, *dividere*; , *νηαδιου*, les ennemis, de *ναξε*, *inimicus*, etc., etc., nous pourrions en toute sûreté donner ici la même valeur à cette lettre, que nous transcrivons par *η* (x).

(1) Le nom hiéroglyphique de Chons s'écrit , et se lit chons plutôt que kons.

Le troisième signe est un R, et le dernier un F (q). Nous avons donc, en définitive, le mot *ondjR*, qu'il s'agit maintenant d'expliquer. Et d'abord, si nous remarquons que, dans la même ligne, nous retrouvons un peu plus loin les mots *ⲓⲙⲙⲁⲣⲓⲛⲓ* qui se transcrivent *ETR ONJR RÔ?* (*ετηρ οτοxp pω?*), dans lesquels notre groupe se représente, mais dépouillé de la lettre finale F (q), nous serons en droit de conclure que celle-ci n'est qu'un pronom affixe de la 3^e personne singulier masculin, et que, par conséquent, le radical, dont il faut trouver le sens, doit probablement être réduit aux trois seuls caractères *ondjR* (*oxp*). Nous pouvons actuellement faire usage des lexiques coptes, en ne perdant pas de vue que le p final peut être ici encore une de ces lettres prétendues paragogiques, et dans lesquelles je crois qu'il est plus sage de ne voir que des articulations, d'abord essentielles, et que les radicaux primitifs ont perdues en vieillissant. Or, le mot copte *ouondj* (*οτοxp*), signifie : *sanus esse, bene valere; purus, sanus, salvus*, aussi bien au propre qu'au figuré, puisque de *oudjai* (*οτxαι* T. M. *οτxοι* B.), qui signifie *salus*, se sont formés avec les particules coptes privative *at* et abstraotive *uet*, les mots *atoudjai* (*ατοτxαι* T.), *perdite vivens*, et *metaoudjai* (*μετατοτxαι*), *vita dissoluta, luxuria, jactura salutis*.

Le mot *ondj*, *oudj*, et avec un R paragogique, *ondjR*, *oudjR*, a donc nécessairement le sens de pureté, de sainteté, de salut, de régularité, et notre double groupe démotique *γυμνⲁⲣⲓⲛⲓ*, *ERoudjRF* doit se traduire littéralement par : faisant sa pureté, sa sainteté, son salut; nous devons précisément trouver sous cette expression l'équivalent du grec *εὐσεβούς*. J'ai cité dans la même ligne les mots *ⲓⲡⲣ-Ⲙⲓⲙⲁⲣⲓⲛⲓ*, *ETER OUDJRE RÔ?* *FAH N NPI*, qui, avec le sens que nous venons d'adopter, nous donnent : faisant ou ayant fait la pureté, la sainteté, la régularité elle-même? pour la vie des hommes; or le grec dit précisément en ce point : *τῷ τὴν βίαν τῶν ἀνθρώπων ἐκπεποθώςαντος*. On conviendra qu'il est difficile de trouver entre les expressions égyptiennes et les expressions grecques des deux passages, un accord plus complet et plus décisif. Il

demeure donc à peu près démontré que le groupe dont nous venons de nous occuper se lit : OUDJAF (OUDJAF), et signifie sa sanctification, son salut. En outre, la lecture de ce groupe nous fournit un argument de plus en faveur de la valeur x accordée au caractère démotique 𐤊 .

Phrase 3 — 5.

$\text{𐤊} - \text{M} - \text{U}$.

Nous retrouvons ici la proposition égyptienne $\text{M}(\bar{\text{u}})$, dont nous sommes longuement occupés déjà, en analysant la première phrase, et qui comporte, comme la préposition copte correspondante $\bar{\text{u}}$, les sens différents, *in*, *à*, *ab*, *ob*, *propter*, *cum*, entre lesquels nous pouvons choisir.

Phrase 3 — 6.

$\text{𐤊𐤋𐤊𐤊} - \text{NPRDJ} - \text{𐤎𐤏𐤏𐤏𐤊}$.

De même que le mot 𐤊𐤏𐤏𐤏𐤊 , NTROH , les coiffures royales (phrase 2 — 8), celui que nous avons à analyser comporte les indices du pluriel, c'est-à-dire le signe 𐤊 , N , initial, et le signe initial : en les enlevant, il nous reste un groupe de trois lettres à étudier. Ces trois lettres sont : la première un P , la deuxième un N , comme nous allons le reconnaître, et la troisième un X , que l'étude du mot 𐤊𐤋𐤊 nous a donné un peu plus haut l'occasion de déterminer. Il faut, avant d'aller plus loin, constater aussi bien que faire se pourra, que le second signe 𐤋 est un N . Malheureusement, je n'ai pu le rencontrer dans aucun nom propre, et ce n'est que par l'explication des mots dans lesquels ce caractère se présente qu'il est possible d'en découvrir la valeur. Je sens bien que ce qui est une démonstration pour moi, qui ai étudié à fond,

et avec persévérance, le texte entier du décret démotique de Rosette, pourra paraître une simple hypothèse à ceux qui veulent que la valeur d'un caractère leur soit démontrée *à priori*, indépendamment de toute interprétation de mots autres que des noms propres. Mais à ceux-là je dirai que c'est précisément la disette de noms propres démotiques, dans lesquels tous les caractères employés dans les textes seraient probablement bien loin de se présenter, qui a rendu fort difficile le déchiffrement de l'écriture démotique, et que, si toutes les lettres eussent été bien fixées à l'avance par leur intercalation dans des noms propres, il n'y eût pas eu grand mérite à lire cette écriture. Toutes les ressources fournies par l'étude des noms propres une fois épuisées, il a bien fallu chercher à deviner, mais à deviner juste. Dès-lors, il me semble que le résultat désiré est atteint lorsqu'une valeur, une fois adoptée, est appliquée partout avec succès, sans aucune exception. Je le répète donc, je ne pourrai quelquefois donner, comme ici, d'autre démonstration de la régularité des transcriptions adoptées par moi, que l'emploi des mêmes caractères dans des mots dont le sens sera certain ; mais, à mesure que le lecteur avancera, en se laissant guider dans l'étude de l'écriture démotique, j'espère qu'il reconnaîtra que je n'ai jamais rien livré à l'imagination, et, ce que je lui donne comme démontré devant toujours l'être surabondamment *à posteriori*, il finira, je l'espère aussi, par renoncer à une défiance bien naturelle, j'en conviens, mais qu'il ne trouvera justifiée nulle part.

Je reviens aux mots qui m'ont fourni la valeur du signe Σ .
A la ligne 4 doit se présenter sous les groupes $\Sigma \text{ } \Sigma \text{ } \Sigma \text{ } \Sigma \text{ } \Sigma$,
l'équivalent du grec $\pi\rho\acute{o}\varsigma \tau\acute{o}\nu \sigma\tau\omicron\lambda\iota\sigma\mu\acute{o}\nu \tau\acute{o}\nu \theta\epsilon\omega\acute{n}$, c'est-à-dire de : pour
l'habillement des dieux (dans le sens de l'action d'habiller les dieux);
or, le radical Σ , que nous connaissons déjà, signifie faire, ac-
complir. Le dernier groupe $\Sigma \text{ } \Sigma \text{ } \Sigma$ se compose de la parti-
cule de flexion μ , de, et du groupe symbolique représentant l'idée
dieux. Dès lors, l'idée : habillement, action d'habiller, est rachée

nécessairement sous le groupe $\psi\sigma\kappa\lambda$, dont l'analyse définitive viendra plus tard, mais dans lequel je retrouve le mot $\eta\pi\sigma$, qui n'est autre chose que le mot memphitique $\phi\sigma\kappa$, $\phi\omega\kappa$, signifiant *velum navis, vestis eremiticæ species, pallium, tunica*. Voilà donc un premier mot où le signe cherché peut avoir la valeur α . Passons en revue les autres mots où ce caractère se présente.

A la ligne 14, on lit les mots suivants, qui ne sont pas reproduits dans le texte grec $\psi\sigma\kappa\lambda - \epsilon\gamma\lambda\kappa\upsilon - \lambda\epsilon\mu\upsilon\upsilon\epsilon\gamma\pi$; par bonheur ces mots, qui sont du copte à peu près pur, nous donnent la phrase $\epsilon\pi\tau\mu\ \epsilon\mu\iota\theta$ (POUR MITT) $\eta\ \pi\alpha\tau\acute{o}\alpha\beta$ ($\epsilon\pi\tau\mu\ \mu\iota\theta\alpha\tau\ \eta\ \eta\pi\omega\ \mu\epsilon\theta$ (μ) $\eta\alpha\tau\omega\alpha\beta$), pour attacher un frein à la bouche gracieuse du roi. C'est bien à la bouche qu'on attache un frein, donc le groupe $\epsilon\gamma\lambda\kappa\upsilon$ doit nous donner le mot égyptien image de cette idée : or, dans ce groupe, tous les signes nous sont connus, hormis le second, et, en faisant un α de ce second signe, nous avons les mots $\eta\ \eta\pi\omega\ \mu\epsilon\theta$, qui tous les trois sont coptes, et signifient à la lettre : dans la bouche gracieuse. Puisque le mot $\pi\omega$, avec ses variantes dues à l'influence des dialectes, est le seul qui, en copte, signifie bouche, il y a plus qu'une présomption en faveur de la lecture $\eta\pi\omega$, du groupe où se trouve le signe ϵ : la valeur que je lui ai donnée est donc satisfaisante dans ce passage.

Enfin, à la ligne 16, l'idée les *opposants* est rendue par $\eta\kappa\epsilon\iota$, ce qui, en copte, veut dire : ceux refusants, ceux se détournant de.

Je crois ma lecture suffisamment justifiée, et je passe outre.

Le mot en question se lit donc $\pi\alpha\eta\iota$ ($\eta\pi\chi$), et il s'agit actuellement de découvrir sa signification, puis de montrer qu'à l'aide du copte, cette signification est rigoureuse. Voyons donc quels sont les différents passages du décret où il se rencontre.

A la ligne 3, l'idée dieux évergètes est rendue par $\kappa\iota\lambda\kappa\lambda\epsilon\lambda\epsilon\lambda$; il est vrai que le groupe symbolique dieux et l'article pluriel λ ont disparu; mais leur restitution est pleinement justifiée dans la même ligne par la présence des mots Bérénice l'Évergète,

< 1 2 2 2 | (3 2 1 1) / 4 ; dans ce cas, le qualificatif évergète doit être au féminin, et, en effet, il est suivi de l'article féminin < , τ, et précédé de la voyelle vague 2 , 1, ε, ο. Ici, je ne puis me dispenser de signaler une coïncidence qui n'est peut-être que fortuite, et qui cependant a bien pu, pour les Égyptiens, justifier le choix du mot PERDJ (πρξ) pour représenter l'expression grecque εὐεργέτης, εὐεργίτης : les mots Bérénice l'Évergète, tels qu'ils sont écrits en caractères démotiques, devaient se prononcer BERENIKE EPERDJIT ; or, de là à Βερενικη η εὐεργέτης, il y avait certainement bien près, et je ne pense pas qu'une assonance aussi complète ait pu être l'effet d'un simple hasard. Quoi qu'il en soit, εὐεργέτης signifie bienfaisant, et la même idée doit être représentée par le mot < 1 2 2 2 ; donc, le radical 1 2 2 doit représenter forcément l'idée bienfait ou être bienfaisant. Poursuivons.

A la ligne 6, la pensée grecque τὰ πρὸς τοὺς θεοὺς εὐεργετικὸς δια-
κείμενος est rendue par $\text{z} \text{b} \text{z} \text{p} \text{z} \text{z}$, littéralement : bienfaisant
à l'égard des dieux.

A la ligne 20, nous devons trouver la contrepartie du grec : ἔχοντες ἐνερgetικὸν ἐν τοῖς ἀνθρώποις εἰς τὸ θεῖον διάλυσιν, et nous lisons en effet, $\text{ἐνεργητικόν ἐν τοῖς ἀνθρώποις}$, ce qui doit signifier, au-

tant qu'on peut en juger, indépendamment de la valeur du premier groupe : agissant ou pensant en dieu bienfaisant envers les dieux.

Enfin, la ligne 22 contient de nouveau la mention des dieux Évergètes, et ce sont les groupes $\overline{\text{I}} \text{ } \overline{\text{A}} \text{ } \overline{\text{Z}} \text{ } \overline{\text{Z}} \text{ } \overline{\text{I}} \text{ } \overline{\text{B}} \text{ } \overline{\text{Z}}$ qui la fournissent.

Il ne saurait donc être douteux un seul instant que le mot **PERDI** (**περδι**) signifie : bienfaisant; qu'il faisait au féminin **PERDIT** (**περδιτι**), et, au pluriel, **PERDIU** (**μερδιου**); enfin, que ce mot était un adjectif formé d'un radical **PERDI** (**περδι**), signifiant bienfait, et que nous trouvons au pluriel (**μερδιου**, **μερδι**), dans la troisième phrase du texte démotique du décret de Rosette.

Reste enfin à justifier cette signification du mot *PERDJ* et de son dérivé *PERDJI*, à l'aide de la langue copte.

Les mots PERCH, PÔRCH, FORDJ, FERCH (ⲡⲉⲣϣ, ⲡⲣϣ, ⲡⲟⲣϣ, T. B. ⲫⲟⲣϣ, ⲫⲉⲣϣ, M.), signifient : *extendere, expandere, amplificare, augere*.

Les mots PERDJ, PÔRDJ, FERDJ, FÔRDJ (ⲡⲣϣ, ⲡⲉⲣϣ, ⲡⲟⲣϣ, T. ⲫⲉⲣϣ, ⲫⲟⲣϣ, ⲫⲟⲣϣ, M.), signifient : *dividere, separare*; et Peyron (Lexique, p. 170) cite, pour ce mot, la valeur *extendere se, significatione petitâ* à ⲡⲟⲣϣ, ajoute-t-il. Pour ma part, je n'hésite pas à considérer ces deux mots comme constituant un seul et même radical; en effet, les deux lettres ϣ et x se remplacent aisément l'une par l'autre, dans les dialectes coptes, comme, par exemple, pour le mot thébain ⲭⲙⲙⲟ, huit, qui se trouve écrit ⲭⲙⲙⲟ dans le dialecte baschmourique. Je ne fais donc pas de différence entre les mots ⲡⲟⲣϣ et ⲡⲟⲣϣ : d'ailleurs, n'y a-t-il pas une liaison évidente entre les idées *expandere* et *dividere*, entre partager et répandre? En résumé, le mot égyptien ⲭⲭⲭ, PRADJ, signifie bienfait, et le mot FERDJ, bienfaiteur, en ce sens que celui qui accorde des bienfaits, les répand; enfin, ces mots avaient une analogie réelle avec notre mot profusion.

Phrase 3 — 7.

ⲁⲓⲣⲓⲥ — ÔDJECHE? — ⲁⲭⲉⲭⲉ?

Ce groupe est un de ceux sur le compte desquels j'aurai malheureusement bien peu de chose à dire; mais j'ai du moins la consolation de pouvoir affirmer que cela tient autant à l'incorrection du texte lui-même qu'à toute autre cause. Cinq fois ce groupe se présente dans le décret de Rosette, et cinq fois il est écrit d'une manière entièrement différente. Il n'est donc pas possible de discerner quelle est la bonne, et dès-lors je me trouve réduit à proposer de simples hypothèses.

Dans le passage qui nous occupe, le mot est écrit ⲁⲓⲣⲓⲥ.

Dans la ligne 6, après les mots ⲁⲓⲣⲓⲥ ⲁⲓⲣⲓⲥ, qui se lisent ETKA N ETO O(siris), ayant rétabli, vengé son père Osiris,

Enfin, ligne 21, au point où nous devrions trouver l'équivalent de la formule grecque ἀγαθὴ τύχη, nous lisons les mots ἡμεῖς ἀγαθὴ

ⲉⲁⲓⲛ ⲙⲉⲙⲉⲧⲉⲛⲓ, dont le dernier ⲉⲁⲓⲛ doit correspondre au grec ἀγαθὴ τύχη. Cette fois, la pierre n'est pas mutilée, et la forme du mot est bien ⲉⲁⲓⲛ. Le mot ⲉⲁⲓ est donc un substantif singulier masculin, puisqu'il est précédé de l'article η; mais on voit que le cinquième passage nous présente une cinquième forme du mot en question. Quant au sens du groupe, il est à peu près fixé par l'étude de ces cinq passages, et il doit être l'image de l'idée : être bienfaisant, accorder des bienfaits, se bien conduire à l'égard de quelqu'un, se montrer généreux, bien disposé à l'égard de quelqu'un. Dire plus sur la valeur de ce mot ne serait pas prudent; je m'abstiendrai donc de rien préciser, et je me bornerai à reconnaître la valeur alphabétique de ceux de ses éléments dont la forme n'est pas douteuse.

Le premier signe ne se présente pas fréquemment dans le texte démotique du décret de Rosette, et dans les autres textes démotiques connus, aucun nom propre ne le contient. Cette première ressource nous manque donc pour en déterminer la valeur.

Nous trouvons plusieurs fois le mot grec αἰωνόβιος, rendu par le groupe ⲉⲁⲓ, qui est évidemment la reproduction du groupe hiéroglyphique ⲉⲁⲓ, ayant la même signification. Or, Champollion et Salvolini (Anal., n° 221) ont démontré que le signe ⲁ, symbole de la vie, n'était autre chose que l'initiale ω du mot ων, ων, la vie, ⲉⲁⲓ; c'est donc un ω. Le signe démotique ⲉⲁⲓ correspondant, devant avoir exactement la même valeur, il est tout naturel d'y voir aussi un ω.

Cherchons maintenant si cette valeur est applicable aux mots dans lesquels cette lettre se présente. Le groupe ⲉⲁⲓ, pouvant, par suite de son analogie avec un groupe hiéroglyphique, être considéré *a priori* comme symbolique par ceux qui cherchent de prédilection l'élément symbolique, j'aime mieux attendre qu'il ait été démontré que ce groupe se lit très-nettement et très-

Peut-être, enfin, la dernière est-elle une *s* ou un *ch* (*c* ou *ç*). Nous aurions donc un groupe *wæc*, *wæh* ou *wæc*, *wæh*, auquel je ne saurais assimiler avec certitude aucun mot copte moderne.

Comme il est, du reste, de mon devoir de mentionner toutes les hypothèses que j'ai examinées successivement dans le cas où, comme cette fois, la signification d'un mot restait douteuse, ainsi que sa véritable lecture, j'ajouterai que j'ai quelquefois pensé que le mot en question pourrait bien être un composé de ô, oi (ω, οι), être, et de βῶχ, βωχ, βεχ (χω, χο, χε), *fundere, effundere, emittere, diffundere; effusio, diffusio*. Dans ce cas, le vrai sens de notre groupe serait en rapport intime avec celui du mot

1222, ΝΡΕΔΗ (μερμή), les distributions, les profusions, et, par extension, les bienfaits.

Je n'insisterai pas plus longtemps sur une analyse que je ne me suis décidé à présenter qu'en désespoir de cause, et afin de prouver que je n'ai jamais abandonné un mot sans chercher, par tous les moyens possibles, à me rendre maître du sens qu'il renfermait.

Je pense, du reste, qu'ici le groupe en question est accompagné du pronom personnel affixe de la troisième personne masculin singulier $\text{F}(q)$, qui indique que le mot أَنَدَ , ONDECH ($\omega\eta\epsilon\chi$), se rapporte à Ptolémée, comme s'y rapportait également le mot أَنَدَ , MOOR ($\omega\mu\omega\tau q$), resplendissant, que nous avons analysé un peu plus haut. Ce qui prouve d'ailleurs que ce q final est un pronom, c'est que, dans les passages des lignes 20, 21, cet affixe ne se représente plus.

Phrase 3—8.

$$\mathcal{J}_H = \text{ET} - \text{ET}_0$$

Nous avons lu déjà deux fois cette particule, qui n'est autre chose que le pronom relatif *qui, que* (phrase 2—3, phrase 3—1) et nous l'avons trouvée servant de préformative à des participes.

qu'il n'est pas alphabétique, mais bien symbolique. Ici le lecteur voudra bien se rappeler que, dans ma lettre à M. Guignaut, tout en énonçant comme un principe à peu près absolu l'exclusion des symboles de l'écriture démotique, j'ai cependant admis que des idées essentiellement vulgaires, telles que celles de la divinité, par exemple, pourraient bien être représentées par de purs symboles. Il n'y a donc pas ici de ma part dérogation du principe que j'ai posé, ni concession au principe contraire que j'ai cru devoir combattre. Nous employons des symboles dans notre écriture française, tout alphabétique qu'elle est, lorsqu'il s'agit de peindre les idées les plus vulgaires; il a donc bien pu en être de même dans l'écriture populaire des Égyptiens.

Voyons maintenant ce que c'est que le second signe du groupe démotique, les Dieux, ou le premier du groupe un Dieu, que nous avons trouvé dans la ligne 20.

Il n'est pas possible de méconnaître, dans ce symbole adopté par l'écriture démotique, l'image hiéroglyphique la plus ordinaire des personnages divins, le déterminatif obligé de tous les noms phonétiques des Dieux, c'est-à-dire le personnage barbu, sans bras, assis les genoux élevés, et dans un état absolu de repos (voir dans le Précis de Champollion, la série des noms divins phonétiques, n° 39 et suivants, et dans la grammaire, à la page 109); la forme hiéroglyphique pure étant , la forme linéaire est devenue , ou , et c'est évidemment là l'origine de notre signe démotique  ou , qui, à proprement parler, n'est pas un caractère démotique, mais bien un des symboles hiéroglyphiques, que sa signification a fait passer tout naturellement dans l'écriture démotique. Nous verrons plus loin qu'un autre symbole hiéroglyphique de la même idée Dieu s'est également introduit dans l'écriture populaire, et nous n'aurons pas sujet de nous en étonner, parce qu'il est bien certain que, parmi les chrétiens qui ne connaissent pas la première lettre de l'alphabet, il n'y en a pas un qui ne soit en état

de reconnaître, au premier coup d'œil, une croix au milieu d'une page entière d'écriture.

En définitive, ce signe étant un véritable symbole, il faut, de toute nécessité, suivant ma théorie, qu'il soit accompagné de l'indice caractéristique des signes de ce genre, et c'est ce qui ne manque pas d'arriver. Après l'image matérielle du personnage divin, vient immédiatement l'indice qui clôt et termine toutes les sigles représentatives des noms divins démotiques : cet indice est précisément le troisième caractère du groupe Dieux au pluriel, le second et dernier du groupe Dieu au singulier. Quant au quatrième et dernier signe, il est nécessairement alphabétique, et il faut en déterminer la valeur. D'abord, c'est une terminaison du pluriel ; car la comparaison des deux groupes un Dieu et les Dieux, extraits du passage de la ligne 20, ne permet pas de conserver de doute à cet égard : reste à deviner quelle est cette terminaison.

Remarquons d'abord que le tracé de ce caractère est loin d'être uniforme, ce qui tient vraisemblablement à ce que le graveur n'avait pas la moindre précaution à prendre dans la reproduction du groupe conventionnel représentant une idée aussi vulgaire que celle-ci : *les Dieux* ; il eût contourné comme il l'eût voulu tous les signes phonétiques de ce groupe, qu'il n'en eût pas été moins compris de tout le monde. Une incorrection de tracé n'a donc rien de cette fois qui puisse nous étonner. Or, si nous trouvons presque toujours le signe écrit exactement comme le 2, p initial du nom Ptolémée, nous le trouvons aussi, ligne 2, sous la forme exacte de la voyelle vague A, E, O, (1) ; il en est de même ligne 18 et ligne 20 (3 fois). Il est donc possible que le signe régulier 2 ait été presque toujours remplacé par le signe de l'articulation p, 2, avec lequel il présente une assez grande analogie de forme. Du reste, la voyelle 2, ou, nous donne une terminaison copte du pluriel, tandis

(1) Nous verrons, en analysant la ligne 22, qu'une fois le graveur s'est laissé entraîner à écrire le même mot , en y adaptant les formes ordinaires du pluriel.

que P ne nous donne rien. Il n'y a donc pas à hésiter, et d'autant moins d'ailleurs, que, dans la ligne 30, nous verrons l'idée : *on les intitulera*, rendue par ⲡⲓⲗⲉⲛ, MOITE (POUR TAURE) NOU (VOI TATE NOU), on dira à eux, on donnera le nom à eux, phrase dans laquelle le pronom personnel de la troisième personne du pluriel est précisément rendu par ce signe ⲡ, que je lis ou, et qui n'est que le même pronom de la langue copte.

En résumé, le groupe en question se compose des signes du pluriel, l'ⲡ initial et le son ou final, qui encadrent le symbole Dieu, suivi de l'indice caractéristique de tous les symboles.

Reste enfin à dire quelle était la prononciation de ce groupe. Or, ce problème, ainsi que je l'ai fait observer en m'occupant plus haut du nom grécisé Amonrasonter, a été résolu de la manière la plus heureuse par le savant A. Peyron, qui a nettement démontré que, chez les Égyptiens, l'idée Dieu était rendue par le mot TÈR (ⲧⲏⲣ). (1); c'est précisément le groupe que nous venons d'étu-

(1) Peut-être cette valeur du mot ⲧⲏⲣ conduit-elle à une explication fort naturelle d'un passage d'une homélie de saint Schennuti, que Champollion a extrait du *Catalogue de Zoéga* (n° cxiv, pag. 456 et 457), pour le citer dans son *Précis du système hiéroglyphique* (1^{re} édition, p. 96 et 97). Voici ce passage : ⲉⲛⲧⲱⲛ ⲛⲃⲟⲩⲟⲟⲩ ⲁⲛ ⲛⲉⲧⲏⲛ ⲁⲛⲟⲩⲉⲓⲟⲩⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲛⲁⲓ ⲉⲧⲉⲧⲏⲛⲁⲛⲟⲩ ⲛⲁⲧ.

Champollion le traduit ainsi : « Que sont les crocodiles et tous les animaux aquatiques que vous adorez ? » Mais cette traduction n'est pas suffisamment exacte, et le texte copte signifie très-probablement :

« D'où viennent les crocodiles et les habitants des eaux, ces dieux que vous adorez ? »

Si le mot ⲧⲏⲣⲟⲩ voulait dire tous, je crois que sa vraie place ne serait pas après le mot ⲁⲛⲟⲩⲉⲓⲟⲩⲟⲩ, mais bien avant le mot ⲉⲧⲉⲧⲏⲛ, tandis que s'il comporte le sens *dieux*, il occupe précisément la place que l'ordre logique de la phrase lui assigne. Voici un exemple que je trouve dans le *Lexique copte* de Peyron, et qui semble me donner raison : *Omnes domus* est la traduction des mots coptes ⲛⲧⲏⲣⲏⲓ ⲛⲧⲉ ⲩⲁⲙⲏⲓ, qui signifient littéralement la totalité des maisons; nous aurions donc eu dans notre phrase : ⲁⲛ ⲛⲧⲏⲣⲏⲓ ⲛⲧⲉ ⲛⲉⲧⲏⲛ ⲁⲛⲟⲩⲉⲓⲟⲩⲟⲩ. Il se peut que je me trompe; mais, jusqu'à plus ample informé, je regarderai ce passage comme confirmant l'opinion émise par le savant Peyron que le mot égyptien ⲧⲏⲣ signifiait proprement Dieu.

dier qui termine le nom démotique correspondant au nom grec *Αμωνασιουθρ*. Donc, le groupe se prononçait *TÈR* (τηρ) au singulier, et *NTÈROU* (ντηρου), ou *NTÈROUE* au pluriel. Il est, je pense, inutile d'ajouter que les désinences du pluriel *or* et *oua* sont très-fréquentes en copte pour les noms terminés par des consonnes.

Ceci posé, nous avons la phrase égyptienne :

ETFPCHF KMER, ER ODJRF M NPRDJI, ÔDJECHEF ET NTÈROU.

qui, représentée en lettres coptes, avec restitution des voyelles, des particules et des articles supprimés, nous donne la phrase suivante :

επιτηνωσϣ κμερ, ειπε ποροχειρεσϣ νηνερχι, ωχεσϣ πετ ν̄ ντηρου, dans laquelle il n'est pas possible de méconnaître des mots à peu près coptes. Quant au sens de cette phrase, il est le suivant :

Le réparateur de l'Égypte, se sanctifiant par ses largesses, donnant avec profusion ce qui appartient aux Dieux.

Le grec dit simplement : τοῦ τὴν Αἴγυπτον καταστησαμένου, καὶ τὰ πρὸς τοὺς θεοὺς εὐσεβοῦς. Il y a donc dans la phrase égyptienne un plus grand développement de l'idée essentiellement religieuse renfermée sous les mots τὰ πρὸς τοὺς θεοὺς εὐσεβοῦς.

Ligne 1 — Phrase 4.

Texte égyptien :

- 1022 - 120 1μ2 - 1110 522 5311 111122 102

Texte grec :

Ἀντιπαλιν ὑπερτέρου, τοῦ τὸν βίον τῶν ἀνθρώπων ἐπανορθώσαντος, κυρίου τριμ-
κονταετηρίδων.

Le texte égyptien doit être scindé de la manière suivante :

1μ2 - 1 110 522 5311 111122 102
- 1022 - 120

Il se transcrit en lettres coptes :

un? ou uua? mxtiot, etp oxp pω az ū nni, nototo ū nni,
et se traduit littéralement :

Au-dessus de ses ennemis, faisant la pureté elle-même pour la
vie des hommes, l'excellent par les années.

Phrase 4 — 1.

ⲡⲟ — ⲙⲣ ou ⲙⲙⲁ? — un ou uua?

Ce groupe peut se lire de deux façons différentes, que nous allons examiner successivement. Le premier signe est sûrement un *ⲙ*, le second peut être un *ⲣ*, semblable à celui qui sert d'initiale à tous les noms propres, tels que Pétearpochrates, Pétéchonsis, etc., etc., mais avec l'appendice tangent qui se retrouve dans les mots à transcription grecque du manuscrit de Leyde. Nous aurions ainsi le mot *ⲙⲣ* (*un*); ce second signe peut encore être considéré comme complexe, et composé d'un *ⲙ* lié à une voyelle, telle que *ⲁ*, *ⲉ*, *ⲓ*; dans ce second cas, nous aurions le mot *ⲙⲙⲁ* (*uua*). Voyons le sens que nous fournit chacune de ces deux hypothèses. D'abord, dans l'un et l'autre cas la première lettre ⲟ, *ⲙ*, étant séparée par un assez grand intervalle du caractère qui la suit, il y a toute raison de croire qu'elle représente la préposition *ⲙ* (*u* pour *zeu*) *in*, en, dans. Si c'est la lettre *ⲣ* qui vient après, nous avons le mot *ⲙⲣ* (*une*), équivalent du mot copte *ⲙⲣⲏⲉ*, signifiant : supérieur, au-dessus. En effet, le mot *ⲙⲣⲏⲉ* se décompose clairement en *ⲙ* et *ⲣⲏⲉ*, qui est le substantif féminin *ⲣⲏⲉ*, ciel, muni de son article. En supprimant celui-ci, comme cela avait lieu d'habitude dans l'idiotisme égyptien, il reste *ⲙⲣⲏⲉ*, et, d'après une règle grammaticale constante, la particule *ⲙ*, se changeant en *ⲙ* devant le *ⲣ*, il reste enfin *ⲙⲣⲏⲉ*, mot identique avec celui que nous fournit le texte démotique du décret de Rosette.

Voyons maintenant ce que nous donne la seconde leçon. S'il

Phrase 4 — 2.

NDJDJIOU — NXIXIOY.

Nous sommes en mesure de reconnaître que ce groupe doit être composé de la particule ↗ , N , image du pronom possessif de la troisième personne, son, sa, ses, et d'un radical dont nous allons chercher la forme.

Les deux premières lettres sont deux djangja (x), la troisième est un 1, et la dernière nous est encore inconnue. Cherchons-en donc la valeur.

Salvolini (Camp. de Ramsès le Grand, p. 22) admet que ce signe ◀ est le déterminatif générique des mots qui expriment une idée de méchanceté, ou de mépris, et il ajoute en note : « cf., lig. 13, 15 et 16, le mot *uocwaw*, les impiés, les rebelles, « grec *ἀσεβής*, etc. ; — lig. 5, le mot *xixswrt*, grec *ἀντιπάλων* ; — lig. 11, « le mot *newtortp*, désordre, ravage, trouble, grec, *ταραχή* ; — et, « lig. 16, le mot qui correspond au grec *καλά*, dommages. »

Je commence, suivant mon habitude, par nier purement et simplement que ce signe soit un déterminatif, parce que je n'ai jamais pu en rencontrer que deux seulement dans le texte entier du décret de Rosette, à savoir : l'urœus qui accompagne le nom des coiffures royales, et la pierre qui suit le mot stèle. C'est donc pour moi une lettre comme toutes les autres, et une lettre toute phonétique, et qui se prononçait ou. Passons maintenant en revue les exemples cités par Salvolini, et nous verrons lequel a raison de lui ou de moi, lorsqu'il s'agit de la lecture des groupes, car nous ne pouvons évidemment avoir raison tous les deux.

• Dans les lignes 13, 15 et 16, le mot que Salvolini lit *uocwawo*, les impies, les rebelles, grec ἀσεβῆς, est simplement le mot 𐩨𐩣𐩬𐩪𐩣𐩪𐩨, *niouweoui*, les rebelles. En copte, de *oube* (oube), contre, s'est formé le mot *etoube* (etoube), *adversarius*, et le mot *tioube* (tioube), *adversari*, *resistere*, *contradicerere*, *contendere*, *pugnare*, d'où enfin

ETTIIOUBE (ⲉⲧⲧⲟⲩⲃⲉ), *adversarius, inimicus*. On me permettra de préférer ma leçon, qui donne ce sens d'une manière parfaitement régulière, tandis que Salvolini crée tout exprès pour le mot *uscoue* le sens impie, rebelle, qu'il n'a jamais eu que dans son imagination. En effet, sôbe (ⲥⲱⲃⲉ) signifie *ludere, illudere, irridere, deridere, ridere*, et, pris comme substantif, ce mot signifie *irrisio, risus*. Jamais, que je sache, il n'a voulu dire autre chose, et, l'on en conviendra, il y a singulièrement loin de là à l'idée : impie, rebelle.

A la ligne 15, un des groupes désignés par Salvolini comme ayant la même valeur, est le suivant : Ⲛⲉⲧⲧⲟⲩⲃⲉⲟⲩ, que je lis NETTOUBEOU, et qui est précisément le mot copte ETTIOUBE (ⲉⲧⲧⲟⲩⲃⲉ) au pluriel.

A la ligne 5, j'aurais vainement cherché le mot *ⲭⲁⲭⲉⲩⲁⲩⲟⲩ*, grec *ἐντιπάλιν*; il est clair qu'il y a dans la note de Salvolini une faute d'impression, et que c'est réellement la ligne 1 qu'il a voulu désigner; de plus, c'est précisément le groupe qui nous occupe qu'il avait en vue, et qu'il a lu à peu près. En effet, le mot *ⲉⲧⲧⲟⲩⲃⲉ* (*ⲭⲁⲭⲉ, ⲭⲁⲭⲁ, ⲭⲉⲭⲁ*) *inimicus, hostis*, fait au pluriel *ⲭⲁⲭⲉⲩⲁⲩⲟⲩ, ⲭⲁⲭⲉⲩⲁⲩⲟⲩ* et *ⲭⲁⲭⲉⲩⲟⲩ*; et c'est un pluriel de cette dernière forme que nous offre le groupe démotique dont nous nous occupons. Supposons que *ⲭⲉⲭⲁ* soit muni de la terminaison *ou*, et nous aurons lettre pour lettre, notre mot démotique *ⲉⲧⲧⲟⲩⲃⲉⲟⲩ* (*ⲭⲉⲭⲉⲩⲟⲩ*). Ici le mot doit évidemment être au pluriel, il faut donc une terminaison qui l'indique, puisque la particule possessive *ⲛⲉ*, ⲛⲉ, est aussi bien propre au singulier qu'au pluriel. Si donc le signe ⲛⲉ, dans lequel Salvolini voit un déterminatif, ne représentait pas cet indice final du pluriel, rien absolument ne ferait reconnaître le nombre du groupe en question.

A la ligne 11, le mot que Salvolini lit : « *ⲛⲉⲧⲧⲟⲩⲃⲉ*, désordre, « ravages, trouble, grec, *ταραχή*; » n'est autre chose que le mot ⲛⲉⲧⲧⲟⲩⲃⲉⲟⲩ, *ⲛⲉⲧⲧⲟⲩⲃⲉⲟⲩ*, la perturbation, les troubles, mot conservé dans l'expression copte *ⲧⲁⲛⲧⲉⲩ* (*ⲧⲁⲛⲧⲉ*), *turbare*. Ce mot se

retrouve ligne 16, mais, à la ligne 11, il est précédé de l'article singulier masculin, tandis qu'à la ligne 16, il n'est précédé d'aucun article. Comme là il s'agit de comprimer les populations par les troubles, le pluriel est plus convenable que le singulier.

Enfin, à la ligne 16, doit se trouver un groupe que Salvolini n'a pu lire, puisqu'il n'en donne pas la transcription, et qui, suivant lui, correspond au grec $\alpha\alpha\alpha$: maux, dommages. En cela, il a parfaitement raison; mais ce groupe, qui se lit immédiatement $\langle \text{ⲁⲓⲛⲓ} \rangle$, ⲕⲙⲟⲟⲩ ou ⲕⲙⲟⲩ , se rapproche tout naturellement du mot copte ⲕⲙ (ⲕⲙ . τ . ⲙ .), *motus*, *agitatio*, *commotio*, lequel, au pluriel, a fort bien pu faire jadis ⲕⲙⲟⲟⲩ . Ce groupe se retrouve à la ligne 13.

Un mot que Salvolini omet dans sa note est le mot $\langle \text{ⲁⲓⲛⲓ} \rangle$ qui se trouve dans la ligne 12, et qui signifie : exercer des vexations, vexer, infester; il se lit : ⲧⲁⲟⲩⲟ , et il me semble parfaitement analogue au copte ⲥⲓⲁⲟⲩⲟ , littéralement *accipere pignus*, et, au figuré, *vexare*, *infestare*, ainsi que nous le verrons plus tard.

Enfin on trouve, ligne 8, les deux mots $\langle \text{ⲧⲁⲟⲩⲟ} \rangle$, ⲧⲉⲕⲟⲩ , prisons, et $\langle \text{ⲕⲙⲟⲟⲩ} \rangle$, ⲕⲙⲟⲟⲩ , choses honteuses, accusations, terminés par ce même signe.

On voit que mes lectures auraient fourni à Salvolini trois bons exemples de plus en faveur de sa thèse sur le rôle du signe $\langle \text{ⲁⲓⲛⲓ} \rangle$, dans lequel il voit un déterminatif. Il est étrange, j'en conviens, que tous les groupes terminés par ce signe soient des images d'indées fâcheuses, comme celles de rebelles, d'ennemis, de troubles, de maux, de vexations, de prisons, d'accusations; mais j'ajoute bien vite que la lecture de tout ce que Salvolini a écrit dans la brochure précitée au sujet de ce signe démotique d'impureté, comme il l'appelle, m'a paru si complètement dénué de bon sens, si tiré par les cheveux, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, que je ne me suis pas senti le moindre désir d'accepter cette bizarre interprétation. Cette fois, comme toujours, j'aime beaucoup mieux croire au plus simple. Quant aux écritures hiéroglyphique et hiératique,

comme j'ignore ce que l'étude approfondie que j'en ferai tôt ou tard m'amènera à croire, je dois m'abstenir prudemment d'émettre ici des opinions que je serais peut-être obligé de modifier entièrement un jour.

Si, par suite de cette coïncidence entre l'emploi du signe en question et la nature des idées représentées par les groupes auxquels il se lie, nous pouvions être tentés d'admettre que ce signe a été un déterminatif conventionnel de tous les mots images des choses fâcheuses ou méprisables, nous serions, ce me semble, forcés d'admettre que les autres classes d'idées avaient également des déterminatifs démotiques; ainsi, les expressions des choses bonnes ou louables devraient en être munies, et, à plus forte raison, les noms propres d'homme ou de femme qui, dans les textes hiéroglyphiques, sont perpétuellement accompagnés d'une petite figure déterminative du sexe, devraient en être encore suivis dans les textes démotiques. Or, jamais cela n'a lieu; donc il devait paraître au moins étrange que l'on eût imaginé de donner pour déterminatif aux noms des choses fâcheuses un signe qui ne ressemble à rien, qui ne rappelle absolument rien.

Si j'insiste tant sur ce point, c'est, je le confesse, que la réalité du fait observé par Salvolini me préoccupe fortement. Le fait existe, mais a-t-il été expliqué d'une manière satisfaisante? Nullement. Maintenant, y a-t-il quelque fait qui s'oppose à ce que le signe en question soit pris pour un caractère phonétique, image de la diphthongue ou? pas le moindre. Il y a même quelque raison en faveur de mon opinion, comme, par exemple, l'absence de tout autre signe de pluralité dans les groupes  et , qui sont vraisemblablement au pluriel. Je persiste donc formellement dans cette opinion, et j'espère bien découvrir, tôt ou tard, des faits nets et précis qui viendront me donner gain de cause (1). Quoi qu'il

(1) Ceci était écrit depuis quelques semaines, lorsque deux de ces faits précieux, qui devaient me venir en aide, se sont tout naturellement présentés à moi, au moment où je ne

3—4), se lit *ouja* (pour *orxeipe*). Il se compose de *ouj* (copte, *orxei*) et de la particule paragogique *re* (*pe*); il signifie : sanctification, régularité, pureté.

—

Phrase 4 — 5.

ⲕⲓⲙ — ⲣⲟ — ⲡⲱ.

J'ai longtemps cherché la valeur de ce mot, et ce n'est qu'après bien des tâtonnements que je me suis arrêté au sens que je vais essayer de justifier. La pierre n'étant pas mutilée en ce point, il n'y a pas moyen de supposer qu'il manque quelque trait essentiel aux caractères. Le premier est sûrement le demi-cercle ouvert par le haut, image de l'articulation *κ* ou de l'article singulier masculin *ρ*. Le second nous est également connu; c'est une voyelle *α* ou *ὀ*. Nous avons donc, en définitive, à examiner les deux leçons *ρὀ* ou *ρὀ*.

ρὀ (*ρω*) ne donne aucun autre sens en ma connaissance que celui de la conception, en copte *νωω*.

Le mot *αὐ* (*πω*), au contraire, est employé dans le copte avec le sens *ipse* (1), *reverà*, et ce sens me paraît fort convenable ici. Je n'hésite donc pas à lire ⲕⲓⲙⲁⲣⲁⲧⲁⲣⲱ, *orxeipe* *πω*, la pureté elle-même.

J'avais d'abord pensé qu'il fallait voir dans ce groupe la particule ⲓⲕⲁⲣⲁⲧⲁⲣⲱ, à ou de, suivie de l'article masculin *ω* du substantif la vie; mais, d'une part, il fallait admettre pour cette particule *κτε* une orthographe exceptionnelle en ce point (2), et de l'autre un défaut de tracé pour le signe *ω*. Ce mode de lecture ne pouvant supporter un examen consciencieux, j'ai dû chercher mieux, et je crois avoir trouvé le vrai sens du mot en question.

Remarquons que le mot bouche (*πω*) est écrit ⲁⲕ dans le texte

(1) Peyron, *Lex.*, p. 176. *πω*. γ. *α*. *ipse*, sollicit as pro personâ vel re, substantivâ, realitâtē usurpatur. *πω* *πω*, *πω* *πω* hic *ipse*, *πω* *πω* *πω*, *noibat reverà*.

(2) Dans toute l'étendue du décret, *κτε* est toujours écrit ⲓⲕⲁ, l'*α* initial ayant un point souscrit comme dans la particule possessive.

même du décret de Rosette (lignes 13 et 18), et qu'ici l'orthographe du mot que nous lisons également $\rho\omega$, $\alpha\delta$, est toute différente. Peyron admet, et j'admets d'après lui, que $\rho\omega$, bouche, et $\rho\omega$, *ipse*, sont un seul et même mot, et pourtant l'orthographe égyptienne semblerait nous montrer le contraire. Cela tient, je crois, à ce que, pour plus de clarté, les Égyptiens avaient admis en principe qu'ils changeraient toujours l'orthographe d'un radical quand ils en modifieraient la valeur. Ainsi, nous avons déjà vu le mot $\rho\omega$, PE (ne), signifiant au propre le ciel, s'écrire ρ , P (n) simplement, dans le mot $\rho\omega$, EMPE, au-dessus. C'est probablement un fait du même genre qui s'est reproduit au sujet du mot $\alpha\delta$.

Phrase 4 — 6.

4 — $\alpha\eta$ — $\alpha\zeta$.

La première lettre de ce groupe est une voyelle, α , ϵ ou i ; la deuxième nous est encore inconnue. Le nom propre $\chi\alpha\tau\chi\rho\alpha\tau\eta\varsigma$ se présente dans l'*Antigraphe grec* de Greÿ, dont la traduction démotique a été publiée par Kosegarten (Pap. 36 de Berlin), et la forme démotique de ce nom est $\alpha\eta\alpha\zeta$ ou $\alpha\eta\alpha\zeta$. D'un autre côté, le nom Peteharpocrates est écrit $\alpha\eta\alpha\zeta$. De la comparaison de ces deux noms, il résulte que c'est le groupe $\alpha\eta\alpha$ qui représente la partie $\chi\alpha\tau\chi\rho\alpha\tau\eta\varsigma$ de chacun de ces noms. Donc, dans le premier, c'est bien la syllabe $\alpha\eta\alpha$, qui correspond à la syllabe grecque $\chi\alpha$. Si maintenant nous remarquons que pour l'organe grec il devait être très-difficile, pour ne pas dire impossible, de prononcer l'ensemble des lettres aspirées $\alpha\chi\rho\alpha\tau\eta\varsigma$ que nous offre le nom Chapochrates sous sa forme égyptienne, nous comprendrons pourquoi ce mot est devenu $\chi\alpha\tau\chi\rho\alpha\tau\eta\varsigma$, par l'intercalation des voyelles α , ω , qui devaient en faciliter et en adoucir la prononciation. Le signe initial α est sûrement une voyelle; donc nécessaire-

ment le signe $\subset$ était l'équivalent de l'aspiration grecque χ . Ceci posé, notre groupe, qui doit signifier la vie, se lit AKH (AH); et si nous ouvrons le Lexique copte, nous trouvons sur-le-champ AHE (AHE), *vita stadium, vita tempus, vita* (1). Or, le dialecte memphitique substituant habituellement le h qui lui est propre au z thébain, nous retombons sur notre mot AKH ou AH (AHE). Cette lecture n'est pas sujette à contestation, et il demeure bien établi que le signe $\subset$ représente une forte aspiration, telle que le *hori* ou le *khei* des textes memphitiques.

Dans le papyrus A de Grey, l'idée toujours vivant est rendue par le groupe , qui se lit *PAHDUT* (*na20 xerte*), le vivant en permanence. Il n'y a donc aucun doute à conserver sur l'exactitude de la transcription et de l'interprétation du groupe , la vie.

Phrase 4—7.

$$= N - \bar{N}_i$$

C'est la particule de flexion $\bar{u}$, indice du génitif.

Phrase 4 — 8.

1p2 — NP1 — MPA.

Le radical à expliquer se compose du seul signe ρ , puisqu'il est précédé et suivi des indices du pluriel; de plus, ce signe intermédiaire est un ρ , comme le constatent toutes les transcriptions du manuscrit de Leyde. Comme nous savons à l'avance que ce groupe

(1) Peyron fait observer que *WM2* est *actio vivendi*; *A28*, *curriculum vitae*.

signifie les hommes, il s'agit simplement d'assimiler le mot P (n) à un mot copte offrant le même sens. Or PR (no) veut dire *être* dans les trois dialectes; eno signifie *étant*, *existens*, *uv*. Les Égyptiens ont donc tout naturellement rendu l'idée : les hommes, par une expression semblable à *oi* ὄντες des Grecs et à *les êtres* de notre propre langue.

Nous retrouverons ce groupe en plusieurs passages du décret de Rosette.

Phrase 4 — 9.

{ 20 — POUTO — NOTTO.

Procédons d'abord à la lecture matérielle de ce mot. Le premier caractère est l'article singulier masculin P (n, nt); viennent ensuite deux caractères superposés, dont le premier à prononcer est celui qui est placé au-dessus. Cette règle de lecture ne saurait être douteuse; elle nous est manifestée fort clairement par la forme du nom d'Alexandre, qui est écrit   , et qui trois fois de suite présente une pareille disposition de signes. Le second caractère du mot nous est encore inconnu; le troisième est un T, et le quatrième un ô. Voyons maintenant si le second signe a quelque analogue connu. Il est certain qu'il est identique de forme avec un caractère hiéroglyphique parfaitement déterminé par la lecture des noms propres, et dont la valeur est celle d'une voyelle telle que o, ov. Salvolini (*Analyse*, etc., signe 52) lui donne les différentes valeurs o, ô, ov, P, U.

Admettons donc pour un instant que cette valeur est celle du caractère qui nous occupe; nous aurons alors à trouver le sens du mot POUTO, qui, débarrassé de l'article dont il est précédé, devient OUTO (OTTO). Or, si nous intercalons une voyelle telle que o entre les deux premières articulations exprimées, nous avons le mot OUTO, qui devient immédiatement comparable au mot copte OUV

avec une fréquence extrême dans l'ancien idiome démotique, celui-ci, dis-je, est immédiatement comparable au copte $\sigma\rho\sigma\tau$, *præstans*, *præstantior*, et nous devons traduire l'ensemble de ces deux groupes par : le premier par le fouet, c'est-à-dire : celui qui est avant tous les autres par le fouet qu'il porte comme insigne de la toute-puissance. M. Champollion-Figeac a substitué à cette idée égyptienne l'expression : Euchariste.

Phrase 4 — 10.

— — — — —
 — — — — —

Particule de flexion à, de, ou par.

Phrase 4 — 11.

ⲉⲟⲩⲁ — ⲛⲣⲓ — ⲙⲛⲣⲓ.

Tous les caractères qui composent ce groupe nous sont connus; il se lit donc immédiatement ⲛⲣⲓ; mais comme ce mot est accompagné des signes qui caractérisent le pluriel des noms, nous avons à faire abstraction de l'ⲛ initial et de l'ⲓ final, pour isoler le radical à étudier. Ce radical est donc composé de deux lettres $\rho\alpha$, abstraction faite des voyelles qui doivent se rattacher à ces deux lettres pour en faire un mot prononçable. Or, les mots coptes formés de ces deux articulations essentielles sont peu nombreux. Nous avons $\rho\alpha\delta$, hiver ($\rho\alpha\omega$. τ . $\phi\alpha\omega$. $\mathfrak{M}$.), d'où $\sigma\rho\tau\epsilon\rho\alpha$, hiverner; $\rho\epsilon\alpha$. $\mathfrak{M}\rho\alpha$. $\mathfrak{M}\rho\epsilon$. $\mathfrak{M}\rho\mathfrak{i}$. caille; $\mathfrak{M}\rho\alpha$. $\mathfrak{M}\rho\epsilon$, τ . $\phi\mathfrak{i}\rho\mathfrak{i}$. $\mathfrak{M}$. *ortus est sol*; $\mathfrak{M}\rho\epsilon$. *oriri*, *nasci*; $\mathfrak{M}\rho\epsilon$. *germinatio*, et enfin $\mathfrak{M}\rho\omega\rho\epsilon$. τ . $\phi\omega\rho$. $\mathfrak{M}$. *somniare*.

Parmi ces quatre mots, le choix n'est pas difficile; il est évident

clair que c'est le mot PRÔ (πρω) qu'il faut adopter. Notre groupe signifie donc les hivers, pour les années; et cette méthode d'énumérer les années par les hivers n'a rien pour nous d'étonnant, puisque dans la langue française elle-même l'idée hiver se substitue quelquefois à l'idée année. Comme il est bon d'appuyer les lectures que je propose sur tous les faits qui peuvent concourir à les confirmer, je ferai observer qu'à la ligne 10 du décret nous avons l'idée grecque ἀπλουσιν δι..... τοῦ κατ' ἐνιαυτὸν εἰς Ἀλεξάνδρειαν κατέπλου, rendue par les mots : < ٧ 2 3 || 4 5 6 7 8 9 10 > / 11 12 13 14 15 16 17, N POUAN ALKSANTRSTA TPRT (ἡμεῖς) AAKCANTPCTAA TONPTOT)..... du séjour à Alexandrie, chaque année.

La même expression grecque κατ' ἐνιαυτὸν est rendue, ligne 9, par le même groupe, et ligne 29 par ٧ 2 3 seulement; le 4 final n'est donc qu'un article féminin supprimé dans ce dernier cas, et exprimé dans les autres après le substantif ٧ 2. Ce substantif est féminin, et puisqu'il en est précisément de même du mot copte πρω, hiver, l'identification du mot égyptien PR et du mot copte πρω est convenable de toutes les manières.

L'idée année était donc rendue, dans l'idiome égyptien démotique, par PRÔT, et au pluriel par NEPTOI (πρωτ, ηεπρω).

Récapitulons maintenant ce que l'analyse de la phrase quatrième nous a fait reconnaître. Nous avons la phrase égyptienne :

EMP RDJDJIOU, ETR OUDJRE RÔ AH EN NPI, POUTO EN NPII.

qui, transcrite en lettres coptes, avec restitution des particules et des voyelles supprimées, nous donne la phrase à peu près copte : une maxexior, etep notxiope pœ (u) naze u nenei, nototo u nenpwi. qui se traduit : supérieur à ses ennemis, ayant sanctifié la vie des hommes, le premier par les années, c'est-à-dire, par sa longévité. On le voit, il existe, entre le passage grec et le passage égyptien correspondant, un accord que le hasard seul ne peut avoir créé, et qui, je l'espère du moins, inspirera à mes lecteurs quelque confiance

dans les résultats que je leur ai déjà exposés et que je dois leur exposer encore.

LIGNES 1 et 2. — PHRASE 5.

Texte égyptien :

Texte grec : Καθάπερ ὁ Πρωστός ὁ μέγας, βασιλεὺς, καθάπερ ὁ Ἡλιος μέγας βασιλεὺς, τῶν τε ἄνω καὶ τῶν κάτω χωρῶν.

Le texte égyptien, qui empiète sur la seconde ligne, est tout à fait incomplet; une mutilation, qui existe vers la fin de la première ligne, en a fait disparaître quelques lettres, et tout le commencement de la seconde ligne a été enlevé par la fracture de la pierre. Ce qui reste de ce texte doit se scinder en groupes de la manière suivante :

Ce passage, transcrit en lettres coptes, nous donne : ωπερυι υῖερ Q. κυ(.....ue)τωαρ υῖερ P. pei ū upiz; et en le traduisant mot à mot, nous avons le sens : devenu grand comme Phtah le Grand, roi comme Ré..... dans la demeure du jour on du midi.

Passons à la justification de cette transcription et de cette interprétation.

Phrase 5 — 1.

— ὀTECHF — ωπερυι.

La première lettre est un ὀ, la deuxième un π; puis viennent trois traits verticaux parallèles, suivis d'un signe angulaire ouvert à droite. Enfin, la dernière lettre du groupe est un ρ. Les signes intermédiaires peuvent se lire de trois façons différentes, soit

EO; soit $\angle III$, IT; soit enfin $\angle III$, ECH. En effet, dans le premier cas, les deux traits parallèles juxtaposés sont l'image de la voyelle E, et le dernier signe, composé d'un trait vertical et d'un trait angulaire onvert à droite, est un O, comme dans les mots déjà vus, ΥΙΟΥ , MOUΦ, et $\angle IO$, $\alpha\theta$; dans le second cas, les trois traits verticaux représentent la voyelle I, et le trait angulaire un T; enfin, dans le troisième cas, le premier trait est une voyelle, A, E ou I, et l'ensemble des trois derniers traits constitue l'articulation $\angle II$, S, des noms de Ptolémée $\angle II \text{ ρΗΙΟΥ} \text{ ΠΤΟΛΕΜΙΟΥ}$, PTOLMIOS, et d'Arsinoë ΑΡΣΙΝΗ , ARSINE. Cette lecture du signe $\angle II$ est d'ailleurs pleinement confirmée par les transcriptions grecques du manuscrit de Leyde.

Nous avons donc, en définitive, à examiner successivement trois hypothèses différentes; mais remarquons d'abord que le Fei final, pronom personnel affixe de la troisième personne du singulier, nous indique *a priori*, comme il nous l'a indiqué dans le membre de phrase $\angle \text{ϕΕΙ} \text{ ΥΙΟΥ}$, MOUΦ N NTU, que le mot qu'il suit se rapporte au roi Ptolémée, et que ce mot commence l'expression d'une nouvelle idée, séparée essentiellement de tout ce qui précède. Voyons maintenant laquelle des trois lectures TEOP, TITF, TECHF, nous donne le sens le plus raisonnable.

D'abord, TAIO, TARIO (TAIO, TATIO. T. M.) signifie *honore prosequi*, *honorare*, et ETTAIEU (ETTAIOT, ETTAIHT. T.) *gloriosus*. Le groupe en question pourrait donc signifier, glorieux, honoré, avec cette première leçon.

Le mot TITF ne nous offre aucun sens admissible.

Reste enfin la troisième lecture TECHF, qui nous présente deux sens différents. D'abord TECH, TÔCH (TECH. T. TΩCH. T. TACH. E.) signifie *statuer*, *constituere*, et au passif TÊCH (TÊCH), *statui*, *constitui*. Ensuite TACHE, TACHO (TACHO, TACHO. T. M.) signifie *multiplicare*, *augere*, d'où les composés TACHOPE, *magna facere*; TACHUEI, *multum amare*. Nous allons voir que toutes les probabilités sont en faveur de ce dernier sens.

Le texte grec, après les mots καθάπερ ὁ Ἥφαιστος ὁ μέγας, nous présente immédiatement le membre de phrase : βασιλέως καθάπερ ὁ ἥλιος μέγας βασιλεύς τῶν τι ὄνω καὶ τῶν κάτω χωρῶν. Avant cette phrase, on lit simplement : κυρίου τριακονταετηρίδων; la traduction littérale de ces membres de phrase successifs nous donne : Seigneur des triacontaétérides, comme Héphaistos le grand, roi, comme le soleil, grand roi, des régions d'en haut et d'en bas.

Or, la dernière comparaison est complète et naturelle, car Ptolémée est dit Roi des régions d'en haut et d'en bas comme le soleil grand roi, et les mots βασιλέως καθάπερ ὁ ἥλιος μέγας βασιλεύς se balancent et s'équilibrent. Dans le premier membre de phrase, au contraire, rien de semblable; il y est dit que Ptolémée est seigneur des triacontaétérides comme Héphaistos le grand; je l'avoue, ce sens qui résulte invinciblement du texte grec, tel qu'il existe sur la pierre, me paraît inadmissible. Comment Phtah est-il de fondation seigneur des triacontaétérides? Pourquoi, après le nom grec de cette divinité, trouve-t-on le mot μέγας, qui n'existerait pas dans le premier membre de la comparaison? Je ne crains pas de le dire, il y a là quelque chose de boiteux, que la substitution d'un seul mot grec peut faire immédiatement disparaître. Nous avons d'un côté Ptolémée roi des régions d'en haut et d'en bas comme le soleil, le grand roi; il est donc probable, à mon avis du moins, que le texte grec devait dire de Ptolémée qu'il était grand comme Héphaistos le grand. Dès lors le vœu de longévité κυρίου τριακονταετηρίδων reste parfaitement isolé, et il n'y a plus rien de choquant comme cette comparaison bizarre : seigneur des triacontaétérides comme Héphaistos le grand. En résumé donc, je propose de sous-entendre le mot μεγάλου, se rapportant à Πτολεμαίου, avant les mots καθάπερ ὁ Ἥφαιστος ὁ μέγας, et tout devient clair.

TACHE veut dire augmenter, multiplier, agrandir, et TÈCHE étant le passif de ce verbe, nous aurions nécessairement pour le sens du groupe ἸϥΗΛ, ΤÈCHEF (ΤΗΨΗ), il a été agrandi, il est devenu grand.

Aussitôt après se présente un groupe démotique, dont un signe m'est encore inconnu, mais dont le sens ne peut être douteux; il

signifie : comme, à l'instar de, $\alpha\lambda\acute{o}\tau\epsilon\tau\iota\varsigma$, et puisque la présence du pronom affixe de la troisième personne nous amène à considérer le mot $\tau\acute{\epsilon}\chi\eta\varsigma$ comme premier mot d'un membre de phrase distinct, l'ensemble de ces deux mots me paraît justifier mon opinion sur la nécessité d'introduire dans le texte grec le mot $\mu\epsilon\gamma\alpha\lambda\omicron\upsilon$, qui n'y a pas été exprimé, peut-être par une simple omission du graveur. C'est d'une part la présence de l'article affixe, et de l'autre l'incohérence de la phrase comparative grecque, dans laquelle tout le premier membre de la comparaison manque, qui m'ont décidé à abandonner une première opinion que j'ai émise dans ma lettre à M. Guigniaut sur le compte du groupe $\Upsilon\chi\eta\iota\iota$, que je lisais néanmoins $\tau\acute{\epsilon}\chi\eta\varsigma$. Je pensais qu'on devait lier intimement l'idée d'augmentation qu'il exprimait, aux mots $\Upsilon\iota\upsilon\iota$, $\eta\eta\tau\iota\ \eta\ \acute{o}\ (\eta\eta\tau\omega\iota\ \eta\ \omega)$, les années d'existence, et qu'il fallait, en restituant une particule de flexion, traduire ce groupe par : multipliées pour lui ; mais le mot $\tau\acute{\epsilon}\chi\eta$ ne peut en aucune façon être pris pour un participe passif, et n'offre d'ailleurs aucune des marques du pluriel ; donc on ne saurait le rapporter au mot $\eta\eta\tau\omega\iota$, les hivers, les années. J'ai pensé alors et je persiste à penser qu'il faut rendre ce mot par devenu grand.

Il est plus que probable que le signe qui représente ordinairement la particule de flexion $\bar{\omega}$, et qui est placé après le groupe $\Upsilon\upsilon\iota$, n'est là qu'un simple point de séparation, comme nous en trouvons indubitablement plusieurs exemples dans la deuxième ligne. Dès lors le radical Υ , $\acute{o}\ (\omega)$, étant, se trouve ainsi au commencement du membre de phrase qui suit, lié au mot $\tau\acute{\epsilon}\chi\eta\varsigma$, et nous avons $\Upsilon\chi\eta\iota\iota$, $\acute{o}\tau\epsilon\chi\eta\varsigma\ (\omega\tau\eta\eta\varsigma)$, lui étant grand, etc. Il y a une conformité très-remarquable entre la composition de ce groupe et celui de la phrase précédente $\Upsilon\chi\iota\iota$, que j'ai pensé pouvoir lire $\acute{o}\delta\tau\epsilon\chi\eta\varsigma\ (\omega\chi\eta\eta\varsigma)$, avec le sens : lui répandant, lui étant celui qui répand.

En résumé, le premier groupe se lit $\tau\acute{\epsilon}\chi\eta\varsigma$, et en y rattachant l' $\acute{o}$ qui précède, $\acute{o}\tau\epsilon\chi\eta\varsigma$; par suite, le sens réel de ce groupe est : étant grand, celui qui est grand.

Phrase 5 — 2.

ⲉⲃⲟⲩ — ⲙⲉⲣ — ⲙⲉⲣ.

Ce groupe se présente deux fois de suite dans cette phrase, avant le nom ⲉⲃⲟⲩ de Plitah et avant le nom ⲉⲃⲟⲩ du soleil. Le texte grec correspondant démontre donc qu'il doit être l'équivalent du mot *καθάπερ*. Cela, du reste, est rendu manifeste par un passage de la ligne 6, où ce même groupe représente encore le *καθάπερ* de la phrase *καθάπερ ὁπὸς ὁ τῆς ἱστοῦ καὶ ὁσιπῶς υἱός*. Le sens absolu n'est donc pas douteux; mais la lecture matérielle demeure tout à fait incertaine, grâce à l'incertitude du tracé des lettres. La copie du texte démotique publiée par la commission d'Égypte est presque toujours d'une exactitude très-scrupuleuse; mais il est impossible, quand il s'agit du groupe en question, de ne pas reconnaître au moins une incorrection.

En effet, la première fois qu'il paraît, il est écrit ⲉⲃⲟⲩ; la seconde, il offre la forme ⲉⲃⲟⲩ, qui diffère de la première en ce que le signe initial est cette fois un τ au lieu d'un ⲙ; enfin, la troisième fois il est reproduit sous la forme ⲉⲃⲟⲩ. En étudiant avec le plus grand soin le plâtre conservé à la Bibliothèque du Roi, j'ai cru reconnaître que la substitution d'un ⲉ à un ⲉ, dans le second exemple, était vicieuse, et qu'il n'y avait réellement sur la pierre qu'un ⲙ, ⲉ, comme dans le premier et le troisième exemple. Quant au deuxième caractère du groupe, il présente dans les deux premiers cas une forme qui ne se retrouve dans aucun autre mot, tandis que dans le troisième ce caractère est remplacé par un τ bien déterminé. Doit-on en conclure que dans les deux premiers cas le caractère encore indéterminé est aussi un τ? C'est ce que je ne me permettrai pas d'affirmer. Si c'est un τ, nous aurions dans les trois cas ⲙⲉⲣ; si ce n'est pas un τ, je ne sais absolument quelle valeur donner à ce signe. Examinons donc l'hypothèse qui en ferait l'équi-

valent du *τ* bien déterminé du troisième exemple. Le mot *μηρ* peut se composer de la préposition *ἐν* (*ū*), dans, et du mot *τηρ* (τηρ. τ. *κ. β. τνα. β.*), *omnis*; d'où est venu le mot *επτερειφ* (επτηρϕ), *omnino*, de tout point (1). Nous aurions donc ainsi l'expression grecque *καθ'ολον* rendue par un mot ayant le sens littéral : *omnino*, en tout.

Mais je me hâte de le dire, ce rapprochement entre le mot égyptien et le copte est tellement hypothétique, que je ne prétends en aucune façon en soutenir la justesse. Je ne dois pas, avant d'abandonner le groupe encore mal connu que je viens d'étudier, dissimuler que le caractère *Ⲛ* est, à l'appendice près qui le surmonte, entièrement semblable au caractère *ⲛ*, que nous rencontrerons dans une foule de mots avec la valeur du *h*, qu'il a conservée dans l'idiome copte. S'il était permis de lui donner ici cette valeur, nous aurions un mot *κηρ* (*ⲕⲏⲣ*), assez voisin du copte, *κηρα, ηρα* (*ⲕⲣα. ⲙ. ρⲣα. τ.*), visage. Ce mot étant masculin, peut-être l'appendice demi-circulaire qui surmonte le caractère indéterminé, pourrait-il être pris pour l'article *ⲟ*, *ρ* (*n*); nous aurions, en lisant de la sorte, pour le groupe 2 de la phrase 5, la transcription *εμϕκηρ* (*ⲓⲛⲏⲣα, ⲓⲛⲥⲣα*), littéralement, dans le visage. Je ne sais jusqu'à quel point on pourrait trouver de la liaison entre l'idée : dans le visage, et semblable à; mais ce que j'affirme en toute hâte, c'est que je ne tiens en aucune façon à cette leçon, qui me paraît beaucoup trop subtile pour être bonne.

En résumé, quoi qu'il en puisse être, le groupe que nous venons d'examiner signifie : comme, semblable à, à l'instar de. Une fois sur trois, il se lit sûrement *εμτερ*; mais les deux autres fois, il n'est pas possible d'en donner la transcription matérielle, parce que le second caractère est de valeur encore inconnue.

(1) C'est très-probablement par une coïncidence toute fortuite que le mot arabe *مشل* signifiant : exemple, comme, ainsi que, nous offre exactement les mêmes articulations essentielles que le *μηρ* égyptien, qui, écrit et prononcé dans le dialecte Baschmourique, devient *μηρ*.

Phrase 5 — 3.

𐤀𐤓 — 𐤓. — 𐤓.

Les deux caractères qui composent ce groupe nous sont bien connus : ce sont un 𐤓, 𐤓, et un 𐤓, ou l'indice habituel des abréviations et des symboles. Ce même groupe se retrouvant dans le mot

𐤀𐤓𐤀𐤓, qui correspond certainement au grec ἐν ᾧ ἁριστος ἰδοκίμασεν, et Phtah étant le nom égyptien de la divinité grecque ἁριστος, nous sommes en mesure d'affirmer que l'abréviation 𐤀𐤓, dont l'initiale est précisément le 𐤓 (𐤓) initial du nom Ftah ou Phtah, nous offre la sigle démotique, image conventionnelle du nom de dieu Phtah. Kosegarten avait parfaitement reconnu cette sigle, et sa signification est si bien établie d'ailleurs par le contexte de tous les passages où elle se rencontre, qu'il y aurait perte de temps à insister plus longuement sur la légitimité de cette lecture et de cette interprétation. Toutes les fois donc que ce groupe se présentera, nous le lirons et nous le prononcerons 𐤀𐤓.

Phrase 5 — 4.

𐤀𐤓𐤀𐤓 — 𐤀𐤓(𐤀𐤓) — 𐤀𐤓(𐤀𐤓).

Après le mot grec ἁριστος vient l'épithète ὁ μέγας; nous devons donc chercher l'équivalent de ce mot, dans le texte égyptien, aussitôt après le nom 𐤀𐤓, qui correspond à l'ἁριστος du texte grec. En ce point, l'inscription démotique étant tout à fait altérée, il ne reste du groupe qui doit représenter le mot grec ὁ μέγας que les traits que je viens de reproduire. Le texte grec, ligne 19, nous donne la phrase καθάπερ ἔφη ὁ μέγας καὶ μέγας, dont il nous est possible de retrouver la contre-partie égyptienne. Effectivement, ligne 11, nous trouvons l'idée ὁ μέγας καὶ μέγας rendue par 𐤀𐤓𐤀𐤓, PNCH PNCH

sous du signe 2. dans le groupe $\frac{2}{\sigma}$, signifiant mois, de la première phrase. Mais de même que partout ailleurs dans le texte du décret de Rosette, l'idée mois est représentée par ce même signe 2. muni d'un simple point souscrit; de même, la sigle de Ré ou du soleil ne présente plus ailleurs qu'un simple point entre les deux caractères. Je ne pouvais me dispenser de constater ce fait, qui prouve d'ailleurs que la gravure du texte démotique a été beaucoup plus soignée par le sculpteur dans la première ligue que dans toutes les autres.

La fin de la cinquième phrase se trouve rejetée au commencement de la deuxième ligne, dont nous allons commencer actuellement l'analyse.

LIGNE 2.

Phrase 5 — 8.

Tout le commencement de la deuxième ligne ayant été brisé, il n'est pas possible de procéder avec quelque certitude à l'analyse du premier groupe de lettres qui se rattache à la cinquième phrase. Ce qui manque était évidemment la contrepartie du grec μέγας βασιλεύς τῶν τε ἄνω καὶ τῶν κάτω γυνόν. Il est donc très-fâcheux que cette lacune existe; car sans elle nous eussions connu la véritable prononciation populaire d'une formule qui se reproduit à chaque instant dans les textes sacrés, et toujours, je le crois du moins, sous une forme purement symbolique. Comme cette formule pouvait être consacrée par l'usage, peut-être il eût été possible de reconnaître qu'elle était commune aux deux dialectes, et ce résultat n'eût pas été sans intérêt. Malheureusement, la seule chose qu'il soit permis de tenter, à cause de la mutilation du monument, c'est de se rendre compte des mots qui subsistent encore.

Le groupe qui commence la ligne 2 semblerait indiquer un substantif pluriel, si la présence du premier signe reproduit par le texte de la commission d'Égypte était parfaitement constatée. Or, j'ai

vainement cherché des traces de ce caractère sur le plâtre du Cabinet du Roi, et j'aime mieux, par conséquent, m'abstenir de tout essai de déchiffrement; plus tard peut-être d'autres monuments viendront nous apprendre à quel mot doivent se rattacher les signes

ⲙⲕ, qui sont certainement un ⲁ suivi des deux voyelles ⲉⲓ ou ⲁⲓ, ou simplement de la voyelle ⲉ.

Phrase 5 — 9.

ⲟ — ⲙ — ⲡ.

Préposition dans, ou particule de flexion ⲡ, changée en ⲡ̄ à cause de l'u qui suit.

Phrase 5 — 10.

ⲕⲙⲓⲛⲓ — ⲙⲙⲓⲛ — ⲡⲓⲣⲉ.

Les quatre lettres de ce groupe nous sont connues déjà; elles se lisent ⲙⲙⲓⲛ. Cherchons donc le sens de ce mot, que la nature monosyllabique de la langue égyptienne nous permet de regarder *à priori* comme un mot composé.

MEERE, MERI (ⲙⲉⲣⲟ. T. ⲙⲉⲣⲓ. ⲙ.) signifient jour et milieu du jour, puisque ⲙⲙⲁⲣ, ou ⲙⲙⲟⲣ ⲡⲓⲣⲉⲣⲟ, signifie l'heure du midi; d'un autre côté, ⲕ, ⲙ (z) entre dans une foule de composés, avec le sens du copte ⲉⲓ (m), demeure, comme dans. ⲕⲙⲓⲛⲓⲁ, ⲕⲙⲓⲛ (ⲕⲙⲙⲓⲛ), temple, demeure d'Apis; ⲕⲙⲓⲛⲓ, ⲙⲙⲓⲛ (ⲙⲉⲣⲉⲛ), demeure de génération, contrée; ⲕⲙⲓⲛⲓ, ⲕⲙⲓⲛ (ⲕⲙⲙⲓⲛ), demeure de multitude, ville, etc., etc. nous pouvons donc considérer le mot ⲕⲙⲓⲛⲓⲁ, ⲙⲙⲓⲛ (ⲙⲉⲣⲉⲛ), comme signifiant la demeure du jour, du midi. Il me paraît très-probable dès lors que cette formule égyptienne était l'expression équivalente du grec τῶν ἄνω χωρῶν, les régions supérieures. Il serait superflu, je pense, d'étayer ce rapprochement de raisonnements

développés; car ce sont là de ces faits qui se démontrent d'eux-mêmes, et qui n'ont besoin que d'être mentionnés pour être admis par tout lecteur sans prévention.

Le Schent, la coiffure royale par excellence, était l'insigne de la domination sur les régions supérieure et inférieure; or, ce Schent se composait de deux parties, dont la supérieure fut tout naturellement prise pour le symbole de la région supérieure, et l'inférieure pour le symbole de la région inférieure (1). Dès que l'on connaissait la destination de cette coiffure, il n'y avait pas moyen de se tromper sur le sens des symboles formés de ses deux parties et du déterminatif des contrées. Le choix comme le sens de ces symboles était pour ainsi dire forcé.

Nous avons donc, pour la phrase cinquième, le texte égyptien
 ÔTECH F. M'ER F. PKNICH, MATÔAR M'ER R. RE MMRIH.

En le transcrivant en lettres coptes, avec restitution des voyelles, des articles et des particules de flexion, nous avons la phrase
 ⲟⲩⲉⲩⲁⲓ ⲙⲉⲣ ⲫⲛⲓⲕⲓⲥ, ⲙⲁⲩⲟⲩⲁⲣ ⲟⲩⲉⲣ ⲣⲁ..... ⲙⲉⲣⲓⲛⲓ.

Dont le sens littéral est enfin :

Devenu grand comme Phtah le puissant, Roi comme Ré.....
 de la région du jour.

Cette fois encore, nous avons un accord complet entre le grec et l'égyptien, et tous les mots de la phrase égyptienne s'expliquent aisément à l'aide du lexique copte.

(1) Voyez Champollion, *Précis*, etc., n^{os} 235 et 236.

papyrus 36 de Berlin, s'écrit $\overline{\text{E}}\text{P} < \downarrow \text{Z}$, ou $\overline{\text{E}}\text{U} < \downarrow \text{Z}$, ESETPOËR, et signifie la fille du grand, du chef.

Le nom de femme Senosorphibis, $\Sigma\epsilon\nu\sigma\omicron\rho\phi\iota\beta\iota\varsigma$, que nous donne le papyrus publié dans les *Hieroglyphics* (planche 34), est écrit $\overline{\text{I}}\text{L} < \downarrow \text{S} < \downarrow \text{Z}$, ECHETO(SOR)PHIBE (1).

Le nom de Psenchonsis, tiré du papyrus figuré dans les *Hieroglyphics* (pl. 32), est $\overline{\text{P}}\text{CH} < \downarrow \text{U}$, PCHEDJ(ONS) (ΠΥΘ Η ΧΩΜΕ).

Enfin, le nom de femme Senerieus, tiré du papyrus déjà cité, gravé dans les *Hieroglyphics* (pl. 34), est $\overline{\text{S}} < \downarrow \text{H} < \downarrow \text{Z}$, ECHT HADJE (ΟΥΤ ΡΥΧΘ) (2).

De l'analyse de tous ces noms propres, quelque incomplète qu'elle soit encore, il résulte que le signe $\downarrow$ se prononçait s ou ch. Dans l'écriture hiéroglyphique, le signe $\downarrow$ (*Précis*, n° 99, et Salvolini, *Analyse*, n° 226) a la valeur bien constatée de l'articulation s, et je ne sais s'il faut en conclure que le signe démotif en question est une dégénérescence de cet hiéroglyphe. Quoi qu'il en soit, le radical qu'il s'agit maintenant de comparer à un radical copte, était l'image de l'idée fils, enfant, et il se prononçait se ou che (ce, se). Si maintenant nous ouvrons le *Lexique* de Peyron, nous trouvons CHE (σε. τ. κ.), fils, fille, mot qui remplace le mot ordinaire $\mu\pi\mu\omicron$ dans les composés $\mu\omicron\mu\mu\omicron$, fils et fille du même père; $\mu\epsilon\mu\omicron\mu\omicron$, neveu, fils du père; $\mu\epsilon\mu\mu\omicron$, fils de la même mère, etc. Il est bien clair que c'est précisément là notre mot égyptien, et que le groupe dont nous venons de nous occuper se prononçait PCHÉ, et signifiait le fils de, l'enfant de.

(1) J'ignore le sens de ce noun. En copte, $\Sigma\iota\epsilon\iota\varsigma$ signifie agneau; $\Sigma\iota\mu\eta\mu$, ibis. Ce nom était-il l'équivalent de : l'enfant d'Osiris, l'agneau ou l'ibis? Je n'ose l'affirmer; mais ici le sens ne fait rien à l'affaire, puisque c'est la valeur du signe $\downarrow$ seulement qu'il s'agit de déterminer.

(2) Ce nom est encore pour moi de signification inconnue. En copte, $\Sigma\omega\mu\kappa$ signifie tendre des embûches; $\Sigma\omega\mu\chi$, accumuler; $\Sigma\mu\iota\sigma$, cesser, se reposer; et j'ignore si quelque divinité égyptienne a porté un nom en relation directe avec l'une des idées représentées par ces trois radicaux.

Phrase 6 — 2.

— — N — H.

Particule de flexion : de

Phrase 6 — 3.

 $\text{𐤠𐤥𐤓} = \text{N(TÈR)OU} - \text{H(THP)OT.}$

Les Dieux (voir plus haut, phrase 3 — 9).

Phrase 6 — 4.

 $\text{𐤠𐤥𐤓𐤠} = \text{RFETO} \frac{1}{3} - \text{P} \text{HETO} \frac{1}{3}.$

Ce mot signifie Philopators. Nous serions en droit de le conclure de la forme même du membre de la phrase que nous analysons, et qui doit offrir le même sens que le grec *ἐγκίνου θεῶν φιλοπατόρων* ; mais il vaut mieux constater ce sens à l'aide d'un autre exemple concluant. Dans la ligne 4, les mots Arsinoë Philopator sont rendus par $\text{𐤠𐤥𐤓𐤠} \{ \text{𐤠𐤥𐤓𐤠} \}$; il ne peut donc y avoir de doute sur le sens absolu du mot en question. Procédons actuellement à sa lecture matérielle, et nous chercherons ensuite à nous rendre compte du sens qu'il comporte.

Le premier signe est un *κ* ; car il n'est autre chose que la bouche, qui, dans l'écriture hiéroglyphique, offre constamment cette valeur. Les lettres qui suivent nous sont toutes connues déjà, et nous avons le groupe *RFETOT* 3, parce que le dernier signe est le chiffre 3 démotique. Si nous comparons le mot *παπάτωρ* à notre mot égyptien, nous sommes amenés à chercher dans celui-ci le groupe déjà connu qui représente l'idée père, et nous le trouvons en effet dans les trois signes qui suivent les deux premiers. Quant aux deux signes superposés qui terminent ce groupe, ils ne sont ici qu'une termi-

naison, indice du pluriel, empruntée à l'écriture sacrée, puisque ces signes disparaissent des qu'il ne s'agit plus que d'Arsinoë. D'ailleurs, dans la ligne 19, où il est dit que l'on fera pour Épiphané une panégyrie, des sacrifices, des libations et tous les autres actes d'adoration, nous lisons $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆐} \text{𓆑} \text{𓆒} \text{𓆓} \text{𓆔} \text{𓆕} \text{𓆖} \text{𓆗} \text{𓆘} \text{𓆙} \text{𓆚}$, ER P² KHR M M N TA, et toute autre offrande d'affection à donner. Immédiatement après, il est question des prérogatives des temples et du peuple, et ces prérogatives sont désignées par $\text{𓆛} \text{𓆜} \text{𓆝} \text{𓆞} \text{𓆟} \text{𓆠} \text{𓆡}$, N KHR M² M M, et par $\text{𓆢} \text{𓆣} \text{𓆤} \text{𓆥} \text{𓆦} \text{𓆧} \text{𓆨}$, NKEI KHR M².

À la ligne 20, les mêmes prérogatives des temples sont désignées par $\text{𓆛} \text{𓆜} \text{𓆝} \text{𓆞} \text{𓆟} \text{𓆠} \text{𓆡}$, NKHR M².

Enfin, ligne 21, l'idée les fils, pour la postérité d'Épiphané, est représentée par le groupe $\text{𓆩} \text{𓆪} \text{𓆫} \text{𓆬}$, CHE 3 (26 3).

Or, Champollion (*Grammaire*, ch. VI, pag. 168 et 169) s'exprime ainsi :

« 150. Mais la méthode la plus habituelle dans les textes égyptiens hiéroglyphiques et hiératiques, pour exprimer la pluralité, consiste à faire suivre le nom, soit figuratif, soit symbolique, soit phonétique, du chiffre IIII, trois, hiératique 𓆩 ; ou 𓆪 , linéaire « 𓆩 , hiératique 𓆪 , ou même 𓆫 , etc.

« 151. Les noms communs représentés par des caractères notés « (voir ci-dessus, ch. III. p. 58) changent la note 𓆩 , 𓆪 en « 𓆫 ou 𓆬 , en passant à l'état de pluriels (1). »

Il n'est aucunement possible d'admettre ici que le mot $\text{𓆩} \text{𓆪} \text{𓆫} \text{𓆬}$ ait été jamais noté, suivant l'expression de Champollion, des signes

(1) Voici ce que l'illustre auteur de la *Grammaire égyptienne* dit au sujet de ces caractères notés. On observe, en effet, dans tous les textes hiéroglyphiques, et dans ceux qui sont conçus en écriture hiératique ou sacerdotale, que les caractères ordinairement employés comme phonétiques deviennoient figuratifs en certaines occasions. Dans ce dernier cas, ils sont toujours affectés des notes 𓆩 , ou 𓆪 , en hiératique 𓆫 . Les caractères ordinairement symboliques, passant à l'état de caractère figuratifs, furent notés par le même procédé.

└ qui désignent, dans l'écriture sacrée, les caractères soit symboliques, soit phonétiques, qui deviennent figuratifs. La désinence démotique du pluriel 𐤀 , a donc une origine indépendante de cette notation des signes figuratifs. Il me paraît beaucoup plus naturel et plus simple d'admettre que dès lors la désinence toute conventionnelle du pluriel, formée de l'assemblage du caractère τ et du chiffre 3, aura passé des écritures sacrées dans l'écriture populaire. Mais cette forme de pluriel y était fort rarement employée, et encore ne l'était-elle que d'une manière assez peu précise, puisque dans le décret de Rosette nous trouvons l'idée : *les fils*, rendue par l'articulation essentielle du mot $\downarrow$, accompagné simplement du chiffre 3, sans addition de la lettre τ . Quel rôle jouait cette lettre τ dans l'écriture hiéroglyphique et hiératique? C'est ce que je ne me charge pas de découvrir. C'est là un de ces faits sur le compte desquels nous devons, je crois, nous résigner à demeurer dans l'ignorance jusqu'à plus ample informé.

En résumé, dans les écritures sacrées, hiéroglyphiques et hiératiques, les signes 𐤀 , 𐤀 , servaient d'indice de pluralité; et cet indice aura fini par être employé quelquefois dans l'écriture démotique sans que l'on se soit préoccupé du rôle primitif de cette désinence, rôle que Champollion me paraît avoir dévoilé. J'admetts donc sans hésitation que c'est par abus et par pure réminiscence des écritures sacrées, que le scribe chargé de la rédaction du texte démotique du décret de Rosette a fait usage de la désinence plurielle imprononçable, composée du signe τ et du chiffre 3.

Le groupe que nous avons à étudier se scinde donc en trois parties distinctes : la première, composée de deux lettres $\alpha\phi$, et formant un mot que nous allons étudier avec tout le soin qu'il mérite; la seconde n'étant autre chose que le groupe ordinaire $\epsilon\tau\omicron$ ($\epsilon\tau\omicron$) père et enfin la troisième étant une désinence imprononçable indice du pluriel et empruntée aux écritures sacrées.

Reprenons actuellement le mot $\alpha\phi$. Ce mot doit nécessairement représenter l'idée : aimant, de la même manière que dans le mot

grec φιλοπατόρων, les deux premières syllabes sont l'expression de cette même idée, puisque le reste du mot ne représente plus que l'idée : père, et une désinence conventionnelle, indice du pluriel.

Nous allons voir qu'entre les deux articulations R et F de ce mot, se trouvait, dans la prononciation, une voyelle qui est presque constamment exprimée dans tous les textes démotiques, autres que celui du décret de Rosette.

Le groupe démotique Philopator se trouve dans les dates de tous les contrats démotiques connus, et toujours le mot composant RF y est écrit Ꞓꞓ. Le second signe est donc une voyelle, puisqu'il peut être supprimé, comme il l'est en réalité dans le décret de Rosette. Nous verrons, en effet, que ce signe voyelle est l'image du son A. NOUS AVONS donc un mot RAF (paq), signifiant qui aime, et dont nous allons rechercher les traces dans la langue copte moderne.

Je trouve dans le Lexique de Peyron (p. 185) le mot suivant :

παρ. τ. μ., *syllaba quæ præfixa radicibus notat eum qui agit, operatur, sic ποροπαειτ adorator; περοτορτ, mortem asserens περικι, genitor, etc.*

C'est, je crois, cette même syllabe qui, dans la langue égyptienne, représentait l'idée : celui qui aime. Je vais essayer de démontrer que ce sens primitif n'a pas été complètement abandonné par les Coptes.

En copte, le mot poq signifie celui qui fait l'action désignée par le radical que précède cette particule. Voyons donc si le sens : celui qui aime, peut se déduire de quelques exemples pris dans la même langue.

Μαησ veut dire bon; οηηησq, qui est bon; οσηηησq a le même sens; ποσηηησq signifie le bon; επρησηηησq, faire le bien, d'où enfin πορηρησηηησq, bienfaiteur, celui qui aime à faire le bien, et πορηρηρησηηησq, bienfaisance. Dira-t-on qu'ici l'on doit traduire ces deux derniers mots, suivant le sens grammatical moderne de la particule poq, celui qui fait l'action de faire le bien, l'action de faire l'action de faire le bien? N'y a-t-il pas dans ces

mots un double emploi presque ridicule de la même idée faire? et peut-on conserver quelque incertitude sur le vrai sens du mot « celui qui aime à faire le bien, amour de faire le bien? Personne, je l'espère, n'en doutera plus que moi. Enfin, père de famille se dit *pequici*: donnerons-nous à ce mot le sens grossier: celui qui fait des enfants, ou bien traduirons-nous: celui qui aime ses enfants? Pour ma part, je n'hésite pas à regarder le second sens comme le seul vrai. Donc, le mot 𐤊𐤍 , *AF* (*pa*) du décret de Rosette, et 𐤊𐤌𐤍 , *PRAF* (*praf*), féminin 𐤊𐤌𐤍𐤓𐤓𐤓 , *ERAF* (*erap*), signifiait celui ou celle qui aime. En résumé, le groupe que nous venons d'étudier se lit *AFETO* $\frac{1}{2}$ (*paqeto* τ 3); il se compose du mot *AF* (*pa*, *pe*), aimant, de *ETO* (*etore*), père, et d'une terminaison indice du pluriel, formée de la lettre *T* et du chiffre 3.

Phrase 6 — 5.

𐤊𐤌𐤍 — *FTPF* — *qtnq*.

Les quatre lettres qui composent ce groupe nous sont bien connues, et il n'y a pas de doute à élever sur leur valeur. En lisant ces lettres dans l'ordre naturel où elles se présentent, nous obtenons le mot *FTPF* que nous allons analyser. Si d'abord nous nous rappelons que la langue égyptienne était monosyllabique, nous sommes forcément conduits à considérer le groupe en question comme devant subir une dissection préalable, pour que le sens qu'il comporte puisse en être extrait. Déjà plusieurs fois nous avons trouvé des groupes terminés par le signe *q*, pronom affixe de la troisième personne masculin singulier.

Supposons qu'il en soit de même cette fois encore, nous aurons alors un mot 𐤊𐤌𐤍 , *FTP*, dont il s'agit de déterminer l'origine et la signification. Si nous cherchons dans le Lexique copte les mots *qtn*, *qtn*, nous ne trouvons absolument rien; mais nous savons que le signe *q*, dans la langue copte, est souvent remplacé aussi par les

lettres congénères σ , $\sigma\tau$ et π (phrase 2—7). Nous devons donc chercher si l'un des mots $\sigma\tau\pi$, $\pi\tau\pi$, $\sigma\tau\pi$ nous fournit un sens convenable. Il n'en est rien. En effet, les deux premiers n'existent pas; quant au troisième, $\sigma\tau\pi\tau$, il peut bien s'assimiler au mot $\sigma\tau\omega\tau\sigma$, $\sigma\tau\omega\tau\sigma$. *κ.* *Regredi, transgredi, prætergredi, transfere se, transire, proficisci, mutari, transfere, converti*; $\sigma\tau\omega\tau\sigma$, $\sigma\tau\omega\tau\sigma$, $\sigma\tau\omega\tau\eta$, *τ.* *superare, præstantior esse*; $\sigma\tau\omega\tau\eta$, *τ.* *transportare, transfere*; $\sigma\tau\omega\tau\eta$, *τ.* *effundere*; $\sigma\tau\omega\tau\eta$, *τ.* *perforare*; $\sigma\tau\omega\tau\eta$ $\sigma\tau\omega\tau\eta$. *κ.* *deportare, transfere* (1). Mais tous ces sens divers n'ont absolument rien de commun avec celui d'essayer, d'épronver, de mettre à l'épreuve, que nous devons obtenir, puisque les mots grecs correspondant au groupe démotique $\tau\tau\tau$, sont $\tau\tau$ *ἐν ἰδρύματι*, et que le sens propre du mot $\delta\omega\mu\alpha\tau\iota\sigma\tau\iota\varsigma$ est celui que je viens de rappeler. Nous serions donc dans l'impossibilité de trouver rigoureusement le sens du mot $\tau\tau$ ($\tau\tau\pi$), si nous n'avions recours au même principe qui tout à l'heure nous a servi pour détacher, comme pronom affixe, le η final du groupe démotique en question. Nous avons un mot composé de trois articulations essentielles, et la nature monosyllabique de la langue égyptienne nous permet de tenter une nouvelle coupure. Si donc nous enlevons le η initial, nous pourrions le considérer comme n'étant autre chose que l'équivalent du copte π , signifiant *sumere, auferre, tollere*, et concurant à la composition d'un très-grand nombre de mots, tels que $\eta\pi\pi$, *numerare, computare*, de $\omega\pi$, *computus, ratio*. Que nous reste-t-il alors? Un mot $\tau\tau$ ($\tau\tau$), qu'il s'agit de chercher; or, $\tau\tau$ ($\tau\tau$, $\tau\tau$, $\tau\tau$, $\tau\tau$, $\tau\tau$, $\tau\tau$) signifie *gustare*; $\tau\tau$, $\tau\tau$. *κ.* *signifie gustus, sapor, d'où ττ. κ. gustare*. $\sigma\tau$ ou $\sigma\tau$ et π ayant exactement le même sens *sumere, ferre, capere, accipere, tollere*, il ne saurait demeurer un seul instant douteux que $\tau\tau\pi$ est un équivalent forcé de $\sigma\tau\pi$, et que le sens

(1) Tous ces mots dérivent indubitablement du radical primitif $\sigma\tau\pi$, $\sigma\tau\pi$. *τ.* *κ.* *ferre, portare, d'où στπ et στπ στπ. τ.* ($\sigma\tau\pi$, *κ.*), *servare, conservare*. Mais celui-ci n'a pas plus de liaison avec le sens du grec $\delta\omega\mu\alpha\tau\iota\sigma\tau\iota\varsigma$.

rigoureux du mot égyptien *ṛṛ* était goûter, déguster. De là à éprouver, à essayer, il y a certainement bien près.

Je n'hésite pas à l'affirmer, le groupe démotique que nous venons d'étudier contient, 1° un verbe composé, et formé des radicaux *q*, *sumere*, et *ṛn*, *gustus*, ayant, par conséquent, le sens *gustare*, *sumere gustum*, tout comme *ḳwn*, *numerare*, signifie à la lettre *sumere computum*, *sumere rationem*; 2° du pronom *r*, *q*, de la troisième personne masculin singulier, régime affixe direct du verbe *ṛṛ*. La traduction littérale de ce groupe est donc : a goûté lui, a pris le goût de lui, pour : a éprouvé, a essayé lui. Il faudrait être plus qu'exigeant pour ne pas se contenter de cette traduction égyptienne du grec *ἐν ἰδοξίματι*.

Champollion (Précis, 1^{re} édition, tab. gén., n^{os} 338 à 345, 160 à 162) a fait connaître une série de noms propres, dans lesquels entre en composition un mot , qu'il lisait *ṛṛ* (p. 115, 117, 118), et qu'il désignait (p. 117) sous le nom de qualificatif *ḳṛn*, *gustatus*, *examinatus*; plus tard, cette transcription et cette interprétation furent abandonnées par Champollion. En effet, dans la Grammaire (p. 121), nous lisons : Les parents voyant leurs enfants au dieu ou à la déesse qu'ils adoraient spécialement, lui en faisaient en quelque sorte l'offrande, et choisissaient pour le nouveau-né un nom formé de celui de la divinité et du mot , hiératique , *ṛn*, *ωωφ*, qui désigne les possessions ou les biens présentés en offrande, et les offrandes elles-mêmes. De là les noms propres Amenôthph, Ptahôthph, etc.

Nous savons que le mot copte *ωω* signifie proprement *ferre*, *portare*; il a donc pu signifier aussi *offerre*, offrir, et j'admets très-volontiers le sens et la transcription attribués en dernier lieu par Champollion au groupe . Mais dès qu'il s'agit du groupe démotique dont je viens de donner l'analyse, je ne puis plus du tout partager l'opinion exprimée dans la Grammaire égyptienne, et je me vois forcé de revenir à celle qui avait été précédemment émise dans le Précis.

A la page 357 de la *Grammaire* se trouve la phrase démotique qui nous occupe, et Champollion a lu et transcrit le groupe en question (Δ4) - $\epsilon\tau\eta - q$ (1), a éprouvé lui. Pour obtenir cette transcription, il a fallu modifier la forme matérielle du premier signe du groupe démotique $\epsilon\zeta\eta$, de telle sorte que ce signe pût être en quelque sorte assimilé au signe hiéroglyphique η , qui est l'équivalent certain de l'articulation hiéroglyphique η . Malheureusement, la pierre ne se prête en aucune façon à l'adoption de ce tracé; elle nous donne nettement un q pour signe initial du groupe, et ce q est identique, dans toute la force du terme, avec celui qui clôt le même groupe; il n'y a donc pas possibilité de faire du premier un s et du dernier un r , et il faut incontestablement lire $\epsilon\tau\eta\epsilon$, et non $\epsilon\tau\eta r$, comme le propose Champollion.

D'ailleurs, le mot copte *ⲁⲱⲣⲓ*, *eligere*, formé du *e* transitif et du radical *ⲱⲣⲓ*, porter, ne pourrait être représenté par un mot égyptien dans lequel ne paraîtrait pas la voyelle essentielle et radicale qui commence le mot. Je ne crois donc pas que jamais on ait pu écrire *ⲉⲩⲱ*, au lieu de *ⲁⲱⲣⲓ*, en lettres démotiques, et cette raison seule suffit, ce me semble, pour faire abandonner la leçon de Champollion.

En résumé, nous avons trouvé le sens goûter, essayer, par une décomposition toute simple et toute naturelle du groupe en question. Il est donc tout à fait raisonnable de s'en tenir à cette lecture, et je propose formellement de lire $\eta\eta\eta\eta$, pour le copte régulier $\eta\eta\eta\eta$, signifiant : il l'a goûté.

(1) Voici les propres expressions de Champollion : « Le titre d'éprouvé par Phthah, ou approuvé par Phthah, ὁ ὅτι ἔπαιστος ἰδούμενος, que l'inscription de Rosette donne au même prince, a été rendu phonétiquement par le verbe CTN, CWTN, dans la seconde ligne du texte démotique. »

C'est sans doute pour retrouver le mot *gutti*, qui veut dire *élégier*, et non *gustare*, ni *δοκιμαζειν*, que le groupe 444 a été mal copié et mal lu. Ceci prouve une fois de plus que les idées préconçues ne sont bonnes qu'à fourvoyer les hommes les plus habiles.

Quant au groupe hiéroglyphique $\overline{\Delta B}$, je n'hésite pas à le lire $\dot{\omega}\tau\tau$ ($\omega\tau\tau$), et à le traduire par offrir ou offrande, en donnant au verbe $\omega\tau\tau$ son sens naturel, *ferre, offerre*.

Phrase 6 — 6.

𐤀𐤕 — F(TAH) — q(TAZ).

Phtah (voy. phrase 5 — 3).

Phrase 6 — 7.

𐤀𐤕 — KA — KA.

La première lettre de ce groupe est un K. En effet, le papyrus n° 45 de Berlin nous offre le nom Cléopâtre écrit 𐤀𐤕𐤏𐤓𐤗𐤓 , KLOPTL. De plus, le papyrus 53 de Berlin et le papyrus Casati nous offrent le nom d'Alexandre sous les formes 𐤀𐤕𐤏𐤓𐤗𐤓 et 𐤀𐤕𐤏𐤓𐤗𐤓 , ALKSNTROS. C'est donc bien par K qu'il faut transcrire la première lettre du groupe 𐤀𐤕. Quant à la seconde, elle nous est bien connue déjà : c'est une voyelle vague A, E ou I. Cherchons ce que peut signifier le mot KA, KE ou KI.

Je trouve (*Lex.* de Peyron, p. 60) $\kappa\omega$. T. B. $\kappa\alpha$. T. $\kappa\epsilon$. B. *Ponere, deponere, relinquere, dimittere, constructum cum suff. recipr. personæ, acquirere, possidere, habere*. EX. $\rho\epsilon\tau\mu\alpha\kappa\omega$ $\mu\alpha\kappa$, qui possidebūt; $\kappa\epsilon\iota\mu\eta\kappa$. B. *sibi habere, possidere*; $\sigma\tau\epsilon\kappa\omega$ $\mu\alpha\kappa$. T. *possessio*, et $\kappa\alpha$ $\rho\epsilon\tau\upsilon\sigma\tau$ $\mu\alpha$. T. *alicui gratiam impertiri*. Il est bien clair que le sens du radical KA, dans ces différents exemples, est celui qui convient ici; notre idée : il lui a donné, a été rendue en égyptien par un mot dont la traduction littérale est : il a placé en lui, et ce même verbe, employé avec les suffixes réciproques, aura reçu tout naturellement le sens : posséder, avoir, qu'il a conservé dans le copte. Quoi qu'il en soit, l'expression moderne $\kappa\alpha$ $\rho\epsilon\tau\upsilon\sigma\tau$, accorder une grâce,

impertiri gratiam, est décisive, et constate d'une manière certaine que le mot *KA*, placer, déposer, a été précisément employé avec l'acception donner, accorder, par extension du sens : placer en ou sur.

Phrase 6 — 8.

$\overline{\gamma}$ — NF — $\overline{uq}$.

Les deux lettres de ce groupe sont *N* et *F*. Nous avons donc le mot NF ($\overline{uag}$, $\overline{uug}$, $\overline{uq}$), qui n'est autre chose que la réunion de la particule de flexion et du pronom suffixe de la troisième personne singulier masculin. Ce pronom est ici le régime indirect du verbe $\cdot l \llcorner$, poser, donner, auquel il est rattaché par la particule ordinaire EN ($\overline{u}$).

Phrase 6 — 9.

$\overline{f} \cdot \overline{u}$ — R. — P.

Ré ou *RA*, nom abrégatif du soleil (voy. phrase 5 — 7).

Cette fois, les deux caractères qui composent cette sigle sont séparés par un gros point rond qui remplace le signe annulaire écrit dans le même groupe, à la fin de la première ligne.

Cette sigle se présente dans les contrats démotiques sous une forme différente, mais qui (je le crois au moins) démontre que c'est bien un simple point qui se trouve placé entre les deux signes principaux du groupe, tel qu'il est écrit dans le texte démotique du décret de Rosette.

En effet, le nom *Heteapron* est écrit $\overline{f} \cdot \overline{u}$ (Young, *Dict.*, p. 88, d'après le papyrus des *Hieroglyphics*, pl. 32, lig. 23). Il se décompose en $\overline{f} \cdot \overline{u}$, *PA* ($\overline{u}$), article possessif singulier masculin; $\overline{f}$, sigle démotique se prononçant *an* (*ap*) et $\overline{f} \cdot \overline{u}$, groupe dans lequel le premier signe est l'article singulier masculin ordinaire *p*, *F* (*n*, *m*), et le second, un *n* séparé par un petit trait faisant sans doute fonction de point, de l'indice ordinaire qui termine les sigles et les

abréviations. Le nom démotique en question se lit donc, en réalité PAORPRÉ (1). Quant à la véritable prononciation du groupe ⲡⲟⲣⲡⲣⲉ débarrassé de l'article ⲡ qu'il comporte dans le nom ⲡⲉⲧⲁⲣⲣⲉ , elle nous est fournie par le nom démotique d'Amonrasontèr, Ⲡⲙⲟⲛⲣⲁⲥⲟⲛⲧⲉⲣ , dans lequel la seconde sigle ⲣ se lit indubitablement RA, ainsi que le prouve la transcription grecque.

De ce qui précède, il résulte de plus que dans la sigle que nous présente le décret de Rosette, le premier signe est bien l'initial du mot RÉ, et non l'article singulier masculin, qui se trouve très-formellement exprimé dans le nom Petearpré.

Phrase 6 — 10.

$\text{Ⲡⲣⲟⲕ} / \text{ⲡⲟⲣⲡⲣⲉ} — \text{ⲡⲟⲣⲡⲣⲉ} — \text{ⲡⲟⲣⲡⲣⲉ}$.

Commençons par établir la lecture matérielle de ce mot.

La première lettre est l'article singulier masculin ⲡ ; la seconde est la djiandjia x , ainsi que nous l'avons déjà reconnu; la troisième est un a . En effet, les noms de Pyrra et d'Arcia sont écrits ⲡⲣⲁ , ⲁⲣⲓⲁ , et l'étude de ces deux noms propres rend manifeste l'emploi du signe ⲡ pour représenter l'articulation a . Cette valeur est enfin surabondamment démontrée par la forme des noms propres Cléopâtre, Arsinoë et Bérénice :

$\text{Ⲡⲟⲣⲡⲣⲉ} / \text{Ⲡⲟⲣⲡⲣⲉ}$, KLOPTRA, tiré du papyrus n° 51 de Berlin;

$\text{Ⲡⲟⲣⲡⲣⲉ} / \text{Ⲡⲟⲣⲡⲣⲉ}$, ARSINE, tiré du texte démotique du décret de

Rosette, lig. 4;

(1) Le même nom, écrit en caractères sacrés, est donné par Champollion, *Précis*, n° 199, 200, 201. La dernière variante qu'il présente sous la forme ⲡⲟⲣⲡⲣⲉ est immédiatement comparable à la forme démotique du même nom. En effet, elle se décompose aussi en trois groupes : 1° ⲡⲟⲣ , équivalent de la syllabe ⲡⲟ ; 2° ⲡⲣⲉ , équivalent de la sigle ⲡⲣ ; 3° ⲡⲣⲉ , équivalent du groupe phonétique ⲡⲣⲉ . C'est ici le lieu de faire observer que la comparaison des noms, sous leur double forme hiéroglyphique et démotique, semble démontrer que les noms démotiques ne sont en réalité que des formes tachygraphiques des mêmes noms représentés en caractères sacrés.

signait la victoire s'est écrit primitivement $\chi\rho\omicron\kappa$ ou $\sigma\rho\omicron\kappa$; mais plus tard le κ final est tombé, et il n'est plus resté du mot originaire que le son $\chi\rho\omicron$ ou $\sigma\rho\omicron$, qui est exactement l'expression copte de l'idée : victoire.

Du reste, la langue copte elle-même nous offre d'autres exemples tout aussi conchants de la chute d'une consonne finale, et je me bornerai à citer le mot $\pi\tau\omicron$, cheval, que l'on trouve écrit au pluriel indifféremment $\pi\tau\omicron$ ou $\pi\tau\omicron\mu$. Il est bien clair que cette fois encore le μ final est une consonne qui s'est évanouie, pour laisser le radical primitif $\pi\tau\omicron\mu$ sous la forme vulgaire et écourtée $\pi\tau\omicron$.

En définitive, le groupe que nous venons d'analyser nous offre le substantif singulier masculin $\mu\iota\chi\rho\omicron\kappa$ ($\mu\epsilon\chi\rho\omicron\kappa$ ou $\mu\sigma\rho\omicron\kappa$), signifiant la victoire, et conservé dans la langue copte sous la forme $\mu\epsilon\chi\rho\omicron$ ou $\mu\sigma\rho\omicron$, avec la même signification.

Phrase 6 — 11.

$\zeta\zeta\omega$ — PAAG — HAAFA.

La première lettre est un ρ , si c'est l'article singulier masculin, un π , si elle fait partie intégrante du radical. Nous verrons tout à l'heure laquelle de ces deux leçons est la seule admissible.

La seconde et la troisième lettre sont identiques, et nous sommes assurés à l'avance que ces lettres ne peuvent être que des voyelles. En effet, le mot $\chi\rho$, $\sigma\rho$, aimant, que nous avons trouvé en composition dans le groupe $\chi\rho\zeta\chi\rho$, Philopators, est fort souvent écrit $\chi\zeta\rho$, dans les contrats démotiques (voy. phrase 6 — 4). Par conséquent, le signe intercalaire introduit dans ces transcriptions manuelles ne doit pas être une articulation essentielle, et ne peut absolument représenter qu'une voyelle qu'il était à peu près indifférent d'exprimer ou de supprimer. Cette voyelle est un α ou un $\omicron$, car elle entre dans la particule impérative $\chi\zeta\omega$, $\mu\omicron\iota$, qui n'est que la particule désidérative copte $\mu\omicron\iota$; et dans le mot $\chi\zeta\chi$, $\sigma\alpha\phi$, abeille,

d'où essaim, et, par extension, réunion, ainsi que nous le verrons un peu plus loin. Quoi qu'il en soit de la véritable prononciation de ce signe, il n'en est pas moins bien démontré, par l'existence des deux variantes ΥO et $\Upsilon\text{Z}\rho$ du même mot, qu'il n'est qu'une simple voyelle. Ne nous préoccupons donc pas de sa prononciation, qui ressortira de l'étude du texte que nous analysons, et bornons-nous, quant à présent, à voir dans ce signe une voyelle vague.

La quatrième ligne est tout à fait semblable de forme à la lettre σ , que les Coptes ont conservée afin de représenter un son propre à leur idiome, et dont l'alphabet grec ne leur fournissait pas l'image. Nous pouvons donc, sans courir fortement le risque de nous tromper, admettre que la valeur du signe démotique en question est précisément celle que le même caractère a conservée dans l'alphabet copte. Nous avons ainsi, en définitive, un groupe PAAG OU POOG, que nous allons chercher à expliquer, en remarquant que la comparaison matérielle du texte démotique du décret de Rosette avec le texte grec nous démontre d'une manière tout à fait satisfaisante que ce groupe égyptien doit représenter l'idée que comporte le mot grec εἰκόν, image. En effet, nous trouvons ce groupe employé ici dans un membre de phrase correspondant au grec εἰκόνας ζώσης τοῦ Διὸς, dont les éléments autres que le groupe $\sigma\zeta\zeta\text{O}$ nous offrent précisément les équivalents déterminés des mots ζώσης et τοῦ Διὸς. Il faut donc que ce groupe $\sigma\zeta\zeta\text{O}$ soit l'équivalent du grec εἰκόνας.

Voyons maintenant quels sont les autres passages du texte égyptien qui contiennent le groupe en question, et nous serons en droit de conclure que ce groupe signifie réellement image, si les passages grecs correspondants nous offrent constamment la même idée.

A la ligne 22, se trouvent les mots $\sigma\kappa\zeta\text{O} \sigma\zeta\zeta\text{O} \text{E} \text{E} \text{E} \text{E} \text{E}$, correspondant au grec στήται δὲ εἰκόνα τοῦ βασιλέως, etc., etc. Malheureusement, la pierre est mutilée en ce point, et bien que l'on reconnaisse le mot $\sigma\zeta\zeta$, il est impossible de deviner quel était le signe qui le précédait; mais à coup sûr ce n'était pas le même que

celui que nous trouvons dans la deuxième ligne, et dès lors nous sommes déjà autorisés à considérer celui-ci comme l'article singulier masculin. Cette hypothèse se trouve pleinement confirmée par le passage suivant de la ligne 23 :

..... 𐀓 𐀔 𐀕 𐀖 𐀗 𐀘 𐀙 𐀚 𐀛 𐀜 𐀝 𐀞 𐀟 𐀠 𐀡 𐀢 𐀣 𐀤 𐀥 𐀦 𐀧 𐀨 𐀩 𐀪 𐀫 𐀬 𐀭 𐀮 𐀯 𐀰 𐀱 𐀲 𐀳 𐀴 𐀵 𐀶 𐀷 𐀸 𐀹 𐀺 𐀻 𐀼 𐀽 𐀾 𐀿 𐁀 𐁁 𐁂 𐁃 𐁄 𐁅 𐁆 𐁇 𐁈 𐁉 𐁊 𐁋 𐁌 𐁍 𐁎 𐁏 𐁐 𐁑 𐁒 𐁓 𐁔 𐁕 𐁖 𐁗 𐁘 𐁙 𐁚 𐁛 𐁜 𐁝 𐁞 𐁟 𐁠 𐁡 𐁢 𐁣 𐁤 𐁥 𐁦 𐁧 𐁨 𐁩 𐁪 𐁫 𐁬 𐁭 𐁮 𐁯 𐁰 𐁱 𐁲 𐁳 𐁴 𐁵 𐁶 𐁷 𐁸 𐁹 𐁺 𐁻 𐁼 𐁽 𐁾 𐁿 𐂀 𐂁 𐂂 𐂃 𐂄 𐂅 𐂆 𐂇 𐂈 𐂉 𐂊 𐂋 𐂌 𐂍 𐂎 𐂏 𐂐 𐂑 𐂒 𐂓 𐂔 𐂕 𐂖 𐂗 𐂘 𐂙 𐂚 𐂛 𐂜 𐂝 𐂞 𐂟 𐂠 𐂡 𐂢 𐂣 𐂤 𐂥 𐂦 𐂧 𐂨 𐂩 𐂪 𐂫 𐂬 𐂭 𐂮 𐂯 𐂰 𐂱 𐂲 𐂳 𐂴 𐂵 𐂶 𐂷 𐂸 𐂹 𐂺 𐂻 𐂼 𐂽 𐂾 𐂿 𐃀 𐃁 𐃂 𐃃 𐃄 𐃅 𐃆 𐃇 𐃈 𐃉 𐃊 𐃋 𐃌 𐃍 𐃎 𐃏 𐃐 𐃑 𐃒 𐃓 𐃔 𐃕 𐃖 𐃗 𐃘 𐃙 𐃚 𐃛 𐃜 𐃝 𐃞 𐃟 𐃠 𐃡 𐃢 𐃣 𐃤 𐃥 𐃦 𐃧 𐃨 𐃩 𐃪 𐃫 𐃬 𐃭 𐃮 𐃯 𐃰 𐃱 𐃲 𐃳 𐃴 𐃵 𐃶 𐃷 𐃸 𐃹 𐃺 𐃻 𐃼 𐃽 𐃾 𐃿 𐄀 𐄁 𐄂 𐄃 𐄄 𐄅 𐄆 𐄇 𐄈 𐄉 𐄊 𐄋 𐄌 𐄍 𐄎 𐄏 𐄐 𐄑 𐄒 𐄓 𐄔 𐄕 𐄖 𐄗 𐄘 𐄙 𐄚 𐄛 𐄜 𐄝 𐄞 𐄟 𐄠 𐄡 𐄢 𐄣 𐄤 𐄥 𐄦 𐄧 𐄨 𐄩 𐄪 𐄫 𐄬 𐄭 𐄮 𐄯 𐄰 𐄱 𐄲 𐄳 𐄴 𐄵 𐄶 𐄷 𐄸 𐄹 𐄺 𐄻 𐄼 𐄽 𐄾 𐄿 𐅀 𐅁 𐅂 𐅃 𐅄 𐅅 𐅆 𐅇 𐅈 𐅉 𐅊 𐅋 𐅌 𐅍 𐅎 𐅏 𐅐 𐅑 𐅒 𐅓 𐅔 𐅕 𐅖 𐅗 𐅘 𐅙 𐅚 𐅛 𐅜 𐅝 𐅞 𐅟 𐅠 𐅡 𐅢 𐅣 𐅤 𐅥 𐅦 𐅧 𐅨 𐅩 𐅪 𐅫 𐅬 𐅭 𐅮 𐅯 𐅰 𐅱 𐅲 𐅳 𐅴 𐅵 𐅶 𐅷 𐅸 𐅹 𐅺 𐅻 𐅼 𐅽 𐅾 𐅿 𐆀 𐆁 𐆂 𐆃 𐆄 𐆅 𐆆 𐆇 𐆈 𐆉 𐆊 𐆋 𐆌 𐆍 𐆎 𐆏 𐆐 𐆑 𐆒 𐆓 𐆔 𐆕 𐆖 𐆗 𐆘 𐆙 𐆚 𐆛 𐆜 𐆝 𐆞 𐆟 𐆠 𐆡 𐆢 𐆣 𐆤 𐆥 𐆦 𐆧 𐆨 𐆩 𐆪 𐆫 𐆬 𐆭 𐆮 𐆯 𐆰 𐆱 𐆲 𐆳 𐆴 𐆵 𐆶 𐆷 𐆸 𐆹 𐆺 𐆻 𐆼 𐆽 𐆾 𐆿 𐇀 𐇁 𐇂 𐇃 𐇄 𐇅 𐇆 𐇇 𐇈 𐇉 𐇊 𐇋 𐇌 𐇍 𐇎 𐇏 𐇐 𐇑 𐇒 𐇓 𐇔 𐇕 𐇖 𐇗 𐇘 𐇙 𐇚 𐇛 𐇜 𐇝 𐇞 𐇟 𐇠 𐇡 𐇢 𐇣 𐇤 𐇥 𐇦 𐇧 𐇨 𐇩 𐇪 𐇫 𐇬 𐇭 𐇮 𐇯 𐇰 𐇱 𐇲 𐇳 𐇴 𐇵 𐇶 𐇷 𐇸 𐇹 𐇺 𐇻 𐇼 𐇽 𐇾 𐇿 𐈀 𐈁 𐈂 𐈃 𐈄 𐈅 𐈆 𐈇 𐈈 𐈉 𐈊 𐈋 𐈌 𐈍 𐈎 𐈏 𐈐 𐈑 𐈒 𐈓 𐈔 𐈕 𐈖 𐈗 𐈘 𐈙 𐈚 𐈛 𐈜 𐈝 𐈞 𐈟 𐈠 𐈡 𐈢 𐈣 𐈤 𐈥 𐈦 𐈧 𐈨 𐈩 𐈪 𐈫 𐈬 𐈭 𐈮 𐈯 𐈰 𐈱 𐈲 𐈳 𐈴 𐈵 𐈶 𐈷 𐈸 𐈹 𐈺 𐈻 𐈼 𐈽 𐈾 𐈿 𐉀 𐉁 𐉂 𐉃 𐉄 𐉅 𐉆 𐉇 𐉈 𐉉 𐉊 𐉋 𐉌 𐉍 𐉎 𐉏 𐉐 𐉑 𐉒 𐉓 𐉔 𐉕 𐉖 𐉗 𐉘 𐉙 𐉚 𐉛 𐉜 𐉝 𐉞 𐉟 𐉠 𐉡 𐉢 𐉣 𐉤 𐉥 𐉦 𐉧 𐉨 𐉩 𐉪 𐉫 𐉬 𐉭 𐉮 𐉯 𐉰 𐉱 𐉲 𐉳 𐉴 𐉵 𐉶 𐉷 𐉸 𐉹 𐉺 𐉻 𐉼 𐉽 𐉾 𐉿 𐊀 𐊁 𐊂 𐊃 𐊄 𐊅 𐊆 𐊇 𐊈 𐊉 𐊊 𐊋 𐊌 𐊍 𐊎 𐊏 𐊐 𐊑 𐊒 𐊓 𐊔 𐊕 𐊖 𐊗 𐊘 𐊙 𐊚 𐊛 𐊜 𐊝 𐊞 𐊟 𐊠 𐊡 𐊢 𐊣 𐊤 𐊥 𐊦 𐊧 𐊨 𐊩 𐊪 𐊫 𐊬 𐊭 𐊮 𐊯 𐊰 𐊱 𐊲 𐊳 𐊴 𐊵 𐊶 𐊷 𐊸 𐊹 𐊺 𐊻 𐊼 𐊽 𐊾 𐊿 𐋀 𐋁 𐋂 𐋃 𐋄 𐋅 𐋆 𐋇 𐋈 𐋉 𐋊 𐋋 𐋌 𐋍 𐋎 𐋏 𐋐 𐋑 𐋒 𐋓 𐋔 𐋕 𐋖 𐋗 𐋘 𐋙 𐋚 𐋛 𐋜 𐋝 𐋞 𐋟 𐋠 𐋡 𐋢 𐋣 𐋤 𐋥 𐋦 𐋧 𐋨 𐋩 𐋪 𐋫 𐋬 𐋭 𐋮 𐋯 𐋰 𐋱 𐋲 𐋳 𐋴 𐋵 𐋶 𐋷 𐋸 𐋹 𐋺 𐋻 𐋼 𐋽 𐋾 𐋿 𐌀 𐌁 𐌂 𐌃 𐌄 𐌅 𐌆 𐌇 𐌈 𐌉 𐌊 𐌋 𐌌 𐌍 𐌎 𐌏 𐌐 𐌑 𐌒 𐌓 𐌔 𐌕 𐌖 𐌗 𐌘 𐌙 𐌚 𐌛 𐌜 𐌝 𐌞 𐌟 𐌠 𐌡 𐌢 𐌣 𐌤 𐌥 𐌦 𐌧 𐌨 𐌩 𐌪 𐌫 𐌬 𐌭 𐌮 𐌯 𐌰 𐌱 𐌲 𐌳 𐌴 𐌵 𐌶 𐌷 𐌸 𐌹 𐌺 𐌻 𐌼 𐌽 𐌾 𐌿 𐍀 𐍁 𐍂 𐍃 𐍄 𐍅 𐍆 𐍇 𐍈 𐍉 𐍊 𐍋 𐍌 𐍍 𐍎 𐍏 𐍐 𐍑 𐍒 𐍓 𐍔 𐍕 𐍖 𐍗 𐍘 𐍙 𐍚 𐍛 𐍜 𐍝 𐍞 𐍟 𐍠 𐍡 𐍢 𐍣 𐍤 𐍥 𐍦 𐍧 𐍨 𐍩 𐍪 𐍫 𐍬 𐍭 𐍮 𐍯 𐍰 𐍱 𐍲 𐍳 𐍴 𐍵 𐍶 𐍷 𐍸 𐍹 𐍺 𐍻 𐍼 𐍽 𐍾 𐍿 𐎀 𐎁 𐎂 𐎃 𐎄 𐎅 𐎆 𐎇 𐎈 𐎉 𐎊 𐎋 𐎌 𐎍 𐎎 𐎏 𐎐 𐎑 𐎒 𐎓 𐎔 𐎕 𐎖 𐎗 𐎘 𐎙 𐎚 𐎛 𐎜 𐎝 𐎞 𐎟 𐎠 𐎡 𐎢 𐎣 𐎤 𐎥 𐎦 𐎧 𐎨 𐎩 𐎪 𐎫 𐎬 𐎭 𐎮 𐎯 𐎰 𐎱 𐎲 𐎳 𐎴 𐎵 𐎶 𐎷 𐎸 𐎹 𐎺 𐎻 𐎼 𐎽 𐎾 𐎿 𐏀 𐏁 𐏂 𐏃 𐏄 𐏅 𐏆 𐏇 𐏈 𐏉 𐏊 𐏋 𐏌 𐏍 𐏎 𐏏 𐏐 𐏑 𐏒 𐏓 𐏔 𐏕 𐏖 𐏗 𐏘 𐏙 𐏚 𐏛 𐏜 𐏝 𐏞 𐏟 𐏠 𐏡 𐏢 𐏣 𐏤 𐏥 𐏦 𐏧 𐏨 𐏩 𐏪 𐏫 𐏬 𐏭 𐏮 𐏯 𐏰 𐏱 𐏲 𐏳 𐏴 𐏵 𐏶 𐏷 𐏸 𐏹 𐏺 𐏻 𐏼 𐏽 𐏾 𐏿 𐐀 𐐁 𐐂 𐐃 𐐄 𐐅 𐐆 𐐇 𐐈 𐐉 𐐊 𐐋 𐐌 𐐍 𐐎 𐐏 𐐐 𐐑 𐐒 𐐓 𐐔 𐐕 𐐖 𐐗 𐐘 𐐙 𐐚 𐐛 𐐜 𐐝 𐐞 𐐟 𐐠 𐐡 𐐢 𐐣 𐐤 𐐥 𐐦 𐐧 𐐨 𐐩 𐐪 𐐫 𐐬 𐐭 𐐮 𐐯 𐐰 𐐱 𐐲 𐐳 𐐴 𐐵 𐐶 𐐷 𐐸 𐐹 𐐺 𐐻 𐐼 𐐽 𐐾 𐐿 𐑀 𐑁 𐑂 𐑃 𐑄 𐑅 𐑆 𐑇 𐑈 𐑉 𐑊 𐑋 𐑌 𐑍 𐑎 𐑏 𐑐 𐑑 𐑒 𐑓 𐑔 𐑕 𐑖 𐑗 𐑘 𐑙 𐑚 𐑛 𐑜 𐑝 𐑞 𐑟 𐑠 𐑡 𐑢 𐑣 𐑤 𐑥 𐑦 𐑧 𐑨 𐑩 𐑪 𐑫 𐑬 𐑭 𐑮 𐑯 𐑰 𐑱 𐑲 𐑳 𐑴 𐑵 𐑶 𐑷 𐑸 𐑹 𐑺 𐑻 𐑼 𐑽 𐑾 𐑿 𐒀 𐒁 𐒂 𐒃 𐒄 𐒅 𐒆 𐒇 𐒈 𐒉 𐒊 𐒋 𐒌 𐒍 𐒎 𐒏 𐒐 𐒑 𐒒 𐒓 𐒔 𐒕 𐒖 𐒗 𐒘 𐒙 𐒚 𐒛 𐒜 𐒝 𐒞 𐒟 𐒠 𐒡 𐒢 𐒣 𐒤 𐒥 𐒦 𐒧 𐒨 𐒩 𐒪 𐒫 𐒬 𐒭 𐒮 𐒯 𐒰 𐒱 𐒲 𐒳 𐒴 𐒵 𐒶 𐒷 𐒸 𐒹 𐒺 𐒻 𐒼 𐒽 𐒾 𐒿 𐓀 𐓁 𐓂 𐓃 𐓄 𐓅 𐓆 𐓇 𐓈 𐓉 𐓊 𐓋 𐓌 𐓍 𐓎 𐓏 𐓐 𐓑 𐓒 𐓓 𐓔 𐓕 𐓖 𐓗 𐓘 𐓙 𐓚 𐓛 𐓜 𐓝 𐓞 𐓟 𐓠 𐓡 𐓢 𐓣 𐓤 𐓥 𐓦 𐓧 𐓨 𐓩 𐓪 𐓫 𐓬 𐓭 𐓮 𐓯 𐓰 𐓱 𐓲 𐓳 𐓴 𐓵 𐓶 𐓷 𐓸 𐓹 𐓺 𐓻 𐓼 𐓽 𐓾 𐓿 𐔀 𐔁 𐔂 𐔃 𐔄 𐔅 𐔆 𐔇 𐔈 𐔉 𐔊 𐔋 𐔌 𐔍 𐔎 𐔏 𐔐 𐔑 𐔒 𐔓 𐔔 𐔕 𐔖 𐔗 𐔘 𐔙 𐔚 𐔛 𐔜 𐔝 𐔞 𐔟 𐔠 𐔡 𐔢 𐔣 𐔤 𐔥 𐔦 𐔧 𐔨 𐔩 𐔪 𐔫 𐔬 𐔭 𐔮 𐔯 𐔰 𐔱 𐔲 𐔳 𐔴 𐔵 𐔶 𐔷 𐔸 𐔹 𐔺 𐔻 𐔼 𐔽 𐔾 𐔿 𐕀 𐕁 𐕂 𐕃 𐕄 𐕅 𐕆 𐕇 𐕈 𐕉 𐕊 𐕋 𐕌 𐕍 𐕎 𐕏 𐕐 𐕑 𐕒 𐕓 𐕔 𐕕 𐕖 𐕗 𐕘 𐕙 𐕚 𐕛 𐕜 𐕝 𐕞 𐕟 𐕠 𐕡 𐕢 𐕣 𐕤 𐕥 𐕦 𐕧 𐕨 𐕩 𐕪 𐕫 𐕬 𐕭 𐕮 𐕯 𐕰 𐕱 𐕲 𐕳 𐕴 𐕵 𐕶 𐕷 𐕸 𐕹 𐕺 𐕻 𐕼 𐕽 𐕾 𐕿 𐖀 𐖁 𐖂 𐖃 𐖄 𐖅 𐖆 𐖇 𐖈 𐖉 𐖊 𐖋 𐖌 𐖍 𐖎 𐖏 𐖐 𐖑 𐖒 𐖓 𐖔 𐖕 𐖖 𐖗 𐖘 𐖙 𐖚 𐖛 𐖜 𐖝 𐖞 𐖟 𐖠 𐖡 𐖢 𐖣 𐖤 𐖥 𐖦 𐖧 𐖨 𐖩 𐖪 𐖫 𐖬 𐖭 𐖮 𐖯 𐖰 𐖱 𐖲 𐖳 𐖴 𐖵 𐖶 𐖷 𐖸 𐖹 𐖺 𐖻 𐖼 𐖽 𐖾 𐖿 𐗀 𐗁 𐗂 𐗃 𐗄 𐗅 𐗆 𐗇 𐗈 𐗉 𐗊 𐗋 𐗌 𐗍 𐗎 𐗏 𐗐 𐗑 𐗒 𐗓 𐗔 𐗕 𐗖 𐗗 𐗘 𐗙 𐗚 𐗛 𐗜 𐗝 𐗞 𐗟 𐗠 𐗡 𐗢 𐗣 𐗤 𐗥 𐗦 𐗧 𐗨 𐗩 𐗪 𐗫 𐗬 𐗭 𐗮 𐗯 𐗰 𐗱 𐗲 𐗳 𐗴 𐗵 𐗶 𐗷 𐗸 𐗹 𐗺 𐗻 𐗼 𐗽 𐗾 𐗿 𐘀 𐘁 𐘂 𐘃 𐘄 𐘅 𐘆 𐘇 𐘈 𐘉 𐘊 𐘋 𐘌 𐘍 𐘎 𐘏 𐘐 𐘑 𐘒 𐘓 𐘔 𐘕 𐘖 𐘗 𐘘 𐘙 𐘚 𐘛 𐘜 𐘝 𐘞 𐘟 𐘠 𐘡 𐘢 𐘣 𐘤 𐘥 𐘦 𐘧 𐘨 𐘩 𐘪 𐘫 𐘬 𐘭 𐘮 𐘯 𐘰 𐘱 𐘲 𐘳 𐘴 𐘵 𐘶 𐘷 𐘸 𐘹 𐘺 𐘻 𐘼 𐘽 𐘾 𐘿 𐙀 𐙁 𐙂 𐙃 𐙄 𐙅 𐙆 𐙇 𐙈 𐙉 𐙊 𐙋 𐙌 𐙍 𐙎 𐙏 𐙐 𐙑 𐙒 𐙓 𐙔 𐙕 𐙖 𐙗 𐙘 𐙙 𐙚 𐙛 𐙜 𐙝 𐙞 𐙟 𐙠 𐙡 𐙢 𐙣 𐙤 𐙥 𐙦 𐙧 𐙨 𐙩 𐙪 𐙫 𐙬 𐙭 𐙮 𐙯 𐙰 𐙱 𐙲 𐙳 𐙴 𐙵 𐙶 𐙷 𐙸 𐙹 𐙺 𐙻 𐙼 𐙽 𐙾 𐙿 𐚀 𐚁 𐚂 𐚃 𐚄 𐚅 𐚆 𐚇 𐚈 𐚉 𐚊 𐚋 𐚌 𐚍 𐚎 𐚏 𐚐 𐚑 𐚒 𐚓 𐚔 𐚕 𐚖 𐚗 𐚘 𐚙 𐚚 𐚛 𐚜 𐚝 𐚞 𐚟 𐚠 𐚡 𐚢 𐚣 𐚤 𐚥 𐚦 𐚧 𐚨 𐚩 𐚪 𐚫 𐚬 𐚭 𐚮 𐚯 𐚰 𐚱 𐚲 𐚳 𐚴 𐚵 𐚶 𐚷 𐚸 𐚹 𐚺 𐚻 𐚼 𐚽 𐚾 𐚿 𐛀 𐛁 𐛂 𐛃 𐛄 𐛅 𐛆 𐛇 𐛈 𐛉 𐛊 𐛋 𐛌 𐛍 𐛎 𐛏 𐛐 𐛑 𐛒 𐛓 𐛔 𐛕 𐛖 𐛗 𐛘 𐛙 𐛚 𐛛 𐛜 𐛝 𐛞 𐛟 𐛠 𐛡 𐛢 𐛣 𐛤 𐛥 𐛦 𐛧 𐛨 𐛩 𐛪 𐛫 𐛬 𐛭 𐛮 𐛯 𐛰 𐛱 𐛲 𐛳 𐛴 𐛵 𐛶 𐛷 𐛸 𐛹 𐛺 𐛻 𐛼 𐛽 𐛾 𐛿 𐜀 𐜁 𐜂 𐜃 𐜄 𐜅 𐜆 𐜇 𐜈 𐜉 𐜊 𐜋 𐜌 𐜍 𐜎 𐜏 𐜐 𐜑 𐜒 𐜓 𐜔 𐜕 𐜖 𐜗 𐜘 𐜙 𐜚 𐜛 𐜜 𐜝 𐜞 𐜟 𐜠 𐜡 𐜢 𐜣 𐜤 𐜥 𐜦 𐜧 𐜨 𐜩 𐜪 𐜫 𐜬 𐜭 𐜮 𐜯 𐜰 𐜱 𐜲 𐜳 𐜴 𐜵 𐜶 𐜷 𐜸 𐜹 𐜺 𐜻 𐜼 𐜽 𐜾 𐜿 𐝀 𐝁 𐝂 𐝃 𐝄 𐝅 𐝆 𐝇 𐝈 𐝉 𐝊 𐝋 𐝌 𐝍 𐝎 𐝏 𐝐 𐝑 𐝒 𐝓 𐝔 𐝕 𐝖 𐝗 𐝘 𐝙 𐝚 𐝛 𐝜 𐝝 𐝞 𐝟 𐝠 𐝡 𐝢 𐝣 𐝤 𐝥 𐝦 𐝧 𐝨 𐝩 𐝪 𐝫 𐝬 𐝭 𐝮 𐝯 𐝰 𐝱 𐝲 𐝳 𐝴 𐝵 𐝶 𐝷 𐝸 𐝹 𐝺 𐝻 𐝼 𐝽 𐝾 𐝿 𐞀 𐞁 𐞂 𐞃 𐞄 𐞅 𐞆 𐞇 𐞈 𐞉 𐞊 𐞋 𐞌 𐞍 𐞎 𐞏 𐞐 𐞑 𐞒 𐞓 𐞔 𐞕 𐞖 𐞗 𐞘 𐞙 𐞚 𐞛 𐞜 𐞝 𐞞 𐞟 𐞠 𐞡 𐞢 𐞣 𐞤 𐞥 𐞦 𐞧 𐞨 𐞩 𐞪 𐞫 𐞬 𐞭 𐞮 𐞯 𐞰 𐞱 𐞲 𐞳 𐞴 𐞵 𐞶 𐞷 𐞸 𐞹 𐞺 𐞻 𐞼 𐞽 𐞾 𐞿 𐟀 𐟁 𐟂 𐟃 𐟄 𐟅 𐟆 𐟇 𐟈 𐟉 𐟊 𐟋 𐟌 𐟍 𐟎 𐟏 𐟐 𐟑 𐟒 𐟓 𐟔 𐟕 𐟖 𐟗 𐟘 𐟙 𐟚 𐟛 𐟜 𐟝 𐟞 𐟟 𐟠 𐟡 𐟢 𐟣 𐟤 𐟥 𐟦 𐟧 𐟨 𐟩 𐟪 𐟫 𐟬 𐟭 𐟮 𐟯 𐟰 𐟱 𐟲 𐟳 𐟴 𐟵 𐟶 𐟷 𐟸 𐟹 𐟺 𐟻 𐟼 𐟽 𐟾 𐟿 𐠀 𐠁 𐠂 𐠃 𐠄 𐠅 𐠆 𐠇 𐠈 𐠉 𐠊 𐠋 𐠌 𐠍 𐠎 𐠏 𐠐 𐠑 𐠒 𐠓 𐠔 𐠕 𐠖 𐠗 𐠘 𐠙 𐠚 𐠛 𐠜 𐠝 𐠞 𐠟 𐠠 𐠡 𐠢 𐠣 𐠤 𐠥 𐠦 𐠧 𐠨 𐠩 𐠪 𐠫 𐠬 𐠭 𐠮 𐠯 𐠰 𐠱 𐠲 𐠳 𐠴 𐠵 𐠶 𐠷 𐠸 𐠹 𐠺 𐠻 𐠼 𐠽 𐠾 𐠿 𐡀 𐡁 𐡂 𐡃 𐡄 𐡅 𐡆 𐡇 𐡈 𐡉 𐡊 𐡋 𐡌 𐡍 𐡎 𐡏 𐡐 𐡑 𐡒 𐡓 𐡔 𐡕 𐡖 𐡗 𐡘 𐡙 𐡚 𐡛 𐡜 𐡝 𐡞 𐡟 𐡠 𐡡 𐡢 𐡣 𐡤 𐡥 𐡦 𐡧 𐡨 𐡩 𐡪 𐡫 𐡬 𐡭 𐡮 𐡯 𐡰 𐡱 𐡲 𐡳 𐡴 𐡵 𐡶 𐡷 𐡸 𐡹 𐡺 𐡻 𐡼 𐡽 𐡾 𐡿 𐢀 𐢁 𐢂 𐢃 𐢄 𐢅 𐢆 𐢇 𐢈 𐢉 𐢊 𐢋 𐢌 𐢍 𐢎 𐢏 𐢐 𐢑 𐢒 𐢓 𐢔 𐢕 𐢖 𐢗 𐢘 𐢙 𐢚 𐢛 𐢜 𐢝 𐢞 𐢟 𐢠 𐢡 𐢢 𐢣 𐢤 𐢥 𐢦 𐢧 𐢨 𐢩 𐢪 𐢫 𐢬 𐢭 𐢮 𐢯 𐢰 𐢱 𐢲 𐢳 𐢴 𐢵 𐢶 𐢷 𐢸 𐢹 𐢺 𐢻 𐢼 𐢽 𐢾 𐢿 𐣀 𐣁 𐣂 𐣃 𐣄 𐣅 𐣆 𐣇 𐣈 𐣉 𐣊 𐣋 𐣌 𐣍 𐣎 𐣏 𐣐 𐣑 𐣒 𐣓 𐣔 𐣕 𐣖 𐣗 𐣘 𐣙 𐣚 𐣛 𐣜 𐣝 𐣞 𐣟 𐣠 𐣡 𐣢 𐣣 𐣤 𐣥 𐣦 𐣧 𐣨 𐣩 𐣪 𐣫 𐣬 𐣭 𐣮 𐣯 𐣰 𐣱 𐣲 𐣳 𐣴 𐣵 𐣶 𐣷 𐣸 𐣹 𐣺 𐣻 𐣼 𐣽 𐣾 𐣿 𐤀 𐤁 𐤂 𐤃 𐤄 𐤅 𐤆 𐤇 𐤈 𐤉 𐤊 𐤋 𐤌 𐤍 𐤎 𐤏 𐤐 𐤑 𐤒 𐤓 𐤔 𐤕 𐤖 𐤗 𐤘 𐤙 𐤚 𐤛 𐤜 𐤝 𐤞 𐤟 𐤠 𐤡 𐤢 𐤣 𐤤 𐤥 𐤦 𐤧 𐤨 𐤩 𐤪 𐤫 𐤬 𐤭 𐤮 𐤯 𐤰 𐤱 𐤲 𐤳 𐤴 𐤵 𐤶 𐤷 𐤸 𐤹 𐤺 𐤻 𐤼 𐤽 𐤾 𐤿 𐥀 𐥁 𐥂 𐥃 𐥄 𐥅 𐥆 𐥇 𐥈 𐥉 𐥊 𐥋 𐥌 𐥍 𐥎 𐥏 𐥐 𐥑 𐥒 𐥓 𐥔 𐥕 𐥖 𐥗 𐥘 𐥙 𐥚 𐥛 𐥜 𐥝 𐥞 𐥟 𐥠 𐥡 𐥢 𐥣 𐥤 𐥥 𐥦 𐥧 𐥨 𐥩 𐥪 𐥫 𐥬 𐥭 𐥮 𐥯 𐥰 𐥱 𐥲 𐥳 𐥴 𐥵 𐥶 𐥷 𐥸 𐥹 𐥺 𐥻 𐥼 𐥽 𐥾 𐥿 𐦀 𐦁 𐦂 𐦃 𐦄 𐦅 𐦆 𐦇 𐦈 𐦉 𐦊 𐦋 𐦌 𐦍 𐦎 𐦏 𐦐 𐦑 𐦒 𐦓 𐦔 𐦕 𐦖 𐦗 𐦘

l'apparence, ce qui est la forme extérieure de quelqu'un, autrement dit : l'effigie, l'image de quelqu'un.

Bien que je ne puisse et ne veuille pas affirmer que cette décomposition du groupe $\Lambda\Lambda\Theta$ est la bonne, je n'en adopte pas moins l'explication qui en découle, comme étant satisfaisante, et je persisterai à la conserver jusqu'à ce que l'on en découvre une autre qui, tout en étant aussi simple, me paraisse plus naturelle que celle que je viens de proposer.

Phrase 6 — 12.

$\angle 1 - \Lambda\Theta - \Lambda\Xi$.

Nous avons déjà examiné ce groupe (voir phrase 4 — 6), et nous l'avons traduit par : la vie, après en avoir fixé la lecture matérielle. Le mot copte correspondant $\Lambda\Xi\Theta$ signifie vivre aussi bien que vie, et le passage égyptien que nous analysons actuellement démontre de même que le groupe $\angle 1$ signifiait aussi bien vivant et vivre que vie (1).

Phrase 6 — 13.

$\angle 2 - \Lambda - \Delta$.

Nous voici encore arrivés à l'une de ces sigles démotiques représentant les noms de divinité, et dont la valeur est parfaitement fixée par l'étude des noms propres. Kosegarten a très-bien établi la consonnance de la sigle $\angle 2$, dans laquelle le signe initial est une voyelle vague, tandis que le dernier est, comme dans tous les cas semblables, l'indice obligé qui termine les sigles et les abréviations. L'inspection des noms propres suivants

$\angle 2 \downarrow \sim$	Psenamon,	Pap. de Grey (<i>Hiérog.</i> , pl. 35);
$\angle 2 \downarrow \angle 2$	Amenothès,	id. (id. pl. 34);
$\angle 2 \downarrow \angle 2$	Tsenamon,	id. (id. id.);

(1) En copte, le participe présent régulier serait $\Theta\Upsilon\Lambda\Xi\Theta$.

$\begin{array}{l} \text{f} \lambda \pi \text{f} \lambda \text{u} \\ \text{f} \lambda \pi \text{f} \lambda \text{u} \end{array} \quad \begin{array}{l} \text{Petemestès,} \\ \text{Amonrasontèr,} \end{array} \quad \begin{array}{l} \text{Pap. de Berlin, 36 (Kos., pl. X);} \\ \text{Pap. Casati (Hiéroglyph., pl. 32);} \\ \text{Pap. de Berlin, 41, b;} \end{array}$

$\begin{array}{l} \text{2-f} \lambda \pi \text{f} \lambda \text{u} \\ \text{f} \lambda \text{u} \end{array} \quad \begin{array}{l} \text{Psenamon,} \\ \text{variante tirée par Champollion} \end{array}$

d'un papyrus du Vatican (Young, *Dict.*, p. 89), démontre d'une manière incontestable que le groupe f.λ se prononçait $\lambda\mu\omicron\varsigma$, et représentait le nom du Roi des Dieux dans l'écriture démotique. Si les noms propres que je viens de citer prouvent que la sigle du décret de Rosette doit se lire $\lambda\mu\omicron\varsigma$, la réciproque a lieu.

En effet, puisque nous avons, pour représenter le membre de phrase grec $\epsilon\iota\sigma\acute{\alpha}\nu\omicron\varsigma \zeta\acute{\omega}\sigma\eta\varsigma \tau\omicron\upsilon \Delta\iota\omicron\varsigma$, le texte égyptien f.λ C1 C2 C3 C4, dans lequel les mots C1 C2 C3 C4 représentent nécessairement le grec $\epsilon\iota\sigma\acute{\alpha}\nu\omicron\varsigma \zeta\acute{\omega}\sigma\eta\varsigma$, il faut bien que ce soit le groupe restant f.λ, qui représente le grec $\tau\omicron\upsilon \Delta\iota\omicron\varsigma$. Or, l'Amon des Égyptiens ayant été assimilé au Zeus des Grecs, il demeure certain que la sigle qui, dans le passage en question, comporte la prononciation Amon, conservait la même consonnance dans les noms propres que j'ai énumérés ci-dessus. En un mot, rien n'est plus clair que la valeur de cette sigle, et je me dispense, par conséquent, d'en parler plus longuement.

Phrase 6 — 14.

↓ u — PCu — n. 90.

PCuE (n. 90), le fils (voy. phrase 6 — 1).

Phrase 6 — 15.

f.λ — R(λ) — P(λ).

RE ou RA, le soleil. Ce groupe devrait être précédé de la particule de flexion n, qui n'a pas été exprimée.

La phrase que nous venons d'analyser, en y introduisant les

Le texte démotique se scinde de la manière suivante :

ⲙⲁⲩⲱⲧⲓ ⲛⲁⲩⲓ ⲛⲁⲩⲓ ⲛⲁⲩⲓ ⲛⲁⲩⲓ ⲛⲁⲩⲓ ⲛⲁⲩⲓ ⲛⲁⲩⲓ ⲛⲁⲩⲓ
ⲛⲁⲩⲓ ⲛⲁⲩⲓ ⲛⲁⲩⲓ ⲛⲁⲩⲓ ⲛⲁⲩⲓ ⲛⲁⲩⲓ ⲛⲁⲩⲓ ⲛⲁⲩⲓ

Il se transcrit en lettres coptes de la manière suivante :

- * ΠΤΑΟΥΙΣ ΩΧΤ Ψ(ΤΑΣ)ΡΥ, Π(ΤΗΡ) ΖΗ ΜΕΤΗΡ Η ΗΡΧΡΤ, ΠΤΑΟΥΙΣ ΗΡ
ΑΡCΙΝΘ, Μ(ΤΗΡ)ΟΥΤ ΡΥCΤΟ.

et se traduit mot à mot :

Ptolémée toujours vivant, Phtah le chérissant, le Dieu régnant
en haut par sa bienfaisance, (fils de) Ptolémée et d'Arsinoë, Dieux
Philopators.

Phrase 7 — 1.

ⲙⲁⲩⲱⲧⲓ ⲛⲁⲩⲓ — (PTLOMIS) | — (ΠΤΑΟΥΙΣ) | .

Dans le texte démotique du décret de Rosette, tous les noms royaux, sans aucune exception, sont inscrits entre parenthèse, et à la partie gauche de cette parenthèse se voit un trait vertical juxtaposé. Il est hors de doute que l'ensemble de ces trois traits | () constitue le squelette, si je puis m'exprimer ainsi, du contour auquel on a donné le nom de cartouche, et qui, dans l'écriture hiéroglyphique, est spécialement destiné à contenir les noms royaux.

Kosegarten, qui seul s'est occupé sérieusement de la structure des noms propres démotiques, n'a fait qu'entrevoir le rôle de ce cartouche rudimentaire; mais il n'a pas été assez convaincu de son existence pour admettre celle-ci en principe. Il a mieux aimé exprimer ses doutes sur l'origine et la valeur de ces trois signes qui lui semblaient imprononçables, et qu'il a constamment remplacés par un astérisque écrit en tête des noms royaux, bien qu'il ait dit ailleurs que peut-être le demi-cercle qui précède ces noms devait se transcrire par un π .

Ce savant, en étudiant les noms propres recueillis par lui dans tous les papyrus démotiques parvenus à sa connaissance, a rassemblé

la série des terminaisons imprononçables qui sont ajoutées aux noms royaux, et il en a formé un tableau qu'il a publié dans son premier travail sur l'écriture démotique. J'ai dit ailleurs (voyez phrase 2 — 1, note) ce que je pensais de la valeur de ces terminaisons, que j'aurais bien de la peine à considérer comme des suppletions totalement inutiles, que le caprice des scribes pouvait seul introduire dans les textes égyptiens.

Quoi qu'il en soit, il demeure certain que le cartouche royal des écritures hiéroglyphiques était remplacé par l'ensemble de ces rudiments essentiels, dans l'écriture démotique lapidaire, ainsi que la simple inspection des noms royaux insérés dans le décret de Rosette, le fait immédiatement reconnaître.

Quant à la prononciation du nom propre qui forme le premier mot de la septième phrase, elle ne saurait être douteuse un seul instant, tous les caractères qui composent ce mot nous étant déjà parfaitement connus; ils forment le mot *PTLÔMIS*, composé des articulations principales du nom grec Πτολεμαῖος. L'orthographe que nous trouvons ici n'est pas constante, même dans le décret de Rosette, ce qui prouve que l'emploi des voyelles était à peu près arbitraire. En effet, nous retrouvons le nom de Ptolémée écrit , *PTLOMIS*, à la ligne 3, et à partir de ce point l'orthographe ne varie plus. Enfin, dans les contrats démotiques, j'ai recueilli les variantes suivantes :

 2, *PTLÔMS*. Papyrus 47 de Berlin.

 2, *PTLMS*. Papyr. du Vatican (Young, *Dict.*, p. 11).

 2, *PTOLMIS*. Papyrus de Paris (*Journ. asiat.*, 1823, n^o 1 et 2).

Phrase 7 — 2.

 — *ôDJT* — *ωxete*.

Il s'agit d'abord de déterminer la valeur matérielle des caractères

qui entrent dans ce mot. Le premier signe nous est déjà connu ; c'est un ô long (ω) ; des deux caractères superposés qui terminent le groupe, le premier, qui est certainement emprunté à l'écriture hiéroglyphique, a très-vraisemblablement conservé la valeur qu'il comportait dans l'alphabet sacré. Enfin, le signe inférieur est un τ. Voyons maintenant ce que représente le serpent pris comme signe phonétique, dans les légendes hiéroglyphiques. Salvolini (*Anal.*, p. 58, et *Tab. génér.*, n° 232) donne le groupe , χτϩε, tiré du rituel funéraire, lequel groupe n'est que le mot copte χατβε, χατϩε. τ. χετϩι. β. σατϩι. μ., reptile, caractérisé par le déterminatif un serpent. Ce même caractère a servi plus tard, dans les noms romains, comme celui de Titus, par exemple (Champ., *Précis*, 1^{re} éd., n° 146), à représenter l'articulation τ. Mais Salvolini fait observer avec raison que dans les mots égyptiens le signe en question remplace constamment l'articulation nj (x) des Coptes, et il a très-certainement reçu cette valeur parce que l'objet qu'il représente, c'est-à-dire le reptile, portait chez les Égyptiens le nom χατϩε, qui commence par la lettre x. Il aurait pu ajouter que dans le copte moderne, il existe des mots, comme ριχου et ριτου, qui sont identiques, et que, par suite, la double valeur x et τ du signe  n'a rien de très-extraordinaire.

Le groupe qui nous occupe se lit donc ôσττ (ωσττ), et comme il correspond partout au grec αἰωνέως, il faut maintenant reconnaître comment cette signification peut et doit lui être attribuée, autrement que par le tatouement.

L'idée : éternel, toujours vivant, est une idée assez relevée pour qu'il n'y ait rien de bien étonnant à ce que le groupe démotique qui la représente ait été emprunté à l'écriture sacrée, dans laquelle ce mot devait tout naturellement se reproduire à chaque instant. C'est ce qui a lieu. En effet, notre groupe démotique  n'est très-certainement qu'un tracé tachygraphique du groupe hiéroglyphique , qui a précisément la même valeur, et qui se rencontre à chaque pas dans les textes sacrés. Champollion (*Précis*,

n° 277) regarde le signe  comme l'initiale du mot *ou*, et par suite comme le symbole de la vie divine particulièrement. Quant au groupe , je trouve dans son *Dictionnaire* (p. 173): , adverbe répondant au copte *ouez*, toujours, à toujours, qui signifie aussi éternité, siècle. *Gr.*, 296, 514, 515.

, *ouez*, pour toujours. *Gr.*, 515.
   , *ouez* *u2007 u2122*, aujourd'hui comme à toujours. *Gr.*, 518.

Je vais examiner successivement ces différentes citations, afin de rectifier ce qu'elles présentent d'incorrect, et de faire disparaître ce qui pourrait induire en erreur un lecteur qui ne serait pas suffisamment au courant des études préliminaires, base indispensable de tout travail sur les dialectes égyptiens.

Je lis dans la *Grammaire égyptienne* (p. 515, n° 332): « L'adverbe , dont nous ignorons encore l'analyse copte, répond à « notre adverbe toujours (*semper*), et il fut usité dans toutes les « occasions où la langue copte emploie le mot *ouez*, le siècle, l'éternité, toujours. »

Un peu plus bas, après les exemples: « On observe quelquefois la « duplication   ou  , par abréviation, qui répond à la formule copte *ouez u ouez* ou *ouez u ouez*, jusqu'à « l'éternité de l'éternité, c'est-à-dire à toujours. »

Enfin (p. 517): «  , *ouez*, hiératique , « dont la forme démotique  est si fréquente dans les « contrats, répond exactement au copte *ouez*, jusqu'à l'éternité, « pour toujours, etc. »

Toutes les fois que le groupe  se présente dans un texte cité, comme, par exemple, dans la grammaire égyptienne, il est constamment remplacé dans la transcription en lettres coptes, par le mot *ouez*, écrit tantôt entre parenthèses, tantôt en texte courant, sans que rien puisse distinguer ce mot de ceux qui le précèdent et qui le suivent. Je comprends très-bien qu'après avoir dit qu'il igno-

rait encore quel était l'analogie copte de l'adverbe hiéroglyphique , mais que toujours celui-ci était employé à la place du mot copte *œuez*, Champollion ait pris la précaution d'enfermer entre parenthèses, dans ses transcriptions, ce mot *œuez*, qu'il substituait à un mot égyptien encore inconnu pour lui. C'était là une sage précaution destinée à garantir les lecteurs d'une erreur très-fâcheuse, puisqu'il ne voulait pas que l'on prit ce mot copte pour la transcription rigoureuse du mot égyptien. Il est donc à regretter que cette parenthèse ait été fort souvent négligée, parce que dès lors tout homme qui entreprendra l'étude de l'écriture hiéroglyphique avec méthode, se trouvera arrêté court dès la première fois qu'il rencontrera, chemin faisant, une transcription comme celle-là, qui viendra renverser tout ce qu'il regardait comme parfaitement établi. Il faut, je le crois, être extrêmement sobre de ces assimilations purement hypothétiques de mots égyptiens à des mots coptes, parce qu'elles peuvent donner fort aisément le change à l'étudiant qui débute. Voyons, par exemple, quels inconvénients entraîne cette prétendue analogie des mots  et *œuez*. Ce dernier mot signifie *sæculum*, et sans article il remplace le latin *unquàm*. De là viennent *œœuez*, *æternus*, *ⲙⲁⲟⲩⲉⲩ*, *ⲙⲁⲟⲩⲉⲩ*, *in sæculum*, *in æternum*, et enfin la formule liturgique *ⲙⲁⲟⲩⲉⲩ* *ⲙ* *œuez*, *in sæcula sæculorum*. De tous ces exemples, il résulte que le sens absolu du mot *œuez* est celui de *sæculum*. Mais notre groupe, par cela même qu'il appartient à l'ancienne Égypte, doit comporter le sens de durée, de permanence, d'éternité, dégagé de toute idée accessoire, comme celle de siècle, qui ne conduit à l'idée éternité que par l'espèce de jeu de mot chrétien : les siècles des siècles. En un mot, le groupe égyptien en question doit signifier : toujours, et rien que cela.

Or, en copte, toujours se dit *ⲙⲁⲩⲁⲧ* *ⲙⲓⲩ*, *ⲙⲁⲩⲁⲧ* *ⲙⲓⲩⲉⲩ*, littéralement *omni horâ*, ou *ⲙⲟⲩⲁⲟⲩⲉⲩ* *ⲙⲓⲩ*, *ⲙⲉⲩⲟⲩ* *ⲙⲓⲩⲉⲩ*, *ⲙⲉⲩⲧ* *ⲙⲓⲩ*, *omni tempore*, et enfin *ⲙⲉⲩⲟⲩ* *ⲙⲓⲩ* ou *ⲙⲓⲩⲉⲩ*, *omni vice*. Ces quatre expressions, par cela même qu'elles sont admirablement simples et naturelles, ont dû exister dans l'antique idiome de l'Égypte; cela n'est pas douteux,

différent du sens *aujourd'hui comme à toujours*, qu'il serait tout à fait impossible d'attribuer à ces deux groupes (1).

Je terminerai mes remarques au sujet de ce que Champollion a dit du groupe , par une petite réclamation contre la fréquence de la forme matérielle  du groupe démotique que ce savant dit avoir rencontré fort souvent dans les contrats. J'ignore quels sont les contrats qui lui ont fourni cette expression, que je trouve dans le texte du décret de Rosette (ligne 21) sous la forme , *sexte*, et non pas *sostu*, comme pourrait le faire croire le passage de la *Grammaire égyptienne*.

Il existe, il est vrai, au musée égyptien du Louvre, une petite stèle en pierre tendre, qui offre une inscription hiéroglyphique de deux lignes placée entre deux inscriptions démotiques, d'écritures tout à fait différentes. Le texte hiéroglyphique est terminé par le groupe , auquel correspond, dans le texte démotique supérieur, le groupe ; mais le texte inférieur, qui est d'un tracé beaucoup plus semblable à tout ce que nous connaissons de démotique cursif, ne présente plus du tout ce même groupe emprunté à l'écriture sacrée. Quand il m'aura été permis d'étudier ce précieux petit monument autrement qu'à travers un verre et à contre-jour, peut-être serai-je à même de tirer quelques conséquences intéressantes de la comparaison des trois textes distincts qu'il comporte. Jusqu'ici je ne puis constater qu'une seule chose, c'est que je n'ai vu la forme  que dans le texte démotique de cette stèle (2).

(1) Champollion (*Gramm.*, p. 513), dit : «  pour , comme le prouve la forme constante hiératique, , a été employé comme adverbe; composé de , « 22 », copte 222, beaucoup, une grande quantité, et de , 2007, jour. Ce groupe, qui se lisait 2222007, signifie un grand nombre de jours, et répond aussi quelquefois à notre adverbe longtemps. » Ce mot est certainement bien traduit, mais il est mal lu; c'est 222pa qu'il faut lire. 2007 est probablement le mot qui fut substitué à pa.

(2) Un proscynème démotique, recueilli à Hammamat, sur la route de Qosseyr, par son Nestor Lhôte, se termine par le groupe . On voit que c'est lettre pour lettre

Je reviens enfin à l'étude du groupe  que nous offre la seconde ligne du décret de Rosette; il signifie éternel, toujours vivant, puisqu'il est l'équivalent du grec αἰωνόβιος, et se lit $\omega\eta\tau$ ($\omega\eta\tau$). D'abord le premier signe , ô (ω) doit en être séparé par l'analyse, puisque dans la ligne 21 le même groupe se représente sans cette initiale. Nous avons donc à chercher séparément le sens du mot $\eta\tau$, que le dialecte sacré prononce presque toujours $\eta\tau\mu$ (1). Quant à l'ô long qui précède ce mot, c'est exactement l'équivalent de celui que nous avons reconnu dans les groupes , , $\omega\eta\tau$, $\omega\eta\tau\eta$, répandant, étant grand, et qui comporte le sens du copte ω , $\omega\eta$, être, étant; nous aurions donc ici un sens formé du mot étant et du mot représenté par le radical $\eta\tau$. Or, les lettres χ et σ se substituent fréquemment l'une l'autre; et comme nous avons le mot $\sigma\eta\tau$, $\sigma\eta\tau$, $\sigma\eta\tau$. T. $\sigma\eta\tau$. B. *manere*, *esse*, *permanere*, d'où $\sigma\eta\tau\eta\tau$ ou $\sigma\eta\tau\sigma\eta\tau$, *manens*, *permanens*, il est tout naturel de traduire notre mot , $\omega\eta\tau$ ($\omega\eta\tau$ pour $\omega\sigma\eta\tau$), par étant permanent. De là à l'idée éternel, qui vit toujours, il y a bien près, on en conviendra. Nous verrons, en poursuivant l'étude du texte démotique du décret de Rosette, que l'orthographe que nous venons de reconnaître n'est pas constante, et que le même mot est fort souvent écrit , c'est-à-dire, $\omega\eta\tau$, $\omega\sigma\eta\tau$, en toutes lettres. Cette seconde forme, dans laquelle la voyelle est exprimée,

l'expression du texte hiéroglyphique de la petite stèle bilingue du Louvre; on voit de plus que c'est avec raison que j'ai regardé ce groupe comme emprunté à l'écriture sacrée.

(1) Champollion (*Gramm.*, p. 411) rapporte une phrase extraite du texte hiéroglyphique de la stèle bilingue de Turin, dans laquelle l'idée : aujourd'hui et à toujours, est rendue par les mots    . Cette fois, l'a final n'est pas exprimé; ce n'était donc pas une articulation essentielle. Enfin (*Gramm.*, p. 442, not. 3), je trouve un autre passage tiré des architraves du palais de Karnac, où l'idée : à toujours, est rendue par le groupe , $\eta\tau\eta$. Ici l'a final est indubitablement un a paragogique; y avait-il donc pour l'organe égyptien une affinité assez grande entre les articulations η et a , pour que la simple euphonie pût faire ajouter indifféremment l'une ou l'autre de ces articulations à la suite des radicaux? Cette même forme  se trouve encore page 457, dans une phrase copiée au palais de Louqsor.

ne sert qu'à confirmer l'interprétation et la lecture de la première.

En résumé, le groupe en question se lisant $\delta\delta\pi\tau$ ou $\delta\delta\pi\epsilon\tau$ ($\omega\omega\epsilon\tau$ pour $\omega\omega\epsilon\tau$), signifie : étant permanent, et par conséquent éternel, comme le grec correspondant $\alphaἰωνόβιος$.

Je ne me charge pas d'expliquer l'existence du π final du groupe $\delta\delta\pi\tau$ hiéroglyphique, car elle est tout aussi inexplicable pour moi que celle du π placé de la même manière à la suite du groupe $\Delta \text{ 𓆎}$, SAT , roi, que l'on trouve quelquefois écrit $\Delta \text{ 𓆎}$, STN . Ou c'est une lettre paragogique ajoutée par euphonie, ou c'est une consonne que le temps a fait disparaître.

Phrase 7 — 3.

$\text{𓆎𓆎𓆎} — F(\text{TAH})_{\text{RF}} — \text{𓆎}(\text{TAZ})_{\text{PQ}}$.

Ce groupe correspond au grec $\chi\alpha\kappa\chi\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\upsilon \text{ ὑπὸ τοῦ } \Phi\theta\acute{\alpha}$, chéri de Phtah. Effectivement, il se décompose immédiatement en deux parties : la première, qui n'est que la sigle déjà reconnue pour être l'image du nom du dieu Phtah ; la seconde, qui est précisément la syllabe initiale du mot égyptien 𓆎𓆎𓆎 , RAFETO , Philopator, laquelle est la contre-partie rigoureuse du grec $\phi\lambda\omicron$ dans le composé $\phi\lambda\omicron\pi\acute{\alpha}\tau\omega\rho$, et comporte, par suite, le sens : aimant, chérissant. Nous avons donc, pour la traduction littérale de notre groupe égyptien 𓆎𓆎𓆎 , le sens : Phtah chérissant ; et ici se présente une remarque fort importante sur une règle de position que Champollion a reconnue le premier, en analysant certaines expressions du dialecte sacré. En effet, il a constaté que les deux surnoms $\alpha\upsilon\omicron\mu\omicron\upsilon\alpha\iota$ et $\mu\alpha\iota\alpha\mu\omicron\upsilon\alpha\iota$ qu'ont portés les deux Ramsès, quatorzième et quinzième rois de la dix-huitième dynastie, surnoms dont les éléments constitutifs sont identiques, signifiaient, le premier : chéri d'Amon, et le second : chérissant Amon. Il en est exactement de même dans le texte démotique, où le mot RAF , signifiant chérissant, désigne par

sa seule position le sujet qui accomplit l'action de chérir. C'est ainsi que le surnom Philopator, chérissant son père, donné à Ptolémée et à Arsinoë, est écrit $\overline{\text{𐤙𐤓}} \overline{\text{𐤓𐤕}} \overline{\text{𐤙𐤓}}$ (ligne 4), tandis que le titre : chéri par Phtah, est écrit $\overline{\text{𐤙𐤓}} \overline{\text{𐤓𐤕}}$, le sujet $\overline{\text{𐤙𐤓}}$ passant nécessairement avant le verbe $\overline{\text{𐤙𐤓}}$.

Cette règle de position, qui est d'une simplicité extrême, découle tout naturellement de l'ordre parfaitement logique dans lequel les idées s'exprimaient à l'aide des idiomes égyptiens.

Il serait inutile d'insister plus longuement sur la composition du groupe $\overline{\text{𐤙𐤓}} \overline{\text{𐤓𐤕}}$, F(TAH)RAF, dont les deux éléments nous sont déjà bien connus, et dont, par conséquent, la signification ne saurait être douteuse.

Phrase 7 — 4.

$\overline{\text{𐤓𐤕}}$ — P(TÈR) — n(THP).

Le signe qui est placé en tête de ce groupe est l'article singulier masculin P (n, n); cela est rendu manifeste par le membre de phrase (ligne 6) : $\overline{\text{𐤙𐤓}} \overline{\text{𐤓𐤕}} \overline{\text{𐤙𐤓}}$ (THP) 𐤙𐤓 (n) (THP) (THP)T, Dieu, fils d'un Dieu, d'une déesse (correspondant au grec *ὑπάρχων θεὸς ἐκ θεοῦ καὶ θεᾶς*), dans lequel le groupe $\overline{\text{𐤙𐤓}}$ se trouve deux fois de suite dégagé de cette lettre $\overline{\text{𐤙𐤓}}$, faisant fonction d'article masculin singulier, et suivi une troisième fois de l'article féminin <, T, parce qu'il s'agit alors d'une déesse. Ce passage a de plus l'avantage de fixer d'une manière indubitable le sens du groupe $\overline{\text{𐤙𐤓}}$, qui est évidemment symbolique, et qui, par suite, se compose d'un symbole $\overline{\text{𐤙𐤓}}$, et de l'indice final qui accompagne tous les sigles ou abréviations.

Voyons actuellement à déterminer et l'origine et la prononciation de ce symbole démotique, ayant la signification Dieu ou Déesse, suivant qu'il est accompagné de l'article masculin ou de l'article féminin.

Champollion (*Gramm.*, p. 110) donne pour déterminatif des

noms de Dieux, le caractère tropique , initiale, suivant lui, du mot , qui répond au copte *uorte*, Dieu.

Le savant Peyron (*Illustrazione, etc.*, Mém. de l'Acad. de Turin, t. XXXIV) a le premier reconnu que ce symbole était une hache, dont le nom était *tau* ou *tau*, et que ce même mot signifiait en égyptien Dieu, ainsi que le constate le nom démotique correspondant au mot grec *Αμυνεσσονθηρ*, de la stèle bilingue de Turin, la hache avait été tout naturellement prise pour le symbole de la divinité.

Depuis, Salvolini (*Campagne de Ramsès*, p. 94 et suiv.) est revenu sur cette intéressante question, et en adoptant pleinement l'opinion de Peyron, il l'a appuyée sur de nouvelles preuves qui me paraissent tout à fait positives.

C'est ainsi qu'il a constaté la présence extrêmement fréquente dans les rituels funéraires, du caractère la hache, accompagné de deux signes phonétiques *τ* et *α* (*Camp. de Ramsès*, pl. II, n° 61). « On ne s'étonnera pas, ajoute Salvolini, de voir que la hache, signe déterminatif, ait été placée devant et non pas après le mot, comme on le pratiquait ordinairement pour cette espèce de signe : c'est un fait qu'on observe constamment dans les textes, et auquel les Égyptiens se conformaient par respect, lors seulement qu'il s'agissait de noms ou de titres divins. Au reste, le déplacement du signe déterminatif du mot *tau* devient bien plus évident encore lorsqu'il s'agit d'exprimer l'idée de Dieu femelle, Déesse; au lieu de la hache, on emploie plus ordinairement dans ce cas l'image de l'Ureus, que l'inscription de Rosette emploie isolément pour exprimer l'idée Déesse; par surcroît de clarté, le mot *tau* est affecté alors de l'article de genre féminin *τ. α* ().

Salvolini passe ensuite à la discussion d'un autre fait fort curieux, et qu'il établit d'une manière tout à fait satisfaisante : c'est qu'il y a une véritable liaison entre l'égyptien primitif *tau* et le copte moderne *uorte*. Ainsi, il rapporte le groupe  , extrait des inscriptions du tombeau de Ramsès V, groupe qu'il faut nécessairement lire *NTA*, et avec les voyelles supprimées, *NOUETA*. Il ajoute, et

avec raison, que cet exemple démontre jusqu'à l'évidence que Rosellini a eu très-grand tort d'attribuer au signe P la valeur phonétique N , afin de lire NTA le groupe ordinaire S P , et de l'assimiler ainsi au copte moderne NWR . Ce signe est un symbole, et rien de plus, et lorsqu'il se présente suivi des lettres S , c'est que le rôle de celles-ci est de fixer la prononciation de ce symbole. Quant à l'a final, c'est cette fois encore une consonne que le temps a fait disparaître, comme dans le mot ZTWP , qui est devenu ZTO simplement, bien que l'on trouve encore dans les textes coptes la forme ZTWP elle-même. Il reste donc démontré que dans l'écriture sacrée le symbole la hache était employé pour désigner la divinité, parce que le nom d'une hache était TAR , TER , comme celui de la divinité elle-même, et que, par suite, le symbole, lorsqu'il se présentait dans un texte, se prononçait THP (1).

Que devait-il dès lors arriver tout naturellement, si ce symbole passait dans l'écriture démotique? Il devait être accompagné de toute nécessité de l'indice destiné à éveiller l'attention du lecteur sur le compte des sigles ou abréviations. C'est effectivement là ce qui a eu lieu. Le symbole la hache, avec sa prononciation THP et sa signification Dieu, a été adopté dans l'écriture vulgaire, et il a reçu, en y passant, l'indice d'étrangeté, si je puis m'exprimer ainsi, employé dans cette écriture. C'est précisément ce symbole que nous venons de retrouver dans le groupe qui nous occupe. Donc, ce groupe signifie le Dieu, puisqu'il est précédé de l'article singulier

(1) Salvolini (*Camp. de R.*, p. 101) fait au sujet de ce mot une remarque fort curieuse. Je copie textuellement : « Qu'il me soit permis, en terminant cette digression, d'ajouter encore un rapprochement. Champollion, dans sa *Grammaire hiéroglyphique*, désigne la corbeille, que nous avons vue avoir la valeur de MHA , seigneur, comme exprimant le baschmourique MHT , tout, toute, tous (MHT . τ . MHTON . κ .), lorsque cette corbeille est employée comme adjectif à la suite d'un nom. Maintenant, comparons le mot copte THP , qui signifie Dieu, au mot copte THP , qui signifie tout; il me paraît résulter évidemment de ce rapprochement que dans l'ancienne langue égyptienne, les idées : maître et tout, étaient synonymes. »

masculin, et il se prononçait *ntnp*, comme l'autre groupe *Ἦ*, que nous avons déjà rencontré, et qui, se composant du même indice, précédé du tracé tachygraphique d'un personnage divin, emprunté à l'écriture hiéroglyphique, se prononçait aussi *ntp*, ainsi que le constate la transcription grecque *Ἀμωνασονθης* du groupe démotique qui représente le nom de cette divinité.

Phrase 7 — 5.

𐤠𐤏 — *nm* — *zu*.

La phrase grecque correspondante au texte égyptien que nous étudions en ce moment ne nous fournit absolument aucun secours pour l'interprétation de tout ce qui suit le groupe *𐤠𐤏*, équivalent de l'expression grecque *ἀγαπημένον ὑπὸ τοῦ Φθᾶ*. Mais heureusement la formule de chancellerie qui accompagne le nom de Ptolémée se reproduit nombre de fois dans le texte grec du décret de Rosette, et par suite nous sommes à même de reconnaître sur-le-champ que les cinq mots égyptiens qui se trouvent placés entre l'idée : chéri de Phtah, et le nom Ptolémée, correspondent constamment aux expressions grecques *ὄψις ἐπιφανὴς εὐχάριστος*. Nous venons déjà de reconnaître le groupe symbolique *Ἦ*, *ntnp*, le Dieu; les mots dont nous allons entreprendre l'analyse doivent donc nous fournir les équivalents égyptiens des titres grecs *ἐπιφανὴς* et *εὐχάριστος*. Nous allons reconnaître que ces deux épithètes se trouvent parfaitement reproduites, mais implicitement dans une périphrase, dont le sens est d'ailleurs fort clair et fort naturel. Passons donc à l'analyse successive de tous les mots qui composent cette périphrase.

Le groupe dont nous avons à nous occuper d'abord se compose de deux lettres seulement. La première est un *hori*, *z*, ainsi que nous l'avons déjà reconnu; la seconde, qui se présente à nous pour la deuxième fois, est l'*m* du mot *𐤠𐤏*, *nto* (*nto*), présence, que nous avons étudié plus haut. Nous avons donc, abstraction faite des

voyelles, un radical $\tau\eta$, dont il s'agit maintenant de déterminer le sens. Or, en ouvrant le lexique de Peyron, nous trouvons $\eta\epsilon\mu\epsilon$, $\eta\epsilon\mu\epsilon$ ($\tau\eta\eta$. M. $\tau\eta\eta$. T.), signifiant *administrare, regere, gubernare*, d'où $\rho\epsilon\gamma\epsilon\tau\eta\mu$ et $\rho\epsilon\gamma\epsilon\tau\eta$ (1), *gubernator, rector, administrator*. Rien ne nous empêche d'adopter ce sens pour le mot égyptien ⲉⲗ , et nous avons ainsi le sens : le Dieu régissant, gouvernant, administrant, régnaant, pour les deux groupes ⲉⲗⲓⲟ , ⲉⲗⲉⲛⲙ ($\eta\tau\eta\mu$ $\tau\eta\eta$).

Phrase 7 — 6.

$\text{ⲉ} - \text{ⲙ} - \text{ⲟ}$.

Préposition dans, déjà rencontrée plusieurs fois.

Phrase 7 — 7.

$\text{ⲉⲗⲓⲟ} - \text{ⲉⲗⲉⲛⲙ} - \text{ⲉⲗⲉⲛⲙ}$.

La première lettre de ce groupe est une voyelle vague α , ϵ , o ; la deuxième est le τ du mot ⲉⲗⲓⲟ , $\epsilon\tau\alpha$ ($\sigma\tau\alpha$), père. Les deux traits parallèles qui suivent sont un ϵ , et le signe placé au-dessus de ces deux traits que le graveur a notablement inclinés pour gagner de la place, est le ρ initial du nom Ptolémée. En lisant ces caractères dans l'ordre naturel, nous avons le mot ⲉⲗⲉⲛⲙ ($\sigma\tau\eta\eta$), dont nous allons chercher la valeur. Or, le copte nous offre immédiatement les mots ⲉⲗⲉⲛⲙ , ⲙⲉⲗⲉⲛⲙ ($\sigma\tau\eta\eta$, ⲙⲉⲗⲉⲛⲙ) qui signifient *sursum, supra*, lesquels sont formés tous les deux de $\eta\alpha$, *cælum, summus*. Il serait superflu d'appuyer longuement sur la convenance de cette lecture

(1) Mots qui, par parenthèse, confirment mon opinion sur l'origine et le sens primitif du mot $\rho\epsilon\gamma$, lequel ne peut signifier ici : celui qui fait, sans impliquer pléonasme avec le radical ρ ou $\epsilon\phi$, faire.

qui se démontre par elle-même. Nous avons donc ici, en joignant la préposition π qui précède, avec le mot $\epsilon\tau\pi\epsilon$, le composé $\mu\epsilon\tau\pi\epsilon$ qui ne diffère du copte que par l'absence de l'article singulier masculin, et par conséquent les quatre premiers groupes de la périphrase correspondante aux mots grecs $\theta\epsilon\acute{o}\varsigma$ $\epsilon\pi\iota\tau\alpha\nu\acute{\eta}\varsigma$ $\epsilon\upsilon\chi\acute{\alpha}\rho\iota\sigma\tau\omicron\varsigma$, se lisent $\pi\tau\eta\mu$ $\tau\epsilon\upsilon$ $\bar{\omega}\tau\eta\omicron$, et se traduisent tout naturellement le Dieu régnant en haut; $\epsilon\pi\iota\tau\alpha\nu\acute{\eta}\varsigma$ veut dire à la lettre apparent, ou qui se fait remarquer au-dessus des autres : cette idée est donc réellement exprimée, mais implicitement, dans les mots égyptiens régnant en haut, régnant au-dessus.

C'est ici le lieu de faire, à propos du mot 𐤠𐤡𐤤 , $\epsilon\tau\pi\epsilon$, la remarque que nous avons faite plus haut à propos du mot 𐤠𐤡𐤤 , $\epsilon\pi\alpha\theta\upsilon$, de la phrase 2. Ce mot, composé de la particule ϵ , de l'article singulier π et du radical $\alpha\theta\upsilon$, partie postérieure, aurait dû, suivant l'orthographe constante du dialecte démotique, s'écrire 𐤠𐤡𐤤 , l'article singulier masculin comportant ainsi la forme usitée; mais cet article, avons-nous dit, a fini par se lier si intimement au mot $\alpha\theta\upsilon$, que l'on trouve en copte $\eta\epsilon\mu\alpha\theta\upsilon$, au lieu du régulier $\eta\epsilon\alpha\theta\upsilon$. Cette adhérence de l'article doit donc dater de très-loin, puisque le mot égyptien $\epsilon\pi\alpha\theta\upsilon$ est écrit 𐤠𐤡𐤤 , au lieu de 𐤠𐤡𐤤 , et comme si l'article π faisait corps avec le radical $\alpha\theta\upsilon$. Il en est précisément de même, je crois, pour le mot $\epsilon\tau\pi\epsilon$, 𐤠𐤡𐤤 , dans lequel l'article τ se rapportant au radical $\pi\epsilon$, ciel (no), a été écrit 𐤠 au lieu de 𐤠 , image ordinaire de cet article féminin. Quant à la particule ϵ , elle est exactement la même que dans le mot $\epsilon\pi\alpha\theta\upsilon$; de telle sorte qu'il y a identité complète dans la formation des deux mots de la même classe, 𐤠𐤡𐤤 , $\epsilon\pi\alpha\theta\upsilon$ ($\eta\epsilon\mu\alpha\theta\upsilon$), après, par derrière, et 𐤠𐤡𐤤 , $\epsilon\tau\pi\epsilon$ ($\eta\tau\eta\omicron$), au-dessus. Je crois que la lecture et l'interprétation de l'un de ces deux mots analogues corroborent singulièrement l'interprétation et la lecture de l'autre. Pour ma part, j'avoue que je ne conserve aucune espèce de doute sur la légitimité de la leçon que j'ai proposée.

Phrase 7—8.

ⲕⲟⲩⲟⲩⲁⲩ — NKHRDJBT — ⲛⲓⲃⲟⲣⲥⲓⲣⲧ.

Le groupe que nous avons actuellement à étudier demande d'abord à être dégagé des particules qui l'accompagnent, et nous allons voir qu'il faut immédiatement le dépouiller du premier et du dernier sigue. En effet, le premier n'est autre chose que celui que nous avons déjà reconnu comme l'image constante du pronom possessif de la troisième personne, son, sa, ses. Le dernier qui est le τ ordinaire, n'est autre chose que l'article singulier féminin rejeté à la fin du mot dont il sert à caractériser le genre. Mais c'est là ce qu'il faut avant tout démontrer.

Dans la ligne 28 nous trouvons le mot ⲕⲟⲩⲟⲩⲁⲩ représentant l'idée: les bienfaits, qui n'est autre chose que le pluriel du substantif féminin ⲕⲟⲩⲟⲩⲁ, 8^e mot de notre phrase 7.

Dans la ligne 21, les mots : ⲕⲟⲩⲟⲩⲁⲩ ⲛⲓⲃⲟⲣⲥⲓⲣⲧ, et les autres bienfaits en général, répondant aux mots grecs καὶ τ' ἄλλα ἀγαθὰ πάντα de la 35^e ligne, contiennent encore le même mot ⲕⲟⲩⲟⲩⲁ, au pluriel, mais devant lequel cette fois on n'a plus placé l'article ⲛ, parce que celui-ci se trouvait déjà dans le groupe ⲛⲓⲃⲟⲣⲥⲓⲣⲧ, les autres, qui précède, ce qui, soit dit en passant, justifie pleinement la valeur que j'ai assignée au caractère ⲛ, initial des groupes écrits au pluriel.

Nous avons donc le droit de séparer aussi l'article féminin final ⲕ du groupe en question, lequel, en définitive, reste sous la forme ⲕⲟⲩⲟⲩⲁ; c'est donc cette forme que nous avons actuellement à étudier. Or, quatre articulations essentielles ne peuvent avoir formé un radical primitif d'une langue monosyllabique comme la langue égyptienne; nous pouvons donc encore admettre *à priori* que le mot qui nous occupe est un composé de deux radicaux distincts. Nous allons voir en effet que le mot ⲕⲟⲩⲟⲩⲁ se compose de deux groupes ⲕⲟⲩ et ⲟⲩⲁ, dont nous aurons à chercher sé-

parément la signification, pour obtenir finalement celle du composé qu'ils constituent.

A la ligne 19, il est question des honneurs à rendre à Ptolémée, et après avoir mentionné les panégories, les sacrifices et les libations, le texte égyptien porte : $\text{𓆎} - \text{𓆎} \text{𓆎} \text{𓆎} \text{𓆎}$, et toute autre offrande à donner. Le grec (ligne 32) porte καὶ τῶν ἄλλων τῶν νομιζομένων. Dans la même ligne, il est question des bienfaits accordés aux temples et à l'Égypte ; à la place du grec τὰ τίμα, les récompenses, le texte démotique offre le mot $\text{𓆎} \text{𓆎} \text{𓆎} \text{𓆎}$, ou $\text{𓆎} \text{𓆎}$, qui n'est évidemment que le pluriel du mot déjà trouvé $\text{𓆎} \text{𓆎}$, offrande ou don d'affection. Cette même expression se représente aux lignes 20 et 21, sous les deux formes $\text{𓆎} \text{𓆎} \text{𓆎}$ correspondant au grec τὰ τιμάτα et $\text{𓆎} \text{𓆎}$ avec la valeur τὰ τίμα déjà montrée (ligne 19).

Ligne 24, nous lisons : $\text{𓆎} \text{𓆎} \text{𓆎} \text{𓆎} \text{𓆎} \text{𓆎}$, qu'on accomplisse pour elles toutes les autres cérémonies (pour offrandes) légales, à la place du grec καὶ τὰ ἄλλα τὰ νομιζόμενα συντελεῖν.

La même expression égyptienne revient encore ligne 29 pour représenter le grec τὰ νομιζόμενα, désignant tous les actes d'adoration autres que les sacrifices et que les libations.

Enfin, à la ligne 30, la même énumération de cérémonies religieuses est encore écrite, et cette fois au grec καὶ τὰ ἄλλα τὰ καθήκοντα l'égyptien substitue : $\text{𓆎} \text{𓆎} \text{𓆎} \text{𓆎}$, c'est-à-dire toute autre offrande d'affection à donner.

De la comparaison de tous ces passages, il résulte que le mot masculin 𓆎 doit signifier ce que signifie le grec τίμω, c'est-à-dire prix, récompense, ou mieux don, cadeau, bienfait, offrande.

Ce radical 𓆎 que nous allons d'abord chercher à lire matériellement, est, je n'en doute pas, la première partie du composé $\text{𓆎} \text{𓆎}$ qu'il s'agit d'expliquer.

La deuxième lettre nous est connue, c'est un π ; mais la première se présente ici pour la première fois : établissons donc sa valeur alphabétique.

Cette lettre ayant précisément la même forme que le β des Coptes, nous sommes autorisés à essayer avant tout si cette valeur est admissible. Or, c'est précisément ce qui arrive; car, partout où ce caractère égyptien se présente, la lettre copte à lui substituer pour obtenir un sens convenable, est toujours le β .

Ainsi, ligne 16, nous trouvons la mention des rebelles réunis $\beta\alpha\alpha\alpha\alpha\beta\alpha\alpha\alpha\beta\alpha\alpha\alpha\beta\alpha\alpha\alpha$, pour affliger par les troubles ceux qui refusent de se soumettre à eux; et le mot $\beta\alpha\alpha$, $\kappa\eta\alpha\alpha$, est le radical $\beta\alpha\alpha\alpha$, qui signifiait comprimer, affliger, opprimer, puisque l'intensif copte $\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha$, $\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha$, $\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha$, a précisément le sens *premere, comprimer, arctare, affligere*, et que le α et le β sont deux lettres qui se remplacent mutuellement sans difficulté.

Dans les lignes 21 et 22, plusieurs fois de suite l'expression grecque $\tau\omega\nu\ \gamma\omicron\upsilon\gamma\epsilon\iota\nu\ \alpha\upsilon\tau\omega\upsilon$, pour : ses parents, et pour : ses aïeux, est rendue par $\beta\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha$, et par $\beta\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha$, ceux ayant été avant lui, et ceux ayant été avant ceux ayant été avant lui. En copte, le mot $\beta\alpha\alpha\alpha\alpha$ signifie avant lui, littéralement sur la tête de lui; et de ce mot est venu le composé $\phi\eta\epsilon\tau\beta\alpha\alpha\alpha\alpha$, signifiant mot à mot *ille qui est antè caput ejus*, et par extension *anterior ei, qui est antè eum*. Peut-être ce composé $\beta\alpha\alpha\alpha$ est-il un mot moderne qui n'a été formé avec l'adjonction du mot $\alpha\alpha$, *caput*, que pour distinguer les cas où la préposition $\beta\alpha$ signifiait *avant*, de ceux où elle signifiait *sur*. Quoi qu'il en soit, la valeur β attribuée au caractère égyptien β est encore bonne dans ce cas. Nous allons voir maintenant que le mot $\beta\alpha$, $\kappa\eta\epsilon\alpha$ ($\beta\alpha\alpha$) lui-même nous offre précisément un sens qui convient ici. Nous avons en copte le radical $\beta\eta\epsilon\alpha$ ($\alpha\epsilon\alpha$, μ .) qui signifie *dissipare, disperdere*; il se présente aussi sous la forme $\alpha\eta\alpha\alpha\alpha\alpha$ $\beta\eta\alpha\alpha$, μ . $\alpha\alpha\alpha\alpha$ $\beta\eta\alpha\alpha$, $\alpha\eta\alpha\alpha\alpha$ $\beta\eta\alpha\alpha$, $\alpha\alpha\alpha\alpha$ $\beta\eta\alpha\alpha$, τ ., *dissipare, disperdere, spargere, diffundere, diffundi, dividi*. (Par exemple: $\alpha\eta\alpha\alpha\alpha$ $\beta\eta\alpha\alpha$ μ $\alpha\eta\alpha\alpha\alpha$, *prolixus esse in verbis, diffundere orationem*.) Nous savons que les deux lettres σ et α se rencontrent fort souvent l'une à la place de l'autre; et cependant le lexique de Peyron ne nous fournit pas

les formes $\sigma\rho\rho$, $\sigma\rho\rho$, $\sigma\rho\rho\rho$ du radical $\chi\rho\rho$, $\chi\rho\rho$. $\chi\rho\rho\rho\rho$, prononcée plus durement; en revanche nous trouvons les mots **memphitiques** $\eta\rho\rho$ $\epsilon\rho\rho\lambda$, $\eta\rho\rho$ $\epsilon\rho\rho\lambda$, ayant le sens *perdre*, *vastare*, et il serait difficile de ne pas reconnaître sous cette nouvelle forme le même radical $\chi\rho\rho$. Celui-ci s'est donc écrit également $\eta\rho\rho$, $\eta\rho\rho$, et $\chi\rho\rho$, $\chi\rho\rho$, et il a eu le sens primitif *dissipare*, *spargere*, *disperdere*, *diffundere*, *perdere*.

Je n'hésite pas à retrouver notre mot $\chi\rho\rho$, **KHER** ($\eta\rho\rho$) dans ce radical, en lui attribuant le sens de don, de libéralité, de profusion. Nous allons voir tout à l'heure que ce sens peut, et doit même être admis; mais pour cela il faut préalablement passer à l'analyse de la seconde partie du mot $\chi\rho\rho\rho\rho$. Elle se compose des deux lettres bien connues **DJ** et **R** ($\chi\rho$). Voyons s'il existe un autre radical $\chi\rho\rho$ ayant un sens différent du copte $\chi\rho\rho$ ou $\eta\rho\rho$, signifiant dissiper, répandre, perdre. Nous trouvons effectivement $\chi\rho\rho$, *jocus*, *lulus*, *delicieux*, et si nous adoptons ce sens, nous pouvons considérer notre composé $\chi\rho\rho\rho\rho$, **KHERNER**, comme signifiant littéralement *dissiper délices*, *répandre délices*; c'est-à-dire délices de répandre, de dépenser, ou magnificence.

Ce qui légitime cette explication, que l'on pourrait au premier abord regarder comme beaucoup trop subtile, c'est l'existence, dans le copte, d'un mot de composition parfaitement analogue, mais que l'on n'a pas compris jusqu'ici; ce mot est celui par lequel on désigne un avare. En effet, avare se dit $\lambda\rho\rho\rho\rho$, et le savant Peyron me paraît s'être trompé en disant (p. 16, verbo $\lambda\rho\rho\rho\rho$) *quasi muscarum speculator, explorator*, à $\chi\rho\rho$. Quelque effort que j'aie fait, je n'ai pu saisir le moindre rapport entre l'idée avare et celle que Peyron a cru retrouver dans le mot $\lambda\rho\rho\rho\rho$. Heureusement l'égyptien est venu à mon secours, et il m'a fait, je crois, deviner le véritable sens de ce mot, sens que chacun, je l'espère, trouvera fort naturel. En copte, $\lambda\rho$, $\lambda\rho\rho$, $\lambda\rho$ (r. n.), signifie abeille, tandis que dans le décret démotique de Rosette, plusieurs fois le mot $\rho\rho\rho$, ($\lambda\rho\rho$) comporte forcément le sens de réunion, de rassemblement. Il

me paraît donc fort probable que de l'idée de l'abeille, vivant en essaim, les Égyptiens auroient tout naturellement passé à l'idée même d'essaim, de réunion; et de deux choses l'une : ou du nom de l'abeille ils auroient fait le verbe ayant le sens de se réunir, ou du verbe ayant le sens de se réunir, se rassembler, ils auroient fait le nom de l'abeille. Ce qui est certain, incontestable, ainsi que nous ne tarderons pas à nous en convaincre, c'est que le mot égyptien 𓆎𓅓𓏏𓏏 signifie amasser, assembler, réunir, accumuler. Dès lors le mot 𓆎𓅓𓏏𓏏 , avare, signifiait littéralement amasser-délices, et par suite l'avare était pour les Égyptiens celui qui faisait ses délices d'amasser. Revenons maintenant au mot expliqué, ayant le sens : munificent, généreux, libéral; c'est 𓆎𓅓𓏏𓏏 . Il est clair que ce mot exprime exactement l'opposé de 𓆎𓅓𓏏𓏏 , de même que les deux radicaux 𓆎𓅓 et 𓏏𓏏 expriment les deux idées diamétralement opposées : dissiper et amasser. Y a-t-il rien de plus logique, je le demande, que le choix des expressions que je viens d'analyser? Et quels noms plus justes eût-on pu donner à la munificence et à l'avarice, que ceux de bonheur de dépenser et de bonheur d'amasser. Je n'insisterai pas sur le sens de ces deux mots, et je crois en avoir assez dit pour faire partager à tous mes lecteurs ma conviction sur la valeur du groupe 𓆎𓅓𓏏𓏏 .

En résumé, ce groupe, qui est un substantif féminin, a le sens de munificence, parce qu'il se décompose en deux parties, dont l'une, qui signifie dépenser, répandre, se lit 𓆎𓅓 , et dont l'autre, qui se lit 𓏏𓏏 , signifie joie, délices, bonheur. De plus, le premier de ces deux radicaux se rencontre fréquemment isolé dans le texte démotique du décret de Rosette, avec le sens précis de don, de présent, d'offrande.

Revenons enfin au groupe muni de la particule possessive, et rattachons-le aux mots qui le précèdent. Nous avons, à n'en pouvoir douter : le Dieu régnant en haut par sa munificence, pour exprimer les mots grecs $\theta\epsilon\acute{o}\varsigma \epsilon\pi\iota\upsilon\alpha\lambda\eta\varsigma \epsilon\upsilon\chi\acute{\alpha}\rho\iota\sigma\tau\omicron\varsigma$; nous avons dit déjà que l'idée $\epsilon\pi\iota\upsilon\alpha\lambda\eta\varsigma$ était bien représentée par les mots égyptiens

𓆎𓅓𓏏𓏏 , HEMI EMETPE (𓆎𓅓𓏏𓏏), régnant au-dessus ou en haut. C'est le mot 𓆎𓅓𓏏𓏏 , NKHERDJERT, par sa muni-

ficence, qui reproduit fort convenablement l'idée εὐχάριστος, gracieux, agréable.

ε

Phrase 7—9.

| (C H R I S T O S) — (P T O L O M I S) | — (Π Τ Α Λ Ω Η Σ) | .

Ptolémée.

Il est certain, par le contexte de cette phrase, qu'elle est destinée à établir la filiation de Ptolémée Épiphanes, fils de Ptolémée et d'Ar-sinoë Philopators; mais aucun signe n'exprime cette filiation. La particule de flexion ordinaire manque elle-même, et la position respective des noms propres suffit pour fixer la descendance du personnage nommé le premier.

Phrase 7 — 10.

ΟΙΙ — ΕΕ — ΗΡ.

Les deux lettres qui composent ce groupe nous sont connues, et nous obtenons immédiatement la transcription ΕΕ. De plus, l'inspection toute matérielle du texte démotique du décret de Rosette nous démontre que ce mot joue constamment le rôle de la copulative et ou avec. Cependant, le copte ne nous offre plus aucune trace de l'emploi de cette particule, qui s'est complètement perdue. En revanche, l'écriture hiéroglyphique nous apprend que cette conjonction était également en usage dans le dialecte sacré.

En effet, Champollion a reconnu et constaté, par l'étude d'un grand nombre d'exemples fort précis, que l'écriture hiéroglyphique employait indifféremment, avec le sens de la préposition avec, ou de la conjonction et, un mot  se présentant aussi sous les formes équivalentes , , , , ou , et se lisant constamment ΗΕΕ (ep). Il est bien clair que cette conjonction

du dialecte sacré ne diffère de celle qui est usitée dans le dialecte vulgaire que par l'addition d'une aspiration initiale. Mais comme nous avons déjà vu, à propos de la préposition ω , $\bar{\omega}$, que les textes sacrés fournissent des exemples de l'emploi de cette préposition avec une aspiration initiale zu , forme de laquelle procède sans aucun doute le préposition copte zu , il n'y a rien de bien étrange à proposer l'assimilation des deux mots np et zop , ayant très-certainement la même signification.

Salvolini (*Anal.*, etc., p. 108), en s'occupant du texte hiéroglyphique du décret de Rosette, s'est trouvé dès l'abord obligé d'analyser le mot 𓂏 , qu'il lit hpa , et, avec. Voici comment il s'exprime : « Ce mot remplit toujours les fonctions de conjonction; nous verrons que le texte démotique le remplace dans ces différents endroits par une transcription exacte du copte $\sigma\tau\omega\zeta$, $\alpha\tau\omega$, que l'on sait avoir précisément la signification de et, avec, etc. (Cf. Dém., XI, 2 et *passim*.) » D'abord, en recourant au mot indiqué par cette note entre parenthèses, je tombe sur la particule 𓂏 , tout à fait différente de la particule ω , équivalent constant de la conjonction et, dans le texte démotique du décret de Rosette. Mais admettons que cette dernière particule eût été bien indiquée, je ne demanderais pas moins comment il serait possible de la lire à la fois $\sigma\tau\omega\zeta$ et $\alpha\tau\omega$, formes dont Salvolini prétend qu'elle est une transcription exacte. Cette assertion me semble plus que hasardée, et je défie de prouver que ce groupe présente autre chose que la syllabe pa .

Sans admettre dans tout ce qu'elle a d'absolu, la théorie que Salvolini développe pour établir que la conjonction égyptienne 𓂏 ou 𓂏 n'est autre chose que le mot zpa , *facies*, *vultus*, des Coptes, mot à l'aide duquel se forment plusieurs prépositions, je crois devoir renvoyer le lecteur aux pages 108 et suivantes de son analyse grammaticale. Peut-être y puisera-t-il plus de conviction que moi-même; mais ce qu'il y trouvera à coup sûr, c'est la nécessité d'attribuer aux groupes sacrés et démotiques 𓂏 et ω , hpa et pa (zop et np)

la double valeur de la conjonction et, et de la préposition avec (1).

Phrase 7 — 11.

|(𐤀𐤍𐤏𐤏𐤏𐤏/𐤏) — (ARSINE) | — (𐤀𐤓𐤏𐤏𐤏𐤏) | .

Nous avons encore ici un nom royal inscrit dans un cartouche, et les lettres qui composent ce nom sont, la première un α , ainsi que cela est rendu évident par l'analyse des noms propres d'Aietus, 𐤏𐤏𐤏𐤏𐤏𐤏𐤏, AÏETOS (𐤀𐤏𐤏𐤏𐤏), d'Areia, 𐤀𐤏𐤏𐤏/𐤏, ÁRIA (𐤀𐤓𐤏𐤏𐤏), et d'Alexandre, 𐤏𐤏𐤏𐤏𐤏/𐤏, ALEXANDROS (𐤀𐤏𐤏𐤏𐤏𐤏𐤏𐤏), tirés des premières lignes du décret de Rosette, ainsi d'ailleurs que le constatent à chaque instant les transcriptions grecques du manuscrit de Leyde. La seconde lettre est un π , ainsi que nous l'avons reconnu dans les deux mots 𐤏𐤏𐤏𐤏, MERIH (𐤏𐤓𐤏𐤏𐤏), demeure du jour, et 𐤏𐤏𐤏/𐤏, DJROK (𐤏𐤓𐤏𐤏), victoire, de la deuxième ligne. La troisième est l' α ordinaire; la quatrième, un ι ; la cinquième, l' α des noms Philinus, 𐤏𐤏𐤏𐤏𐤏/𐤏𐤏𐤏𐤏, PHILINS (𐤏𐤏𐤏𐤏𐤏), de Bérénice, 𐤀𐤏𐤏𐤏𐤏/𐤏𐤏𐤏𐤏, BÉRIKE (ΒΕΡΕΝΙΚΗ), et de Diogène, 𐤏𐤏𐤏𐤏𐤏𐤏𐤏𐤏, TIOKNS (ΤΙΟΚΗΝΟΣ) de la ligne 3. Enfin, la dernière est une voyelle vague α , π , σ . En réunissant ces valeurs, nous avons le nom ARSINE, qui est bien évidemment le nom de la reine Arsinoë, mère d'Épiphanes.

Phrase 7 — 12.

𐤀𐤏𐤏𐤏 — π (TÈR)OU — α (TÏP)OT. — Dienx.

(1) Salvolini (*loc. cit.*) affirme que les mots thébains 𐤏𐤓𐤏𐤏, 𐤏𐤓𐤏𐤏, 𐤏𐤓𐤏𐤏 signifient : avec moi, avec toi, avec lui. Je ne sais où il a pris cette notion grammaticale; mais ce que je sais, c'est que 𐤏𐤓𐤏𐤏, 𐤏𐤓𐤏𐤏, 𐤏𐤓𐤏𐤏, abstraction faite des pronoms affixes, se traduisent nettement par *ad faciendum* pour *obtinere*, ou par *coram* : toute autre signification n'est inconnue.

Phrase 7 — 13.

ⲁⲓⲛⲓⲛⲓⲛ — RAFETO ⲓ — paqeto ⲓ. — Philopators.

Ce groupe, que nous avons analysé déjà, en nous occupant de la phrase qui commence la seconde ligne du texte démotique, se présente cette fois sous une forme un peu différente. Ainsi, le caractère initial $\ominus$ est écrit ici $\oslash$, et la voyelle $\mid$, initiale du mot ⲓⲛⲓⲛ , est écrite $\perp$. Nous ne pouvons donc nous dispenser d'insister sur ces variantes, dont j'ai ailleurs constaté l'existence sur le plâtre déposé à la Bibliothèque royale. Il n'est pas douteux que les signes $\ominus$ et $\oslash$, $\mid$ et $\perp$ remplissaient le même rôle; l'existence des deux variantes du groupe ayant le sens de Philopator le démontre suffisamment. Peut-être le signe $\oslash$ n'est-il qu'un α lié à la voyelle $\mid$, qui entrerait dans le mot ⲓⲛⲓⲛ , écrit constamment ailleurs ⲓⲛⲓⲛ , avec la voyelle intermédiaire exprimée. Peut-être aussi la barre verticale qui surmonte le signe $\ominus$ n'est-elle là que par suite d'une faute du graveur, qui, croyant avoir déjà ciselé $\ominus$, aura commencé le α qui suit cette lettre, et ne se sera aperçu de sa faute que lorsqu'elle était à demi faite; revenant alors sur ses pas et ne pouvant sans inconvénient effacer le trait fautif déjà gravé, il aura, sans s'en inquiéter autrement, remis à sa véritable place la lettre qu'il avait omise. J'aurai trop souvent l'occasion de signaler des erreurs de gravure manifestes, pour que je craigne d'être taxé de témérité lorsque j'expose cette hypothèse (1).

Quant au signe $\perp$, c'est un homophone de la voyelle $\mid$. Cela n'est pas douteux; et comme ce signe se reproduira plusieurs fois dans le texte du décret démotique, il n'est pas possible, pour expliquer la forme qu'il affecte, d'invoquer encore cette fois un *lapsus scalpri*. D'ailleurs, le même groupe contenant la même lettre $\perp$ à la place de $\mid$, se représente au commencement de la ligne 3, et ce

(1) Ceci était écrit lorsque j'ai retrouvé ce même signe dans des proscriptions démotiques, il faut donc s'en tenir à la première hypothèse qui du trait vertical fait la voyelle liée à l'articulation R.

Il se transcrit en lettres coptes :

(Οτ.α) (Δακσαυτρε)! ηρ η(τηρ)στ ηηζυρε, ηρ αρχη, ηρ η(τηρ)στ ραετο, ηρ πατωαρ (Πτασιος)! η(τηρ) zu ιετνε ηρηχρτ Διετος.ρ Διετος.ρ,

et se traduit mot à mot :

(Étant) prêtre d'Alexandre, et des Dieux sauveurs et. . . . Évergètes et des Dieux Philopators, et du Roi Ptolémée, le Dieu régnant en haut par sa munificence, Aietus (fils d') Aietus.

Nous allons voir, en procédant à l'analyse de cette phrase, qu'il est fort aisé de restituer la lacune qui existe au commencement de la troisième ligne.

Phrase 8 — 1.

χ.η — ου.α — στ.α.

Le groupe qui commence la phrase 8 est un de ceux que l'on rencontre le plus fréquemment dans le décret de Rosette, comme dans les protocoles de tous les contrats démotiques, et cependant nous allons voir qu'il est encore difficile d'en fixer la lecture matérielle. Quant au sens réel qu'il comporte, rien n'est moins douteux. Ce groupe signifie prêtre dans le décret de Rosette et dans les contrats; mais de plus, dans le papyrus 36 de Berlin, il représente très-certainement l'idée : momies, cadavres embaumés et purifiés; en un mot, il correspond au mot νεκρὸς de l'antigraphe grec. Il était tout naturel de conclure de là que ce mot devait signifier : pur, et qu'il était l'image du mot copte σρηα, ayant le sens de purifié, et, par extension, de prêtre. Mais ici se présente une autre difficulté : le mot σρηα, dans les textes coptes chrétiens, est destiné à représenter l'idée prêtre; n'est-il donc pas naturel de penser que ce mot a été substitué au mot égyptien primitif, qui servait à désigner les prêtres du paganisme, lorsqu'après le triomphe de la religion chrétienne, les Coptes prirent le parti évident de repousser de leur

idiome tous les mots qui, de près ou de loin, pouvaient rappeler les pratiques de l'idolâtrie? A ce compte, on s'explique avec peine que les prêtres chrétiens aient consenti à porter le même nom que les ministres du culte renversé, et cependant nous allons reconnaître que ce fait est vraisemblable, et qu'il donne, pour ainsi dire, l'exception unique à la règle générale qui fit oublier tous les mots égyptiens ayant trait à la religion païenne.

Mais avant de passer à l'analyse du groupe démotique, examinons le groupe hiéroglyphique, qui est constamment l'image de la même idée. Le Dictionnaire de Champollion, p. 35, nous offre le groupe , qui, à en juger par le membre de phrase extrait du décret de Rosette (ligne 13), représente certainement l'idée prêtre,  , le prêtre du Dieu manifesté. Champollion transcrit ce groupe *or^{us}* et *or^{as}*, et le traduit par : purifié, pur. Quelquefois ce groupe est suivi du déterminatif , de l'eau.

Évidemment, le petit personnage accroupi au-dessous d'un vase duquel de l'eau s'échappe, est bien dans l'attitude d'un homme qui fait une ablution, qui se purifie, et cette idée a dû forcément conduire à la lecture *or^{us}* de ce groupe symbolique, parce que *or^{us}*, qui signifie purifié, signifie aussi prêtre en copte, et que le groupe en question représente infailliblement l'idée prêtre.

En conséquence, Champollion, pour expliquer phonétiquement ce groupe, donne au caractère  la valeur *or* (*Gr. Alph.*, n° 26), valeur qui du reste se trouve justifiée par la variante  du verbe , se lisant *or^{us}* pour *or^{as}*. (*Grammaire*, p. 376, et *Précis*, 1^{re} édit., n° 306, 307.) Salvolini (*Anal.*, p. 18 et 54) donne également à ce caractère la valeur *or*, et il s'exprime ainsi à son sujet :

« (54) *or*, *r*, caractère représentant un vase duquel s'échappe un liquide. Le Rituel guostique du musée de Leyde (col. XVIII, *recto*) « offre la forme hiératique ou démotique  de ce signe transcrit « interlinéairement par *or* ou *r* dans le mot *oro^{as}*. Notre caractère « sert toujours d'initiale aux groupes hiéroglyphiques exprimant les

« idées : pur, *purus*, être pur, en copte *ornu*. Le groupe hiéroglyphique , très-fréquent dans les textes, offre même tout entier « la transcription de ce mot copte (1). »

Un peu plus loin enfin (H. 11-27, p. 239), Salvolini analyse le groupe hiéroglyphique prêtre, et il établit d'une manière fort plausible que ce groupe se prononçait *ornu*. Ceci n'est donc pas contestable et demeure acquis à la science. Le groupe hiéroglyphique représentant l'idée prêtre se prononçait *ornu*, et ce mot avait déjà, par conséquent, la signification que les Coptes chrétiens lui ont conservée. Passons actuellement à l'étude du groupe démotique qui représente constamment l'idée double de prêtre et d'homme pur. Le texte du décret de Rosette nous offre ce groupe sous la forme ; mais cette forme est loin d'être la même dans tous les écrits démotiques parvenus jusqu'à nous. Ainsi, le papyrus de Berlin nous présente les groupes prêtre et prêtresse écrits  et , et le manuscrit de Leyde à transcriptions grecques nous offre nombre de fois le même groupe sous la forme  (col. XIV, *recto*, ligne 1; col. XVIII, *recto*, ligne 1). Il est réellement impossible de ne pas reconnaître alors une simple copie tachygraphique du groupe hiéroglyphique ayant la même valeur. Nous sommes donc amenés forcément à conclure que le même groupe à demi phonétique, à demi symbolique, qui, dans l'écriture sacrée, fut destiné à représenter l'idée : prêtre, passa dans l'écriture vulgaire pour y jouer exactement le même rôle. Mais par cela même qu'il s'agissait de représenter une idée extrêmement vulgaire et rattachée à tout le système religieux des Égyptiens, nous pouvons penser que l'emploi d'une

(1) Après avoir lu ce passage, j'ai dû recourir au texte du manuscrit de Leyde, afin d'y constater par mes propres yeux, ce qui est toujours prudent, l'exactitude de la citation de Salvolini. J'ai eu le chagrin de reconnaître ainsi que cette citation était tout à fait inexacte. Le manuscrit de Leyde ne s'élève ni pas à la colonne XVIII, et ne contient nulle part ailleurs, la transcription *ornu* d'un mot démotique fournissant la valeur *ornu* ou bien *rn* du signe . Il est préjudiciable à la science d'abuser de la sorte de la confiance de son lecteur, et l'emploi de pareils moyens de démonstration mérite tout au moins un blâme sévère.

sigle dans ce cas devenait la chose du monde la plus naturelle.

Maintenant, qu'y a-t-il de symbolique, qu'y a-t-il de phonétique dans le groupe tel qu'il se rencontre dans le décret de Rosette? Je ne me sens pas de force à le définir. Si le caractère hiéroglyphique ꞙ a reçu la valeur *or*, par cela seul qu'il était le signe supérieur de ce groupe symbolique qui se pronouçait *orn*, il peut fort bien être arrivé que le signe démotique ꞙ ait reçu la même valeur alphabétique, par la même raison. Remarquons que dans certains protocoles des manuscrits de Berlin publiés par Kosegarten, ce caractère prend la forme ꞙ, et comme précisément ce signe ꞙ reçoit fréquemment la transcription *or* dans le manuscrit de Leyde, il y a dans ce fait, ce me semble, un argument en faveur de l'attribution du son *or* au caractère ꞙ du décret de Rosette. Quant au second signe, s'il est phonétique, c'est à coup sûr une voyelle vague. Le groupe en question pourrait donc se lire alors *ora*, *orn*, *ore*, et nous obtiendrions ainsi une véritable abréviation du mot *orn*, purifié, prêtre.

Mais tout ceci n'est qu'une pure hypothèse. Il est plus sage, je crois, de ne voir dans le groupe démotique qu'une simple dégénérescence du groupe hiéroglyphique destiné à peindre la même idée.

Quoi qu'il en soit, il paraît probable que les Égyptiens prononçaient ce groupe *orn*; malheureusement, c'est là un fait indémontrable, et qu'il faut admettre en désespoir de cause, jusqu'à ce que quelque trait de lumière inespéré vienne éclaircir cette question. Nous remplacerons donc partout ce groupe par le mot *orn*, mais en ayant soin de placer celui-ci entre parenthèses, afin de marquer nettement que notre intention n'est pas de le donner comme une transcription certaine et incontestable.

Phrase 8 — 2.

|(ⲉⲛⲛⲁⲛⲧⲣⲉⲥ)| — (ALKSANTRS)| — (ΑΛΕΚΣΑΝΤΡΟΣ)|.

De tous les caractères qui entrent dans la composition de ce nom propre, le troisième seul est encore indéterminé; mais comme il se présente aussi dans les noms Bérénice, ⲛⲉⲣⲉⲛⲓⲥⲁ, BRNIKE, et Diogènes, ⲉⲓⲟⲓⲁⲓⲛⲁⲛⲧⲣⲉⲥ, TIOKNS (ligne 2), il devient évident qu'il comporte le son de notre κ. Nous avons donc le groupe ALKSANTRS écrit dans un cartouche royal, et, par conséquent, il est impossible que ne reconnaisse le nom d'Alexandre.

Phrase 8 — 3.

ⲟⲩⲓ — ⲉⲣ — ⲛⲣ. — Et.

Phrase 8 — 4.

ⲛⲧⲉⲣ — ⲛ(TÈR)OU — ⲙⲉⲧⲧⲣⲟⲩ — Des Dieux.

Phrase 8 — 5.

ⲛⲛⲏⲙⲙⲉ — MNHMBE? — ⲙⲛⲛⲣⲟ?

Le sens de ce groupe est parfaitement déterminé par la place qu'il occupe non-seulement ici, mais encore dans un autre passage du décret de Rosette. Chaque fois il correspond au mot grec Σωτήρ, et il signifie, par conséquent, sauveur, conservateur, protecteur.

Il n'en est malheureusement pas de même pour la forme matérielle des caractères qui le composent; et, en effet, nous allons voir que ce mot n'est pas écrit deux fois de la même manière.

A la ligne 22, où il est encore fait mention des Dieux sauveurs, le groupe en question est orthographié /xj33.

Enfin à la ligne 20, dans l'énumération des biens que les Dieux sont dits avoir accordés à Épiphanie pour le récompenser de sa conduite généreuse envers les prêtres et l'Égypte entière, nous trouvons *tyéuav*, la santé, et à ce nom correspond le groupe démotique

/x x33, qui est évidemment un substantif singulier masculin, muni de l'article déterminatif.

Ajoutons qu'à la fin de la ligne 2 la pierre est un peu usée; car le groupe Dieux, qui précède le mot dont nous nous occupons, a été totalement enlevé. A la ligne 22, le trait est fort net et bien conservé. Cette fois donc, nous pouvons nous fier à la forme matérielle du mot. Enfin, à la ligne 20, il y a encore, comme dans la deuxième, de légères mutilations qui font craindre avec raison que le texte ne soit altéré, dans la copie publiée par la commission d'Égypte. Nous ferons donc sagement de reporter toute notre attention sur le groupe tel qu'il se présente à la ligne 22.

Voyons si le tracé de cette variante se trouve confirmé par la lecture des contrats démotiques.

Le papyrus 36 de Berlin (Koseg., pl. IX) nous

donne le groupe.

Le papyrus 38 a de Berlin (Koseg., pl. XII). .

Le papyrus 39 id. (id.).

Le papyrus 40 id. (id.).

Le papyrus 45 id. (id., pl. XIII).

Le papyrus de Grey (Young, *Dict.*, pag. 18).

Les deux copies de Paris du même contrat. et

Le papyrus c de Grey.

Un papyrus de Paris (Young, p. 28).

Le papyrus 46 de Berlin.

Un papyrus de Turin (Young, pag. 32).

Que pouvons-nous conclure de la comparaison de toutes ces formes si diverses du même mot? Que la lecture en est fort problé-

matique. Le groupe tel qu'il est extrait de la ligne 22 du décret de Rosette, nous donne les lettres MNHMI, et ces mêmes lettres, nous les trouvons dans presque toutes les formes extraites des contrats, mais avec des modifications introduites par les habitudes particulières de chacun des scribes, et avec suppression de l'*h* que présente le groupe de la ligne 22 (1). Nous avons donc très-probablement un groupe MNHMOU ou MNHMI, dont il s'agit maintenant de reconnaître rigoureusement, à l'aide du copte, la signification que le contexte des passages où il se trouve nous a révélée d'une manière positive.

Le mot copte NOHEM (MOZOU. M. NOTZOU. B. NOTZU. T. NAZU. T. MOZU. B.) signifie *salvare, liberare, salvare, liberari, salvus evadere, sanari*, d'où ΦΝΟΖΟΥ. M. ΠΗΟΖΟΥ. T., *salus*.

Indubitablement, ce mot entre dans la composition du mot égyptien dont nous cherchons l'origine. Nous avons vu que ce mot égyptien signifie à la fois Σωτήρ et ὑγίεια; de même, en copte, MOZOU signifie *liberare* et *sanare*. L'*h* final est peut-être encore ici un *h* paragogique. Quel rôle joue donc alors l'*m* initial de ce mot égyptien, initiale qui disparaît lorsqu'il s'agit du substantif la santé (écrit avec l'article, ligne 20, /*h* *h* *h* *h*), du moins autant que le mauvais état de l'inscription a permis de le voir au dessinateur de la commission d'Égypte? Je suis bien tenté d'y trouver le mot MA (MA. T. M.), qui sert d'impératif au verbe *t*, *dare*, et qui, muni de la paragogique *po*, devient la particule préformatrice de l'optatif, l'équivalent du latin *utinam*. De la sorte, le mot ὑγίεια étant rendu par MU....., l'idée Σωτήρ aurait été rendue en égyptien par MANOHEM, littéralement : *dans salutem*, celui qui donne la santé. On me permettra, j'espère, de conserver cette lecture, même avec une certaine confiance, jusqu'à ce que l'on en ait proposé une meilleure, qui rende plus simplement compte de l'addition de cette lettre *m* au mot qui signifie la santé, lorsque ce mot, en changeant de valeur, doit représenter l'idée : qui donne la santé, *salutifer*, Σωτήρ.

(1) Quant au signe *h*, c'est un *h*. Les groupes *h* *h* *h* *h* et *h* *h* *h* *h* des lignes 2 et 18 prouvent que *h* et *h* *h* sont homophones.

Phrase 8 — 6.

ⲟⲩⲓ — ÈR — HP — Et.

Ici se présente une lacune qu'il est heureusement peu difficile de faire disparaître. Le texte grec nous donne, après les mots *καὶ θεῶν Σωτῆρων*, le membre de phrase *καὶ θεῶν ἀδελφῶν, καὶ θεῶν Εὐεργετῶν*, etc. Or, nous venons de trouver les équivalents des mots *καὶ θεῶν Σωτῆρων*, *καὶ...*; de plus, le premier mot lisible de la troisième ligne est le mot

ⲓⲛⲁⲕⲁⲗⲁ, *PROJII*, *Évergètes*, *Εὐεργετῶν*. Les mots égyptiens qui ont disparu correspondaient donc aux mots *θεῶν ἀδελφῶν, καὶ θεῶν*, et si nous connaissions le groupe démotique représentant l'idée exprimée par le mot grec *ἀδελφῶν*, nous serions immédiatement en mesure de reconstituer ce passage. Heureusement, la ligne 22 nous fournit précisément le groupe désiré. En effet, il y est fait mention des Dieux adelphes, ancêtres d'Épiphanie, et cette idée : Dieux adelphes est rendue par ⲓⲛⲁⲕⲁⲗⲁ, *N(TÈR)* ou *S.I.* pour *SONI*, (en copte, *com*, *frater*; *CHAT. T. CHIT. T. B. CHOT. M. B. fratres*). Nous reviendrons en temps et lieu sur la lecture de ce groupe, que je ne puis qu'indiquer ici, puisque son existence en ce point du texte, bien qu'elle soit vraisemblable, n'en est pas moins hypothétique. Si donc nous admettons que ce groupe ait ici, comme à la ligne 22, reçu la même orthographe, nous pouvons restituer les mots: ⲁⲩⲉⲣⲉⲩⲧⲉⲩ ⲟⲩⲓ ⲓⲛⲁⲕⲁⲗⲁ, qui remplissent exactement la lacune que la fracture de la pierre a causée dans le texte démotique. C'est avec toute confiance que je propose cette restitution, que je crois d'ailleurs à l'abri de toute contestation.

Je reprends maintenant l'analyse de ce qui reste du texte égyptien.

LIGNE 3.

Phrase 8 — 7.

ⲓⲗⲕⲧ — ⲡⲣⲓⲛⲟ — ⲛⲉⲣⲭⲓⲟ.

Ce groupe signifie Évergètes; je l'ai suffisamment démontré déjà (voyez phrase 3—6); mais le jeu du caractère final ⲓ, qui est peut-être un ⲟ, aussi bien que l'indice habituel des mots étrangers et remarquables, n'est pas encore suffisamment éclairci pour moi. A la ligne 3, le mot ⲓⲗⲕⲧ est au pluriel; il est écrit de même et dans les mêmes conditions à la ligne 22. A la ligne 6, ⲓⲗⲕⲧ est au singulier; puis, à la ligne 20, il est écrit au singulier ⲗⲕⲧ simplement, et la forme du féminin de cet adjectif est ⲕⲓⲗⲕⲧ. Il est donc probable que la forme primitive et régulière est ⲗⲕⲧ; et dès lors le caractère final ⲓ, qui s'emploie aussi bien au singulier qu'au pluriel, doit probablement ne plus être considéré que comme l'indice.

J'ai eu déjà l'occasion de signaler la singulière coïncidence du mot égyptien ⲕⲓⲗⲕⲧ, EPERDJET et du mot grec équivalent *ἐπεργής*, employés dans le même cas, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit de Bérénice Évergète. Je me suis demandé, en citant ce fait singulier, si ce n'était pas le mot grec qui avait motivé le choix d'un mot égyptien offrant à très-peu près les mêmes consonnances. S'il en était ainsi, l'adjonction de l'indice qui accompagne tous les mots étrangers, abrégés ou symboliques, n'aurait plus rien qui dût étonner, et dès lors l'emploi de cet indice, au singulier aussi bien qu'au pluriel, deviendrait très-facilement explicable. Je ne me permettrai pas d'insister plus longtemps sur cette hypothèse, que je ne propose que pour essayer de rendre compte de la présence de ce caractère final, qu'il n'est guère possible d'ailleurs de considérer comme un signe orthographique, comme une terminaison prononçable.

Phrase 8 — 8.

ⲟⲣⲓ — ER — OP — Et.

Phrase 8 — 9.

ⲛⲧⲉⲣ — N(TÈR)OU — ⲙⲧⲏⲣ — Des Dieux.

Phrase 8 — 10.

ⲛⲑⲉⲧⲟ — RFETO — ⲣⲁⲕⲉⲧⲟ — Philopators.

Phrase 8 — 11.

ⲟⲣⲓ — ER — OP — Et.

Phrase 8 — 12.

ⲙⲁⲧⲟⲁⲣ — MATÔAR — ⲙⲁⲧⲟⲁⲣ — Du Roi.

Phrase 8 — 13.

ⲡⲧⲟⲙⲓⲟⲥ — [(PTOMIOC. R. — | (ΠΤΟΜΙΟC. P.

C'est bien évidemment là le nom de Ptolémée Épiphanes; mais, par une erreur qu'il n'est pas possible d'expliquer, le graveur, préoccupé sans doute de la présence du nom d'un autre Ptolémée, simple particulier cité à la fin de la même ligne, a négligé de fermer le cartouche royal, et en a remplacé les deux derniers éléments démotiques par le signe que nous allons retrouver un peu plus loin, à la fin de tous les noms propres, autres que ceux des personnages royaux. La faute que je viens de signaler ne saurait être révoquée en doute. Le graveur s'est cru arrivé au nom du Ptolémée.

père de la prêtresse Irène, et la présence du signe qui termine cette fois le nom du roi Ptolémée n'a et ne peut avoir d'autre cause.

Phrase 8 — 14.

ⲓⲓⲟ — P(TÈR) — ⲡ(THP) — Le Dieu.

Phrase 8 — 15.

ⲕⲁ — HM — ZEUI — Régnant.

Phrase 8 — 16.

ⲙⲉⲧⲣⲉ — METPE — ⲙⲉⲧⲣⲟ — En haut, au-dessus.

Phrase 8 — 17.

ⲕⲁⲕⲁⲣⲁⲩⲣⲧ — KKHRDJRT — ⲙⲉⲣⲭⲓⲣⲧ — Par sa munificence.

Phrase 8 — 18.

ⲕⲁⲓⲉⲧⲟⲥ — AIETOS. R. — ⲁⲓⲉⲧⲟⲥ. p.

Cherchons d'abord la lecture matérielle de ce mot. La première lettre est un ⲁ; la seconde, un ⲓ; puis viennent une voyelle vague ⲕ, e, o, un ⲧ, un ⲟ long, un ⲥ, et un dernier signe que nous ne connaissons encore que pour l'avoir rencontré, par suite d'un *lapsus calpri*, à la fin du nom royal ⲕⲁⲓⲉⲧⲟⲥ/ⲕⲁ, à la place des éléments }ⲕ du cartouche royal ordinaire.

Ce signe est indubitablement un signe caractéristique des noms propres de simples particuliers; car nous le retrouvons indistinctement

tement à la suite des noms d'homme ou de femme, cités dans le décret de Rosette.

Ce signe jouait le rôle d'un indice des noms propres de simples particuliers, mais d'un indice dont il était très-permis de se passer, puisque dans la même ligne 3, où cet indice se trouve exprimé après les deux noms de Pyrrha et de Philinus, son père, il ne l'est plus après les noms d'Areia et de Diogènes, son père, tandis qu'il reparait au commencement de la ligne suivante après ceux d'Irène et de son père Ptolémée.

Salvolini a prétendu (*Camp. de Ramsès*, pag. 12 et suiv.) que ce signe était le déterminatif des noms des individus ou des peuples étrangers, et voici comment il s'exprime à son sujet: « Cette circons-
« tance d'un déterminatif des noms des individus ou des peuples
« étrangers ne peut pas surprendre ceux qui ont pris le soin d'exa-
« miner le texte démotique de la pierre de Rosette. Dans ce texte
« précieux, on a eu occasion de rappeler plusieurs fois des noms
« propres étrangers, et toujours on les voit suivis d'un signe parti-
« culier de la forme suivante *ⲭ*. Tels sont, à la ligne 3 et 4, les
« noms propres d'Aêtes, de Pyrrha, de Philinus et d'Irène. Il paraît
« même qu'on ne se contenta pas seulement de le tracer à la suite
« des noms propres, mais aussi des mots étrangers, lorsqu'on avait
« occasion de les employer dans les textes, puisque l'inscription
« précitée de Rosette en offre un exemple à la ligne 8, dans le mot
« grec *συντάξει*. »

Ce passage du livre de Salvolini mérite de nous arrêter un instant.

Il y a peu de bonne foi, ce me semble, à baser une théorie sur les faits qui la vérifient, en se gardant bien de citer ceux qui l'infirment. Comment se fait-il qu'après avoir écrit ce mot *toujours* lorsqu'il s'agit de la présence du prétendu déterminatif des noms étrangers, les seuls noms cités par Salvolini soient ceux qui en sont munis, tandis que ceux qui ne le comportent pas sont passés sous silence? Est-ce que, par hasard, les noms Arria et Diogènes étaient moins étrangers que les noms d'Aëtus, de Pyrrha, de Philinus et

d'Irène? Je le répète, il n'y a pas de bonne foi dans la rédaction de ce passage; et comme je suis bien décidé à ne rien laisser passer de semblable à personne, j'ai cru devoir insister et mettre au grand jour l'étrange moyen de démonstration que Salvolini avait adopté, pour faire admettre sa théorie du déterminatif des noms propres étrangers.

Il est bien vrai que moi aussi je regarde ce signe comme un déterminatif des noms propres, mais je prétends que son emploi était tout à fait facultatif. Maintenant, quelle pouvait en être l'origine? Je l'ignore. Remarquons toutefois que ce signe se présente plusieurs fois avec la valeur indubitable de l'articulation R. Ainsi, à la ligne 18, le groupe signifiant la munificence est écrit ⲕⲁⲣⲁⲩⲁ , KHRDJRT, et dans la même ligne nous trouvons le mot ⲕⲁⲛ , NOAR, en copte ⲛⲁⲟⲣⲁⲡ , autant que. Or, un nom se dit RAN en égyptien; le signe déterminatif en question est donc l'initiale de ce mot. Et de même que l'image d'un cartouche Ⲕ , signifiant *nom* dans le texte hiéroglyphique du décret de Rosette, représentait une idée qui probablement se prononçait RAN, il est fort possible que l'R final des groupes démotiques, images des noms propres de particuliers et de l'impôt appelé ⲟⲩⲩⲁⲩⲁⲩ , n'ait été que l'initiale R du mot ⲡⲁⲛ , avertissant le lecteur de la nature même du groupe qui le précédait.

Il ne me reste plus qu'une dernière remarque à faire. Le texte démotique porte en toutes lettres AIETOS. Le nom du personnage était donc AIETES, et non AETES : ceci est indubitable.

Phrase 8 — 19.

ⲕⲁⲛⲁⲩⲁⲩⲁ — AIETOS. R. — ⲁⲓⲉⲩⲟⲥ . ⲡⲁⲛ .

Ce nom est précisément le même que celui que nous venons d'analyser précédemment. Il manque évidemment ici une particule de flexion, indice de la filiation qui existait entre les deux Aietus.

Nous avons déjà constaté l'absence de cette même particule entre le nom d'Épiphané et ceux de son père et de sa mère.

Tout ceci posé, la huitième phrase du texte démotique se transcrit :

(OUEB) | (ALKSANTRS), ÈR N(TÈR)OU MNHMRÏ, ÈR |(N(TÈR)OU SNÈU, ÈR N(TÈR)OU| PRDJI, ÈR N(TÈR)OU RFETOÏ, ÈR MATÔAR |(PTLOMIOS. R R(TÈR) HM METPE NKHRDJRT, AÏETOS. R. AÏETOS. R.

Transcrivant de nouveau cette phrase en lettres coptes, et restituant de plus les voyelles, les articles et les particules de flexion supprimées, nous avons, en définitive, le texte suivant, qui peut être comparé au copte :

(OUEB) | (ΔΑΛΚΣΑΝΤΡΟΣ), ηρ η̄ μητροτ̄ υαμοζευρι, ηρ | η̄ μητροτ̄ σμητ̄, ηρ η̄ μητροτ̄| περχιοτ̄, ηρ η̄ μητροτ̄ ραφετοÏ, ηρ η̄ υατωαρ̄ | (ΠΤΟΛΟΜΙΟΣ (ΡΑΗ) ΠΤΗΡ ΖΩΗ ΥΕΤΠΕ η̄ ηερχιρτ̄, Αἰετος (ΡΑΗ) η̄ Αἰετος (ΡΑΗ).

La traduction de cette phrase nous donne :

(Étant) prêtre d'Alexandre et des Dieux Sauveurs, et (des Dieux Adelphe et des Dieux) Évergètes, et des Dieux Philopators, et du Roi Ptolémée (nom), le Dieu régnant en haut par sa munificence, Aïetus (nom), (fils d'Aïetus) (nom).

Inutile de dire que cette phrase est la reproduction rigoureusement exacte de la phrase grecque, sauf toutefois que le nom de Ptolémée, qui ne se trouve pas exprimé avant les mots θεῶ ἐπιφανοῦς εὐχαρίστων, l'est dans le texte égyptien.

LIGNES 3 ET 4. — PHRASE 9.

Texte égyptien :

(17CIII/4) 60 LIII ZU - UZ LXXVII/RCIII/III 2 1/2 1/2
 50 71 62 | (20)..... 2III/RCIII/2III 2 1/2 2III/2III 2 1/2 2 1/2
 12 1/2 62 | (20III/20) 1.7. RCIII/III 2 1/2 1/2 20

Texte grec :

Ἀθλοφόρου Βερανίκης Εὐεργέτιδος, Πύρμας τῆς Φιλίνου, παντοφόρου Ἀρσινόης

Φιλadelphου, Ἀρείας τῆς Διογένους, ἱερίας Ἀρσινόης Φιλοπάτορος, Εἰρήνης τῆς
Πτολεμαίου.

Le texte égyptien doit être scindé de la manière suivante :

$\frac{1}{2} \ln \frac{1}{4} \leq \frac{1}{2} \ln \frac{1}{2} \leq \frac{1}{2} \ln 1 \leq \frac{1}{2} \ln 2 \leq \frac{1}{2} \ln 4$
 $\frac{1}{2} \ln \frac{1}{4} \leq \frac{1}{2} \ln \frac{1}{2} \leq \frac{1}{2} \ln 1 \leq \frac{1}{2} \ln 2 \leq \frac{1}{2} \ln 4$
 $\frac{1}{2} \ln \frac{1}{4} \leq \frac{1}{2} \ln \frac{1}{2} \leq \frac{1}{2} \ln 1 \leq \frac{1}{2} \ln 2 \leq \frac{1}{2} \ln 4$

Il se transcrit en lettres coptes de la manière suivante :

- Πρα.ρ. *σορ?* Παισι.ρ. *φιπε ρορ η πικυη ιαζ* |(Βρυκη) *εφρητ.*
Δρια σορ? Τιοκис *φι η..... ιιο* | *εφρημ - Ερημ.ρ. σορ?*
 Πτασιος.ρ. *(οτην)τ* |(Δρεμ) *εφρητο,*
 et se traduit littéralement :

- Pyrrha (nom) fille de Philinus (nom), portant le fouet de la puissance devant Bérénice Évergète. Areia fille de Diogènes portant les inoe) Philadelphie. Irène (nom), fille de Ptolémée (nom), prêtresse d'Arsinoë Philopator.

Passons maintenant à la justification de cette transcription et du sens qui en découle.

Phrase 9 — 1.

72/2, —, PRA. R. —, IIPA. p(AM).

Le dernier mot de la phrase qui précède celle-ci étant un nom propre, $\alpha\lambda\iota\gamma\alpha\lambda\iota\alpha$, et le premier de celle-ci étant également un nom propre, puisque les lettres, toutes connues, $\pi\alpha\alpha$ qui le composent nous fournissent évidemment les articulations essentielles du nom grec Πύρρα, il faut nécessairement que le petit trait horizontal qui commence ce groupe, et qui partout ailleurs est la particule de flexion $\alpha, \bar{\alpha}$, soit considéré ici comme un simple signe de ponctuation qui sépare les deux phrases. Quant au signe qui suit immédiatement le nom $\alpha\lambda\iota$, $\pi\alpha\alpha$ ($\pi\alpha$), Pyrrhia, nous nous sommes

expliqués plus hant sur son compte. C'est un **h**, et il est permis de présu- mer que cette lettre n'est que l'initiale du mot **hau**, nom, que l'on plaçait le plus souvent après les noms propres, pour les faire reconnaître au premier coup d'œil.

Phrase 9 — 2.

 — CHÈRE? — *nepe?*

J'ai bien longtemps hésité avant de me décider à chercher des lettres dans ce groupe, dont la signification : fille de, est fixée d'une manière tout à fait certaine par le texte démotique du décret de Rosette (1). J'avais supposé d'abord que ce pouvait être la représentation tachygraphique d'une petite figure de femme assise; mais j'ai dû renoncer à cette hypothèse par la raison suivante. Le déterminatif hiéroglyphique des noms propres de femme est  ou , et entre cette figure et celle qui devrait en être le trait simplifié, il n'y a certainement aucune espèce d'analogie. Ce n'est donc pas le déterminatif ordinaire femme qui se voit ici. Ne sachant plus alors comment expliquer la présence de ce groupe singulier, je me suis rappelé que son analogue hiéroglyphique est perpétuellement le suivant : ,  ou  (*Précis*, 1^{re} édit., n° 254), et j'ai pu reconnaître l'identité des deux groupes; cherchant alors quelles étaient les différentes formes du même groupe lorsqu'il se présentait dans d'autres textes démotiques, j'ai rencontré les suivantes : , dans les papyrus de Paris, dont les protocoles ont été publiés par M. Champollion-Figeac dans le *Journal asiatique* de 1823, et  et , tirés par Young (*Dict.*, p. 107) de deux autres papyrus de Paris, dont la copie lui avait été communiquée par Champollion le

(1) Kosegarten l'a parfaitement reconnu, et ce groupe figure dans son tableau (Tab. C., n° 4) intitulé : *Focaba'a Enchoria ala perbreiter scripta*.

jeune. D'un autre côté, le papyrus de Leyde à transcriptions grecques me présentait nombre de fois les deux signes démotiques  et  comme équivalents entre eux, puisqu'ils étaient tous les deux transcrits par la lettre grecque zêta. Il n'y avait pas à se méprendre sur l'identité des signes qui eurent dans les différents groupes signifiant : fille de, des papyrus de Paris, et de celui qui est fourni par le manuscrit de Leyde; et comme enfin il y avait une identité tout aussi certaine entre le groupe  du décret de Rosette et les groupes  ou  des contrats de Paris, il a bien fallu que je me décidasse à voir dans le signe initial  une lettre équivalente du signe démotique , dont la valeur s ou ch était déjà bien fixée. Ceci posé, les deux petits traits verticaux parallèles placés au-dessous pouvaient être considérés comme un  ordinaire; restait alors la grande barre horizontale; mais nous trouvons dans les deux lignes 7 et 12 les deux groupes identiques  et , qui établissent que les signes  et  sont homophones, ainsi que  et . Des deux premiers signes comparés, le second  est certainement un r; le premier en est donc un aussi, et par suite nous avons, en définitive, pour le groupe démotique dont nous faisons actuellement l'analyse, les lettres s ou ch, è et r. Si maintenant nous recourons aux lexiques coptes, nous trouvons le mot *CHÈRE* (*ⲥⲏⲣⲉ*), qui précisément veut dire fille. Certes, on peut bien être tenté d'adopter cette lecture, qui d'ailleurs ne contrarie en rien la filiation des deux groupes hiéroglyphiques et démotiques chargés de représenter la même idée.

Quant aux groupes extraits des contrats démotiques de Paris et que j'ai cités plus haut, ils me paraissent présenter des traces d'une filiation plus directe encore que le même groupe tel que nous l'observons dans le texte démotique du décret de Rosette.

Des deux signes  et , qui, pris isolément, sont des r, l'un est peut-être l'équivalent du  du groupe hiéroglyphique ; mais peut-être aussi, précisément à cause de la duplication de ce signe, ne doit-on les considérer que comme un tracé négligé des deux

pattes de l'oie Chenalopex, qui, dans l'écriture sacrée, représentait symboliquement l'idée : fils (1).

En résumé, ce groupe signifie certainement : fille de. Il peut se lire CRÈR; et comme en copte *ⲉⲉⲣⲉ* veut dire fille, il me paraît tout naturel d'adopter cette leçon.

Phrase 9 — 3.

ⲣⲥⲏⲟⲙⲓⲛⲓⲛⲓ — PILINS. R. — ΠΙΛΙΝΟ. ρ(ΔΙ).

Toutes les lettres de ce groupe nous sont connues; c'est un nom propre qu'elles nous donnent, puisqu'elles sont suivies du signe .ⲣ, R, initiale du mot ρΑΙ. Ce nom se lit PILINS, et c'est là précisément celui que nous devons trouver, puisque le texte grec nous apprend que Pyrrha était fille de Philinus, Πύρρα τῆς Φιλίνου. Le nom doit donc être lu PILINOS : nous pouvons remarquer ici que le Φ grec est rendu par un ⲣ dur. Il devait donc y avoir une nuance bien marquée dans la prononciation des deux lettres Φ grecque et ρ(ΔΙ) égyptienne.

Phrase 9 — 4.

ⲓⲁⲙⲁ — FIPE — qno.

Ce groupe est composé de quatre lettres : la première est un ⲣ, q; la seconde, un i; la troisième nous est inconnue, et la dernière, un E ou un I.

Essayons d'abord d'arriver à la valeur du signe ⲓ.

(1) Salvolini (*Anal.*, n° 240) démontre que le signe l'oie, qui très-certainement a été le plus souvent employé pour représenter l'idée : fils, a reçu quelquefois la valeur de la voyelle *u*, et cela probablement à cause du nom *ⲱⲧⲏ*, de l'oie Chenalopex (*Champ., Gramm.*, p. 73), que Rossi a retrouvé dans le mot *ⲱⲧⲏ*. Quant à ce changement de place des consonnes, il n'a rien de plus étonnant que celui qui se remarque dans les mots identiques *ⲟⲩⲏ* et *ⲟⲩⲧ*, porter.

Les deux papyrus de Paris, dont les protocoles ont été publiés dans le *Journal asiatique* de 1823, nous fournissent les noms

PTOLMIS. R., de Ptolémée, $\rho\omega\tau\omicron\lambda\mu\iota\varsigma$, TROPION. R., de Dropion, $\tau\rho\omicron\pi\iota\omicron\upsilon\omicron\varsigma$, PHILINOS. R., de Philinus, $\phi\iota\lambda\iota\eta\omicron\varsigma$, dans lesquels le signe Σ est un P. Ce signe est bien voisin du nôtre.

Le papyrus B. de Grey nous offre le nom de Ptolémée écrit $\rho\omega\tau\omicron\lambda\mu\iota\varsigma$, et cette fois la ressemblance est plus grande encore; mais, d'un autre côté, une tablette provenant de Sakhara et figurée dans les *Hieroglyphics*, pl. 71, contient le nom de Cléopâtre écrit $\kappa\lambda\epsilon\omicron\upsilon\tau\epsilon\rho\alpha$.

Enfin, une autre tablette provenant de la même localité (*Hieroglyphics*, pl. 75, 76) nous donne le nom Cæsar écrit $\kappa\alpha\iota\sigma\alpha\rho$. Le signe initial peut donc par suite se lire κ aussi bien que ρ .

Mais voici ce qui, du moins à mon avis, démontre que cette lettre doit ici se lire ρ . Dans le papyrus 36 de Berlin publié par Kosegarten, les mots athlophore, canéphore et galactophore sont re-

présentés par les groupes $\alpha\theta\lambda\omicron\phi\omicron\rho\epsilon$, $\kappa\alpha\eta\epsilon\phi\omicron\rho\epsilon$, $\gamma\alpha\lambda\alpha\kappa\tau\omicron\phi\omicron\rho\epsilon$.

$\alpha\theta\lambda\omicron\phi\omicron\rho\epsilon$, $\kappa\alpha\eta\epsilon\phi\omicron\rho\epsilon$, dans lesquels le groupe $\alpha\theta\lambda\omicron\phi\omicron\rho$ du décret de Rosette se trouve reproduit sous une forme qui ne peut laisser aucune incertitude. C'est donc bien certainement ρ qu'il faut lire.

Cherchons maintenant à nous rendre compte de la composition de ce mot. Il est bien évident que dans les différents groupes que je viens de rapporter, la partie qui représente constamment l'idée de porter est celle qui nous occupe actuellement. Nous la trouvons dans l'expression galactophore, écrite sous la forme masculine $\gamma\alpha\lambda\alpha\kappa\tau\omicron\phi\omicron\rho\epsilon$, ρ ρ ρ , et dans les expressions athlophore et canéphore, sous la forme féminine $\alpha\theta\lambda\omicron\phi\omicron\rho\epsilon$, $\kappa\alpha\eta\epsilon\phi\omicron\rho\epsilon$, qui est d'ailleurs beaucoup plus complète dans les protocoles des papyrus de Paris, publiés en 1823 dans le *Journal asiatique*, puisque l'article féminin α , τ , s'y trouve placé ainsi qu'il suit : $\alpha\theta\lambda\omicron\phi\omicron\rho\epsilon$.

Tout ceci prouve que le mot à étudier, pour être débarrassé des signes grammaticaux, ne doit plus conserver que la forme **FIPE**. Or le mot **FI** veut dire porter (ϣ. **Τ. Μ. Β. Μ. Τ. Β. ϣΑΙ. Τ. Μ. ϣΕΙ. Τ. ΒΑΙ. Τ.**). C'est donc bien ce radical qui se présente dans le mot **FIPE**. Quant à la dernière syllabe **PE**, nous trouvons en copte le mot **no. Τ. Μ. Β.**, qui signifie *esse*, de telle façon que **ΛΗΟΚ no** veut dire *ego sum*, **ΗΤΑΚ no**, *tu es*, **ΦΑΙ no**, *hic est* (1). **ϥ...no. Τ. Μ. Β.** signifie *ôv*, existant. C'est, en un mot, le participe présent du verbe être.

Enfin, la syllabe **no. Τ. Μ. Β.** se place après les radicaux pour y jouer le rôle de déterminatif des verbes, dans le cas où il pourrait y avoir confusion. Ainsi, par exemple, le mot **noϥϣαϣε** peut signifier *sermones ejus* aussi bien que *loquebatur*, tandis que **noϥϣαϣε no** ne peut signifier absolument que *loquebatur*. Je ne doute pas que la présence de notre syllabe **no** après le radical **ϣ** ne soit précisément destinée à caractériser la nature du mot **ϣ**, qui doit être pris ici comme verbe, et non comme le substantif **ϣ. Τ.**, qui veut dire *ablatis* (2). **FIPE** ou **FAPE** signifie donc à la lettre celui qui est portant, celui qui porte, ainsi que nous devons le trouver.

Phrase 9 — 5.

ϣ — RPR — pnp.

Occupons-nous d'abord de la transcription de ce groupe. Le premier signe est un **ρ**, nous allons le démontrer; le second est un **p**, et le troisième un **n**. Nous avons donc le mot **ρpn**, dont il s'agit

(1) Ce mot ne s'accorde ordinairement qu'avec un nom masculin, et pourtant on trouve des exemples où il se rencontre accolé avec un nom féminin; de même que la syllabe **tu**, qui signifie aussi *este*, mais qui se construit d'ordinaire avec le féminin, se rencontre parfois aussi en construction avec le masculin.

(2) Je ne dois pas omettre de mentionner ici le mot copte **ϣΑΙ ΕΤΠΟ Τ. (ΕΤΦΩ. Μ.)**, *anus ferens, bajulus*, qui a quelque analogie avec notre égyptien **ΙΖΗΙϣ**, *raipe* (**ϣΑΙΠΟ**).

de déterminer l'origine, lorsque nous aurons trouvé la valeur réelle de la lettre démotique λ .

Si nous pouvons avoir toute confiance dans les deux formes différentes λ et λ , PNHMRE et MNHMRE , des deux mots démotiques : la santé et sauveur, $\text{ὥγια$ et σωτήρ , l'identité des signes λ et λ , dont le premier est sûrement un κ , suffirait pour démontrer que le signe λ est l'image de la même articulation ; mais nous ne pouvons admettre cette démonstration comme suffisante, et il faut d'autres preuves pour nous décider à accepter cette valeur. Heureusement, ces preuves nécessaires ne manquent pas ; le chiffre 10, dans l'écriture hiératique et dans l'écriture démotique, lorsqu'il s'agit des dates de jour, n'est autre chose que la lettre λ , κ , qui nous est bien connue. Dès qu'il s'agit des nombres communs, l'écriture hiératique nous donne les deux variantes λ , λ , et l'écriture démotique λ seulement. Or, puisque c'est la lettre κ qui représente le chiffre 10 dans un cas, il est assez naturel de supposer que c'est la même articulation, représentée par une homophone, qui représente ce chiffre dans l'autre. Nous pouvons donc raisonnablement conclure de ce que ces signes λ et λ ont la même valeur comme chiffres, qu'ils ont également la même valeur comme lettre.

Dès lors λ peut être considéré comme un κ .

Voici maintenant qui va confirmer pleinement cette hypothèse. Dans le papyrus 36 de Berlin (Kosegarten, pl. X), l'idée : la moitié est représentée par les groupes féminins λ et λ , qui, en prenant le signe λ pour un κ , se lisent, le premier EPRKT , et le second EPRDJT . Il est évident que nous retombons ici sur le radical λ , PRDJ , qui a servi, par extension, à former le nom

λ , EPRDJET , Évergète, qui répand des bienfaits, et qui n'est autre chose, dans le sens restreint et absolu, que le verbe copte $\text{np\text{X}}$, $\text{nep\text{X}}$, $\text{nop\text{X}}$, *dividere, separare*, diviser, séparer, partager. On ne niera pas, je l'espère, qu'il y ait une liaison intime entre les idées : division, partage, et moitié. Je conclus formellement

et sans hésitation de ce rapprochement qui ne peut être fortuit, que le signe λ est bien réellement un R, ainsi que je l'ai avancé.

Voyons maintenant ce que peut signifier le mot RPR, dans lequel des voyelles peuvent et doivent venir s'intercaler.

Je trouve dans le *Lexique* de Peyron (p. 181) un mot copte qui me paraît avoir une origine commune avec le mot égyptien représenté par le groupe $\lambda\pi$, RPR; c'est le mot RPRIT (PRIT. M.), *flabella*, que Peyron a extrait du livre de Kircher. Ce mot est un pluriel; peut-être donc pourrait-on voir dans la syllabe π , π qui le termine, une désinence plurielle très-fréquente dans l'écriture hiéroglyphique, et que nous avons déjà retrouvée dans le texte démotique du décret de Rosette ($\lambda\pi\lambda\pi$), bien que, d'après l'avis de Champollion, j'aie pensé devoir transcrire cette terminaison par un π suivi du chiffre 3, au lieu d'un π suivi d'un 1. Comme, d'un autre côté, le mot π . M. signifie *datio*, *actio dandi* et *percussio*, il se pourrait fort bien que le mot $\pi\pi\pi\pi$ dût se traduire littéralement par : les coups de fouet. Dans cette hypothèse, pour laquelle j'ai, je l'avoue, certaine prédilection, le mot copte RPRIT devrait se décomposer en deux parties, la première RPI signifiant *flabellum*, et la deuxième π , *percussio*. Or, le mot RPI, si l'on y ajoute un R paragogique, devient RPIR, et ce mot est exactement celui que nous trouvons dans l'expression égyptienne de l'idée athlophore, expression dont les deux premières parties se traduiraient littéralement par : celle qui porte le fouet ou le fléau. On sait que ce fouet est un attribut divin de l'épervier, image d'Horns, du chacal, image d'Anubis, etc., etc. « De même, le déterminatif générique des noms propres « d'homme (Champ., *Gramm.*, p. 127) se montre souvent sous la « forme d'un personnage accroupi, assis sur un trône ou fanteuil, et « tenant un fouet dans ses mains; mais ce caractère ne détermine « habituellement que les noms propres des personnages distingués et « occupant un rang élevé dans la hiérarchie sociale. »

Puisque le fouet ou fléau était un attribut de la puissance, il était assez naturel que dans les cérémonies publiques où les insignes

Phrase 9 — 7.

↓ III Σ U — PKNICH — ΠΙΚΗΝΥ.

Ce groupe, dont je me suis occupé déjà (phrase 5 — 4) se rencontre dans trois passages différents, et j'ai constaté, par l'examen du contexte de ces trois passages, qu'il devait signifier la puissance, la suprématie. C'est un substantif masculin, car nous le trouvons ici précédé de l'article , P ou Π (n, m), tandis qu'à la ligne 23 nous rencontrons le texte : ↓ III Σ χ ξ γ η , ERNEF PHN KNICH (ερνιαφ νεφν κνικη), faisant à lui ou pour lui accession de la puissance. Il s'agit maintenant de fixer la lecture matérielle, c'est-à-dire la transcription de ce mot. Or, sur quatre lettres, les trois dernières nous sont bien connues; mais la première seule Σ n'est pas déterminée, et les éléments nécessaires pour arriver à sa détermination ne me paraissent pas encore suffisants.

Le manuscrit de Leyde nous fournit deux transcriptions qui peuvent faire croire que la valeur réelle de cette lettre est κ. Ainsi, dans la colonne V r°, ligne 15, nous trouvons le groupe ↓ 10 Σ qui est transcrit κεμεκ, et dans la colonne IX r°, ligne 17, le groupe ↓ 17 Σ m Σ est transcrit εκκεμεκω. Ces deux exemples nous montrent nettement la différence qui existe entre les deux signes assez voisins Σ , κ, Σ , m, et le premier étant précisément celui qui entre dans le groupe démotique signifiant la puissance, il y a de fortes présomptions en faveur de la leçon κνικη. Mais, je le répète, ce ne sont encore là que des présomptions, et il faudrait plusieurs autres faits analogues pour trancher définitivement la question. Nous trouvons bien, il est vrai, à la ligne 11, où il est question des rebelles émigrés et rentrés en Égypte pour faire leur soumission, les mots { Σ Σ 1 p Σ , qui, s'ils se lisent ΝΠΙ ΚΝΚΝΙ (νηνηι κνκκνι), peuvent se traduire : les hommes soumis, le mot ΚΝΚΝ étant le fréquentatif du verbe ΚΝ (copte : σμν), *subijcere*, sub-

mittere ; mais ce n'est pas encore là une preuve en faveur de la transcription κ ou σ du signe Σ .

En admettant cette transcription, nous pourrions arriver aisément, pour le mot $\downarrow \text{m} \Sigma$, KNICH ($\kappa\eta\iota\chi$), à une décomposition capable de rendre compte de la signification indubitable de ce mot. En effet, si Σ , $\kappa\chi$ ou GN ($\kappa\chi$, $\sigma\chi$) signifie *subjicere*, *submittere*, nous avons le mot copte ECH , ou simplement CH ($\epsilon\chi$, η), qui signifie à la fois *posse* et *solere* ; de telle sorte que le mot KNICH ou GNICH voudrait dire le pouvoir de soumettre ou l'habitude de soumettre. Cette analyse, on le voit, justifierait jusqu'à un certain point l'emploi du mot égyptien $\downarrow \text{m} \Sigma \cup$ dans la phrase où cette expression correspond aux mots grecs $\epsilon\pi\lambda\omicron\nu \nu\iota\chi\tau\iota\zeta\acute{\alpha}\nu$; car offrir l'arme qui sera victorieuse ou le pouvoir de soumettre, c'est exactement la même idée exprimée en d'autres termes.

Je ne veux pas du reste me faire la moindre illusion sur l'explication qu'en désespoir de cause je viens de proposer pour le mot égyptien KNICH . Elle peut être bonne, comme elle peut être fausse. De nouveaux textes pourront seuls dissiper quelque peu l'incertitude que je me vois, à mon grand regret, forcé de laisser subsister, sur l'origine et la lecture matérielle d'un mot dont le sens ne saurait être douteux.

Phrase 9 — 8.

$\hookrightarrow$ — MAN — UAZ .

Trois lettres entrent dans cette ligature ; ce sont un M , une voyelle vague A , E , I , et un H . Nous avons donc le groupe MAN , MEH ou MIH , dont il faut débrouiller le sens ; mais avant tout il est nécessaire de prouver que la décomposition de cette ligature est légitime. Pour cela, il me suffit de rapporter ici quelques variantes de ce groupe, que nous fournissent les contrats démotiques.

 Papyrus de Paris, n° 2; *Journ. asiat.* de 1823.
 Papyrus du Vatican; Young (*Dict.*, lettre P).
 et  Papyrus de Grey; *Id.* (*Id.* A et A').
 Papyrus de Casati.

On voit que dans la dernière de ces variantes, la voyelle intermédiaire n'a pas été exprimée.

Le copte nous fournit un mot thébain *uaz*, dans lequel Peyron pense retrouver le mot memphitique *uoz*, *aspectus*. Ce mot *uaz* sert à oter le datif; ainsi, l'on trouve fréquemment des phrases analogues à la suivante : *ΔΤΕΙΡΟ ΗΖΗΘΙΣΙΑ..... ΟΥΑΖ ΠΙΧΘΙΟΙ*, *fecerunt holocausta domino*.

Il me paraît tout naturel d'admettre que notre mot égyptien , *MAH, uaz*, n'est autre chose que le mot thébain *uaz* dont je viens de rappeler le rôle, et qu'il signifiait littéralement : *in aspectu*, *in conspectu*, devant, et par suite, à.

Si nous récapitulons maintenant tout ce que nous venons de trouver sur les groupes qui entrent dans l'expression égyptienne de la fonction des prêtres que les Grecs ont appelés athlophores, nous avons la périphrase suivante : celle qui porte le fouet de la toute-puissance devant Bérénice Évergète, à la place des mots grecs *Ἀθλοφόρου Βερενίκης Εὐεργέτιδος*; il est clair que le sens que nous obtenons par notre analyse est admissible, et qu'il rentre parfaitement dans les idées religieuses des Égyptiens, puisque le fouet était pour eux un des attributs principaux de la divinité (1).

(1) Il n'est pas hors de propos de rappeler ici l'analyse que Salvolini a donnée de ce groupe; elle nous fournira un échantillon à l'aide duquel nous pourrions apprécier le travail qu'il avait promis sur le texte démotique du décret de Rosette. Après avoir dit (*Camp. de Ramsès*, p. 72) que le mot égyptien signifiant combattre reçoit pour déterminatif soit le bras tenant le casse-tête, soit plus souvent le caractère représentant une massue, il ajoute : - Je fonde mon assertion sur la comparaison du texte même de Rosette. Je crois reconnaître la forme radicale *TH* ou *THUT* du mot *THUTW* (qu'il traduit : combattre), dans l'expression égyptienne du grec *Ἀθλοφόρου* (pl. 11, n° 45), (qu'il écrit ainsi : ). - Il m'a été facile de distinguer les mots qui font partie de ce composé, parce qu'on les

Avant d'aller plus loin, je dois, ainsi que je l'ai promis, étudier avec soin la seconde expression que l'on trouve employée dans les textes démotiques pour représenter les fonctions de la prêtresse qui chez les Grecs portait le titre d'athlophore de Bérénice. Nous allons voir l'analyse de cette nouvelle expression nous donnant tout autre chose que celle que nous venons d'examiner, et nous serons pourtant forcés de reconnaître que le sens qu'elle nous offre est également convenable.

Voici d'abord les variantes de cette nouvelle expression, afin d'en pouvoir préciser la lecture matérielle :

ⲭⲏⲛⲁⲩ ⲭⲏⲛⲁⲩ ⲛⲓⲛⲁⲩ ⲛⲓⲛⲁⲩ Pap. 36 de Berlin (Kos. pl. 9).

ⲭⲏⲛⲁⲩ ⲭⲏⲛⲁⲩ ⲛⲓⲛⲁⲩ ⲛⲓⲛⲁⲩ Pap. Casati (Young, *Dict.*, lett. E').

ⲭⲏⲛⲁⲩ ⲭⲏⲛⲁⲩ ⲛⲓⲛⲁⲩ ⲛⲓⲛⲁⲩ Pap. de Grey (Young, lett. D', *Hiérog.*, pl. 35).

ⲭⲏⲛⲁⲩ ⲭⲏⲛⲁⲩ ⲛⲓⲛⲁⲩ ⲛⲓⲛⲁⲩ Pap. de Grey (Young, lett. Y, *Hiérog.*, pl. 34).

• trouve isolément dans le courant du même texte. On y voit d'abord l'orthographe exacte
 • du mot ⲭⲏⲛⲁⲩ, portant, puis un groupe déjà employé à la ligne 23, que le grec traduit par
 • δεικν, l'insigne; vient enfin le mot ⲛⲓⲛⲁⲩ, déterminé par la forme enchoriale du sigae : la
 • massue. On serait naturellement porté à croire, d'après le sens littéral du mot ἀθλοφόρος,
 • que ce dernier mot rappelle l'idée : victoire; mais on est obligé de renoncer à cette
 • observation, lorsqu'on observe qu'à la ligne 26 de notre texte démotique, il est immé-
 • diatement précédé du mot ⲟⲣⲟ, la victoire. J'insiste donc à croire que l'expression
 • égyptienne du mot grec ἀθλοφόρος ne peut se traduire à la lettre que : le porteur de l'in-
 • signe des combattants. Quant à la voyelle η qui termine le mot ⲛⲓ dans l'inscription de
 • Rosette, elle me paraît exprimer la désinence plurielle copte η, puisqu'une variante du
 • même mot égyptien exprimant l'athlophore, que je lis, soit sur le papyrus Casati, soit sur
 • le papyrus C de Grey, remplace cet η par la voyelle ⲟⲣ ou ⲣ, autre désinence du pluriel.
 • Les variantes susdites portent aussi le déterminatif : le bras tenant le casse-tête au lieu
 • de la massue. • Je me contenterai de faire observer : 1° que le groupe démotique sur
 • lequel Salvolini fait porter son analyse n'est pas exactement copié; 2° que les variantes
 • qu'il indique sans les reproduire ont été inutilement cherchées par moi; 3° enfin, que je
 • maintiens comme la seule naturelle et la seule vraie, l'analyse que j'ai donnée plus haut,
 • de la double expression démotique du mot grec.

Nous pouvons d'abord faire abstraction du groupe $\text{I} \Sigma \text{M} \tilde{\lambda} \text{Z}$, portant, portense, celle qui porte, groupe qui est commun, ainsi que nous l'avons vu, à toutes les dénominations égyptiennes des sacerdoes dont les noms grecs contiennent l'élément $\phi\acute{o}\rho\omicron\varsigma$, auquel il correspond invariablement.

Il reste alors à étudier deux groupes bien distincts et dont la séparation est parfaitement marquée dans la variante tirée du papyrus 36 de Berlin.

Le premier de ces groupes se présente sous les formes suivantes :

$\text{Z} \lambda \text{I} \Sigma$, $\text{Z} \lambda \text{I} \tilde{\Sigma}$, $\text{Z} \text{M} \text{I} \tilde{\Sigma}$

qui diffèrent entre elles par la présence ou l'absence de la voyelle M . Toutes les lettres nous étant connues d'ailleurs, nous devons lire le groupe

TKK ou TNIK.

Le second groupe offre les variantes suivantes :

$\text{Z} \lambda \text{Z}$, $\text{Z} \lambda \text{I} \text{Z}$, $\text{Z} \text{M} \text{I} \text{Z}$, $\text{Z} \text{M} \text{I} \tilde{\text{Z}}$

comme pour le précédent, la voyelle est écrite ou supprimée, et lorsqu'elle est écrite, elle l'est par un seul ou par deux traits.

Cette fois encore tous les caractères du groupe nous sont connus, et nous obtenons les deux transcriptions STREK et NTRK , dont la lettre initiale N est la particule de flexion, puisqu'elle n'est pas exprimée dans le contrat 36 de Berlin. En définitive, nous avons les deux groupes TKK , TNKK et TRK , TREK , dont il s'agit maintenant de trouver la signification. Ni l'un ni l'autre ne se trouve dans le lexique copte de Peyron. Mais j'y trouve les mots TKH (TKH.T.TKH . TKH.M.) *ala*, et TRK (TRK.T.OPK.M.) *vultur*, *milvus*.

En assimilant nos deux mots égyptiens à ces deux mots coptes, nous aurions pour traduction de l'expression égyptienne de la fonction sacerdotale de l'athlophore : celle qui porte l'aile de vautour.

M. Ch. Lenormand, dans son essai sur le texte grec de l'inscription de Rosette, s'est préoccupé de la nature des fonctions de l'athlophore et de la canéphore, et je ne puis mieux faire que de

transcrire ici les notes qu'il a cru devoir ajouter à leur sujet, à son explication de la ligne 5. « Les titres d'athlophore de Bérénice
« Évergète et de canéphore d'Arsinoë Philopator, reproduits dans
« un contrat sur papyrus, dont M. Boeckh a donné l'explication,
« offrent une énigme qui n'a pas encore été éclaircie. On ne pos-
« sède pas de détails sur le culte institué en l'honneur des Ptolémées
« déjà morts, et l'on ignore si ce culte n'offrait pas une combi-
« naison des cérémonies grecques et des rites égyptiens.

« On reconnaît l'athlophore sur les bas-reliefs égyptiens, dans
« l'officier qui accompagne la personne royale, en portant au bout
« d'un long manche une grande plume, emblème de victoire. A
« Ipsamboul, un prince d'Éthiopie est investi de cette fonction; à
« Beitonalli, l'athlophore est un fils de Ramsès II. Existait-il un
« rapport entre la prêtresse athlophore de Bérénice et les athlo-
« phores des anciens Pharaons? C'est ce que nous ne pouvons
« décider. Drumann croit que le sacerdote de Pyrrha se rapportait
« aux victoires que Bérénice, qui envoyait des chevaux aux jeux
« Olympiques, était présumée y avoir remportés. On peut voir
« rassemblées au même endroit, d'autres conjectures moins heu-
« reuses encore d'Ameilhon, de Combe et de M. Boeckh. Drumann
« et les autres interprètes ne sont pas plus satisfaisants dans leur
« explication de la canéphore d'Arsinoë Philopator. On pourrait
« considérer comme des canéphores les figures assez souvent re-
« produites sur les monuments égyptiens, entre les mains desquelles
« on remarque des corbeilles chargées des produits de la riche
« végétation de la contrée. Voyez, par exemple, le soubassement de
« la façade du grand temple à Dakké. »

On le voit, l'athlophore, sur les bas-reliefs égyptiens, est un officier qui accompagne la personne royale, en portant au bout d'un long manche une grande plume, emblème de victoire. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'athlophore de Bérénice Évergète soit intitulée celle qui porte l'aile de vautour. *Penna* veut dire à la fois aile et plume, et il est fort possible qu'il en ait été de même du mot

égyptien $\tau\omicron\eta\zeta$. Resterait alors à se rendre compte de la présence du signe Σ qui termine l'un et l'autre groupe. Ce signe, dont la valeur est parfaitement constatée, est un κ , et très-probablement il n'y faut voir cette fois encore que des consonnes finales qui ont disparu de la prononciation, comme cela a eu certainement lieu pour le mot égyptien $\Sigma\zeta/\Sigma$, $\mu\alpha\kappa$ ($\chi\rho\kappa$), devenu simplement $\chi\rho\omicron$, ou $\sigma\rho\omicron$, dans le copte moderne.

Champollion (*Précis*, 1^{re} édit., p. 96) rapporte, d'après Zoëga (*Catal. cod. copt.*, p. 455), des passages extraits d'une homélie de saint Schenouti (portant le n° CXCV), et dont je me suis déjà servi pour essayer de démontrer que, pour les Coptes eux-mêmes, le mot $\tau\eta\rho\omicron\tau$ voulait dire les Dieux. Un de ces passages me fournit, relativement au mot $\chi\rho\omicron$, victoire ou vaincre, une remarque importante. Je transcris la citation de Champollion :

$\sigma\tau\omicron\iota$ $\mu\eta\epsilon\tau\ddot{\iota}$ $\mu\tau\epsilon\sigma\tau\iota\chi$ $\epsilon\pi\upsilon\rho\iota\mu\chi$, $\epsilon\sigma\tau\omega\tau$ $\epsilon\pi\omicron\varsigma$, $\epsilon\chi\omega$ $\mu\iota\omicron\varsigma$, $\chi\epsilon$ $\chi\alpha\iota\rho\epsilon$
 $\Pi\eta\eta$, η $\chi\epsilon$ $\chi\rho\omicron\zeta$ $\rho\omicron\omicron\zeta$.

Malheur à celui qui, portant la main vers sa bouche, adore en disant : Salut, ô Prê, ou bien : Sois victorieux, ô Pooh (1).

Nous trouvons d'abord dans ce passage un exemple moderne de la juxtaposition antique du pronom possessif après le nom. C'est le mot $\epsilon\pi\upsilon\rho\iota\mu\chi$ qui nous le fournit ; mais ce qui est plus digne d'attention, c'est le mot $\chi\rho\omicron\zeta$, qui devrait être écrit simplement $\chi\rho\omicron$, et qui se trouve ici suivi d'un $\rho\omicron\iota$.

Si Champollion ne s'est pas trompé, en le transcrivant ainsi, il se peut que ce $\rho\omicron\iota$ ait d'abord remplacé le κ égyptien du mot $\Sigma\zeta/\Sigma$, pour tomber à son tour.

Peyron, du reste, en copiant aussi (p. 394, *Lexique*) les mots $\chi\rho\omicron$ $\rho\omicron\omicron\zeta$, tirés du même texte, a fait disparaître ce $\rho\iota$, qui lui sem-

(1) Voici le sens littéral de ce passage : Malheur à celui qui, plaçant sa main contre sa bouche, fait un acte d'adoration dans elle, disant salut, Prê, ou sois vainqueur, Ooh.

blait probablement irrégulier. Si j'insiste sur cette forme du mot, c'est que je crois y trouver un fait analogue à celui qui a modifié le mot **τῶν** dont la forme primitive était peut-être **τῶνκ**. Dans cette hypothèse, l'altération de ce mot ne serait encore qu'à moitié consommée, et elle se serait arrêtée après la première transformation (1).

Quant au mot **TREK**, vautour ou milan, il a tout à fait perdu sa consonne finale **κ**, pour ne conserver que les trois premières lettres **τ, ρ, ε**. Les partisans du système de Champollion et de Salvolini, sur les déterminatifs dénotiques qu'ils voyaient partout, auraient pu tirer bon parti de la forme du groupe que nous venons d'analyser. En effet, le mot aile ou plume, et le mot vautour, étant tous les deux terminés par le signe **𐪓** qui ressemble assez à un oiseau les ailes éployées, on pourrait, à la rigueur, prétendre que ce signe ne joue ici que le rôle d'un déterminatif imprononçable. Quant à moi, je ne suis pas plus disposé cette fois que toutes les autres, à reconnaître autre chose que l'articulation **κ** dans un signe qui, partout ailleurs, se présente avec cette même valeur, bien constatée.

En résumé, les Égyptiens désignaient l'athlophore de Bérénice Évergète, soit par les mots : celle qui porte le fouet de la puissance, soit par les mots : celle qui porte la plume de vautour.

Voilà donc deux des attributions des prêtresses athlophores, qui nous sont révélées par les noms égyptiens de cette fonction sacerdotale.

(1) Le mot copte **τῶντῆν** signifie *sustiner, porter, sustenture, tolérance*. Il vient certainement de **τῶν** *κ*, *surger*, **τῶν** *κ*, et de **τῶν**, *super*. Il signifie donc à la lettre : soutenir en haut. C'est là peut-être l'origine du mot moderne **τῶν**, aile.

Phrase 9 — 9.

($\zeta\gamma\epsilon\mu\omega/4$) — (BRNIKE) | — (BPIIKE) |.

La première lettre du nom inscrit dans ce cartouche, se présente à nous pour la première fois. Mais dès que les autres sont déterminées, la valeur de cette lettre s'en déduit forcément. Ces autres lettres sont α , κ , ι , κ et ϵ . Nous avons donc ici tous les éléments du nom propre Bepivike , à l'exception de l'initiale β . La lettre qui nous était encore inconnue est donc nécessairement un β , et nous avons trouvé, à n'en pouvoir douter, le nom de Bérénice, au point même où le texte grec nous avait appris qu'il devait se rencontrer.

Phrase 9 — 10.

$\epsilon\iota\alpha\epsilon\iota\iota$ — EPRDIET — enepxet.

Forme féminine du mot $\epsilon\iota\alpha\epsilon\iota$, PRDIE , bienfaisant, Évergète. Voyez plus haut, Phrase 3 — 6, et Phrase 8 — 7.)

Phrase 9 — 11.

$\epsilon\mu\omega/2$ — ARIA — $\Delta\pi\alpha$.

Ce nom ne présente aucune difficulté; il se lit immédiatement ARIA, et il reproduit exactement le nom Ἀρία , du texte grec.

Phrase 9 — 12.

$\frac{\epsilon}{\alpha}$ — CHER — $\mu\mu\mu$ — Fille de. (Voyez même Phrase 2.)

Phrase 9 — 13.

ⲕⲁⲓⲛⲁⲓⲛⲁⲓⲛⲁⲓⲛⲁⲓ — TIOKNS — TIOKHNS.

Tous les signes de ce nom propre nous sont connus; il se lit donc sans aucune difficulté TIOKNS. C'est le Διογένης du texte grec. L'organe égyptien ne connaissait pas la lettre *n*, et lorsqu'il fallait reproduire un nom propre étranger comportant ce son inusité, on y suppléait en employant le son dur analogue *τ*. L'orthographe du nom Diogènes le démontre très-bien.

Phrase 9 — 14.

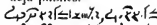
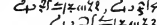
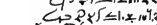
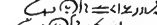
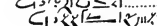
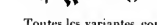
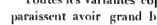
.....ⲓⲙⲓⲛⲁ — FIN — qam.....

Après le nom d'Aria, fille de Diogènes, le texte grec nous offre la désignation de son ministère dans le mot *Κανηφόρος*; malheureusement, le texte égyptien présente ici une lacune à cause de la fracture de la pierre, dont le morceau enlevé contenait le commencement des quinze premières lignes du texte démotique. Nous ne pouvons donc espérer de reconnaître ici, comme nous avons eu le bonheur de le faire en étudiant l'expression égyptienne correspondante au grec *Ἀθλοφόρος*, quelque indication des fonctions attribuées aux prêtresses canéphores.

La troisième ligne du texte se termine par le groupe ⲓⲙⲓⲛⲁ dans lequel il n'est pas possible de reconnaître le radical copte *q*, *qam*, porter, que nous avons déjà retrouvé dans le nom de l'athlaphore. La lettre qui vient après le mot ⲓⲙⲓⲛⲁ est fort probablement un article pluriel *n*; mais quel était le nom auquel cet article se rattachait? c'est ce qu'il faut se résigner à ignorer.

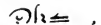
Toutefois, je ne puis me dispenser de donner ici quelques conjectures sur le groupe qui, dans le texte des contrats démotiques, remplace constamment la dénomination grecque de canéphore.

En voici les variantes que j'ai réunies en étudiant les papyrus déjà publiés.

	Pap. A. de Grey, Y. de Young.
	Pap. A' de Grey.
	Pap. B. de Grey.
	Pap. C. de Grey, <i>Hiérog.</i> Pl. 35.
	Pap. n° 1, <i>Jour. asiatique</i> , 1823.
	<i>Idem</i> , n° 2, <i>idem</i> .
	Pap. 36, de Berlin.

Toutes les variantes copiées dans le dictionnaire de Young ne paraissent avoir grand besoin d'être vérifiées sur les originaux, si j'en juge par celle qui est extraite du papyrus 36 de Berlin, publiée par Kosegarten, et dont la copie de Young est peu exacte. Je ne puis donc me fier qu'aux variantes extraites des deux protocoles publiés en 1823 dans le *Journal asiatique* par M. Champollion-Figeac, et du papyrus 36 de Berlin, dont le fac-simile orne le livre de Kosegarten. Nous trouvons bien des différences notables entre ces trois variantes; mais elles ne suffisent pas moins pour légitimer entièrement la décomposition du groupe total en trois parties distinctes.

La première n'est autre chose que le qualificatif féminin *EMPE* (papyrus 36 de Berlin, et pap. de Grey), muni de l'article final *τ* dans les deux protocoles du *Journal asiatique*, lesquels ont été très-probablement tracés par le même scribe. Nous avons déjà étudié ce mot (phrase 9-4); il serait donc superflu d'y revenir ici; qu'il nous suffise de rappeler qu'il signifie: la porteuse ou celle qui porte.

La seconde se présente sous les trois formes:  ,  ,  . Toutes les trois commencent par les lettres *τναο* ou *τνό* seulement; quant au signe final des deux premières, j'ignore sa valeur; mais je dois noter ici qu'il représente l'idée or, *χρυσός*, dans le texte du décret de Rosette, et que

or se dit *norē* en copte. C'est une corbeille qui dans les textes sacrés signifie seigneur, *nnē*, et tout, *nnē*; en copte *norēt. m.* signifie *implexere, intexere ramos palmæ*, *norēt. m. nntē. t.* *opus contextum ex plexis palmis*, *norēt. m. nntē. t.* *flectere, inflectere*; et il est fort possible que la forme première de ce mot ait été simplement *noq*, de même que le mot *noq. t.* *sufflare*, prend la forme *noqt*, quand il est muni des suffixes. La canéphore était une prêtresse dont le nom grec nous indique clairement que dans les cérémonies elle portait une corbeille. Je laisse à de plus habiles le soin de déduire quelque conclusion du rapprochement de ces faits que je n'ai voulu que rapporter ici. S'agit-il d'une corbeille sacrée désignée par le signe  ? ou bien la corbeille ou tout autre objet, attribut de la canéphore, désigné par le groupe  ou , était-il d'or, ainsi qu'on peut encore le supposer en trouvant l'expression constante de l'or , telle qu'elle se rencontre dans le texte démotique de Rosette? C'est ce que je ne sais nullement en état de préciser. Dans la première hypothèse, nous pourrions lire *tonor*, *sursum* (*tonor*, *twonor*, *tonw*, *twonw*), de *twonw*, *twon*, *ton*, *twonw*, *tonw*, *ferre, deferre, surgere, sustinere, tolerare*; et par suite, le nom de la canéphore signifierait littéralement : celle qui porte en l'élevant la corbeille. Mais cette explication est si incertaine, que j'ai presque regret de n'y arrêter un instant. Enfin, la troisième et dernière partie est certainement le mot *man* que nous avons étudié (phrase 9-8), et qui signifie *in conspectu, in aspectu*, devant, et par suite, à, comme dans le copte moderne.

Nous ne pouvons donc affirmer qu'une seule chose, c'est que le nom égyptien de la canéphore est exactement de la même forme que celui de l'athliphore, et que cette prêtresse était chargée dans les cérémonies religieuses de porter quelque chose, probablement une corbeille sacrée, devant l'effigie de la déesse Arsinoë Philadelphie.

Nous avons vu quelle incertitude naissait généralement de l'étude des textes démotiques manuscrits; il est probable que tant qu'une nouvelle inscription démotique gravée sur pierre n'aura pas été

retrouvée, il sera fort difficile de se rendre un compte satisfaisant du groupe qui, dans l'écriture démotique, était destiné à représenter les fonctions de la prêtresse que les Grecs ont appelée la canéphore.

LIGNE 4.

Phrase 9 — 15

{(𐤠𐤢𐤌𐤏𐤁)} — ((ARS)INE) | — ((APC)INOC) |

Nous ne pouvons avoir d'hésitation pour reconnaître dans ces cinq premiers signes de la quatrième ligne, la fin du nom propre de la reine Arsinoë, accompagné de la portion de gauche du cartouche royal. Ce nom, que nous avons étudié déjà (phrase 7 — 11), ne nous ayant présenté aucune difficulté de lecture, nous pouvons en toute sûreté la restituer ici, ainsi que l'exige d'ailleurs le contexte de la phrase grecque correspondante.

Phrase 9 — 16.

𐤠𐤢𐤌𐤏𐤁 — ERFEN — 𐤠𐤢𐤌𐤏𐤁.

Le surnom qui dans le texte grec accompagne le nom d'Arsinoë étant *φιλᾶδελφου*, nous devons nécessairement en trouver l'équivalent dans le texte démotique, et cet équivalent ne peut nous être fourni que par le groupe que je viens de transcrire; il faut donc chercher à analyser ce groupe, de façon à reconnaître à *posteriori* qu'il comporte bien le sens que le contexte lui assigne à *priori*.

Nous avons déjà rencontré plusieurs mots égyptiens correspondant à des mots grecs contenant l'idée : aimer, rendus par le dissyllabe *φιλ*. Ce sont, ligne 2 et 3, 𐤠𐤢𐤌𐤏𐤁 et 𐤠𐤢𐤌𐤏𐤁, *φιλᾶπατέρων*; ligne 2, 𐤠𐤢𐤌𐤏𐤁, *φιλαπαιμένου ἐκ τοῦ φιλ*.

L'analyse de ces mots nous a fait reconnaître la syllabe égypt-

tienne 46, RF (720, RAP des papyrus) pour l'équivalent du dissyllabe grec $\phi\alpha\sigma$. Cette même syllabe se trouve donc parfaitement à sa place dans le groupe dont nous nous occupons actuellement, groupe qui est affecté du signe initial du féminin λ , ainsi que cela doit être, puisqu'il est directement en rapport avec le nom de femme Arsinoë : nous avons donc déjà le droit d'opérer dans ce groupe la coupure qui sépare les deux idées, aimer et frère, impliquées par l'expression grecque $\phi\alpha\sigma\delta\epsilon\lambda\phi\alpha\upsilon$. Dès lors, la première partie de ce groupe étant bien déterminée, il ne s'agit plus que d'opérer la lecture matérielle, et par suite l'explication rigoureuse de la dernière. Deux signes seulement la composent; le premier, qui paraît ici pour la première fois, ne nous est malheureusement fourni par aucun nom propre; il serait donc fort difficile d'en déterminer la valeur, si le manuscrit de Leyde à transcriptions grecques ne nous offrait assez fréquemment le signe γ avec la valeur du sigma grec. Ce fait une fois reconnu, il n'est plus difficile de se rendre compte de la forme du mot lui-même, et par suite de la valeur de son second signe. En effet, en copte, le mot frère se dit con (con . T. M. CAN . B., d'où cawr . T. CON . M. B., sœur, et cmaw . T. CHWR . T. B. CHWR . M. B. frères); et par conséquent le petit trait qui accompagne l's initial du mot égyptien représentant l'idée frère, peut être reconnu pour l'articulation n , m , que nous trouvons, dans le texte du décret, représentée à chaque pas par le même petit trait plus ou moins incliné.

Nous obtenons donc, en résumé, par la transcription matérielle du mot égyptien signifiant philadelphes, ou qui chérit son frère, KHPN , HPN (avec les voyelles à restituer, HPACON), et ce mot, convenablement coupé, nous présente les mots composants HPA , signifiant, ainsi que nous l'avons reconnu plus haut, celle qui aime, COM , mot copte ayant le sens frère. C'est précisément là le sens que nous devons nous attendre à rencontrer; dès lors nous avons le droit d'affirmer que notre lecture est bonne et inattaquable.

Voici, du reste, de quoi la confirmer. Les contrats démotiques nous offrent fréquemment l'idée philadelphe, exprimée par des groupes se rapportant tantôt à un nom de roi, tantôt à celui d'une reine. Je choisis donc quelques variantes dont la vue justifiera la lecture que j'ai proposée :

ⲛⲓⲛⲓⲛⲓ, ⲛⲓⲛⲓⲛⲓ (Féminin) Pap. A. de Grey, Y. de Young,
Hiérog., pl. XXXIV.
 ⲛⲓⲛⲓⲛⲓ id. id. B. de Grey, Z. de
 Young, copie A' de Paris.
 ⲛⲓⲛⲓⲛⲓ (Masculin) Papyrus Casati.
 ⲛⲓⲛⲓⲛⲓ, ⲛⲓⲛⲓⲛⲓ (Féminin) Papyrus 36 de Berlin.
 ⲛⲓⲛⲓⲛⲓ (Masculin) idem.

Les variantes du papyrus A. de Grey comportent, après le mot *RAF*, l'article féminin < , τ ; celle du papyrus B. de Grey nous offre la ligature de la lettre ⲓ , s et de l'x démotique ordinaire ⲙ . Quant à celles qui sont extraites du papyrus 36 de Berlin, l'une d'elles semble montrer que le trait qui suit l's initial du mot *com*, est un signe souscrit comme le trait qui accompagne le q qui précède, trait qui, fort souvent, se réduit dans les contrats à un simple point. Enfin, la variante du masculin, tirée du même papyrus, semble comporter un x véritable, formé d'un trait horizontal avec un point souscrit, que le scribe a négligemment lié au trait supérieur.

Je dois encore ajouter ici un fait essentiel, c'est que l'idée : Dieux adelphe, qui se rencontre souvent dans les textes démotiques, est représentée par les groupes suivants :

ⲓⲛⲓⲛⲓⲛⲓ Décret de Rosette, ligne 22.
 ⲓⲛⲓⲛⲓⲛⲓ Papyrus 36 de Berlin.
 ⲓⲛⲓⲛⲓⲛⲓ Papyrus de Paris, O. de Young.
 ⲓⲛⲓⲛⲓⲛⲓ Papyrus de Berlin, 41, B.

Il est impossible de méconnaître au premier coup d'œil 1° le

groupe pluriel Dieux ; 2° celui auquel nous avons assigné plus haut la signification frère, mais cette fois avec la désinence du pluriel.

En définitive, le premier signe de ce mot est bien certainement un s, et le second peut être un x, bien que parfois il paraisse plus probablement n'être qu'un simple petit trait abréviatif. Quoi qu'il en soit, le sens de ce groupe n'est pas douteux, il signifie frère ; il est souvent entièrement comparable au mot copte *con*, frère ; mais quelquefois aussi il ne présente que l'initiale de ce mot, suivie d'un point abréviatif. Il n'en demeure pas moins certain que notre traduction du groupe égyptien , est légitime, aussi bien que sa transcription *ΞΡΣΝ* (*εραυ con*).

Phrase 9 — 17.

 — *HRNE.R.* — *ΣΡΘΗΘ. Ρ(ΑΥ).*

Les caractères de ce groupe nous sont tous connus. Le premier pourrait être la particule de flexion *ū* ; mais il n'est ici qu'un signe de ponctuation, comme celui que nous avons déjà reconnu devant le nom , de Pyrrha ; le second est le *ΣΡΠ* ; le troisième un *κ* ; le quatrième un *κ* ; le cinquième, la voyelle vague *α*, *ε*, *ο*, et le sixième l'*α*, qui termine les noms propres autres que les noms royaux, et dans lesquels j'ai pensé que l'on devait reconnaître l'initiale *p* du mot *παυ* placé à la suite des noms propres, pour en indiquer la nature même. Nous avons donc le nom *HRNA R* (*ΣΡΗΘ Ρ.*) qui, avec les voyelles supprimées, devient *HIRENA R(AN)*, *ΣΡΘΗΘ. ΡΑΥ*. La contre-partie grecque nous offrant, en ce point, le nom *Ειρήνης*, il y a, comme toujours, accord parfait entre les deux textes.

Quelques-uns des savants qui ont cherché à déchiffrer le texte démotique du décret de Rosette, ont cru devoir déduire de la lecture de ce nom, la valeur d'une voyelle *ε* ou *ι* pour le signe . Ainsi Kosegarten (page 8) a admis qu'il devait être transcrit *ι* ou *ει* ; mais j'ai fait voir déjà que c'était une erreur, et que l'un des papy-

rus publiés dans le *Journal Asiatique* de 1823, en nous offrant la variante... de ce nom, rendait à lui seul très-évidente la nature propre de ce signe, qui n'est qu'une véritable aspiration, ainsi que le démontre surabondamment, d'ailleurs, le manuscrit de Leyde à transcriptions grecques.

Phrase 9 — 18.

 — CHÈN — $\mu\epsilon\mu\epsilon$. — Fille de. (Voyez plus haut, Phrase 9—2).

Phrase 9 — 19.

$\epsilon\lambda\eta\lambda\mu\mu$  — PTOLMIOS. K. — ΠΤΟΛΜΙΟΣ ΡΑΗ.

Nous retrouvons ici, lettre pour lettre, le nom déjà bien connu de Ptolémée, ainsi que cela devait être, puisque le texte grec nous apprend que la prêtresse Irène était fille d'un Ptolémée. Mais comme cette fois l'individu qui porte ce nom n'est plus qu'un personnage vulgaire, le cartouche qui enveloppe les noms royaux a disparu, et il se trouve remplacé par l'K. que l'on avait soin d'insérer après les noms propres, pour éviter toute méprise dans leur lecture.

Phrase 9 — 20.

$\epsilon\eta$ — ou ? A. — (σν. Δ)?

Prêtresse (voir plus haut, Phrase 8 — 1).

En ce point, malheureusement, la pierre est peu nette, et il devient impossible de déterminer le signe qui précédait le groupe en question, et dont on n'aperçoit que de faibles traces.

Ce signe, si toutefois il existait, était-il destiné à faire passer au

féminin le groupe ⲁⲓ , ordinairement masculin? C'est ce que je ne suis nullement en état de préciser. Je ne puis donc me permettre qu'une seule chose, c'est d'affirmer que le groupe en question est l'équivalent du mot ⲓⲉⲣⲓⲁⲥ , de la contre-partie grecque, et que nous y trouvons l'image habituelle de l'idée prêtre, pur, ($\sigma\eta\varsigma$ des Coptes et du dialecte sacré) abstraction faite de la particule grammaticale, quelle qu'elle soit, qui devait ici modifier le genre du mot.

Phrase 9 — 21.

ⲓⲁⲣⲓⲛⲟⲥ ⲙⲁⲛ — (ARSINE) — (ARGINOE) — ARSINOË.

Phrase 9 — 22.

ⲉⲣⲑⲉⲧⲟ — ERFETO — $\sigma\rho\alpha\varphi\epsilon\tau\omicron$. — Philopator.

Il est inutile de revenir ici sur la lecture matérielle et le sens de ce mot, déjà suffisamment analysé plus haut.

La phrase que nous venons d'analyser se transcrit donc :

PRA. R. CHER PILINS. R. FIPE RPR N PKNICH MAH (BRNIKE) | EPRDJET, ARIA CHER TIOKNS FLN..... INE) | ERFEN, HRNE. R. CHER PTIOMIOS. R.... (OUËB)? (ARSINE) | ERFETÔ.

Transcrivant de nouveau tous les mots en lettres coptes, et restituant les voyelles, les particules de flexion et les articles supprimés, nous obtenons, en définitive, le texte suivant, qui peut être comparé au copte :

$\text{ⲡⲓⲣⲁ ⲣⲁⲛ ⲙⲉⲣⲉ ⲛ ⲡⲓⲁⲛⲟⲥ ⲣⲁⲛ ⲕⲉⲛⲟ ⲡⲓⲣⲓⲣ ⲛ ⲡⲓⲕⲛⲓⲥ ⲙⲁⲛ}$
 (vereniko) | $\sigma\rho\epsilon\rho\chi\iota\tau$, $\Delta\rho\epsilon\iota\alpha$ $\text{ⲙⲉⲣⲉ ⲛ ⲧⲓⲟⲕⲉⲛⲟⲥ ⲕⲉⲛⲓ ... (ⲙⲁⲥ ⲁⲣⲟ)}$
 ⲛⲟⲥ | $\sigma\rho\alpha\varphi\epsilon\tau\omicron$, $\text{ⲕⲓⲣⲉⲙⲁ ⲣⲁⲛ ⲙⲉⲣⲉ ⲛ ⲡⲧⲟⲗⲟⲩⲟⲓⲟⲥ ⲣⲁⲛ (ⲟⲧⲓⲛ)?}$
 $\text{ⲛ (ⲁⲣⲓⲛⲟⲥ) | ⲉⲣⲁⲕⲉⲧⲟⲥ.}$

Et cette phrase, ainsi que nous venons de le vérifier par l'analyse, nous offre le sens suivant, tout à fait identique avec celui de la phrase grecque correspondante. Pyrrha (nom propre), fille de Philinus (nom propre), portant le fouet de la puissance devant Bérénice l'Évergète, Areia, fille de Diogènes, portant les..... devant Arsinoë Philadelphie; Irène (nom propre), fille de Ptolémée (nom propre), étant prêtresse d'Arsinoë Philopator.

LIGNE 4 — 5. — PHRASE 10.

Texte égyptien :

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 841. 842. 843. 844. 845. 846. 847. 848. 849. 850. 851. 852. 853. 854. 855. 856. 857. 858. 859. 860. 861. 862. 863. 864. 865. 866. 867. 868. 869. 870. 871. 872. 873. 874. 875. 876. 877. 878. 879. 880. 881. 882. 883. 884. 885. 886. 887. 888. 889. 890. 891. 892. 893. 894. 895. 896. 897. 898. 899. 900. 901. 902. 903. 904. 905. 906. 907. 908. 909. 910. 911. 912. 913. 914. 915. 916. 917. 918. 919. 920. 921. 922. 923. 924. 925. 926. 927. 928. 929. 930. 931. 932. 933. 934. 935. 936. 937. 938. 939. 940. 941. 942. 943. 944. 945. 946. 947. 948. 949. 950. 951. 952. 953. 954. 955. 956. 957. 958. 959. 960. 961. 962. 963. 964. 965. 966. 967. 968. 969. 970. 971. 972. 973. 974. 975. 976. 977. 978. 979. 980. 981. 982. 983. 984. 985. 986. 987. 988. 989. 990. 991. 992. 993. 994. 995. 996. 997. 998. 999. 1000.

Texte grec :

Ψήσιμα οἱ ἀρχιερεῖς καὶ προφῆται καὶ οἱ εἰς τὸ αὐτὸν εἰσπορευόμενοι πρὸς τὸν στολισμὸν τῶν θεῶν, καὶ πιεροφόροι, καὶ ἱερογραμματεῖς καὶ οἱ ἄλλοι ἱερεῖς πάντες οἱ ἀπαντήσαντες ἐκ τῶν κατὰ τὴν χώραν ἱερῶν εἰς Μίμφιν τῷ βασιλεῖ πρὸς τὴν πανηγυρίν τῆς παραλήψεως τῆς βασιλείας τῆς Πτολεμαίου αἰωνοβίου, ἡγαπημένου ὑπὸ τοῦ Θεοῦ, θεοῦ ἐπιφανοῦς ἐυχάριστου ἦν παρθεῖν παρὰ τοῦ πατρὸς αὐτοῦ, συναχθέντες ἐν τῷ ἐν Μίμφει ἱερῷ, τῇ ἡμέρᾳ ταύτῃ, ἐπαν.

Le texte égyptien doit être scindé en groupes de la manière suivante : 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 841. 842. 843. 844. 845. 846. 847. 848. 849. 850. 851. 852. 853. 854. 855. 856. 857. 858. 859. 860. 861. 862. 863. 864. 865. 866. 867. 868. 869. 870. 871. 872. 873. 874. 875. 876. 877. 878. 879. 880. 881. 882. 883. 884. 885. 886. 887. 888. 889. 890. 891. 892. 893. 894. 895. 896. 897. 898. 899. 900. 901. 902. 903. 904. 905. 906. 907. 908. 909. 910. 911. 912. 913. 914. 915. 916. 917. 918. 919. 920. 921. 922. 923. 924. 925. 926. 927. 928. 929. 930. 931. 932. 933. 934. 935. 936. 937. 938. 939. 940. 941. 942. 943. 944. 945. 946. 947. 948. 949. 950. 951. 952. 953. 954. 955. 956. 957. 958. 959. 960. 961. 962. 963. 964. 965. 966. 967. 968. 969. 970. 971. 972. 973. 974. 975. 976. 977. 978. 979. 980. 981. 982. 983. 984. 985. 986. 987. 988. 989. 990. 991. 992. 993. 994. 995. 996. 997. 998. 999. 1000.

Il se transcrit en lettres coptes ainsi qu'il suit :

ⲭⲉ ⲛⲥⲁ ⲃⲡⲓ ⲃⲡⲓ ⲡⲟⲩⲁ ⲛⲧⲛⲟⲩⲧⲧ ⲛⲣ ⲛⲧⲧⲓ ⲛⲣ ⲛⲧⲟⲩⲛⲃⲓⲛⲃⲓ ⲛⲧ ⲛⲧⲣⲓⲛⲧⲁⲃⲃⲓⲛⲃⲓ
 ⲧ ⲡⲣⲟⲩⲟⲩⲧⲧ? ⲛⲧ ⲛⲧⲛⲣⲟⲩⲧⲧ ⲛⲣ ⲛⲧⲟⲩⲩⲁⲓⲛⲃⲓ ⲛⲣ ⲛⲧⲛⲧⲟⲩⲩⲁⲓⲛⲃⲓ ⲛⲣ ⲛⲧⲟⲩⲓ ⲉⲧⲡⲁⲧ ⲛⲧ
 ⲛⲁⲡⲓⲣⲓ ⲕⲓⲃⲣ.... ⲡⲥⲓⲟ ⲛⲧ ⲡⲕⲣ ⲧⲧⲛⲕⲃⲟ ⲉ ⲛⲧ ⲧ ⲡⲁⲧⲱⲁⲣ (ⲡⲧⲁⲟⲩⲓⲟⲩ) ⲱⲩⲧⲉ
 ⲕⲧⲁⲩⲣⲕ, ⲡⲧⲛⲣ ⲩⲃⲓⲛⲧ ⲛⲧⲉⲛⲃⲣⲧ ⲛⲥⲁ ⲛⲧ ⲉⲧⲟⲩ, ⲉⲧⲁⲁⲕ ⲛⲧ ⲱⲕⲩⲧ ⲩⲭⲣⲟⲓ
 ⲉⲧⲧ ⲛⲥⲁ ⲃⲕ

Et se traduit mot à mot :

Donc, en ce jour, décret; les prêtres suprêmes et les devins, et les prêtres en présence de l'auguste demeure de prêtre pour donner les vêtements aux Dieux, et les scribes proclamant la gloire et les scribes séparés vivant séparés, et les autres prêtres accourus des temples d'Égypte... la célébration de la susception des confirmations de gloire à faire pour le roi Ptolémée vivant en permanence, Phtah le chérissant, le Dieu régnant en haut par sa munificence, après son père, réunis dans le temple de Memphis, disant ensuite touchant lui.

Nous avons maintenant à justifier cette transcription et la traduction qui en découle.

Phrase 10 — 1.

ⲓⲗ — ⲡⲓⲉ — ⲩⲃ.

La lecture de ce groupe est indubitable; elle nous fournit le mot ⲩⲃ, qui n'est autre chose que la particule copte ⲩⲃ comportant les différents sens : *Dicens*, *dicentes*, *ultrà*, *præterea*, *amplius*, *igitur*, *verò* (*vel similis particula pleonastica*, ajoute le savant Am. Peyron). Nous pouvons donc lui attribuer ici le sens : donc ou or, à notre choix.

vons l'idée, le jour de naissance exprimé par le groupe complexe  HR, HRMS, zpuc., dans lequel il est impossible de ne pas reconnaître sur-le-champ le mot uoc T. M. uac. M., *gignere*, *parere*, uico. T. uici M., d'où est venu zoot uici. M. zoruico. T. jour de naissance. Il est donc certain que dans les deux dialectes sacré et vulgaire, à l'époque où fut rédigé le décret de Rosette, l'idée simple, jour, était rendue par le même mot zpa, tandis que l'idée composée, jour de naissance, était zpuc pour le dialecte sacré, et zpaꝥ (1) pour le dialecte vulgaire; ce qui, soit dit en passant, est une preuve de plus de la dissemblance de ces deux dialectes.

Je ne puis maintenant me dispenser de rapporter ici l'opinion de Champollion sur les différents groupes, sacrés et vulgaires, qui sont destinés à représenter l'idée jour. Je transcris donc ce qu'il en dit dans son Mémoire sur les notations du temps (Mém. de l'Acad., t. XV, 1^{re} part., p. 80 et suiv.).

« Le rectangle ouvert par le bas, qui est un caractère phonétique « répondant à notre n, le hori z des Coptes, est l'initiale du mot, « et le caractère soleil n'est que le déterminatif tropique de ce « mot lui-même. On trouve souvent, en effet, le groupe entier et « sans abréviation, dans les textes hiéroglyphiques ou hiératiques « de toutes les époques.

« Quelquefois, comme par exemple dans le papyrus funéraire « du jeune Soter, appartenant au Musée du Louvre, le groupe se « compose des signes phonétiques le rectangle ouvert (z), l'aigle « (a ou o), le *lituus* (or), suivi du disque solaire qui est le détermi- « natif tropique. Nous avons ici évidemment le mot zꝥꝥ, ou bien « zoot, qui, dans les divers dialectes de la langue copte, signifie en

(1) Il n'en faudrait pas conclure cependant que le mot ꝥꝥ avec le sens de maître, n'existait pas dans le dialecte sacré; c'est là un fait que je n'entends nullement avancer.

« effet le jour, et a été en toute occasion employé dans le texte
« copte de la Bible pour rendre le mot grec *ἡμέρα*.

« Mais les monuments écrits nous prouvent aussi que les anciens
« Égyptiens employaient communément avec le mot *zōr* un autre
« mot exprimant aussi l'idée jour. Dans les plus anciens textes
« hiéroglyphiques, lorsque ce mot a été tracé sans abréviation,
« avec tous ses éléments constitutifs, il se compose du rectangle
« ouvert *z*, de la bouche *p*, et de la caille ou poulet, *ω*, *σ*, et ce
« mot *zpor*, qui pouvait aussi se prononcer *zorp*, vu le déplacement
« assez ordinaire de la voyelle dans les transcriptions phonétiques,
« est également déterminé par le disque solaire.

« Quoique les lexiques coptes ne renferment, à notre connais-
« sance du moins, aucun mot semblable au mot égyptien *zorp*
« ou *zpor*, comme l'équivalent des idées jour et clarté, sa valeur
« ne saurait être mise en doute, puisqu'il est constamment employé
« en opposition, soit au mot *σωπε* (copte *σωπε*, *σωπαε*, *εσωπε*),
« la nuit, phonétiquement exprimé par le fer de hache (*σ* ou *π*),
« la bouche (*p*) et la chaîne (*z*), et tropiquement déterminé par les
« images du ciel et d'une étoile, soit avec le mot *σρ* (copte
« *σρ*), nuit, obscurité, écrit par les signes de son, la caille,
« *σ*, et le jardin, *ρ*, déterminé également comme le mot *σωπε*,
« la nuit, par les images réunies du ciel et d'une étoile.

« Les parties du texte démotique du monument de Rosette qui
« correspondent aux passages du texte hiéroglyphique dans les-
« quels nous avons reconnu la notation de l'idée jour, en carac-
« tères sacrés, offrent aussi la notation de cette même idée, suivant
« la méthode démotique. C'est la simple transcription du groupe
« hiéroglyphique, c'est-à-dire le caractère phonétique initial *ρ*, *z*,
« abréviation du mot *zōr*, jour, lié avec le déterminatif soleil, le
« disque, suivi de la ligne perpendiculaire.

« Pour compléter enfin nos recherches sur la notation de l'idée
« jour dans les diverses écritures égyptiennes, il faut ajouter que,
« en collationnant et comparant entre eux plusieurs exemplaires

« du grand rituel funéraire hiéroglyphique, nous avons acquis la
 « certitude que les Égyptiens se servirent aussi, pour exprimer l'idée
 « jour, du caractère soleil, accompagné, comme d'habitude, d'une
 « ligne perpendiculaire ☉ | ou ☉ , c'est-à-dire, qu'ils traçaient
 « seulement par abréviation le déterminatif des mots *zoor* et *zpor*,
 « de la même manière qu'ils employaient aussi pour exprimer l'idée
 « nuit, l'image du ciel et de l'étoile qui sert de déterminatif au
 « mot *owp*, la nuit, en supprimant ainsi la représentation phoné-
 « tique du mot lui-même. Les textes hiéroglyphiques offrent du
 « reste une foule d'exemples de l'emploi des déterminatifs seuls à
 « la place des groupes phonétiques suivis de ces mêmes détermi-
 « natifs. »

Je dois maintenant revenir sur quelques-uns des points de doctrine énoncés par Champollion, dans le précieux passage qui précède, avant de proposer la lecture que j'ai pensé devoir adopter.

L'existence simultanée des différents groupes ☉ | ☉ , ☉ | ☉ , ☉ | ☉ , ☉ | ☉ et ☉ | ☉ , me semble devoir suggérer d'autres réflexions encore que celles qu'a enregistrées Champollion. Tous ces groupes ont certainement la même signification; cela ne saurait être douteux; mais comment cela peut-il arriver? C'est ce qu'il faut tâcher de découvrir; car il ne suffit pas, à mon avis, d'affirmer que les Égyptiens se servaient indifféremment des mots *zoor*, *zpor* ou *zop*, pour exprimer l'idée jour: il faut justifier, s'il est possible, l'emploi de ces deux mots fort différents.

Avant tout, rappelons le rôle que Champollion assigne à la petite ligne perpendiculaire placée à la suite des signes hiéroglyphiques (*Grammaire*, p. 59, n° 78). « Enfin, plusieurs caractères figuratifs ou tropiques sont habituellement accompagnés de la marque , soit pour indiquer leur passage de l'état phonétique à l'état figuratif, comme ☉ | , zo, face; ☉ | , zo, tête; ☉ | , po, bouche, porte, chapitre; soit pour avertir de la transition d'un signe phonétique à l'état tropique, ou même symbolico-phonétique; tels sont, par exemple, les caractères ☉ | , ou ☉ | , o, fils; ☉ | ,

« βαί, âme, , ζωρ, liorus; , κα, κω, offrande; , ηι, « ηοη, maison; , ρη, soleil et , οβζε, dent. »

Je ne discuterai pas ici la valeur des différentes transcriptions contenues dans ce passage, cela m'entraînerait trop loin de mon sujet, et je dois me contenter d'en extraire la règle adoptée par Champollion.

Un signe muni de la petite barre perpendiculaire, passe de l'état phonétique, soit à l'état figuratif, soit à l'état tropique, ou même symbolico-phonétique. Ceci posé, les groupes   et , n'étant pas accompagnés du trait perpendiculaire, sont, par conséquent, phonétiques, et se lisent ηρ et η. Passons aux autres groupes ayant la même signification jour, et dans lesquels le disque solaire est suivi du trait perpendiculaire. Dès lors, le signe  de phonétique qu'il était, devient tropique ou symbolico-phonétique, ou figuratif.

Le caractère  tropique l'est par métonymie, suivant Champollion (*Grammaire*, p. 24), qui dit : « Ainsi on exprima le jour par le « caractère figuratif du soleil , qui en est l'auteur et la cause. » Il est clair que dans ce cas, ce signe, suivant Champollion, n'est plus du tout phonétique et n'entraîne l'émission d'aucun son qui lui soit exclusivement propre. Mais si le signe , par l'addition du trait vertical, devient symbolico-phonétique, il faut nécessairement qu'il soit prononçable. Or, pour Champollion, les mêmes signes sont nommés indifféremment symboliques ou tropiques, et, par conséquent, pour lui un signe symbolico-phonétique est rigoureusement un signe phonétique, auquel l'addition du trait perpendiculaire n'a fait éprouver aucune espèce de changement; car il était phonétique sans le trait, et il reste phonétique avec ce trait.

Reste enfin le cas où le signe, muni d'un trait, devient figuratif; il représente alors un objet dont il est l'image conventionnelle exclusive, par conséquent il peut et doit se prononcer.

Résumons ceci. Dans les groupes exprimant l'idée jour et contenant le groupe terminal  I, ou bien celui-ci est tropique et il

ne se prononce pas, ou bien il est figuratif ou symbolico-phonétique, et alors il se prononce. Voilà ce que Champollion ne dit pas.

Quelle est, de ces deux conclusions opposées, celle que le lecteur égyptien devait adopter? Il eût été important de trouver une règle qui déterminât simplement et évidemment les cas où l'addition de la barre perpendiculaire enlevait le phonétisme au signe qui en était muni, des cas où l'addition de cette barre lui laissait le phonétisme qu'il possédait avant.

Je l'avoue, tout ceci me semble singulièrement sujet à contestation, et j'aime mieux croire que le groupe $\odot I$ se prononçait *ra* dans tous les cas. J'espère, du reste, en fournir une preuve décisive tout à l'heure. Voyons, dans cette hypothèse, ce que nous donne la transcription complète des différents groupes signifiant jour; nous avons les mots *haora*, *hr*, *ra*, *r*, *hrora*, qui se groupent immédiatement en trois classes: la première contenant les mots *haora*, *hr*; la deuxième, plus compliquée, contenant le mot *hrora*, et enfin la troisième, ne présentant plus que les mots *ra* ou *r* (sans la voyelle), mots qu'il nous sera donc permis de séparer des groupes des deux premières classes, lorsque nous voudrons les analyser. Les mots *ra* et *r*, sont évidemment le *pa* des Coptes, c'est-à-dire l'expression de l'idée soleil. Donc, d'abord, l'idée un jour pour les Égyptiens, était souvent remplacée par l'expression un soleil; nous autres Français, qui nous servons quelquefois de cette même expression figurée, nous n'avons pas le droit de nous en étonner.

J'ai dit que le groupe $\odot I$ devait se prononcer *ra* lorsqu'il s'agissait de lui faire représenter l'idée jour, et je vais le démontrer.

Champollion, dans le passage que je discute en ce moment, dit que « les Égyptiens, pour exprimer l'idée jour, se servaient aussi « du caractère soleil, accompagné, comme d'habitude, d'une ligne « perpendiculaire, c'est-à-dire qu'ils traçaient seulement par abrégé « la détermination des mots *zoor* et *zpor*; » puis il ajoute: « Les textes hiéroglyphiques offrent, du reste, une foule d'exemples « de l'emploi de déterminatifs seuls à la place des groupes phoné-

« tiques suivis de ces mêmes déterminatifs. » L'application de cette règle est matériellement impossible dans le cas dont il s'agit. Voici pourquoi : Je lis dans la Grammaire (page 96, n° 99) : « Le caractère $\odot$ (ph) soleil, ou plus fréquemment le groupe $\odot \text{I}$, $\odot$ ($2\Delta\tau$, « 2007) jour, doit être considéré comme le signe déterminatif générique de tous les noms des diverses divisions du temps, soit « phonétiques, soit symboliques. »

Puisqu'il en est ainsi, comment le lecteur pouvait-il deviner, du premier coup, que le déterminatif $\odot \text{I}$, employé pour le mot qu'il caractérisait, signifiait jour dans un passage donné, plutôt qu'heure, que nuit, que hier, que mois, qu'année ? Aucune espèce d'indice ne pouvait lui suggérer le vrai sens de ce groupe, lorsqu'il signifiait un jour, à moins que l'on n'admette que la règle qui permettait d'écrire un déterminatif pour le mot, était inapplicable dès qu'il s'agissait des divisions du temps, l'emploi du déterminatif obligé de toutes ces divisions ne restant permis que pour les cas où il s'agissait de l'idée jour.

On m'accordera, je l'espère, que cette complication de conventions préalables, si elles existaient, devait être désolante pour le lecteur peu expérimenté. Pour ma part, je me refuse formellement à y croire, et j'aime bien mieux admettre tout simplement qu'un soleil nommé pa , c'était un jour pour un Égyptien; et de ce que le mot isolé $\odot \text{I}$ signifiait un jour plutôt que toute autre division du temps, j'en conclus qu'il se prononçait pa , et qu'il avait le sens absolu soleil, que ce monosyllabe a conservé dans la langue copte.

Passons actuellement aux deux autres groupes naora et hroa , dont il importe d'obtenir la signification naturelle. Séparons donc, de part et d'autre, le mot na , soleil, et il nous reste deux groupes nao et hao , dont les voyelles pourraient, sans inconvénient, être modifiées de telle sorte, qu'on lût hao et haa . Ceci posé, que signifient ces deux mots ? Le premier, nao ou hao , n'est autre chose que le mot thébain et memphitique zo . 2Δ . B ., *vultus, facies*, et ce qui

se pourrait donc bien que la véritable forme primitive eût été indifféremment $\overline{\text{onu}}$ et $\overline{\text{nu}}$, pour le singulier, et toujours $\overline{\text{onor}}$ pour le pluriel; tandis qu'à l'époque où le décret de Rosette fut rédigé, la forme $\overline{\text{onu}}$ était indifféremment appliquée au nombre pluriel et au nombre singulier. Dans cette hypothèse, nous pourrions nous rendre parfaitement compte de la forme $\overline{\text{z}} \perp$, $\overline{\text{onu}}$, de cet article, se rapportant au mot singulier $\text{I} \infty$, hha , zopa , jour, qui le précède, comme cela a toujours lieu dans les textes conçus en dialecte sacré. Quoi qu'il en puisse être, il ne peut y avoir de doute sur le sens des mots $\overline{\text{z}} \perp \text{I} \infty$, $\overline{\text{u}}$ zopa $\overline{\text{onu}}$, en ce jour, dès que l'existence des articles démonstratifs, si bien classés par Champollion, est admise. Je n'hésite donc pas à traduire de cette façon les groupes en question, et je le fais avec d'autant plus de confiance que dès lors le texte égyptien nous offre l'équivalent rigoureusement exact de l'expression grecque $\tau\eta \delta\mu\epsilon\tau\alpha \tau\alpha\upsilon\tau\eta$. Quant au mot $\overline{\text{z}} \perp$ de la trente-deuxième ligne, nous y retrouverons plus tard la forme primitive de l'article démonstratif copte nei , nai , φαι ; et la présence du signe initial $\perp$, x , que nous ne retrouvons plus dans la forme copte nei , de cet article, nous fera comprendre pourquoi l'article primitif $\overline{\text{onu}}$, $\overline{\text{z}} \perp$, sera devenu simplement $\overline{\text{nu}}$, avant de disparaître tout à fait du langage égyptien. En d'autres termes, nous serons forcés de reconnaître que ces deux articles, de même origine, $\overline{\text{z}} \perp$, $\text{III} \overline{\text{z}} \perp$, $\overline{\text{onu}}$, $\overline{\text{enoi}}$, sont devenus, par la suite, les deux articles $\overline{\text{nu}}$, nei , dont le second seul s'est conservé jusqu'à nous, le premier ayant totalement disparu de l'idiome copte.

Phrase 10—5.

ⲉⲕⲟ — $\overline{\text{POU}}$ — $\overline{\text{NOTA}}$.

Ce groupe se compose de trois lettres, 1° du cercle ouvert par le haut, et représentant l'article singulier masculin p , n , puisque

dans la ligne 27 ce groupe $\epsilon\zeta$ se trouve isolé et débarrassé du signe $\cup$, qui dès lors ne peut être qu'un article; 2° d'un caractère qui se montre ici pour la première fois; 3° enfin, d'une voyelle vague λ ou δ . Cherchons d'abord la valeur matérielle du second caractère. Il se trouve dans les mots $\cup\lambda\lambda\zeta\zeta$, $\cup\lambda\zeta$, libations, lignes 29 et 30, et $\cup\lambda\lambda\zeta$, colonne de pierre, stèle, ligne 32.

Or, le premier mot, quelque douteuse qu'en soit la terminaison, n'en est pas moins très-certainement le mot copte moderne ⲟⲩⲱⲛ ⲉⲃⲟⲗ. T. ⲟⲩⲱⲛ ⲉⲃⲟⲗ. M., signifiant libations, et provenant du radical ⲟⲩⲱⲛ ⲉⲃⲟⲗ. T. ⲟⲩⲱⲛ ⲉⲃⲟⲗ. M., *libare, effundere*, puisque nous y trouvons à n'en pouvoir douter les lettres ⲟⲩⲱ; le second est certainement le mot thébain ⲟⲩⲱⲓ, ⲟⲩⲱⲓ, *columna*, ⲟⲩⲱⲓ; le signe initial est donc, sans aucun doute, une diphthongue ⲟⲩ. Cette démonstration pourrait suffire; mais comme il vaut mieux prouver surabondamment, que laisser des traces d'incertitude, quelque faibles qu'elles puissent être, j'ajouterai que le manuscrit de Leyde nous offre un très-grand nombre de fois le signe Ⲥ transcrit par la diphthongue grecque ⲟⲩ; par conséquent on peut affirmer que rien n'est plus certain que la transcription de ce caractère démotique.

Revenons actuellement au groupe auquel nous sommes arrivés. Il se transcrit donc *no-ra*, et d'après la remarque que nous avons faite à propos du signe initial *n*, qui n'est que l'article singulier masculin, nous avons à trouver la signification du mot *ora* ou bien *orw*. Or, le copte nous offre les mots *orw. t. nuntiare, alloqui*, *orw. t. ἄγγελος, φάσις, nuntium, rumor, responsum; ororw. n. πορω. t. loqui, respondere, χριστω, ἐνταγγέλλειν, nuntiare, nuntium afferre*, qui tous ont très-certainement pour origine notre mot égyptien *oua, ouô*; celui-ci signifiait donc nouvelle, annonce, allocution, et par suite ce mot tient précisément, dans le texte démotique, la place que le mot *φάσιμα*, décret, ordonnance, tient dans le texte grec.

Phrase 10 — 6.

𐪓𐪓𐪓 — NTOUN — NTOTU.

D'après la place que tient ce groupe dans le texte démotique, il ne peut avoir d'autre signification que celle que comporte l'expression grecque *ἐρχομαι*; il faut donc essayer d'arriver par l'analyse à cette signification. Les lettres qui composent ce groupe sont d'abord l'article du pluriel *n*, puis vient un *t*, dont la partie inférieure est prolongée horizontalement de manière à fournir un *n* relié au *t*; puis enfin le trait horizontal est recoupé par le signe initial du groupe prêtre 𐪓, signe qui doit comporter le son *ot*. Nous avons donc, en définitive, le mot NTOTU ou NTOUN, pour représenter l'idée archiprêtres. Or, en copte, le radical *TON. M. B.* signifie *surgere* (*TON. M. TOUN. T. TOTU. T. TOWU. T. M. B.*), *suscitare, elevare, surgere, ferre, differre, sustinere, tolerare*, d'où *TOWU ENHOI. M. elevare, TOWU ENHOI. M. idem*, et enfin *TONOT. T. valdè, multum, omnino*. Tous ces mots, impliquant l'idée de supériorité, d'élévation, me paraissent être étroitement liés à notre mot égyptien, qui doit vraisemblablement avoir pour signification littérale, les supérieurs, les suprêmes. Malheureusement, ce mot démotique ne nous est connu que par ce seul passage du décret de Rosette, et par suite, il est impossible de ne pas conserver quelques doutes sur sa véritable forme, bien qu'il y ait toute raison de croire que la transcription NTOUN est exacte.

Phrase 10 — 7.

𐪓𐪓 — EN — EP — Et.

Phrase 10 — 8.

| 𓂏𓂏𓂏 — NITI — 𓂏𓂏𓂏𓂏.

Ici pas d'incertitude sur la lecture matérielle. Nous avons évidemment sous les yeux un substantif pluriel, dont la forme absolue est 𓂏𓂏𓂏, c'est-à-dire IT ou EIT, abstraction faite des voyelles qui peuvent venir s'y intercaler. Si maintenant nous cherchons ce mot dans les lexiques coptes, nous trouvons 𓂏𓂏𓂏. T. 𓂏𓂏. T. 𓂏. *Intuitus, seu physicus oculorum, seu mentis considerantis*, d'où 𓂏𓂏𓂏𓂏, *ob intuitum vel oculos ponere, considerare, meditari*.

De ce radical, se sont formés les mots coptes 𓂏𓂏𓂏𓂏. 𓂏𓂏𓂏𓂏, 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏, *attollere intuitum, seu mentem, intueri, considerare, animadvertere*, † 𓂏𓂏𓂏. 𓂏. *dare intuitum, intueri, contemplari*; † 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏, *edocere, monere*; 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏, et 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏, *excitare mentem, attentionem, maxime ope miraculi, vel revelationis; revelare, edocere revelando*; 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏. T. 𓂏. *revelare*; 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏. T. *revelare*. D'après cela, il est bien clair qu'ici nous avons un mot égyptien signifiant exactement ce que signifie notre mot un voyant, un inspiré; or ces voyants, ces inspirés du texte égyptien, étant désignés dans le texte grec par le mot 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏, il est clair qu'il ne pouvait pas y avoir d'accord plus parfait entre les deux expressions, puisque nous avons nous-mêmes adopté l'expression prophète, pour désigner la même classe d'inspirés.

Phrase 10 — 9.

𓂏𓂏 — 𓂏𓂏 — 𓂏𓂏 — Et.

Phrase 10 — 10.

1272 — NOU.A1 — MOT.A1 — Les Prêtres.

Nous trouvons ici la forme plurielle régulière du groupe 27, prêtre, que nous avons analysé plus haut (phrase 8 — 1). Il est donc inutile de s'y arrêter plus longtemps.

Phrase 10 — 11.

3 — M — U — En.

Phrase 10 — 12.

4 — MT — UTO — Présence.

(Voir Phrase 2 — 10.)

Phrase 10 — 13.

1272, 3 — HM-OU.A-H1 — PU-OT.A-H1.

Ce groupe est l'un des plus intéressants à étudier, puisqu'il nous offre certainement le nom égyptien du sanctuaire; il est donc bien important de parvenir à l'analyser d'une manière satisfaisante. Voyons d'abord quel est l'autre passage du décret dans lequel il se retrouve. Nous lisons, à la ligne 28, le membre de phrase, 1272 3 1272 3 1272 3, on l'honorera dans les sanctuaires avec les autres édicules d'or. C'est la contre-partie de la phrase grecque : καὶ καθιερέσθαι ἐν τοῖς ἁγίοις μετὰ τῶν ἄλλων ναῶν, de la ligne 42. Ici, les mots τοῖς ἁγίοις nous font à priori penser que le groupe désignant les sanctuaires sera au pluriel. C'est ce qui a lieu en effet; et puisque nous avons, dans ce cas, le groupe 1272 3 1272 3, il

en faut nécessairement conclure que dans la phrase 10, où nous lisons sans l'article pluriel $\text{𐤀} \text{𐤏} \text{𐤏} \text{𐤏} \text{𐤏}$, le premier signe, c'est-à-dire le cercle ouvert à sa partie supérieure, est une lettre radicale 𐤏 , et non l'article singulier masculin 𐤏 . Ceci posé, il est facile de procéder à la décomposition de ce mot qui, par sa forme seule, démontre qu'il contient plusieurs radicaux différents. Remarquons d'abord, qu'au centre de ce mot est placé un groupe immédiatement reconnaissable, celui qui représente partout l'idée prêtre ou pur, c'est-à-dire le mot déjà suffisamment analysé $\text{𐤏} \text{𐤏}$. Dès lors, nous avons le droit d'affirmer que les parties du groupe total qui précèdent et qui suivent ce groupe intermédiaire, représentent chacune un radical, qu'il s'agit d'étudier à part, afin d'en faire découler le sens littéral du composé destiné à peindre l'idée sanctuaire.

La lecture matérielle de ces deux parties ne présente aucune difficulté. Tous les signes qui les composent nous sont connus, et nous avons, en définitive, à déterminer le sens des mots $\text{𐤏} \text{𐤏} \text{𐤏} \text{𐤏}$ 𐤏 . C'est ce à quoi nous allons procéder.

On reconnaît aisément dans le premier mot $\text{𐤏} \text{𐤏}$, le mot copte memphitique $\text{𐤏} \text{𐤏}$ (pou), *sublimis esse*, d'où $\text{𐤏} \text{𐤏}$, *sublimitas*, *altitudo* (1). Reste alors le mot $\text{𐤏} \text{𐤏}$, 𐤏 (2).

Nous serions fort embarrassés de démontrer quel est le véritable sens de ce groupe, si nous n'avions recours à l'écriture hiéroglyphique. Or il existe un très-grand nombre de textes dont quelques-uns sont rapportés dans le *Dictionnaire égyptien* de Champollion (pages 235 et suivantes), qui prouvent irréfragablement que le signe 𐤏 , qui avait la valeur phonétique 𐤏 (2), était constamment employé pour représenter l'idée maison, demeure, idée qui, dans la langue copte, est rendue par le mot moderne 𐤏 ; je dis moderne, parce qu'il suffit d'ouvrir le lexique copte et d'y voir que la lettre grecque 𐤏 ne sert d'initiale à aucun autre mot égyptien, pour

(1) Ce mot est très-probablement le même que le radical hébraïque 𐤏 qui a le même sens.

être convaincu que l'orthographe *mi* ne saurait être l'orthographe primitive du mot égyptien qui signifiait demeure. Très-probablement donc ce mot devait être aspiré, et il aurait été plus rigoureusement reproduit dans l'idiome copte, s'il eût été transcrit *zei*. Je ne puis me dispenser ici de faire un curieux rapprochement qui vient à l'appui de mon opinion. Le seul mot qui, dans le *Dictionnaire copte*, se trouve dans le même cas que le mot *mi*, c'est-à-dire qui soit écrit par *ⲙⲓ*, c'est le nom d'Isis, *mea*, nom qui est toujours exprimé symboliquement, dans les textes sacrés, par un siège , accompagné des caractères du genre féminin. Or, précisément, les textes sacrés nous fournissent le verbe , *ms*, (*ze*) (1), s'asseoir, à la suite duquel paraît, comme déterminatif, un personnage assis à terre ou dans un fauteuil (*Grammaire*, p. 369). Le vrai nom égyptien de la déesse devrait donc s'écrire *mea* et non *mei*; de même que *zei* devrait remplacer la forme altérée et grécisée *mi*. Ceci posé, il me paraît hors de doute, que de même que le signe sacré , *z* signifiait demeure, de même le signe vulgaire , ayant la même valeur phonétique, avait le sens demeure. Dès lors il n'y a aucune difficulté à expliquer le groupe démotique représentant l'idée sanctuaire par les mots sublime demeure du prêtre ou sublime demeure de la pureté (2). Bien que le signe *z* ne précède pas le groupe , dans ce passage, comme dans le second, où il est certainement écrit au pluriel, je n'hésite pas à croire qu'il faut aussi lire ici les sanctuaires et non le sanctuaire. Le signe final *l* le prouve; et si l'article pluriel initial *z* ne paraît pas, c'est certainement que le graveur l'a

(1) Quant à la valeur du signe , elle a été parfaitement établie par Salvolini (*Analyse*, n° 200).

(2) Champollion (*Grammaire*, p. 102) nous offre le groupe , qu'il transcrit à tort, je crois, *ⲙⲁⲛⲟⲩⲁⲃ* et qu'il traduit : lieu de pureté, abaton, le *sanctum sanctorum*. Ce groupe doit se lire *ⲙⲁⲛⲟⲩⲁⲃ*, et il offre ainsi quelque analogie avec notre mot démotique .

omis. D'ailleurs, nous verrons, à mesure que nous avancerons, nombre de mots dans la composition desquels entre l'idée demeure, et quand ces mots sont au singulier, toujours le signe λ est isolé. Je ne citerai ici pour exemple que le groupe $\lambda\lambda\lambda$, $\lambda\lambda\lambda$, demeure de multitude, qui sert à peindre l'idée ville, et que nous rencontrerons plusieurs fois dans la description du siège de Lycopolis.

Phrase 10 — 14.

$\lambda - \tau - \tau$.

C'est encore le mot τ ou $\dagger$, faire ou donner, du copte moderne, que nous avons étudié en analysant la première phrase.

Phrase 10 — 15.

$\nu\sigma\lambda\lambda - \text{PRGO}(\text{OU})? - \text{npow}(\text{OT})?$

Bien que le caractère de ce groupe final soit tout à fait incertain, il n'en demeure pas moins fort aisé de reconnaître l'analogue copte du mot égyptien qu'il nous représente. En effet, si nous faisons abstraction de ce dernier caractère, qui ne peut offrir qu'une terminaison, qu'un signe grammatical, à en juger par la forme du mot que nous offre l'ensemble des quatre premières lettres, nous obtenons, sans difficulté, le groupe PRGO ? qui, avec le verbe faire ou donner, doit être l'équivalent du grec $\pi\rho\delta\epsilon\tau\alpha\iota\sigma\mu\acute{o}\nu$, pour l'habillement, pour l'action d'habiller; or, nous trouvons dans la langue copte le mot memphitique $\phi\omega\rho\kappa$, $\phi\omega\rho\lambda$, qui signifie *vestis eremitice species*, *pallium*, *tunica*, et ce mot n'est autre chose que notre mot égyptien npow . En effet, le dialecte memphitique change presque toujours le n thébain en ϕ ; ainsi npw , hiver, devient $\phi\rho\omega$; $\text{np}\chi$, $\text{npw}\chi$, diviser, partager, devient $\phi\omega\rho\chi$; $\text{npw}\kappa$, arracher, $\phi\omega\rho\kappa$, etc.

Si donc les lexiques ne nous offrent pas un mot thébain $\mu\omega\mu\kappa$, $\mu\omega\mu\kappa$, signifiant *pallium*, tunique, vêtement, comme le memphitique $\phi\omega\mu\kappa$, cela ne prouve qu'une seule chose, c'est que ce mot, dont l'existence est indubitable, n'a pas encore été retrouvé dans les textes coptes.

Quoi qu'il en puisse être, le sens du mot démotique est certain ; mais la forme encore indéterminée du caractère final nous condamne à nous contenter, jusqu'à de nouvelles découvertes, d'un à peu près d'ailleurs assez peu fâcheux.

Phrase 10 — 16.

— N — M — à.

Phrase 10 — 17.

ⲉⲓⲕⲉⲓ — N(TÈR)OU — M(THP)OT — Les Dieux.

Phrase 10 — 18.

ⲟⲓⲓ — ÈR — HP — et.

Phrase 10 — 19.

ⲓⲓⲓ — N(?)I — M(?)I.

Le groupe auquel nous venons d'arriver, est encore un de ceux dont la lecture est problématique, quoique le sens en soit parfaitement clair. Commençons par établir celui-ci. Nous trouverons, ligne 32, la phrase suivante :

ⲉⲓⲕⲉⲓ — N(TÈR)OU — M(THP)OT — Les Dieux.

deviuer la valeur s'il n'existait dans l'écriture hiératique comme équivalent du caractère hiéroglyphique , *z* (Grammaire égyptienne, page 45). Il est donc permis d'adopter cette valeur, bien que cependant sa légitimité ne soit pas démontrée. Cette première hypothèse nous amène de suite à la suivante : le caractère  peut être l'image de l'articulation *s* ; reste alors à chercher quelque fait qui justifie cette deuxième hypothèse ; et si elle se trouve vérifiée, nous aurons presque le droit d'affirmer que le signe  est bien un *hori*.

D'abord, dans le décret de Rosette, la lettre  est toujours écrite de façon que la tête de la barre verticale soit placée à hauteur de la ligne d'écriture courante, tandis que tout le trait s'étend au-dessous de cette ligne. Il n'y a donc pas possibilité de la confondre avec la lettre *l* qui est une voyelle *a*, *e*, *i*, et qui s'élève toujours au-dessus de la ligne courante.

D'un autre côté, nous trouvons en plusieurs passages du décret de Rosette un mot  qui doit signifier *après*, *derrière*, et qu'il est alors difficile de ne pas lire *uca*, mot des trois dialectes signifiant *après*. La décomposition de ce groupe est évidente ; l'*x* et l'*a* sont parfaitement reconnaissables ; c'est notre signe encore indéterminé  qui est placé entre l'*x* et l'*a* ; c'est donc lui qui est l'*s*, et nous pouvons dès lors considérer les mots  et  comme se transcrivant *c* et *cz*. Ces deux mots signifient *écriture*, et par conséquent, il faut ou que le groupe  soit une abréviation du radical, ou que le groupe *cz*,  soit formé d'un radical primitif *ca* ou *ce*, suivi d'une affixe *z*, qui lui donne la valeur de chose produite. Toutes ces considérations, du reste, n'entrent pas dans mon sujet ; ce qu'il m'importait d'établir, c'était la lecture des deux groupes , *sa* (*ca*), signifiant *écrire*, *scribe*, et , *san* (*caz*), signifiant *écriture*, c'est-à-dire *lettres*, *caractères*, et cette lecture, je la crois à peu près justifiée. On pourrait peut-être dire que le groupe  est une dégénérescence tachygraphique du groupe hiéroglyphique  ; mais je le croirais difficilement.

Quoi qu'il en soit, le groupe $\text{I}|\text{-}\text{z}$ se lit probablement nsi , ncal , et il signifie certainement les scribes⁽¹⁾.

Phrase 10 — 20.

$\text{I}|\text{z}|\text{I}|\text{-}\text{z}$ — OCHNIOI — $\omega\pi\chi\epsilon\text{IOI}$.

La seconde lettre de ce groupe nous est encore inconnue, mais il nous est facile d'en trouver la valeur. Dans le papyrus de Leyde, le signe z est transcrit par $\zeta\eta\tau\alpha$, et il est aisé de voir que c'est là une forme des caractères z et z . Il y a donc, dans ce fait, une présomption en faveur de la transcription c ou π du signe z , mais nous trouvons dans la ligne 21 du texte démotique, l'expression $\text{z}|\text{I}|\text{z}$, $\pi\epsilon\ \chi\tau\epsilon$, à toujours, dans laquelle le mot $\text{I}|\text{z}$, se lisant $\pi\epsilon$, est certainement le mot copte $\pi\alpha$, jusqu'à; il s'ensuit que la lettre z doit être transcrite π .

Ceci posé, nous avons à nous rendre compte du groupe composé OCHNIOI , $\omega\pi\chi\epsilon\text{IOI}$, lequel doit être au pluriel, puisqu'il se rapporte au mot $\text{I}|\text{-}\text{z}$, ncal ? les scribes. Si, d'abord, nous retranchons la lettre finale I , indice du pluriel, nous avons le mot $\omega\pi\chi\epsilon\text{IO}$, qu'il faut interpréter.

Or, dans les lexiques coptes, nous trouvons d'une part le mot

(1) Depuis que ce passage est écrit, j'ai été mis à même d'étudier un proscynème démotique, recueilli par Nestor Lhôte, à El Hammamat, sur la route de Qosseyr, lequel se termine par les deux mots isolés, $\text{z}|\text{O}$, que je lis $\pi\alpha\ \tau\omega\sigma\sigma\epsilon$, il a fait cette inscription. La présence du signe O devant le I , pourrait amener à conclure que dans le texte démotique du décret de Rosette, c'est également $\pi\alpha$ qu'il faut lire pour le groupe $\text{I}|\text{-}\text{z}$ de la trente-deuxième ligne; d'ailleurs, la voyelle finale I des groupes pluriels se trouve plusieurs fois écrite au-dessous de la ligne courante, dans le papyrus 36 de Berlin; je ne puis donc que répéter ici mes doutes sur la lecture matérielle du groupe en question, tout en maintenant la traduction qui est forcée.

ⲱⲩ, ⲟⲩ. T. M. ⲟⲩ. T., qui signifie *legere, invocare, vovere, consecrare*, d'où ⲱⲩ. T. M., *lectio*; ⲡⲉⲱⲩ, *lector*, et ⲱⲩⲉⲃⲟⲗ, T. M., *clamare, exclamare*; d'une autre part, ⲭⲁⲃⲓⲟ. T., *gloria*. De là résulte que le composé ⲱⲩⲭⲁⲃⲓⲟ signifie lecteur, proclamateur de la gloire.

On me permettra, j'espère, de trouver ce sens assez satisfaisant, et de regarder comme certain que les prêtres Ptérophores n'étaient autre chose que des scribes chargés de proclamer les actions glorieuses des rois, de vrais historiographes royaux.

Phrase 10 — 21.

ⲟⲩ — ⲉⲣ — ⲛⲡ — Ⲉⲧ.

Phrase 10 — 22.

ⲓⲃⲓⲃⲓⲃⲓⲃⲓ — ⲛⲛⲓ? ⲛⲛⲉ ⲟ̅ ⲛⲛⲉ — ⲛⲃⲁⲓ? ⲛⲟⲩⲟ ⲱ ⲛⲟⲩⲟ.

Le groupe démotique que je viens de transcrire est l'expression de l'idée représentée par le mot grec *ὑπογραμματεῖς*, et il s'agit de nous rendre compte de la composition de ce groupe intéressant.

D'abord, nous pouvons en séparer immédiatement le groupe ⲓⲃⲓ, ⲛⲃⲁⲓ? les scribes, que nous avons reconnu dans l'expression égyptienne, du nom des Ptérophores. Ici, comme nous avons à trouver dans le texte égyptien, des mots destinés à peindre une idée grecque, dans laquelle entre l'expression *γραμματεῖς*, il est tout naturel que le groupe scribe se présente; mais quels sont les mots qui accompagnent ce nom de scribe, mots qui doivent renfermer l'idée sacrée, puisque *ὑπογραμματεῖς* signifie scribes sacerdotaux ou sacrés? C'est ce que nous allons nous efforcer de reconnaître. La forme du groupe restant ⲓⲃⲓⲃⲓⲃⲓⲃⲓ, est assez remarquable. En effet, le

signe $\overline{\text{I}}\text{D}$, ô, ω, s'y trouve placé entre deux groupes identiques $\overline{\text{I}}\text{D}$. Nous savons déjà que cette lettre isolée $\overline{\text{I}}$, ω, comporte la signification, étant; dès lors, nous n'avons plus qu'à reconnaître le sens du mot $\overline{\text{I}}\text{D}$. Trois lettres composent ce mot: la première, qui est une barre horizontale, est un π ; la seconde, qui a exactement la forme de notre D majuscule, est un zopi , car cette lettre se retrouve dans le texte démotique de la stèle bilingue de Vienne, publiée en partie par M. Champollion-Figeac, dans le *Traité de Paléographie universelle* de M. Silvestre, et elle y entre dans le mot $\text{I} \text{D} \text{HRA}$, jour, qui est très-certainement notre mot $\text{I} \text{D}$, du décret de Rosette. Dès lors le signe D , qui est identique avec le signe D , hori initial du nom Irène (ligne 3), est lui-même un hori. Quant à la troisième et dernière lettre, c'est une voyelle λ , ϵ ou I . Nous avons donc, eu définitive, le mot NHE . Or, en copte HE . T. M. , signifie *separare*, *secedere*; et Peyron cite, dans son *Lexique*, le précieux exemple suivant, qui fixe très-bien le sens du radical HE , $\text{HE} \text{ THHTH}$ HTCTHATWH , ἀναχωρήσατε ἀπὸ τῆς συναγωγῆς, *separate vos, secedite à synagoga*. Le même verbe, plus usité avec l'adverbe EBOA , α , en outre de la même signification, celle d'*eligere*, de *destinare*. UTHET EBOA , T. , veut dire *seorsim positus, separatus*.

Il ne me paraît pas douteux, dès lors, que la signification littérale du groupe total ne soit: les scribes choisis ou séparés, étant ou vivant séparés. Si je ne me trompe pas, l'analyse de ce nom nous fournit un renseignement positif sur la condition des hiérogammates; ils formaient une espèce de corporation monacale, vivant dans la retraite et loin du monde.

Le groupe $\overline{\text{I}}\text{D}$, dont l'analyse vient de nous conduire à cette conclusion, se rencontre ailleurs dans le texte du décret de Rosette; et si le sens que nous lui donnons ici n'est plus applicable, il est permis de concevoir des doutes légitimes sur la valeur de notre interprétation. Heureusement, dans les deux passages où ce mot se retrouve, il appelle précisément le sens de séparé, de destiné, de choisi, que nous avons adopté, en expliquant le nom égyptien des hiérogam-

préfixe et suffixe, qui caractérisent constamment le nombre pluriel ; si nous faisons abstraction de ces deux lettres, il nous reste un mot $\overline{\text{K}}$ dont la lecture ne présente aucune difficulté. Le signe supérieur est un κ ou un σ copte, comme le démontrent les variantes suivantes du nom de Cléopâtre $\overline{\text{K}}/\overline{\text{L}}\overline{\text{Z}}/\overline{\text{C}}$, KLOPTR. OR., du papyrus 37 de Berlin, $\overline{\text{K}}/\overline{\text{L}}\overline{\text{Z}}/\overline{\text{C}}$; KLPTR. OR., du papyrus Casati (*Hieroglyphics*, pl. XXXI) ; $\overline{\text{K}}/\overline{\text{L}}\overline{\text{Z}}/\overline{\text{C}}$, KLOPTR. OR., du papyrus 36 de Berlin. Le signe inférieur étant un ϵ , nous avons, en définitive, le mot $\overline{\text{K}}\epsilon$, et au pluriel $\overline{\text{K}}\epsilon\iota$. Or, précisément, le mot $\overline{\text{K}}\epsilon$, $\sigma\epsilon$. T. $\sigma\eta$. α ., signifie *alius*, de telle sorte que $\overline{\text{K}}\epsilon\overline{\text{Z}}\overline{\text{O}}\overline{\text{N}}\overline{\text{K}}\overline{\text{O}}\overline{\text{P}}\overline{\text{O}}\overline{\text{U}}\overline{\text{S}}$, par exemple, signifie : les autres hommes. Il serait tout à fait inutile d'insister sur la convenance de cette lecture, et partout où le groupe en question se représentera, nous serons parfaitement en droit de le transcrire $\overline{\text{K}}\epsilon\iota$ ($\mu\sigma\tau\iota$), et de le traduire par : les autres.

Phrase 10 — 25.

$\overline{\text{K}}/\overline{\text{L}}/\overline{\text{Z}}/\overline{\text{C}}$ — $\overline{\text{O}}\overline{\text{U}}.\overline{\text{A}}\overline{\text{I}}$ — $\overline{\text{O}}\overline{\text{T}}.\overline{\text{A}}\overline{\text{I}}$ — Prêtres.

Ce groupe, que nous connaissons bien, est écrit au pluriel ; mais cette fois, comme il doit être uni au groupe précédent $\overline{\text{K}}/\overline{\text{L}}/\overline{\text{Z}}/\overline{\text{C}}$, il n'y avait pas nécessité de répéter l'article initial $\overline{\text{K}}$, κ . C'est très-certainement à cela que tient l'absence de cet article initial. Remarquons, en passant, que par cela même qu'un mot tel que $\overline{\text{K}}/\overline{\text{L}}/\overline{\text{Z}}/\overline{\text{C}}$, prêtre, peut être écrit au pluriel par la seule adjonction du signe final $\overline{\text{I}}$, il devient certain que le signe initial $\overline{\text{K}}$ qui, d'ordinaire, caractérise les noms pluriels, est véritablement l'article ordinaire du pluriel, μ , $\mu\iota$.

Phrase 10 — 26.

$\overline{\text{K}}/\overline{\text{L}}/\overline{\text{Z}}/\overline{\text{C}}$ — $\overline{\text{K}}\overline{\text{I}}\overline{\text{P}}\overline{\text{E}}\overline{\text{T}}$ — $\overline{\text{O}}\overline{\text{T}}\overline{\text{I}}\overline{\text{O}}\overline{\text{T}}$.

Toutes les lettres de ce mot nous sont déjà connues, il ne s'agit

donc pas de la lecture matérielle du groupe, mais bien de sa signification. Nous avons déjà vu le rôle que joue la syllabe Sh , ET , ET , qui n'est que le pronom relatif copte, lorsqu'elle est placée devant les radicaux; elle en forme des adjectifs ou des participes; c'est donc un mot de ce genre que nous devons avoir sous les yeux. Le grec, en ce point, nous offre les mots $\text{οἱ ἄλλοι ἱερεῖς οἱ ἀπαντήσαντες ἐκ τῶν κατὰ τὴν χώραν ἱερῶν}$; c'est donc l'équivalent des mots: οἱ ἀπαντήσαντες , que nous devons trouver. Ce mot, suivi de τῷ βασιλεῖ , signifie littéralement, venus au-devant du roi, s'étant présentés au roi, ayant comparu devant le roi. Voyons donc ce que nous donne rigoureusement le mot égyptien. Le radical débarrassé de la formative Sh , ET , étant C12 , PÊT , c'est ce mot dont nous devons poursuivre la trace dans l'idiome copte. Nous trouvons le verbe πῦτ. τ. β. , *currere*, *abire*, *migrare*, *ire*; πῦτ. τ. , *currere*, *accurrere*, πῦτ. εβολ. , *discedere*, *abire*; πῦτ. εζορν. , *irruere*, *intus currere*, *congregi*; πῦτ. ηγα. et πῦτ. ηγα. , *persequi*, *ponè sequi*; d'où ετιπῦτ. , *currens*, *fugiens*, et ετιπῦτ. ηγα. , *insequens*, *persequens*. De toutes ces citations, il résulte que le mot πῦτ. , avait pour sens absolu marcher, aller, venir, et que, par conséquent, le mot égyptien ετιπῦτ. signifie à la lettre, venus, accourus, arrivés.

Nous allons voir que le complément grec $\text{ἐκ τῶν κατὰ τὴν χώραν ἱερῶν}$, du mot ἀπαντήσαντες , est parfaitement représenté dans l'égyptien, par le complément du mot C12Sh , ETPÊT .

Remarquons ici que les signes du pluriel manquent absolument dans ce groupe, et qu'il est permis d'en conclure que lorsque trois mots en relation directe et se rapportant aux mêmes personnes, tels que ceux-ci $\text{C12Sh}|\text{C2}|\text{NKEI OY.AI ETPÊT}$, se présentaient dans une phrase, la syntaxe permettait, 1° que le premier seulement reçût l'article pluriel; 2° que le nom au pluriel fût affecté de la terminaison du pluriel seulement; 3° que l'attribut formé par un participe, comme C12Sh , restât totalement dépourvu des signes grammaticaux indices du nombre.

Phrase 10 — 27.

— N — ū — de.

Phrase 10 — 28.

| 𐤀𐤍𐤌 𐤁𐤏 — NAPIHI — NAPIRI.

C'est encore un groupe pluriel qui se présente ici, et ce groupe, que nous retrouvons vingt-neuf fois dans le texte démotique du décret de Rosette, ne saurait comporter un sens douteux. Partout, sans aucune exception, il correspond au grec *ἑρῶν*, il est donc l'expression de l'idée temple. Procédons maintenant à l'analyse matérielle de ce mot; mais, préalablement, constatons les différentes formes qu'il affecte dans toute l'étendue du texte. Il se trouve écrit 𐤀𐤍𐤌𐤁𐤏, lignes 4, 6, 7, 12, 20, 21 (deux fois), 28, 29, 32 (deux fois).

| 𐤀𐤍𐤌 𐤁𐤏, Lignes 10 (deux fois), 16, 17 (deux fois), 23, 32.

| 𐤀𐤍𐤌 𐤁𐤏, Lignes 19 et 28.

𐤀𐤍𐤌 𐤁𐤏 | 𐤀𐤍𐤌 𐤁𐤏, Lignes 23 (cette expression signifie : dans chaque temple).

𐤀𐤍𐤌 𐤁𐤏 | 𐤀𐤍𐤌 𐤁𐤏, Lignes 23, 24 et 25.

| 𐤀𐤍𐤌 𐤁𐤏, Ligne 29.

𐤀𐤍𐤌 𐤁𐤏 𐤏𐤏 𐤀𐤍𐤌 𐤁𐤏 — 𐤏𐤏 𐤏𐤏, Ligne 30.

Nous avons donc pour le singulier les trois formes : 𐤀𐤍𐤌 𐤁𐤏, | 𐤀𐤍𐤌 𐤁𐤏, et | 𐤀𐤍𐤌 𐤁𐤏, qui diffèrent par le signe final. La première est évidemment la plus simple. La deuxième est munie de l'indice des mots étrangers ou des noms propres; tout à l'heure nous allons reconnaître pourquoi. La troisième comporte, par erreur de gravure, un 1 final, qui fait faute d'orthographe. Pour le pluriel, nous trouvons les formes | 𐤀𐤍𐤌 𐤁𐤏, | 𐤀𐤍𐤌 𐤁𐤏, et | 𐤀𐤍𐤌 𐤁𐤏. La première et la troisième sont les pluriels réguliers des formes

ⲁⲓⲙⲓ ⲁⲓⲟ, et ⲁⲓⲙⲓ ⲁⲓⲟ; quant à la deuxième, qui se reproduit deux fois, elle offre encore une faute d'orthographe à reprocher au graveur, qui a oublié l'i final du pluriel.

Ceci posé, tous les caractères du mot ⲁⲓⲙⲓ ⲁⲓ nous sont déjà connus, à l'exception du deuxième; mais ce caractère est évidemment un P, car, dans le décret de Rosette, deux fois on trouve le nom d'Apis, écrit ⲁⲓ, AP., avec l'indice des noms propres divins écrits par abréviation (lignes 18 et 19). De cette observation, il résulte que le groupe qui représente l'idée temple, se transcrit APIH, avec ou sans l'indice. Or, nous savons quel rôle joue dans les composés le radical isolé et final ⲁ; il signifie demeure (zm, m). Le nom d'un temple, dans le dialecte vulgaire, signifiait donc à la lettre: demeure d'Apis, *Apieum*. Ceci rend compte, de la manière la plus naturelle, de la présence de l'indice ordinaire des abréviations; l'un des composants du nom APIHEI, est le nom propre API, du dieu Apis, et le scribe égyptien aura conservé plusieurs fois l'indice inhérent à ce nom vénéré, tandis qu'il le supprimait plusieurs autres fois dans le même texte. Cette hypothèse me paraît seule capable d'expliquer la présence d'une orthographe double pour un mot aussi vulgaire que celui-là.

En copte, un temple se dit πνο, ορηο, σρηο. τ. ορηο. η. ελπννι, π. au pluriel, ορηηρη, ρνρηη, d'où est venu le mot arabe *برية* pluriel *براي*, num des monuments antiques en Égypte. Il se pourrait fort bien que toutes ces locutions, relativement modernes, ne fussent que des altérations du mot primitif *αννι*, qui, l'on en conviendra, se rapproche assez du bachmourique ελπννι.

Quoi qu'il en soit, je regarde comme constant que la vraie signification du mot égyptien ⲁⲓⲙⲓ ⲁⲓ est : demeure d'Apis, et cette explication, déjà proposée par le judicieux Akerblad, ne me paraît pas sérieusement contestable.

Phrase 10 — 29.

✓ — KMER — KHUEP — de l'Égypte.

LIGNE 5.

Phrase 10 — 30.

 — PSMO — NCIOU.

Après la lacune due à la cassure de la pierre, le premier mot qui paraît à la ligne 5, est le mot que je viens de transcrire PSMO. Il s'agit d'abord de vérifier cette transcription matérielle. Le premier caractère du groupe peut être un P ou un A, suivant qu'il est l'article singulier, ou bien une lettre radicale. Le deuxième est l'articulation S, du nom d'Alexandre; le troisième se présente ici pour la première fois, et nous allons procéder à la recherche de sa valeur; le quatrième est un O.

Le manuscrit de Leyde nous offre le signe , transcrit par un Mv, et ce signe est évidemment celui que nous rencontrons ici. Il y a donc toute probabilité en faveur de cette transcription; et cette probabilité devient une certitude, si l'on considère que le même signe, dans l'écriture hiéroglyphique et dans l'écriture hiératique , est précisément l'expression de la même articulation M; nous avons donc certainement à découvrir le sens du mot PSMO.

Remarquons maintenant que le texte grec correspondant à ce passage, porte πρὸς τὴν πανήγυριν τῆς παραλήψεως τῆς βασιλείας, et que l'étude du contexte égyptien autorise à croire que le groupe  est ici l'équivalent de l'expression grecque τὴν πανήγυριν. Voyons d'abord si l'étude des autres parties du décret justifie l'hypothèse qui donne au mot égyptien PSMO, le sens de πανήγυρις.

Ligne 16, nous retrouvons les mots
qui sont la reproduction fidèle du membre de phrase que nous analysons actuellement, à cela près que le groupe en question est écrit 𐤀𐤓𐤌𐤌 , psom , au lieu de 𐤓𐤌𐤌 , de psmo . La portion du texte grec qui correspond à ce passage, se trouve au commencement de la ligne 45 ($\delta\pi\omega\varsigma\ \sigma\upsilon\nu\tau\epsilon\lambda\epsilon\iota\sigma\theta\eta\iota\ \tau\acute{\alpha}\ \nu\omicron\mu\iota\zeta\acute{o}\mu\epsilon\nu\alpha\ \tau\eta\ \pi\alpha\rho\alpha\lambda\acute{\eta}\phi\epsilon\iota\ \tau\eta\varsigma\ \beta\alpha\sigma\iota\lambda\epsilon\iota\alpha\varsigma$).

Ligne 19, nous trouvons 𐤀𐤓𐤌𐤌 , pour célébrer des panégyries, pour célébrer des sacrifices. Le passage grec correspondant (ligne 32) dit : $\mu\epsilon\tau\grave{\alpha}\ \theta\upsilon\sigma\iota\omega\nu\ \kappa\alpha\iota\ \pi\alpha\nu\eta\gamma\acute{o}\rho\epsilon\omega\nu$; ici notre groupe signifie panégyries.

Ligne 24, on lit : 𐤀𐤓𐤌𐤌 , on accomplira pour eux toutes les autres cérémonies qu'il est légal d'accomplir pour les autres dieux dans les panégyries solennelles des jours consacrés.

Le grec dit (ligne 40) : $\kappa\alpha\iota\ \tau'\ \delta\iota\lambda\lambda\alpha\ \tau\acute{\alpha}\ \nu\omicron\mu\iota\zeta\acute{o}\mu\epsilon\nu\alpha\ \sigma\upsilon\nu\tau\epsilon\lambda\epsilon\iota\nu\ \kappa\alpha\theta\grave{\alpha}\ \kappa\alpha\iota\ \tau\circ\iota\varsigma\ \delta\iota\lambda\lambda\circ\iota\varsigma\ \theta\epsilon\omega\tau\iota\varsigma\ \epsilon\nu\ (\tau\alpha\iota\varsigma\ \epsilon\nu\ \text{Αἰγύπτῳ})\ \pi\alpha\nu\eta\gamma\acute{o}\rho\epsilon\sigma\iota\nu$. C'est encore l'idée panégyries que représente le groupe démotique 𐤀𐤓𐤌𐤌 .

Ligne 25, nous trouvons encore 𐤀𐤓𐤌𐤌 , et dans les grandes fêtes, dans lesquelles on doit célébrer les dieux. Le grec dit : $\kappa\alpha\iota\ \epsilon\nu\ \tau\alpha\iota\varsigma\ \mu\epsilon\gamma\alpha\lambda\alpha\iota\varsigma\ \pi\alpha\nu\eta\gamma\acute{o}\rho\epsilon\sigma\iota\nu\ \epsilon\nu\ \alpha\iota\varsigma\ \epsilon\acute{\xi}\theta\epsilon\delta\epsilon\iota\alpha\iota\ \tau\acute{\omega}\nu\ \nu\alpha\theta\omega\nu\ \gamma\acute{\iota}\nu\omicron\upsilon\tau\alpha\iota$, $\kappa\alpha\iota\ \tau\acute{\omega}\nu\ \tau\omicron\upsilon\ \theta\epsilon\omicron\upsilon\ \epsilon\pi\iota\pi\alpha\upsilon\omicron\upsilon\tau\epsilon\iota$, $\kappa\tau\lambda$. (ligne 42). Le groupe 𐤀𐤓𐤌𐤌 , signifie encore les panégyries.

Ligne 28, on lit 𐤀𐤓𐤌𐤌 , célébrer ces jours, 17, 30, une panégyrie, chaque mois, dans les temples de l'Égypte, en général. Le grec dit (ligne 17) : $\acute{\alpha}\gamma\omega\nu\ \tau\acute{\alpha}\varsigma\ \eta\mu\acute{\epsilon}\rho\alpha\varsigma\ \tau\alpha\upsilon\tau\alpha\varsigma\ \theta\epsilon\omicron\rho\tau\acute{\iota}\kappa\alpha\iota\ \kappa\alpha\iota\ \pi\alpha\nu\eta\gamma\acute{o}\rho\epsilon\iota\nu\ \epsilon\nu\ \tau\circ\iota\varsigma\ \kappa\alpha\tau\grave{\alpha}\ \tau\eta\nu\ \text{Αἰγύπτῳ}\ \iota\epsilon\rho\acute{\epsilon}\alpha\varsigma\ \kappa\alpha\tau\grave{\alpha}\ \mu\eta\nu\alpha$; c'est toujours au mot panégyrie que correspond le groupe

Ligne 29, l'idée : dans toutes les autres panégyries, est rendue par 𐤀𐤓𐤌𐤌 , et le grec dit, au point correspondant, $\kappa\alpha\theta\grave{\alpha}\ \kappa\alpha\iota\ \epsilon\nu\ \tau\alpha\iota\varsigma\ \delta\iota\lambda\lambda\alpha\iota\varsigma\ \pi\alpha\nu\eta\gamma\acute{o}\rho\epsilon\sigma\iota\nu$ (ligne 48). Enfin, ligne 31, nous voyons les mots 𐤀𐤓𐤌𐤌 , on célébrera les panégyries solennelles qui sont dans la coutume, chaque année. Ici, le texte

grec correspondant est tronqué, et il n'en reste que : συντελοῦ(σι, ... τε)ῖς κατ' ἐνιαυτόν. Il n'est donc pas possible d'établir cette fois une équivalence matérielle entre les mots  et πανηγυρίς (ligne 32 et 33).

Quoi qu'il en soit, de l'examen des différents passages que je viens de rapporter, il résulte indubitablement que le groupe en question signifie panégyrie, fête. Une seule fois il se présente écrit ; dans tous les autres passages où il se retrouve, sa forme est constamment ; c'est donc là la véritable orthographe du mot, et nous sommes en mesure d'affirmer qu'un Égyptien appelait une panégyrie som. Nous allons voir que cette dénomination était parfaitement légitime. Mais avant tout, récapitulons les variantes de ce groupe, en ne tenant pas compte de la première, qui est évidemment erronée. Au singulier, nous avons , et sans l'article, ; au pluriel , et sans l'article, .

Ceci posé, cherchons ce que peut signifier le mot som (cou); nous trouvons les mots coptes suivants : cuor. τ. μ., *celebrare, laudare, benedicere*, cuor. τ. μ., *laus, benedictio, gratiarum actio*, qui, sans aucune espèce de doute, sont identiques avec nos mots égyptiens. Remarquons, en passant, que la forme cuor, s'accorde beaucoup mieux avec l'orthographe du premier groupe  qu'avec celle de toutes les autres variantes, et cependant il est assez difficile d'admettre que, sur neuf fois, le graveur ait écrit une seule fois le mot correctement, en l'estropiant les huit autres.

La transcription et l'explication du groupe en question n'en sont pas moins parfaitement certaines, et nous pouvons continuer notre analyse.

Phrase 10 — 31.

— π — ū — de.

Phrase 10 — 32.

√K — PKR — PKP.

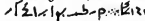
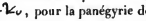
Trois lettres composent ce mot égyptien, qui doit correspondre au mot grec παραλήψις: ce sont un P, article singulier masculin, un K et un R, ce qui nous donne le mot PKR, ou, abstraction faite de l'article, KR. Le mot σι. K. signifie *accipere*, *capere*, *excipere*, et νοσι, *acceptio*, d'où σπισσι, *accipere*. Le même mot se présente sous la forme K dans les dialectes thébains et baschmourique, qui rendent K λήψις, *acceptio*, par NK. Il est fort possible que ce même radical soit caché sous la forme égyptienne KR ou KIR. En effet, le copte nous présente fréquemment des exemples de la substitution du K au R, précisément à cause de l'affinité du son. L'égyptien en offrirait tout autant, puisque le nom de Cléopâtre est écrit presque aussi souvent par un R que par un K; K ou R sont donc un seul et même mot. Quant à l'a final, nous avons eu déjà l'occasion de signaler l'habitude antique conservée par les Coptes eux-mêmes, d'ajouter paragogiquement un R final aux radicaux, et cela, sans en modifier en rien le sens primitif. Il en résulte que K, R, KR, RP, peuvent très-bien n'être qu'un seul et même mot; mais ce fait possible devient très-probable, dès que l'on veut bien remarquer que le mot παραλήψις du grec, qui doit être représenté par le groupe √K, l'est effectivement dès qu'on lit celui-ci, KIR ou GIR. En résumé, il n'est guère possible de se refuser à admettre l'explication que je propose, parce qu'elle ne soulève aucune difficulté sérieuse, tout en satisfaisant entièrement aux conditions que doit remplir le mot cherché.

Phrase 10 — 33.

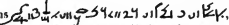
3,1 K12 — NI?EO — NI?EOOT.

Ce groupe signifie nécessairement ce que signifie le τῆς βασιλείας

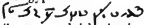
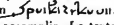
των ἱερῶν ἰθὺν (lignes 16 et 17), et ce passage prouve nettement que le groupe en question ne signifie pas l'autorité royale.

A la ligne 16, se trouve le membre de phrase —   , pour la panégyrie de la susception de l'autorité, de la manière que c'est à accomplir après son père. Le grec dit (ligne 28) : πρὸς τὸ συντελεσθῆναι αὐτῷ τῇ προσήκοντα νόμιμα τῇ παραλήψει τῆς βασιλείας. Cette fois encore βασιλεία est représenté par notre groupe, autorité, puissance.

A la ligne 20, se présente le groupe mutilé , qui correspond au grec κράτος ; mais l'état de la pierre, en ce point, ne permet pas de tirer la moindre induction du texte égyptien qui s'y trouvait gravé.

A la ligne 21, nous lisons , son autorité royale assurant sur sa tête ? et à ses fils à toujours. Le grec porte (ligne 36) : τῆς βασιλείας διαμενούσης αὐτῷ καὶ τοῖς τέκνοις ἐς τὸν πάντα χρόνον. Ici le mot βασιλεία est rigoureusement représenté par les deux groupes démotiques signifiant autorité royale.

A la ligne 26, nous trouvons encore les groupes  , la susception de l'autorité, correspondant à παραλήψις τῆς βασιλείας. Mais, en cet endroit, la pierre est en fort mauvais état, et il n'est pas possible de lire intégralement la phrase égyptienne.

A la ligne 28 nous lisons , de Mechyr, le 17, dans lequel il est à célébrer pour lui les institutions de la susception de l'autorité, et plus loin , et la susception de l'autorité de la manière à accomplir. Le texte grec correspondant à ces deux passages, dit simplement (ligne 47) : ἐν ἡ παραλαβὴν τὴν βασιλείαν παρὰ τοῦ πατρὸς, et rien de plus ; mais évidemment βασιλεία correspond encore ici à notre groupe autorité.

Ligne 30, nous lisons la phrase :     , on écrira l'autorité du prêtre du dieu régnant, etc. Elle correspond au texte grec (lignes 51 et 52) : καὶ καταχωρίσαι εἰς πάντας τοὺς χρηματισμοὺς καὶ εἰς τοὺς α(....) ἱερατεῖαν αὐτοῦ. Cette fois ἱερατεία est rendu par           

Nous voici arrivés au bout de l'énumération des passages démotiques contenant le groupe en question, et nous allons récapituler les différentes formes que ce groupe affecte, formes dont il est indispensable de nous rendre compte.

Nous le trouvons écrit sans l'article pluriel 𐤀𐤁𐤁 , lignes 6, 7 et 8, avec l'article et l' 𐤀 final 𐤀𐤁𐤁𐤀 , ligne 10; mais cette fois et toutes les autres, à partir de ce passage du texte, le groupe se termine par la syllabe 𐤀 au lieu de la syllabe 𐤁 , qui paraît les trois premières fois; sans article à la ligne 21, 𐤀𐤁𐤁 ; avec l'article, mais sans l' 𐤀 final 𐤀𐤁𐤁𐤀 , lignes 26, 28 (deux fois) et 30.

De l'examen de ces différentes variantes, il résulte que nous avons deux mots bien distincts à analyser, tous les deux écrits au pluriel et offrant une partie commune 𐤀𐤁 , terminés, le premier par le mot 𐤁 , le second par le mot 𐤀 , signifiant enfin exactement la même chose.

J'avoue humblement que je ne me sens pas de force à opérer rigoureusement cette analyse, et que je me vois réduit cette fois à proposer des hypothèses auxquelles je ne prétends pas attacher plus d'importance qu'elles n'en méritent.

D'abord les deux syllabes qui terminent indifféremment le groupe, se lisant l'une EO , l'autre AR , on peut, je dirai même on doit voir dans la première le mot 𐤀𐤁𐤁 . T. B. 𐤀𐤁𐤁 . B. 𐤀𐤁𐤁 . M., gloire; dans la deuxième, le mot hiéroglyphique , AR , signifiant partout grand, puissant, chef; ceci ne me paraît pas trop douteux. Mais c'est quand il s'agit de l'appréciation du groupe 𐤀𐤁 , qu'il n'est plus possible de rien affirmer, car pour en venir à bout, il faut avoir recours à la décomposition du second signe, qui peut bien, il est vrai, être une ligature, inais qui pourrait aussi n'être qu'un symbole dépouillé de toute valeur alphabétique. S'il est permis d'y voir une ligature, il est certain qu'il n'y a pas deux manières d'en effectuer la décomposition. Le caractère supérieur est un 𐤀 , le trait vertical est un 𐤁 , et enfin le signe inférieur 𐤀 est encore un 𐤁 . Nous aurions

phonétique (99, pl. 44) , dont il devient le déterminatif et qui se lit *ooor*, exactement comme notre syllabe démotique finale

ⲉⲓⲓ. D'autres textes, fort nombreux, lui ont fourni la variante beaucoup plus complète  , se lisant *ooor* (100, pl. 44); et de ce que les textes de tous les actes d'adoration hiéroglyphiques commencent par le groupe     , se lisant *rooor*, glorifier, glorification, il en conclut, avec raison, que le groupe en question doit avoir une origine identique avec le mot copte *ooor*, signifiant gloire. Remarquons que dans le cas où le groupe déterminatif se présente isolé du groupe phonétique *ooor*, il est accompagné (comme dans le membre de phrase rapporté ci-dessus) du signe phonétique le lituus, qui se prononce constamment *or*, et qui, dans le cas dont il s'agit, offre toujours le squelette du mot *ooor*, *oar*, *woor*, dont, en définitive, le signe  reste encore alors le déterminatif.

Quant à ce symbole en lui-même, Salvolini (*Analyse*, p. 24) y voyant des cornes placées sur un autel, mentionne des passages de l'Écriture, où l'expression littérale corne est prise figurativement pour la puissance, la force, la grandeur; idée d'ailleurs en relation avec celle de glorification qu'implique l'image de l'autel. Tout ce raisonnement peut être juste, sans aucun doute; mais comme je n'ai en aucune façon le dessein de discuter ici les opinions de Salvolini sur les symboles hiéroglyphiques, je dois me borner à constater que le mot *ooor*, gloire, existe aussi bien dans le mot sacré que dans le mot vulgaire destiné à peindre la suprême puissance, l'autorité, la domination; ajoutons enfin que souvent dans l'image démotique de cette idée, le mot ⲉⲓⲓ, *ooor*, se trouve remplacé par le mot ⲓⲁ, *ar*, *ap*, grandeur, qui se trouve rapproché du groupe , dans la phrase hiéroglyphique citée plus haut, laquelle nous offre les mots    , *ooort* *ap* (1).

(1) Salvolini (*Analyse*, p. 216) explique le second groupe de la manière suivante : *oaa-τ., τ.oaa*, la suprême (la puissance suprême). L'adjectif *oaa*, grand, élevé, etc., est ici accompagné de l'article du genre féminin *τ* ou *τθ*, le copte *τ*, auquel appartenait en égypt-

Cette comparaison des expressions hiéroglyphiques et démotiques de la puissance, nous prouve sans réplique, je crois, que le groupe final ϣϣ doit être lu *soor* et expliqué par notre mot gloire. Cette remarque nous servira souvent plus tard.

Phrase 10 — 32.

ρ — η — ρα — de la manière que.

Voyez phrase 1 — 5.

Phrase 10 — 33.

✓ — η — η — à.

Phrase 10 — 34.

✓ — τ — τ — faire.

Phrase 10 — 35.

οι ϣϣ — MATÔAR — MATWAP — pour le roi.

Phrase 10 — 36.

(ϣϣϣϣϣ) — (PTOMIOS) — (ΠΤΟΛΙΜΙΟΣ) — Ptolémée.

tien de même qu'en copte le substantif *saot* qui précède. • Cette assertion est malheureusement fautive : *soor* est du genre masculin. Le groupe qui se lit *ταρ*, n'est donc pas un adjectif féminin *τ-οα*, se rapportant à *soor*. Du reste, je le répète, je ne me charge pas d'expliquer le texte hiéroglyphique; d'autres prendront ce soin; j'ai seulement voulu montrer que Salvolini, qui reproche si durement aux autres leurs fautes de copte, en pouvait commettre de fort lourdes.

Phrase 10 — 37.

𓆎𓅓 — ȐDJTE — ωxete — toujours vivant.

Phrase 10 — 38.

𓄠𓅓 — P(TAH)RF — q(TAT)PAQ — chéri de Phtah.

Phrase 10 — 39.

𓆎 — P(TÈR) — n(THP) — le dieu.

Phrase 10 — 40.

𓆎𓅓 — NM — zœui — régnant.

Phrase 10 — 41.

𓄠 — M — ū — dans.

Phrase 10 — 42.

𓄠𓅓 — ETPE — ETNE — au-dessus.

Phrase 10 — 43.

𓄠𓅓𓅓 — NKHADJRT — ωp̄xp̄t — par la munificence.

Phrase 10 — 44.

ⲓⲛ — NSA — MCA.

Les lettres de ce groupe nous sont toutes connues maintenant, et nous pouvons, par conséquent, le lire immédiatement MCA. Or, en copte, MCA veut dire après, *post*, et le mot égyptien que nous trouvons ici est par conséquent l'équivalent du mot grec παρᾶ.

Il serait inutile d'appuyer plus longtemps sur la convenance d'une transcription et d'une traduction qui sont parfaitement d'accord avec toutes les exigences du texte.

Phrase 10 — 45.

ⲛⲉⲧⲟⲩ — NETOE — NETOTE — son père.

Phrase 10 — 46.

ⲉⲧⲁⲁⲛ — ETAAP — ETAAQ.

Il n'y a aucune espèce de doute à élever sur la transcription matérielle du groupe; il se lit ETAAP, et la présence de la formative ET nous annonce tout d'abord que nous avons sous les yeux un participe dérivé du radical AAQ, dont il s'agit de déterminer le sens, en remarquant que ce mot doit nécessairement correspondre à l'expression grecque συνηθισ, étant réunis, étant rassemblés. Si nous ouvrons le dictionnaire copte, nous ne trouvons que AQ, AAQ, AS. T. M., *musca*, *apis*, et au premier abord, on ne voit pas trop la liaison qui peut exister entre cette signification et celle que comporte nécessairement le mot ⲉⲧⲁⲁⲛ, ETAAP. Heureusement, il est possible de découvrir la véritable origine de ce mot par l'analyse d'un autre mot copte, dont jusqu'ici les grammairiens ont été fort

embarrassés d'expliquer la formation; c'est le mot $\Delta\chi\iota\pi$. M., avare, que j'ai suffisamment étudié plus haut, en m'occupant (phrase 7—8) du mot $\Delta\chi\iota\pi$, KHEDJAT, munificence. Ce mot, ainsi que je l'ai constaté, signifie littéralement : celui qui fait ses délices d'amasser, d'accuniner, de rassembler, de même que KHERDJER signifie : celui qui fait ses délices de répandre. Il faut donc nécessairement que le premier radical $\Delta\chi$, du composé $\Delta\chi\iota\pi$, ait eu le sens de ramasser, réunir, rassembler, et très-probablement il a pris ce sens du mot primitif $\Delta\chi$, abeille, parce que l'abeille vit en essaim.

Ceci posé, $\Delta\chi$ signifiant se rassembler, se réunir, il est clair que le mot $\Delta\chi\iota\pi$, $\Delta\chi\iota\pi$, a tout naturellement le sens du participe rassemblé, réuni.

Phrase 10 — 47.

— N — dans.

Phrase 10 — 48.

$\Delta\chi\iota\pi$ — OKH — OIKZEL.

Ce groupe se rencontre deux autres fois dans le texte démotique du décret de Rosette, et le sens qu'il comporte alors est indubitable; il correspond au grec $\iota\pi\iota\upsilon$.

Ici nous avons le droit de nous étonner de ce que le grec $\iota\pi\iota\upsilon$ est rendu tantôt par le mot $\Delta\chi\iota\pi$, APHEI, demeure d'Apis, tantôt par le mot que nous allons étudier. Mais voyons d'abord quels sont les autres passages dans lesquels ce mot se retrouve, puis nous chercherons à nous rendre compte de l'emploi distinct de ces deux expressions.

Ligne 26, nous lisons :

$\Delta\chi\iota\pi$ — $\Delta\chi\iota\pi$ — $\Delta\chi\iota\pi$ — $\Delta\chi\iota\pi$ — $\Delta\chi\iota\pi$ — $\Delta\chi\iota\pi$ — $\Delta\chi\iota\pi$ —
pour honorer le roi qui était dans le temple de Memphis, fin d'ac-

complir pour lui les choses comprises dans la loi, pour faire la susception de la puissance. Le texte grec correspondant est tronqué, et la phrase ne représente plus que les mots ἐν περιέμεινος εἰσῆλθεν εἰς τὸ ἐν Μέρφ(η ἱερὸν, ὅπως ἐν αὐτῷ συν)τελεισθῇ τὰ νομιζόμενα τῇ παραλήψει τῆς βασιλευίας. La restitution précédente est indubitable; le groupe en question est rendu certainement par ἱερὸν dans le premier passage; dans le second, la tournure de phrase εἰς τὸ ἐν Μέρφη appelle nécessairement comme complément le même mot ἱερὸν; 𐩢𐩣𐩠𐩢𐩪 est donc l'équivalent du grec ἱερὸν.

Enfin, au commencement de la ligne 20, ce même groupe se présente encore dans la phrase indicative des bienfaits par lesquels Épiphané a relevé le culte d'Apis; phrase qui, dans le texte grec, se trouve resserrée dans les mots καὶ ἱερά, καὶ νεοὺς, καὶ βωμοὺς ἱδρύσατο.

Remarquons maintenant, quant à la forme matérielle du groupe, que la première fois seulement il est écrit 𐩢𐩣𐩠𐩢𐩪; les deux autres fois l'orthographe 𐩢𐩣𐩠𐩢, restant invariable, il est certain que c'est cette dernière orthographe qui est la bonne. Ce groupe se lit donc οκω, si l'on voit dans le signe final une lettre, ou οκη seulement, si le signe final est pris pour l'indice d'abréviation que nous avons retrouvé très-fréquemment à la suite du groupe 𐩢𐩣𐩠𐩢𐩪, ayant aussi la signification de temple (1).

Ceci posé, si nous décomposons le mot 𐩢𐩣𐩠𐩢, comme nous avons décomposé le mot 𐩢𐩣𐩠𐩢𐩪, en isolant le groupe final 𐩢𐩣, de l'ensemble de caractères qui le précède, et en attribuant encore au mot 𐩢𐩣 le sens *rei, m, demeure*, que nous lui avons donné dans l'autre cas, il nous reste à découvrir le sens du groupe 𐩠𐩢, ὅκ. Le lexique copte ne nous l'offre pas; mais nous y trouvons les mots 𐩠𐩢𐩠. 𐩢. 𐩠𐩢. 𐩢., signifiant *dedicatio templi*; 𐩠𐩢𐩠𐩢. 𐩢., ayant le même sens; d'où 𐩠𐩢𐩠𐩢𐩠. 𐩢., *dedicare*; de sorte que 𐩠𐩢𐩠𐩢 pour 𐩠𐩢𐩠𐩢,

(1) Nous avons cherché alors à expliquer la présence de ce signe par la composition du mot 𐩢𐩣𐩠𐩢𐩪, dans lequel entre le nom divin 𐩢𐩠𐩢. Mais nous n'avons pas dissimulé ce que cette explication avait d'hypothétique.

devient la demeure dédiée, consacrée. Bien que cette version ne soit pas d'une vérité incontestable, je l'adopte franchement, et je ne me fais aucun scrupule de la proposer.

Revenons maintenant sur les raisons qui ont pu faire adopter l'emploi de ce mot , préférablement au mot ordinaire , dans certains cas. Trois fois seulement nous trouvons le groupe , employé dans le décret de Rosette, et sur ces trois fois il y en a deux où il s'agit du *ἱερόν* de Memphis, cité d'abord comme lieu de réunion des députations sacerdotales de toute l'Égypte, puis comme théâtre de l'une des cérémonies les plus importantes et les plus solennelles, du couronnement du roi. Quant au troisième passage où se rencontre le même mot (ligne 20), il est encore assez obscur pour que je ne puisse me permettre de tirer quelque conclusion de sa teneur. Ne serait-il pas possible de supposer que le mot  était le nom vulgaire générique de tous les temples proprement dits, tandis que  indiquait une enceinte consacrée, dans laquelle, comme à Memphis par exemple, pouvaient être placés un certain nombre de temples  ? Je n'insisterai pas sur ce point, et je laisse à de plus habiles le soin de l'éclaircir.

Je ne puis cependant me dispenser de transcrire ici la savante note 18 du précieux mémoire de M. Letronne, sur le texte grec du décret de Rosette, parce qu'elle me semble donner un très-solide appui à l'opinion que je viens d'émettre : « Il est singulier, dit M. Letronne, que le temple où venaient se réunir les prêtres de l'Égypte, ne soit pas désigné ici et plus bas (ligne 44) autrement que d'une manière absolue *ἐν τῷ ἐν Μέρμηρ ἱερῷ*, comme qui dirait dans le temple par excellence. On a toujours pensé, avec une grande apparence de raison, que c'était le temple de Phtas, d'après l'épithète du roi, chéri de Phtas. Mais alors il était d'autant plus nécessaire de le désigner clairement, qu'à cette époque le temple par excellence, à Memphis, devait être le *Serapieum*. Moins de quarante ans après, sous Philométor, nous voyons ce *Serapieum* désigné dans les papyrus par les mots analogues *τὸ πρὸς* (ou *ἐν*)

« Μέμφει ἱερὸν, ou Μέγας Σαρραπιεῖον. C'était un vaste ensemble qui contenait, outre le Serapieum proprement dit, l'Apieum (Ἀπιεῖον) où Apis « était adoré, l'Astartieum (Ἀστартιεῖον), dédié à la déesse phénicienne « Astarté, l'Anubicum (Ἀνουβιεῖον), l'Aphrodisieum ou temple de « Vénus, etc., ayant chacun leurs prêtres et leur culte particulier, « mais soumis tous à une administration générale dans la main du « gouvernement.

« D'une autre part, le temple d'Apis, ou Ἀπείον, fut construit par « Amasis dans l'enceinte du temple d'*Hephæstos* ou de *Phtas* (*Hé-
rod.* II, 153), et comme le *Serapieum* contenait l'*Apieum* au « temps des Ptolémées, la conséquence serait que le temple de Phtas « s'y trouvait aussi renfermé. » Il semble donc que ce temple par excellence doit être le Serapieum qui formait une espèce de Panthéon des dieux égyptiens et étrangers. Quoi qu'il en soit, le groupe
ⲓⲁⲩⲙⲉⲓ, se lisant ΟΙΚΗΕΙ, signifiait demeure dédiée, consacrée aux dieux, et il désignait le temple de Memphis par excellence, c'est-à-dire l'enceinte vénérée où s'accomplissaient les plus grandes solennités de l'antique Égypte. —

Phrase 10 — 49.

ⲓⲁⲩⲙⲉⲓ — Ⲭⲏⲟⲩⲣⲟⲓ — ⲡⲁⲭⲣⲟⲓ.

Ce groupe nous représente sûrement le nom de Memphis, et c'est ce que nous allons vérifier.

A la ligne 16, nous lisons : — ⲓⲁⲩⲙⲉⲓ ⲓⲁⲩⲙⲉⲓ ⲓⲁⲩⲙⲉⲓ. ⲓⲁⲩⲙⲉⲓ ⲓⲁⲩⲙⲉⲓ ⲓⲁⲩⲙⲉⲓ, il a exterminé ceux qui étaient à Memphis, lorsqu'il vint pour la célébration de la susception de l'autorité suprême, de la manière à accomplir après son père.

La phrase grecque correspondante s'exprime ainsi : παραγενόμενος εἰς Μέμφιν, ἱπαμυνῶν τῷ πατρὶ καὶ τῇ αὐτοῦ βασιλείᾳ, πάντας ἐκόλασεν ἀπὸ τῆς πόλεως, κατ' ὃν καιρὸν παρεγένετο πρὸς τὸ συντελεσθῆναι αὐτῷ τὴν προσηκόντα νόμιμα τῇ παραλειτουργίᾳ τῆς βασιλείας (lignes 27 et 28).

Ici il n'est pas question de l'enceinte sacrée de Memphis, mais bien

de l'arrivée d'Épiphaue dans cette ville, et le groupe 𐩠𐩢𐩨𐩣 se trouve isolé du groupe 𐩠𐩢𐩨𐩣, qui l'accompagne dans les autres cas. A la ligne 26, se présente la phrase déjà citée :

𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣

Lorsqu'il vint au temple de Memphis afin d'accomplir pour lui-même les cérémonies légales, pour célébrer la susception de la puissance suprême, de la manière qu'il faut les accomplir.

On voit que dans ce second passage, l'expression de l'idée temple de Memphis est identique avec celle à laquelle nous sommes actuellement arrêtés. Ce sont là les trois seules fois que le nom de Memphis se rencontre dans le décret. Voyons maintenant quelle est la lecture matérielle de ce groupe; tous les signes nous en sont connus, sauf le premier; c'est donc la valeur de celui-ci qu'il importe de déterminer.

A la ligne 14, nous lisons :

𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣

Il a opposé des digues élevées aux canaux d'écoulement nécessaires pour faire arriver l'inondation à la ville. Ici les mots 𐩠𐩢𐩨𐩣 et 𐩠𐩢𐩨𐩣 signifiant inondants et inondation, peuvent être deux formes du radical copte 𐩠𐩢𐩨𐩣. T. M., *fluere, effundere, defluere*.

Plus loin, ligne 20, nous lisons : 𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣 𐩠𐩢𐩨𐩣, Il a donné l'adjonction d'autels. Les deux mots offrant la lettre 𐩠, sont 𐩠𐩢𐩨𐩣, *conjunctio* (du copte 𐩠𐩢𐩨𐩣 ou 𐩠𐩢𐩨𐩣, avec un 𐩠 paragogique), et 𐩠𐩢𐩨𐩣, pour le copte 𐩠𐩢𐩨𐩣. T. M., autel. Ce texte correspond à la phrase grecque καὶ ἱερὰ, καὶ ναοὺς, καὶ βασιλεὺς ἰδρυσατο. Sans doute les mots que je viens de citer ne fournissent pas une démonstration absolue du fait que le signe 𐩠 est un 𐩠 copte, mais ils nous donnent, du moins, de fortes présomptions en faveur de cette transcription. Remarquons enfin que le 𐩠 des Coptes est représenté certainement par les signes 𐩠, 𐩠, et 𐩠, et qu'il y a incontestablement un grand air de famille entre ces signes et celui qui nous occupe, de telle sorte même que 𐩠 et 𐩠 sont un seul et même signe, diversement tourné. Aucune autre articulation, d'ail-

leurs, ne pouvant convenir aux groupes que j'ai cités tout à l'heure, il est, je crois, permis de regarder la valeur π du signe 𓆎 comme extrêmement probable. Ceci posé, nous avons pour le nom de Memphis un groupe $\pi\chi\pi\text{oi}$, que je ne me charge pas d'expliquer. Je me bornerai simplement aux quelques remarques suivantes :

1° Le nom égyptien de Lycopolis semble formé de la même manière, car il est écrit et se lit $\pi\sigma\text{ou}\lambda\text{is}$;

2° Le π s'ajoute intensivement en tête des radicaux ou bien il donne au radical le sens *solere*, avoir l'habitude de ;

3° $\chi\pi\text{oi}$ pourrait être un mot en rapport avec le mot moderne $\chi\pi\text{o}$, victoire; de telle sorte que le nom de Memphis serait la victorieuse, comme qui dirait en arabe المسورة , El Mansourah.

Malheureusement, le texte du décret nous ayant fourni le mot $\text{𓆎} \text{𓆏}$, $\pi\text{ID} \chi\text{OK}$, la victoire, muni d'un χ final, que le temps a fait disparaître de la prononciation, il me semble bien difficile que le mot d'orthographe toute différente $\text{𓆎} \text{𓆏}$, ait pu avoir la même signification. En définitive, je ne puis que répéter ici ce que j'ai dit tout à l'heure, que je ne me chargerais pas de fournir la véritable explication du nom égyptien démotique de Memphis.

Phrase 10 — 50.

$\text{𓆎} \text{𓆏}$ — ETTA — UTTATU .

Il n'y a pas non plus de doute à conserver sur la signification de ce groupe qui veut dire : disant. C'est le participe du radical 𓆎 et il est formé de la particule préformative ordinaire 𓆎 , ET , qui est le pronom relatif *qui, quæ, quod*. Quant au radical 𓆎 , il se rencontre très-fréquemment dans les contrats démotiques, et toujours il comporte le sens, dire, déclarer, que Young (*Dict.*, p. 60 et 67) a parfaitement reconnu.

Voyons d'abord les passages qui le contiennent dans le décret de

congruum est; soit de τὰρ. τ., *proferre, nominare, narrare, recitare*; τὰρο. τ., *nominare, dicere, enarrare, ostendere*; τὰοτο. τ. μ., *producere, proferre, narrare, loqui, recitare*; τὰοτο, *asserere, designare*; τὰτο, *nuncium, nunciatio*.

Les variantes $\text{III} \text{S}$ semblent s'accorder avec le mot τῆι, τει, †; le sens, au contraire, est plutôt celui du verbe τὰρο. J'avoue que je ne sais trop à laquelle de ces deux origines il faut donner la préférence. Il n'en est pas moins certain que le mot se lit τι ou τει, au participe εττι ou εττει, et qu'il signifie dire, déclarer, nommer.

De tout ce qui précède, il résulte que la dixième phrase du texte démotique du décret de Rosette, se transcrit :

DJE N HRA EPN POUO : NTOUN ÈR NITI ÈR NOU.AI M MT RM OUA HI T
PRKÔ ? N NTÈROU, ÈR NSA OCH DJIOI, ÈR NSA NHE Ô NHE, ÈR NKEI OUA.I
ETPET N NAPIHI KMER PSMO N PKR NATATEO H N T MATÔAR |(PTLOMIOS)
ÔDJTE, FTAHPE, P(TÈR) HM M ETPE N KHDJRT NSA N ETOE, ETAAP N OKH
CHDJROI, ETTE.

Transcrivant de nouveau ce texte en lettres coptes, en y rétablissant les voyelles, les articles et les particules de flexion supprimées, nous obtenons la phrase suivante :

ⲭⲉ ⲛ ⲓⲣⲁ ⲁⲛⲉⲙ, ⲛⲟⲩⲟ : ⲛⲉⲩⲱⲟⲩⲛ ⲛⲣ ⲛⲉⲓⲁⲧⲓ ⲛⲣ ⲛⲉⲩⲁⲃⲓ ⲛ ⲛⲓⲱⲧⲟ ⲛ
ⲛⲉⲣⲉⲩⲱⲧⲁⲃⲉⲛⲓ ⲛ ⲧ ⲛⲡⲟⲣⲕⲟⲧ ⲛ ⲛⲧⲛⲣⲟⲧ, ⲛⲣ ⲛⲉⲓⲁ ⲱⲩⲱⲭⲁⲃⲓⲟⲓ, ⲛⲣ ⲛⲉⲓⲁ
ⲛⲉⲓⲁ ⲱ ⲛⲉⲓⲁ, ⲛⲣ ⲛⲉⲩⲱⲓ ⲟⲩⲁⲃⲓ ⲉⲧⲛⲛⲧ ⲛ ⲛⲁⲛⲣⲉⲛ ⲛ ⲕⲛⲏⲣ.... ⲛⲉⲩⲱⲟⲧ
ⲛ ⲛⲓⲣⲉⲣⲉ ⲛ ⲛⲉⲩⲁⲧⲉⲟⲟⲧ ⲛ ⲧⲓⲉ ⲛ ⲧ ⲛ ⲛⲁⲧⲱⲁⲣ |(ⲡⲧⲟⲗⲟⲙⲓⲟⲥ) ⲱⲩⲱⲧⲉ,
Ⲫⲧⲁⲩⲣⲁⲕ, ⲛⲧⲛⲣ ⲓⲉⲛⲓ ⲛ ⲉⲧⲛⲉ ⲛ ⲛⲉⲣⲱⲭⲓⲣⲧ ⲛⲉⲓ ⲛⲉⲩⲱⲧⲉⲕ, ⲉⲧⲁⲕ ⲛ ⲛⲁⲓⲕⲉⲛⲓ
ⲛ ⲱⲩⲱⲣⲟⲓ, ⲉⲧⲧⲁⲧⲉ.

Laquelle se traduit ainsi :

Donc en ce jour, décret: les prêtres supérieurs et les voyants, et les prêtres entrant dans les sanctuaires pour faire l'habillement des dieux, et les scribes proclamateurs de gloire, et les scribes séparés vivant dans la retraite, et les autres prêtres venus des temples de l'Égypte pour la célébration de la prise de possession de la suprême puissance, ainsi qu'elle est à accomplir pour le roi Ptolémée, tou-

jours vivant, chéri de Ptah, le dieu régnant en haut par sa munificence, après son père, réunis dans l'enceinte sacrée de Chadjroi (Memphis), disant.

Cette phrase est parfaitement d'accord avec le grec, sauf en deux points : 1° elle mentionne implicitement par les mots $\text{Σ} - \rho$, de la manière que c'est à faire, un formulaire religieux, dont les prescriptions devaient être accomplies pour que le couronnement du roi fût légalement célébré; puis le texte égyptien rend simplement par les mots, après son père, 𓆎𓅓𓏏𓏏 , NSA ETOUTE (NSA NETOUTOU), la tournure grecque *ἐν παρθεσίον παρὰ τοῦ πατρὸς αὐτοῦ*.

Enfin, quant à la lacune qui existe au commencement de la cinquième ligne du texte démotique, comme elle correspond aux mots grecs *εἰς Μέμφιν τῇ βασιλῇ πρὸς τὴν, κ. τ. λ.*, il en résulte que forcément le commencement de cette cinquième ligne devait contenir les mots égyptiens : $\text{𓆎𓅓𓏏𓏏} \text{𓆎𓅓𓏏𓏏} \text{𓆎𓅓𓏏𓏏}$, que nous retrouvons à la ligne 16 dans la phrase où il est question (texte grec, lignes 27 et 28) de la venue du roi à Memphis pour la célébration de son couronnement. Je ne puis discuter ici, par anticipation, la valeur de chacun des mots nouveaux de ce membre de phrase restituée; mais j'espère, une fois arrivé à l'analyse de la ligne 16, démontrer d'une manière satisfaisante la légitimité de la restitution que je propose avec toute confiance. Je dois, toutefois, ajouter que l'intervalle laissé en blanc par la brisure de la pierre, ne pouvait guère offrir autant de lettres qu'il y en a dans les mots restitués; j'en conclus que le mot

𓆎𓅓𓏏𓏏 , subsistant un peu plus loin, n'était pas exprimé dans le passage reconstruit, bien que le grec contienne les mots *εἰς Μέμφιν*; abstraction faite de ce mot, il nous reste $\text{𓆎𓅓𓏏𓏏} \text{𓆎𓅓𓏏𓏏}$, c'est-à-dire onze signes seulement. Or, la lacune de la ligne 3 en contenait treize formant douze lettres; celle de la ligne 4 en contenait douze; donc, proportion gardée, la lacune de la ligne 5 en devait contenir onze, et c'est précisément le nombre que nous trouvons. La ligne 6 en contient également onze, formant dix lettres.



^{το αμυστον το παλαιον θεμελιον του Μεγαλ. Μηνος}
 ρεϋ κ γ ψ π γ τ ε τ ο ρι τ ο
 κ η υ ε ρ ε τ γ ι π ω γ γ ω τ ο ρι τ ο
 Egypte ayant réparé presence

Transcription en lettres Coptes.

Toute restituée pour être comparée au Copte

Traduction Littérale

^{αποστασιν}
 α λ γ υ γ ο ρ γ γ ε ρ ι κ κ ι ι ι ι ι ι ι ι ι ι α λ α
 υ γ (τη) η γ ρ . 4 τ ω ι ς ι ω ρ ι α ρ η
 π τ η ρ γ τ α ρ ε υ ω α ε τ (Π τ ο λ ε υ
 donnant le Dieu chéri de Pluton éternel. / Plutonium

^{α σου α σου και ευεργετων θεων και σωτηρων θεων}
 τ ε ι α ρ ι σ ο τ ε ι δ ε ι ι χ ρ η σ τ (τη) ρ η ρ ε ι μ ε ο υ (τη) ρ η
 ε τ ο ς . ρ (α) μ Α ι ε τ ο ς ρ α ρ π ε ρ α ι ι τ (τη) ρ ω ε ρ ω α ρ ι η (τη) ρ ο υ
 ε l e t a e t e l e n e e t E u e r g e t e s d u s D i e u x e t s o u t i l i z e s d u s D i e u x

^{και οι αρχιερεις φησιν οτι ο θεος σου Αγγελος σου = φως}
 ρ ε π ο ι τ η ο ο υ η π ε ι (ε π ι ς ρ α) ε ρ α N . ?
 ε ρ π τ ω ο η π ο ν ο . ε π ε ρ ρ (μ ρ ω μ ο ς)
 et les archevêques le disent et les

13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50
 51
 52
 53
 54
 55
 56
 57
 58
 59
 60
 61
 62
 63
 64
 65
 66
 67
 68
 69
 70
 71
 72
 73
 74
 75
 76
 77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100
 101
 102
 103
 104
 105
 106
 107
 108
 109
 110
 111
 112
 113
 114
 115
 116
 117
 118
 119
 120
 121
 122
 123
 124
 125
 126
 127
 128
 129
 130
 131
 132
 133
 134
 135
 136
 137
 138
 139
 140
 141
 142
 143
 144
 145
 146
 147
 148
 149
 150
 151
 152
 153
 154
 155
 156
 157
 158
 159
 160
 161
 162
 163
 164
 165
 166
 167
 168
 169
 170
 171
 172
 173
 174
 175
 176
 177
 178
 179
 180
 181
 182
 183
 184
 185
 186
 187
 188
 189
 190
 191
 192
 193
 194
 195
 196
 197
 198
 199
 200
 201
 202
 203
 204
 205
 206
 207
 208
 209
 210
 211
 212
 213
 214
 215
 216
 217
 218
 219
 220
 221
 222
 223
 224
 225
 226
 227
 228
 229
 230
 231
 232
 233
 234
 235
 236
 237
 238
 239
 240
 241
 242
 243
 244
 245
 246
 247
 248
 249
 250
 251
 252
 253
 254
 255
 256
 257
 258
 259
 260
 261
 262
 263
 264
 265
 266
 267
 268
 269
 270
 271
 272
 273
 274
 275
 276
 277
 278
 279
 280
 281
 282
 283
 284
 285
 286
 287
 288
 289
 290
 291
 292
 293
 294
 295
 296
 297
 298
 299
 300
 301
 302
 303
 304
 305
 306
 307
 308
 309
 310
 311
 312
 313
 314
 315
 316
 317
 318
 319
 320
 321
 322
 323
 324
 325
 326
 327
 328
 329
 330
 331
 332
 333
 334
 335
 336
 337
 338
 339
 340
 341
 342
 343
 344
 345
 346
 347
 348
 349
 350
 351
 352
 353
 354
 355
 356
 357
 358
 359
 360
 361
 362
 363
 364
 365
 366
 367
 368
 369
 370
 371
 372
 373
 374
 375
 376
 377
 378
 379
 380
 381
 382
 383
 384
 385
 386
 387
 388
 389
 390
 391
 392
 393
 394
 395
 396
 397
 398
 399
 400
 401
 402
 403
 404
 405
 406
 407
 408
 409
 410
 411
 412
 413
 414
 415
 416
 417
 418
 419
 420
 421
 422
 423
 424
 425
 426
 427
 428
 429
 430
 431
 432
 433
 434
 435
 436
 437
 438
 439
 440
 441
 442
 443
 444
 445
 446
 447
 448
 449
 450
 451
 452
 453
 454
 455
 456
 457
 458
 459
 460
 461
 462
 463
 464
 465
 466
 467
 468
 469
 470
 471
 472
 473
 474
 475
 476
 477
 478
 479
 480
 481
 482
 483
 484
 485
 486
 487
 488
 489
 490
 491
 492
 493
 494
 495
 496
 497
 498
 499
 500
 501
 502
 503
 504
 505
 506
 507
 508
 509
 510
 511
 512
 513
 514
 515
 516
 517
 518
 519
 520
 521
 522
 523
 524
 525
 526
 527
 528
 529
 530
 531
 532
 533
 534
 53

[illegible][illegible]

(24) 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150 151 152 153 154 155 156 157 158 159 160 161 162 163 164 165 166 167 168 169 170 171 172 173 174 175 176 177 178 179 180 181 182 183 184 185



